

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

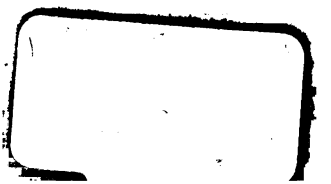
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





ANTHOLOGIE

POPULAIRE

DE L'ALBRET

(SUD-OUEST DE L'AGENAIS OU GASCOGNE LANDAISE)

PAR

L'Abbé LÉOPOLD DARDY

II

CONTES POPULAIRES

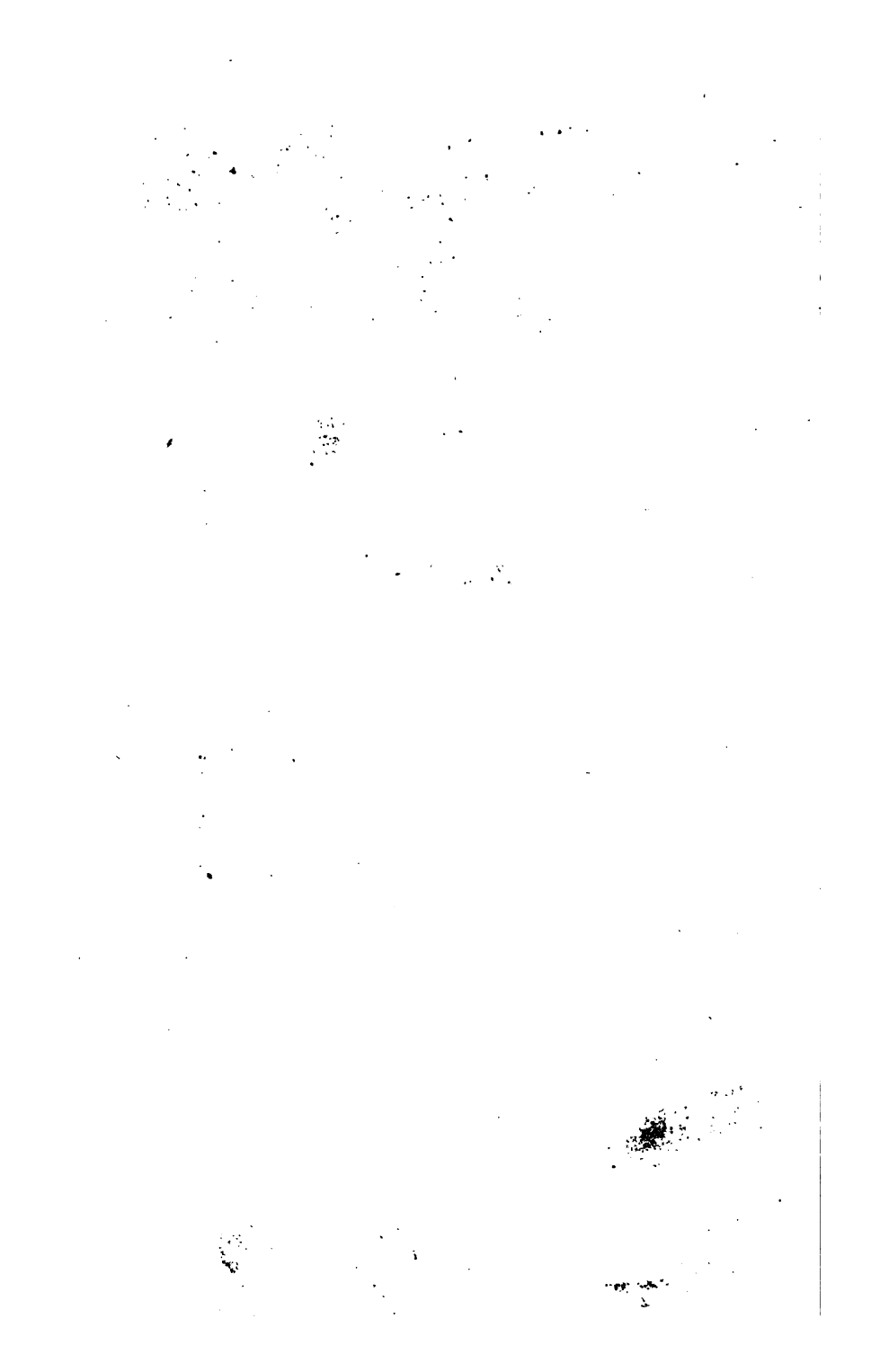


AGEN

J. MICHEL ET MÉDAN, Editeurs

16, Rue Pont-de-Garonne

1891



ANTHOLOGIE POPULAIRE

DE L'ALBRET

ANTHOLOGIE

POPULAIRE

DE L'ALBRET

(SUD-OUEST DE L'AGENAIS OU GASCOGNE LANDAISE)

PAR

L'Abbé LÉOPOLD DARDY

II

CONTES POPULAIRES



AGEN
J. MICHEL ET MÉDAN, Editeurs
16, RUE PONT-DE-GARONNE

1891

PC 3408
A3 D3
v.2

Pour retrouver de faibles vestiges de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a pas de poésie véritable, il faut s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens... O vous ! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la parole qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu : mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure ! Demain peut-être il serait trop tard ! Le progrès vous a dit : Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie sa sœur perverse et féconde, menaçent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la pitié, sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu ; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas ! des enfants de la nature, seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Eve, exilée du Paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres.

CHARLES NODIER.

(*Légende de Sœur Béatrix*).

CONTES POPULAIRES

I

NADAOU

La nèyt dé Nadàou doun Nosté Ségné basout, la Sénto Bièrjo émprèssâdo cérquèouo à Béthléèm un lotjié én dé la nèyt.

« N'âm pas plaço », sé l'y digount touts én la rudéjant. Su la porto dou hâou, crusôco, démandèt à la haourésso dé la décha s'éscalouri âou pê dou houéc ; l'aouto bâouçhico l'y dénbièt pér déssus ûo palâdo dé brasos : « Praoubo hémno, sé l'y réspounout la Bièrjo doulénto, bous barrats anèy la porto dou cèou ! » Béygout ûo éstâblo draoubîdo, aqui éntrèt, et lou praoubé Boun Dîou basout coumo la Bièrjo bénêouo dé né passa lou souilla. Mâou attarnîdo dé hardo sé hît panèts dam pitrails, cuquèt d'éco l'Innoucéntot, et lou couchièt déns la crêcho, sus un brassat dé hén prâmo qué n'aouê pas dé cugnèro.

En quéro éstâblo à la mêmo gripo èront io bâco et io mûlo. La Sénto Bièrjéto couçhièt lou droullét éntré las dûos bèstis.

Mais la gûso dé mûlo s'apérèouo lou hén én dé s'ou minjia et déscapérèouo lou pétit Jésus ; âou countro la bâco amassèouo lou hén, né coubrîouo l'Inoucéntot, et halénlèouo pér déssus én dé l'y hâ calous : « Tu, bâco, « piétadouso dou mén maynatjié, sé l'y digout la Sénto « Bièrjo, aouras l'aounou dé las hémnos ; pourtéras « nâou més ; sîé l'éstîou, sîé l'hiouèr, aouras tout- « jiours lou nas armouillous et la lén cahoudo én

I

NOEL

La nuit de Noël où Notre Seigneur naquit, la Sainte Vierge empressée cherchait à Bethléem un logement pour la nuit.

« Nous n'avons pas de place », lui dirent tous en la rudoyant. Sur la porte du forgeron, saisie par le froid, elle demanda à sa femme de la laisser chauffer près du feu ; l'autre vaurien lui lança à travers une pelletée de braises : « Pauvre femme, lui répondit la Vierge « dolente, vous vous fermez aujourd'hui la porte du « ciel ! » Elle vit une étable ouverte, y entra, et le pauvre Bon Dieu naquit comme la Vierge venait de franchir le seuil. Dépourvue de linge elle se fit des langes avec des torchons, elle enveloppa de cela le petit Agneau, et le coucha dans la crêche sur une brassée de foin parce qu'elle n'avait pas de berceau.

Dans cette étable à la même crêche étaient une vache et une mule. La Sainte Vierge coucha l'enfant entre les deux bêtes.

Mais la gueuse mule tirait à elle tout le foin pour le manger, et découvrait l'Enfant Jésus ; au contraire, la vache ramassait le foin, en couvrait le tendre Agneau, et de son haleine par dessus le réchauffait : « Toi, « vache, compatissante pour mon enfant, lui dit la « Sainte Vierge, tu auras l'honneur des femmes : tu « porteras neuf mois ; soit l'été, soit l'hiver, tu auras « toujours le nez humide et l'haleine chaude en souve-

« soubéni dé toun boun cô. » Coumo én éffèt aquét aoujâmi a toutjiours lou nas qué l'y suso : « Et tu, « mûlo, digout la Nosto-Dâmo, tu et tas parièros sérats « pérops sans proudui ».

En aquét démièy sé troubèt qué tout lou machant moundé dé praqui cérquèouont la Bièrjéto én dé l'y tua lou soun praoubé agnèl. S'éstujèt, sé boutèt à hugé.

La machanto pèt dé gasso la béygout. S'én angout moucha las traillos et lou camin âous machantas : « Praci qué dâdo, praci qué dâdo » s'ous y disèouo la couquinasso. La bécâdo déns un brouchoc at énténout : sou cop hît un boulét su l'éndéouant d'éts, et dam soun bèc arrasèouo las traillos. Atâou troubènt pas la praoubo May et sé saoubèt lou tréndé Innoucéntot.

« En pér, sé digout la Bièrjo à la bécâdo, séras un « aousèt résèrbat, et lou Boun Dîou té gouardéra lou « nid qué pouyrant pas trouba jamais. Jittérant pas dé « tu qué la plumo et lous os, et aquéts os lou quitté « can ous arrousiguéra pas. »

« Et tu, sé digout la Bièrjo à la gasso, machanto « qu'és coumo un cépit, pértout té malasirant. Séras « pas bouno qu'én dé hâ doumâou et péno ; toun nid « dé brocs et dé térro séra lou mê lê dous nids, et ta « car tillasso badra pas én d'arré. La gasso canto, « dirant las géns ; quaouqué déstour nous bènt pér « déssus. Aousèt dé malur, harant pèrdé tous ûous « coumo lous ûous dé bipèro ! »

« nir de ton bon cœur. » En effet, ce bétail a toujours le nez en sueur : « Et toi, mule, dit Notre Dame, toi et « tes pareilles vous serez toujours sans produire ».

Dans ce milieu il se trouva que tous les méchants de par là cherchaient la tendre Vierge pour lui tuer son pauvre Agneau. Elle se cacha, se mit à fuir.

La méchante peau de diable de pie la vit. Elle s'en alla montrer les traces et le chemin aux méchants. « Par ici elle marque, par ici elle marque », leur disait la coquine. La bécasse dans un hallier l'entendit. Aussitôt elle vole au devant d'eux et avec son bec elle aplanissait les traces. Ainsi on ne trouva pas la pauvre Mère et se sauva le tendre innocent.

« En retour, dit la Vierge à la bécasse, tu seras un « oiseau distingué, et le Bon Dieu te gardera le nid « qu'on ne pourra pas trouver jamais. On ne jettera de « toi que la plume et les os, et ces os même le chien ne « les rongera pas. »

« Et toi, dit la Vierge à la pie, méchante que tu es « comme un bourreau, partout on te maudira. Tu ne « seras bonne que pour faire du mal et de la peine ; « ton nid de buissons et de terre sera le plus laid des « nids, et ta chair coriace ne vaudra rien. La pie « chante, diront les gens, quelque malheur nous « arrive. Oiseau de triste augure, on fera perdre tes « œufs comme ceux de la vipère ! »

II

LOU LOUP ET LOU GRIT

Un cop lou loup mésprésîou et rougant çhiaoupiscout lou praoubé grit : « Ah ! lou lê aoujâmi, sé l'y « cridèt lou grit raoujous, dam soun tira dou grand, « sab pas marcha sans éstroupia lous méndrés ! »

— « Espiâts dounc, sé digout lou loup, quino lénguo « n'a pas aquét pétit tros d'arré ! Pérquéro tèrro, « pouyrént pas téngué aquét pétit brounzét d'éscorbi, « s'èro tant sulomént gros coumo un grapâou ! » — « Tout ménut qué souy, té crégni pas, assasinur, l'y « réspounont lou grit, et té harèy bésé quand bouillés « qué lous méndrès sè dêchont pas hêzé pê pér un « grand lachê coumo tu ! Y bos hâ douman ? Arribo « praci à punto d'aoubo dam lous mê gros dé toun « partit ; jou qu'y sérèy dam lous més, et bèyram sé « podos nous y hêzé, affrountayré ! »

Lou loup s'én arrisèouo : « Pétit éscorbi sans parénço, « tros dé bardéno, y séram, sé l'y réspounout : pénsi « qué té troubérant crébat dé pôou d'éci labéts; ès « éncouèro mè couquin qué méndré ».

Lou loup partiscout én sé trufant dou grit. A punto d'aoubo sé troubèt aqui dam lou ligot dous sous, rénards, tachous, porcs sangliês, cans dogués ; l'asou èro damb'ét én dé claroun. Lou grit dam soun ligot dé taouans, dé mouscos, dé brèspos, dé marmounos, d'abéillos, dé houssaillous s'aouê prés la caillo én dé coumanda.

II

LE LOUP ET LE GRILLON

Une fois le loup fier et arrogant marcha sur le pauvre grillon : « Ah ! la vilaine bête, lui cria le grillon « furieux, avec son désir de faire grandeur, il ne sait pas marcher sans estropier les petits ! »

— « Voyez donc, dit le loup, quelle langue a ce petit « débris de rien ! Par cette terre, on ne pourrait pas « tenir ce petit bout d'avorton, s'il était seulement « gros comme un crapaud ! » — « Tout petit que je « suis, je ne te crains pas, assassin, lui répondit le « grillon, et je te ferai voir quand tu voudras que les « moindres ne se laissent pas berner par un grand « lâche comme toi ! Y veux-tu faire demain ? Arrive ici « au point du jour avec les plus gros de tes pareils ; « j'y serai avec les miens, et nous verrons si tu peux « nous réduire, trompeur ! »

Le loup en riait : « Petit insecte sans apparence, « débris de blague, nous y serons, lui répondit-il : je « pense qu'on te trouvera crevé de peur d'ici-là : tu es « encore plus malin que petit ! »

Le loup partit en se moquant du grillon.

Au point du jour il se trouva là avec le troupeau des siens, renards, blaireaux, porcs sangliers, chiens dogues ; l'âne était avec lui pour trompette. Le grillon avec son essaim de taons, de mouches, de guêpes, de bourdons, d'abeilles, de frelons avait pris la caille pour donner le signal.

« Loup, sé digout lou grit éscarrabillat, podos cou-
« ménça; soum touts aci én dé t'y hêzé ! » — « Et, sé
« digout lou loup trufandê, bési pas nâdo parénço
« d'arré ni dé digun ! Enténi pas qué lou bouloc et las
« marmounos; couménço tu, pétit articlé ! »

« A tu, caillo, hardit ! sé cridèt lou grit. » Aoustalèou l'ayré burguéjét d'alétos quand la caillo cantèt pér débat lou bruc: « Débat la couéto ! gnacats-lous !
« gnacats-lous ! houssaillous, et mousquétos ! » Ah ! praoubés, aquéros grand'bèstis quand sé séntînt pér débat lou bénté aquéts mouscards, las abéillos, tirènt un sâout, et ahûto catbat la lâno. Un houssailloun tout soulét pér débat la couéto dé l'asou lou hascout rayna, réguina, gourrina, sé bouquilla et troumpéta dé pértout. Lou loup éstèt lou prumè saoubat catbat lou bos, et lou rénard s'éncanèt émpréssat dém ûo tachouèro.

Câou pas mésprésa ni affrounta digun ; mais lous méndrés sount mèy rusats, mèy balénts, et mèy couquis qué lous mê grands.

III

L'AGRAOULO ET LOU GRAPAOU

Y aouê un cop âou témps doun lous aoujâmis parlèouont uô agraoulo ganîdo : « Souy jou malérouse, sé
« disèouo, dé trouba pas nâdo aquoutité, même un

« Loup, dit le grillon intrépide, tu peux commencer ; « nous sommes tous là pour te répondre ! » — Et, dit « le loup moqueur, je ne vois nulle apparence de rien « ni de personne ! J'entends bien le bourdon et quelque « mouche : commence toi, petit rien ! »

« A toi, caille, hardi ! cria le grillon. » Aussitôt l'air fourmilla de petites ailes quand la caille chanta sous la bruyère : « Sous la queue ! piquez-les ! piquez-les ! « gros frelons et petites mouches ! » Ah ! pauvres, ces gros animaux quand ils sentirent sous le ventre ces taons et ces abeilles, bondirent tous, en fuite à travers la lande. Un frelon tout seul sous la queue de l'âne le fit braire, ruer, se rouler, cabrioler, et faire trompette de partout. Le loup fut le premier sauvé dans le bois, et le renard se terra empressé dans un trou de blaireau.

Il ne faut mépriser ni braver personne : mais les petits sont plus roués, plus actifs et plus coquins que les plus grands.

III

LA CORNEILLE ET LE CRAPAUD

Il y avait une fois au temps où les bêtes parlaient une corneille épuisée de faim : « Suis-je malheureuse « disait-elle, de ne trouver aucune pâture, pas même

tros dé grapâou én dé m'apastura ! » Coumo èro éntouroucâdo à sounci béygout déns un pêyrè lou grapâou qué lutzêouo dé cats à d'éro : « Adîou, agraou léto, ly digout lou grapâou sans quitta las pèyros.» — « Adîou, mén, l'y réspounout éro amistouso. » — An bas dounc atâou doulénto, l'y digoût lou grapâou ? — » — « M'én bâou à Pradèro mé hâ bèro, digout éro ; y « diourés bèngué dam jou. » — « Pas ta pèc, l'y « respounout lou grapâou ; m'as l'ayré ahamâdo, « ém'minjiérés ! » — « Pérquéro luts, l'y digout l'aouto « én tout léoua l'âlo, bènguo dam jou, té harèy pas « arré! »

La guso ! N'estèt pas déhôro lou praoubé grapâou qué l'y boulèt déssus et s'ou çhiapèt : « Damnâdo, damnâdo ! sé cridèouo lou praoubô grapâou én tout trasi catbat la gulo dé l'agraoulo. Et l'aouto qué l'y réspounèouo :

Arré nou m'én cbâout :
En minjiéri un âout !

IV

D'OU QUÉ SÉ PLAGNÈOUO DOU TÉMPS

Y aouê un lanusquét inquièt qué sé plagnèouo tout-jiours dou témps ; lou Boun Dîou nou hasé pas arrés à prépâous : aouê la dérguèro dé goubèrna las brumos, las souréillâdos, las ploujos, las nèous et las tourrâdos,

« un misérable crapaud pour me sustenter ! » Comme elle était demi-morte à gémir elle vit dans un tas de pierres le crapaud qui fixait ses yeux sur elle : « Adieu, « petite corneille, lui dit le crapaud sans quitter les « pierres. » — « Adieu, ami, lui dit-elle doucereuse. » — « Où vas-tu ainsi plaintive, lui dit le crapaud ? » — « Je m'en vais à Pradère me faire belle, dit-elle ; tu devrais y venir avec moi. » — « Pas si fou, lui répondit « le crapaud : tu m'as l'air affamée, tu me mangerais ! » — « Par cette lumière, lui dit l'autre en levant l'aile, viens avec moi je ne te ferai rien. »

La perfide ! Il ne fut pas dehors le pauvre crapaud qu'elle lui vola dessus et le croqua : « Damnée, damnée, criait le pauvre crapaud en passant dans le cou de la corneille : Et l'autre lui répondait :

« Rien ne me chaut :
« J'en mangerai un autre ! »

IV

DE CELUI QUI SE PLAIGNAIT DU TEMPS

Il y avait un landais inquiet qui se plaignait toujours du temps ; le Bon Dieu ne faisait rien à propos ; il avait la démangeaison de gouverner les brouillards, les soleillées, les pluies, les neiges et les gelées, si bien

tant qu'à la fin lou Boun Dîou l'y digout: « annâdo bas goubérna las lûos; aouras la quou témps; béyram coumo t'én tiréras tu qué tan crounto jou. »

Nosté hômi counténts manquèt pas dé hâ pla quinzéno, dé dâ rousado touts matis, bèt t punt, sé l'y sémblèouo; mais aquéro annâd récorto nou léouèt: nosté goubernayré s'angou blida las brumos dé Nadâou: « Aco qu'és mâouir « sé digout quand l'in parlènt. »

Lou lanusquét counfus éstèt coublat; lous répr dé touts l'y hascount bérgougno, et labéts éstèt dé décha goubèrna l'ancien goubérnayré, lou pintrat las mounjétos et apuntat lous brocs.

V

LA MORT ET LOU MAOU-SOUÉN

Un cop èro qué lou Boun Dîou aouéjat dous mâo hèyts dé praci sur la terro, digout à la Mort dé tu toutos las géns: « Toutos las géns, digout la daillayr « arrégagnâdo, et mémos dans la guèrro y pouyri pa « dâ ordé, aoussi éncouèro mèy dé dénts. » Lou Mâou souén at énténout: « Jou tout soulét toumbi géns mèy « qué tu dans ta daillo ésgriouérâdo, l'y digout: mais « sé quaouqué tuoum nous bô assista, at aouram lèou « tout tuat. »

qu'à la fin le Bon Dieu lui dit : « Cette année tu vas gouverner les lunaisons : tu auras la charge de la température ; nous verrons comment tu feras, toi si criard contre moi. »

Notre homme content ne manqua pas de faire pleuvoir à la quinzaine, de donner la rosée chaque matin, beau temps à point, lui semblait-il ; mais cette année-là aucune récolte ne leva : notre administrateur alla oublier le brouillard de Noël : « C'est inutile, dit-il quand on lui en parla. »

Le landais confus fut confondu ; les reproches de tous lui firent honte, et alors il fut d'avis de laisser gouverner l'ancien administrateur, celui qui a peint les haricots et fait la pointe des buissons.

V

LA MORT ET LE MAUVAIS SOIN

Une fois était que le Bon Dieu ennuyé des vilainies de notre terre dit à la Mort de tuer tout le monde : « Tout le monde, dit la faucheuse menaçante, — et « même avec la guerre je ne pourrais pas y suffire, « eussé-je plus de dents ! » Le mauvais soin l'entendit : « Seul j'abats de gens plus que toi avec ta faux ébrê- « chée, lui dit-il : mais si quelque mauvais médecin « veut nous aider, nous aurons bien vite tout expédié ! »

VI

LOU JEAN DOU DIABLÉ

Y aouê un cop énta Bruch un bourdilè qué préstèt blat et argént én un marchand. Lou marchand mouriscout et soun hil récounéchout pas lou déouté prâmo qué n'èro pas sou libré.

Lou bourdilè s'éntournèouo dam réncûro ; troubèt un éstranjiè ; l'y countèt soun déstour. « N'aoujéts pas « chagrin, l'y digout l'aouté, tz'é bâou hâ parla dam « lou mort ». Sou cop s'énlèouo lou praoubé Jean. Arribènt déns ûo grand sallo plého dé géns oun l'éstranjiè lachèt lou bourdilè déouant lou marchand aqui siétat. Lou praoubé Jean, tout alastouat dé péno et dé pôou countèt soun déstour âou marchand qué l'y digout : « Diras âou hil qué lou libré d'aquét déouté és « sus ûo taouléto pér darrè la chaminèo ». Lou marchand èro siétat déns un bèt faoutuil rougé coumo brâso : « Diouots ésta bién sus aquét faoutuil, l'y « digout lou paysan ». — « Ah ! malérous, l'y réspou- « nout lou marchand, souy aci qué burli sans ésta « jamais counsumit : tôco lou faoutuil et béyras ! » Lou paysan touquèt lou faoutuil dam la toucadéro qu'éstèt aoustalèou bluhâdo dinco déns sas mas.

Lou pourtayré dou bourdilè hazê bîtos én dé tourna parti : « Jean, digout lou marchand, és lou diablé qué « t'a pourtat praci : té plagni sé t'as pas résérbat qué « té tournèssé doun t'a prés. Diras âou mén hil dé « bouta lou démèy à la mésûro et âou pés, dé sé « damna pas ! » Et lou diablé s'énléouèt lou Jean.

VI

JEAN DU DIABLE

Il y avait une fois à Bruch un métayer qui prêta blé et argent à un marchand. Le marchand mourût, et son fils ne reconnut pas la dette parce que ce n'était pas sur le livre.

Le métayer s'en retournait avec rancune ; il trouve un étranger ; il lui raconte son ennui. « Ne vous cha-« grinez pas, lui dit l'autre, je vais vous faire parler « avec le mort. » Aussitôt il enlève le pauvre Jean. Ils arrivèrent dans une grande salle pleine de gens où l'étranger porta le métayer devant le marchand là assis. Le pauvre Jean tout épuisé de peine et de peur conta son chagrin au marchand qui lui dit : « Tu diras « au fils que le livre de cette dette est sur une petite « planchette derrière la cheminée. » Le marchand était assis dans un beau fauteuil rouge comme de la braise : « Vous devez être bien sur ce fauteuil, dit le paysan. » — « Ah ! malheureux, lui répondit le marchand, je « suis ici à brûler sans être jamais consumé ; touche « le fauteuil et tu verras ! » Le paysan toucha le fauteuil avec l'aiguillon qui fut aussitôt brulé jusque dans ses mains.

Le porteur du métayer faisait les vies pour repartir : « Jean, dit le marchand, c'est le diable qui t'a « porté ici ; je te plains si tu ne t'es pas réservé qu'il « te ramenât où il t'a pris. Tu diras à mon fils de « mettre le surplus à la mesure et au poids, de ne pas « se damner ». Et le diable enleva Jean.

Quand l'âout léouat dé caillimbèros âou cèou, ou déchèt toumba doun l'aouê prés. Toumbèt aqui lou praoubé Jean én crésénço dé s'ésboudrica coumo io cujo : s'ésbrigaillèt, sé tuèt pas.

Lou hil dou marchand troubèt lou libré et tournèt la soumo âou Jean qué touts apérènt dénpèy lou Jean dou diablé ; biscout jours éncouèro tout garrimbaillo.

Lou marchand barrèt boutigo én dé sé damna pas ; lou Jean sérbiscout Dîou én dé tourna pas dam lou diablé.

VII

LA CRIÉRÉTO DÉ LA HILLÉTO

Y aouê un cop un béousé qué sé récattèt dam io béouso. L'hômi aouê io bèro maynâdo plasénto et la qui câou ; la hémno tabé n'aouê ûo rouganto et glouriouso. La mayrastro mâoumièouo l'aouto. En d'ana à la houn baillèouo ûo crûgo à la soûo, ûo crièro à l'aouto, et la courroucèouo prâmo qué pourtèouo pas pouço d'ayguo. Un jour qué la maynâdo s'èro ayassâdo crounto la houn, sé déchèt suspréné la crièro à l'ayguo brîouénto.

En dé nou pas ésta batûdo, séguît l'arrîou, et troubèt aouillès dam ligots d'aouillos : « Aouillès, aouillérous,

Quand il l'eût enlevé les jambes vers le ciel, il le laissa tomber où il l'avait pris. Il tomba là, le pauvre Jean en croyant s'éclater comme une citrouille ; il se brisa les membres sans se tuer.

Le fils du marchand trouva le livre et remit la somme à Jean, que tous appelèrent depuis le Jean du diable ; il vécut longtemps encore tout perclus des jambes.

Le marchand ferma boutique pour ne pas se damner ; Jean servit Dieu pour ne pas revenir au diable.

VII

LE CRIBLE DE LA FILLETTE

Il y avait une fois un veuf qui se maria avec une veuve. L'homme avait une belle enfant agréable et sage ; la femme aussi en avait une fière et vaniteuse. La marâtre maltraitait l'autre. Pour aller à la fontaine elle donnait une cruche à la sienne, un crible à l'autre qu'elle grondait parce qu'elle ne portait pas une goutte d'eau. Un jour que l'enfant s'était étendue contre la fontaine, elle se laissa surprendre le crible par l'eau courante.

Pour n'être pas battue, elle suivit le ruisseau, trouva des bergers avec des troupeaux de brebis :

« s'ous y digout, n'aouêts-bous pas bis lou mén criéroun? » — « Nani, hilléto, hilloun, n'âm pas bis lou bosté criéroun. »

En toutjiours ségui l'arrîou, troubèt laouayros : « Laouayros, laouayrétos, s'ous y digout, n'aouêts-bous pas bis passa ma criéréto ? » — « Nou, hilléto, hilloun, sé l'y digount éros amistousos, n'âm pas bis passa nat criéroun. » La hînt laoua damb' éros én tout atténdé la criéréto. La maynâdo balénto sé prénguent pas én dé laoua qué pitrails et guêillos, jamais linjié fin, pér tant qué l'y digoussént dé décha ço dé praoubé.

Lou sé, la mîént déns ûo crampo bién attarnîdo dé linjié, dé raoubos ; la hînt cambia dé péillo ; sé prénguêouo ço dé mê praoubé. En dé soupa à la cousino, sé caousîouo lous tros, à labéts qué toutos l'y hazênt passa lous mê bous boucis.

A la fin, l'y digount un jour las hadétos laouayrétos : « Anèy déns la crampo, quand enténéras l'asou « rayna, bachéras lou cap ; mais quand sounéra la « campâno, lèouo lou ». L'asou raynèt, la maynâdo bachèt la tèsto ; la campâno sounèt, sou cop léouèt lou cap et aoustalèou ûo goutto d'or l'y guitzèt sou frount et la hît réluzi coumo ûo éstéléto dou Boun Dîou. Hurouso rémércièt las hadétos laouayrétos et s'éntournèt énta sas géns.

Ah ! praoubés ! quand la mayrastro la hît arriba tant réluzénto sé hît counta tout, et énbièt la soûo à la houn dam ûo criéro, én l'y récoumandant dé sé la décha prénguê âou brîou dé l'ayguo. Atâou hascout én d'arriba à las laouayros, et quand las troubèt :

« Bergers, bergerets, leur dit-elle, n'avez-vous pas vu « mon petit crible ? » — « Non, fillette, fillette, nous « n'avons pas vu votre crible. »

En suivant toujours le ruisseau, elle trouva des lavandières : « Laveuses, lavandières, leur dit-elle, « n'avez-vous pas vu passer mon crible ? » — « Non, « fillette, fillette, lui dirent-elles bien avenantes, nous « n'avons vu passer aucun crible ». Elles la firent laver avec elles en attendant le crible. La fillette réservée ne prit pour laver que torchons et guenilles, jamais de linge fin, pour autant qu'on lui dit de laisser le gros linge.

Le soir, on la mena dans une chambre bien fournie de linge, de robes ; on la fit changer de vêtements, elle se prenait tout de moindre valeur. Pour souper à la cuisine, elle choisissait les débris, alors que toutes lui faisaient passer les plus délicats morceaux.

A la fin, lui dirent un jour les fées lavandières : « Aujourd'hui, dans ta chambre, quand tu entendras « l'âne braire, tu baisseras la tête ; mais quand son- « nera la cloche, lève-la ». L'âne vint à braire, la petite baissa la tête ; la cloche sonna ; sur-le-champ elle leva la tête, et aussitôt une goutte d'or lui jaillit sur le front et la fit étinceler comme une petite étoile du Bon Dieu. Heureuse, elle remercia les bonnes fées et s'en retourna vers ses gens.

Ah ! pauvres ! quand la marâtre la vit arriver si brillante, elle se fit conter tout, et elle envoya sa fille à la fontaine avec un crible, lui recommandant de se le laisser prendre au courant de l'eau. Ainsi fit-elle pour arriver aux laveuses, et quand elle les trouva

« Laouayros, laouayrassos, s'ous y digout alécâdo, « n'aouêts-bous pas bis ma criérasso ? » — « Nou hillo, « hillasso, digount las aoutos, n'aouêm pas bis ta criérasso ». Boulout pas laoua qué ço dé mè fin. En dé sé cambia lou sé nâdo péillo l'y agradèouo. A la cousino arré n'éstèt à soun goust.

Las Hadétos sé pénsènt dé l'y trouba la coupo. La hascount éntra déns la crampo çhiarmâdo én tout l'y disé : « Quand énténéras rayna l'asou lèouo lou cap ; « ou bachéras quand énténéras la campâno. » Fèttfouomént, quand l'asou raynèt, nosto hardîdo léouèt la tèsto ; l'asou aoustalèou léouèt la couéto én dé hénsa et l'y hascout toumba las pétros môdos sou cap ; la droulèsso rouganto éstèt un asou tout nâtré et bousat ; boulout crida, raynèt coumo l'asou.

Atâou s'éntournèt counfuso. Ah ! quand la may sé la bît saouméto, quinos maladictious, praoubé Boun Dîou ! Labéts l'aouto praoubo, én dé n'ésta pas ésbrigaillâdo s'én tournèt à las Hadétos qué la gouardènt coumo s'èro éstâdo la soûo.

VIII

LA HILLO DOU RÉY ET LOUS PÉCÈCS

Y aouê un cop la hillo d'un Rèy qué toumbèt malaouso. Lous mètjiès l'y hazênt pas soulatjioménts ; sas géns couméncènt dé sé da tours, et dé counsurta un

« Lavandièrasses, leur dit-elle effrontée, n'avez-vous « pas vu mon criblas ? » — « Non, fillasse, dirent les « autres, nous n'avons pas vu ton criblas ». Elle ne voulut laver que le linge fin. Pour se changer, le soir, aucune robe ne lui plaisait. A la cuisine rien n'était de son goût.

Les fées songèrent à lui faire son affaire. Elles la firent entrer dans la chambre charmée en lui disant : « Quand tu entendras braire l'âne, lève la tête ; tu la « baisseras quand tu entendras la cloche. » En effet, quand l'âne vint à braire, notre effrontée lève la tête ; l'âne aussitôt leva la queue pour crotter, et lui fit tomber ses déjections molles sur le front ; à l'instant, la fille orgueilleuse fut un âne naturel et sale ; elle voulut crier, elle ne put que braire.

Ainsi elle s'en revint humiliée. Ah ! quand sa mère la vit ânesse, quelles malédictions, pauvre Bon Dieu ! Et l'autre pauvrette, pour n'être pas écartelée, s'en retourna auprès des fées qui la gardèrent comme si elle avait été leur fille.

VIII

LA FILLE DU ROI ET LES PÊCHES

Il y avait une fois la fille d'un roi qui tomba malade. Les médecins ne lui donnaient aucun soulagement ; ses parents commencèrent de se donner des mouvements

déouin dous prumès. « En dé la gouari, digout lou « déouin, câou trouba chés pécécs. » Eront énta Nadâou et labéts lous pécécs pindolont pas mèy sous pécéguès. Lou Rèy labéts hît publia qué lou qué l'y pourtéré chés pécécs sé maridéré dam la princèsso.

Y aouê déns lous maynés dou Réy ûo béouso dam trés maynatjiés. Sé digout lou majé : « May, bâou « bésé à la héro dé trouba pécécs én dou Rèy ». S'én ba à la héro, croumpo pécécs. En tout s'éntourna trobo ûo dâmo crounto la houn dou camin : « Qué portos, mén, « sé l'y digout la dâmo ? » — « Qué porti, qué porti, sa « l'y réspounout lou drollé mâou éléouat, porti « caillâous. » — « Caillâous sîént, mén, sé l'y digout la « damo én tout sé rébira. »

Lou droullat arrîbo hardit à soûo dam soun hatic ; éstèt bién coufus quand bît chés caillâous én plaço dous pécécs déns lou payrot.

Labéts lou ségound boulout ana cérca pécécs. En troubèt, et s'éntournèouo ésbérit quand réncountrèt la dâmo à la houn : Mén, l'y digout éro, qué portos én « quét haoudiot ? » — « Crôtos, l'y réspounout lou « droullat insoulént. » — « Crôtos sîént, mén, l'y « digout éro ! » Qui éstèt counfus ? Lou méssatjiè quand sa may troubèt lou payrot tout émboutumat dé crôtos.

Labéts lou coûo-nid boulout ana cérca pécécs. En troubèt ; et coumo s'éntournèouo hît réncountro dé la dâmo su la houn ? « Mén, l'y digoût éro, qué portos « aqui ? » — Pécécs, Madâmo, sé l'y réspounout lou « droullét ; à bosté sérbici sé n'âts idèo, » — « Pécécs « siént, mén, digout éro, t'arrémèrcii, tu qu'ès balént. »

et de consulter un devin des plus en vogue : « Pour la « guérir dit le devin, il faut trouver six pêches. » C'était à Noël, et alors les pêches ne pendent plus sur les pêchers. Le Roi fit publier que celui qui lui porterait six pêches se marierait avec la princesse.

Il y avait dans les domaines du Roi une veuve avec trois garçons. Alors l'aîné dit : « Mère, je vais voir à « la foire de trouver des pêches pour le Roi. » Il s'en va à la foire, achète des pêches. En s'en retournant il rencontre une dame contre la fontaine du chemin : « Qu'est-ce que tu portes, mon ami, lui dit la femme « souriante ? » — « Ce que je porte, ce que je porte, lui « répondit le garçon mal élevé, je porte des cailloux. » — « Cailloux soient, mon ami, lui dit la dame en se « retournant. »

Le garçon arrive intrépide chez lui avec son paquet; il fut bien confus quand il vit six cailloux au lieu des pêches dans le panier.

Alors le second voulut aller chercher des pêches. Il en trouva et il revenait agile quand il rencontra la dame à la fontaine : « Mon ami, lui dit-elle, que por- « tes-tu dans ce paquet ? » — « Des crottes, lui répondit « le garçon insolent. » — « Crottes soient, mon ami, « lui dit-elle ! » Qui fut confus ? Le garçon quand sa mère trouva le panier badigeonné de crottes.

Alors le plus jeune voulut aller chercher des pêches. Il en trouva, et comme il revenait il rencontra la dame sur la fontaine. « Mon ami, lui dit-elle, que portes-tu « là ? » — « Des pêches, madame, lui répondit l'enfant; « à votre service, si vous en désirez. » — « Pêches « soient, mon ami, dit-elle; je te remercie; tu es bon. »

Lou rèy, countént dous pécécs, régrétét sa paraoul quand bît lou droullat éscansarit et pélîou : « Mén, s « l'y digout, ès bien méndré en dé té récatta : té bâoi « da ûo bouno plaço : mé gouardéras un ligot dé lapi « dous urutjiès, et mé haras coumpté dou capitâoi « sans n'éscarta nat cap. » — « Sagérèy, Moussu « digout lou praoubé méssatjié. » Fettîouoménl, l'y dènt én gazaillo un ligot dé cént lapis déns un carré-toun ; mais aoustalèou qu'ous dénbièt s'éstujènt touts pouscout pas joui dé nat. Sé désoulèouo lou praoubé drollé ; pénsèouo à sé décha mouri dé chagrin.

Labéts troubèt aqui la dâmo dou camin : « Et qué « as dounc mén, sé l'y digout éro ? » L'y counto soun malûr : « Câro-té, pégot, l'y digout la dâmo, plourés « pas mèy ; té bâou da un chioulèt ; quand boudras « barra n'aouras pas én dé joui dé toun ligot qu'à « chioula trés cops coumo aco : Djîou, djîou, djîou, et « lous lapis té séguirant coumo cagnots.» Lou méssatjié chioulèt, aoustalèou aquéts lapis touts âou truc s'apilènt à masso à l'éntour dou drollé qu'ous além-pièouo dam las mas coumo gatots, et d'éts-mêmo saoutènt dins lou carrétoun. Susprés dé nou poudé pas éncurpa lou maynatjié lou rèy hît éscana quaou-qué lapin : toutjiours lou coumpté sé troubét âou capitâou.

Lou rèy aouéjat digout âou droullét : « T'èy proumés « ma hillo, piçhiou : mais sé t'agrâdo d'aoué fourtûno, « or et argéntérîo, t'én baillérèy én pér dé la prin-« cèsso.» — « Gouardats-bous la princèsso, réspounout « lou gouyatot ésbérit, et dats-mé béns, éscuts et « maynés ».

Le roi content des pêches, regretta sa parole quand il vit le garçon chétif et maladif : « Mon ami, lui dit-il, « tu es faible pour te marier ; je vais te donner une « bonne place : tu me garderas un troupeau de lapins « de garenne, et tu me rendras compte du capital « sans écarter nulle tête : « J'essaierai, monsieur, dit « le pauvre berger. » Effectivement, on lui donna à cheptel un troupeau de cent lapins dans une voiture bien fermée, mais aussitôt qu'il les lâcha ils se sauvèrent : il ne put en retenir aucun. Il se désolait le pauvre enfant, il pensait à se laisser mourir de chagrin.

Alors il trouva la dame du chemin. « Et qu'as-tu « donc, petit, lui dit-elle ? Il lui conte sa mésaventure : « Tais-toi, caduc, lui dit-elle, ne pleure plus : je vais « te donner un sifflet ; quand tu voudras enfermer tu « n'auras pour avoir le troupeau qu'à siffler trois fois « comme cela : *Djîou*, et les lapins te suivront comme « de petits chiens. » En effet l'enfant siffla : aussitôt ces lapins tous ensemble se massèrent à l'entour du berger qui lissait leur poil avec les mains comme on fait à des chats, et d'eux-mêmes ils sautèrent en voiture. Surpris de ne pouvoir pas inculper l'enfant le roi fit étrangler quelque lapin : toujours le compte se trouva au troupeau.

Le roi ennuyé dit au berger : « Petit, je t'ai promis « ma fille ; mais s'il te va mieux d'avoir de la fortune, « or et argenterie, je t'en donnerai au lieu de la prin- « cesse. » — « Gardez-vous la princesse, dit au roi le « garçon intelligent, et donnez-moi du bien, des écus « et des domaines.

IX

LA BÈRO ADROUMIDO

Y aouê un cop un princé dous mê richés mais dous mê lès, tout ésgarramaillat, gambouil, lagagnous dam un machant bagé sus ét. Labéts y aouê ûo princèsso, bèro maynâdo, la mèy aléganto d'équét téms et d'équét pays. Lou princé bît la maynâdo et l'aymèt : la hâscout démanda. Estèc arréstat qué sé bèyrént én ûo héro dous énbirous, et coumo én effet s'y réndount. Mais aoustalèou qué la princèsso bît aquét lè uti : « Nâni, « sé digout éro, aymi mèy nou mé marida pas jamais « qué dé hêsé ma coumpanîo d'équét éscorbi ! » Las géns dé la héro cridèouont touts quand lou bînt : « Ah ! lou lè hômi ! quin lè princé és-ét aco, May dé « Dîou ! »

Uo machanto pèt éscansarîdo dé biéillo hâdo qu'èro la mayrîo dou princé énténout lou prépâous dé la princésso ; bénjiatîouo sé birèt dé cats à déro én dé jitta à la praoubo innoucénto lou hât dou droumi. S'adroumiscout la bèro maynâdo à l'arribâdo dé la héro, et sé déchidèt plus jamais.

Y aouê bélèou chés ou sèpt bints annâdos qu'èro adroumîdo déns lou castèt quand un ségnou passèt én casso pér aquét éndrétot. Digun n'aouê doublidat la malûro dé la princèsso et nou gaousèouo éntra déns lou castèt désalabrat : brocs, ourtics, arroumècs hazèouont aqui dam lous ésproubéts un ségarna qué barrèouo et coubrîouo tout lou pradèou : lisèrs, sicou-

IX

LA BELLE ENDORMIE

Il y avait une fois un prince des plus riches mais des plus laids, tout de travers sur jambes, bouffi, chassieux avec une mauvaise odeur sur lui. Pour lors il y avait une princesse, belle enfant, la plus gentille de ce temps et de ce pays. Le laid prince vit la fille et l'aima : il la fit demander. Il fut arrêté qu'on se verrait à une foire des environs, et en effet ils s'y rendirent. Mais aussitôt que la princesse vit ce vilain objet : « Non, dit-elle, j'aime mieux ne me marier jamais que « de faire ma société de cette laideur. » Les gens de la « foire criaient tous quand on le vit : « Ah ! le laid « personnage ! Quel affreux prince est-ce là, Mère de « Dieu ! »

Une vilaine peau ridée de vieille fée qui était la marraine du prince entendit le propos de la princesse ; vindicative elle se tourna contre elle pour jeter à la pauvre innocente le sort du dormir. Elle s'endormit la belle enfant à l'arrivée de la foire et ne se réveilla plus.

Il y avait peut-être six ou sept vingt ans qu'elle était endormie dans le château quand un seigneur passa en chasse par ce petit endroit. Personne n'avait oublié le malheur de la princesse et n'osait entrer dans le manoir délabré : buissons, orties, ronces, faisaient là avec les petits houx une épaisseur de haies qui obstruait et couvrait tout le préau : lézards verts,

lânos, sèrps, caouècos et çhiots èront lous souls mèst dé l'éndrét.

Lou ségnou qué cassèouo, s'èro ésbarrit. Dins ı maysouét oun sé rétirèt l'y countènt lou récit dc castèt et dé la bèro maynâdo. En d'y pousqué ar atcétèt dé droumi déns lou maysouét et dé s'apastur dé pan dé séglé, dé crouchâdos, dé moussét et (mîcos.

Lou léndouman lou cassayré arribat dédôro âo ségarna éspièt pas dé s'émbrouquissa.

Tant hourraguèt qué pouscout éntra dinc'à l grand'crampo oun droumîouo déns un lèy d'anciè témps ûo bèro maynâdo qué sé déchidèt aoustalèou La démayséléto démandèt sas géns : lou ségnou l'y h réspounso qué n'aouê pas bis digun ; qué la gèyro a mantoulèouo tout dinco su las tourétos.

La princèsso pér déhôro sé récounéchout pas. Dén lou pays digun sé sounèouo ni d'éro ni dé sas géns. aouê mèy dé cént ans qué droumîouo aqui la praoub jouénésso. Lou ségnou l'éspousèt, et la bèro éndrou mîdo damb'ét n'âout plus déstours.

X

L'ANGUILÉTO

Y aouê un cop un béousé qué sé récattèt damb io béouso. La béouso aouê dûos maynâdos rougantos et

lézards gris, serpents, chouettes et petits-ducs étaient les seuls maîtres du lieu.

Le seigneur qui chassait s'était égaré. Dans une maisonnette où il se retira, on lui raconta le récit du château et de la belle enfant. Pour pouvoir y aller, il accepta de dormir dans la maisonnette, et de se nourrir de pain de seigle, de cruchade, de jambon salé, et de gâteaux bouillis.

Le lendemain le chasseur arrivé de bonne heure aux broussailles ne regarda pas de se piquer.

Tant il travailla qu'il pût arriver jusqu'à la grande chambre où dormait dans un lit d'ancien temps une belle enfant qui se réveilla aussitôt. La demoiselle demanda ses parents : le seigneur lui répondit qu'il n'avait vu personne ; que le lierre couvrait tout jusque sur les tourelles.

La princesse dehors ne se reconnût pas. Dans le pays personne ne se souvenait ni d'elle ni des siens. Il y avait plus de cent ans qu'elle dormait là la pauvre fille. Le seigneur l'épousa et la belle endormie avec lui n'eut plus de malheurs.

X

PETITE ANGUILLE

Il y avait une fois un veuf qui se remaria avec une veuve. La veuve avait deux filles arrogantes et laides,

lèsos, lou béousé n'aouê ûo ésbérîdo et brabôt
mayrastro capouayro né hazê lou patiras
maysoun. L'y haouê hèyt io péillo dam piirails é
hilats et guèillos : sa plaço âou cournè èro s
brasos, prâmo dé qué la nouméntèouont pas
Marîo Brasoc, salèroun ganguè én sé trufant d'ér

Lou Bèrnat dé pay un jour gahèt io anguiléto.
« câou pourta à Moussu curè sé digout à las ma
« dos. » Y énbiènt Marîo Brasoc. « Aouméns, l'y di
« lou pay, t'éscapés pas l'anguiléto ! » La maynâd
ténguèouo sarrâdo déns un pérrac; mais, quand és
proché dé l'ayguo, l'anguiléto digout à Marîo Bras
« Maynadéto, déchom' béoué, qu'èy tant dé sét ! »
« Nou, anguiléto, qué t'éscapéri, sé disèouo la dr
« léto, et lou mén pay mé batéré ! » — « Marîo Bra
« déchom' béoué, té réspouni qué t'én répenti
« pas ! » Dam soun boun cô, la maynadéto én dé dé
béoué l'anguiléto la présèntèt à l'ayguo, sé l'éscap
et l'anguiléto ésbérîdo éstèt sou cop à mièjo-mâ.
labéts la maynâdo dé ploura, d'apéra l'anguilé
S'ayassèt aqui marfandîdo. Quand l'anguiléto la
atâou doulénto s'ésmouti : « Marîo Brasoc, sé l'y digo
« n'aoujés pas chagrin : Sé té hênt pénos, bénguér
« aci. Diras atâou : Anguiléto dé mièjo-mâ, béngu
« m'assista ! Et labéts bénguérèy. » — « Mércîo, angu
« léto, digout la maynâdo. » A l'arribâdo ést
batûdo.

N'èro pas jamais questioun dé la dècha sourti. U
jour qu'aouê démandat d'ana à la messo dam las aou
tos, én dé la puni d'esta tant hardido la mayrastro !

le veuf en avait une gentille et bonne. La marâtre sans cœur en faisait le souffre-douleurs de la maison. Elle lui avait fait une robe avec des chiffons et des guenilles : sa place au foyer était sur la cendre ; c'est pourquoi on l'appelait *Marie Brasoc, saleté*, en se moquant d'elle.

L'imbécile de père un jour prit une anguille : « Il faut « la porter à Monsieur le curé, dit-il aux enfants... » On envoya Marie Brasoc : « Au moins, lui dit son père, « n'échappe pas la petite anguille ! » La fille la tenait serrée dans un chiffon ; mais quand elles furent près de l'eau l'anguille dit à Marie Brasoc : « Petite fillette, « laisse-moi boire, j'ai tant de soif ! » — « Non, petite « anguille, tu t'échapperais, disait l'enfant, et mon « père me battrait » -- « Marie Brasoc, laisse-moi « boire, je te réponds que tu ne t'en repentiras pas ! » Avec son bon cœur la fillette pour laisser boire l'anguille, la présenta à l'eau, l'échappa, et l'anguille si agile fut aussitôt au milieu de la mer. Et alors l'enfant de pleurer, d'appeler l'anguille. Elle s'accroupit là morfondue. Quand l'anguille la vit ainsi affligée, pleurant : « Marie Brasoc, lui dit-elle, ne te chagrine « pas ; si l'on te fait de la peine, tu viendras ici, tu « me diras : Petite anguille du milieu de la mer, viens « m'assister ! Et alors je viendrai. » — « Merci, petite « anguille, dit l'enfant. » A l'arrivée elle fut battue.

Il n'était jamais question de la laisser sortir. Un jour qu'elle avait demandé d'aller à la Messe avec les autres, pour la punir d'être si indiscrète, la marâ-

coundamnèt à amassa catbat lou soustrè un s
mil qué y èro abéssat.

L'aouto praoubo péndént la Mèsso s'én angout
l'anguiléto : « Anguiléto dé mièjo-ma, bènguo
sista ! » sé l'y cridèt. Et l'anguiléto d'arriba, d'apil
mil d'un cop dé couéto. La mayrastro tournèt
Mèsso coumo lou diablé qué bènt dé hèzé Pasquos
mil èro âou sac.

Lou Diméché aprèts, s'angout magina la couquin
dé hèzé amassa à la maynâdo io boutéillo d'ôli
carrèous. L'aouto tournèt apéra l'anguiléto : « An
« léto dé mièjo-mâ, bènguo m'assista ! » Et l'angui
dé tourna et d'un cop dé couéto d'amassa l
« Mércio, anguiléto, sé l'y disèouo la maynadéto
— « At bésos, maynâdo, sé l'y disèouo l'anguilé
« hèzé sérbici porto intrêts ».

Labéts un rèy énbitèt las maynâdos dé touts lo
richés dou pays à ûo assémblâdo. La mayrastro
boulout pas Marîo Brasoc. La hèsto hasêouo dô à
maynâdo ; s'én angout apéra l'anguiléto : « Prao
« bôto, l'y digout l'anguiléto, y anguéras et y aour
« turto mèy qué toutos ! » Et d'un cop dé couéto
maynâdo sé troubèt béstîdo d'ûo raoubo cla dé lû
tout ço dé mê bèt.

Arribèt à l'assémblâdo sans ésta counéchûdo ; mai
touts n'éspiènt pas qu'éro dé tout lou bal. Quittèt u
çhic déouant mièjonèyt én d'arriba prumè qué sa
géns à la maysoun. « Ah ! Marîo Brasoc, l'y digoun
« las aoutos à l'arribâdo, quino bèro jouénésso âm
« nous aoutos bis ! » — « Pas mèy qué jou, sé hît

tre la condamna à ramasser sur la litière étendue un sac de mil qui y était répandu.

La malheureuse pendant la Messe s'en alla appeler petite anguille : « Petite anguille du milieu de la mer, « viens m'assister » lui cria-t-elle. Et petite anguille d'arriver, de mettre le mil en pile d'un coup de queue. La marâtre revint de la Messe comme le diable qui vient de faire Pâques ; le mil était au sac.

Le Dimanche après elle alla imaginer la malice de faire ramasser à l'enfant une bouteille d'huile sur les carreaux. L'autre appela de nouveau petite anguille : « Petite anguille du milieu de la mer, viens m'assis- « ter ! » Et petite anguille de revenir, et d'un coup de queue de ramasser l'huile. « Merci, petite anguille, lui « disait la petite fille. » — Tu le vois, enfant, lui « disait petite anguille, rendre service porte inté- « rêts. »

Alors un roi invita les jeunes filles de tous les riches à une assemblée. La marâtre n'y voulut pas Marie Brasoc. La fête faisait regret à la fillette ; elle s'en alla appeler l'anguille. « Pauvrette, lui dit l'anguille, tu « iras et tu y auras succès plus que toutes. » Et d'un coup de queue la fillette se trouva parée d'une robe clair de lune, ce qu'il y a de plus beau.

Elle arriva à l'assemblée sans être connue ; mais tous ne regardèrent qu'elle de tout le bal. Elle quitta un peu avant minuit pour arriver plus tôt que ses parents à la maison. « Ah ! Marie Brasoc, lui dirent les « autres à l'arrivée, quelle belle personne nous avons « vue ! » — « Pas plus que moi, fit Marie Brasoc tout

« Marîo Brasoc, disoménl éntré las dénts. » Las a at énténount : labéts y âout mazan crounto la pra maynâdo qu'apérént hardîdo, rouganto, garrûo.

Lou hil dou rèy énlurmat dé la jouénésso ta dam sa raoubo cla dé lûo, cérquèt, hascout cérca troubèt pas jamais.

Tournèt hèzé énbits et Marîo Brasoc tournèt dé c à l'anguiléto : « Anguiléto dé miéjo-mâ, sé l'y tour « crida, ba lèou m'assista ! » Et l'anguiléto d'arriba, d'un cop dé couéto l'y passèt ûo raoubo dé soure Quand la maynâdo éntrèt déns l'assémblàdo, l'ésclayré qué s'ésplandît à l'éntour d'éro, dam raoubo qué dandérijèouo à câdo pas dé la tant bèi jouénésso, toutos las aoutos s'éscartént d'éro crount las aparéts, én dé décha la mè bèro souléto âou miè dé la sallo, coumo âou matin s'éstujont las éstélétos punto d'aoubo én dé décha lou souréil da lou jour âou mitan dou cèou.

Lou princé démourèt toutjiours à l'éndéouant d'éro ; la pérpétéjèouo pas. Hurouso, éro sé pérménèouo, parlèouo dam lou princé ; mais pér tant qué tout l'y agradèssé déns l'assémblâdo, quand arribènt éntâou tour dé miéjo-nèyt partit d'éscopoménl ; et sé pérdout ûo pantouflo qué lou princé récattèt. Aquéro pantouflo dé béyré èro én d'un pè dé ninéto. En dé trouba lou soun pè, lou princé hît publia qué la gouyâto qué caousséré la pantouflo séré la soûo coumpanio. Touts lous pès sé troubènt trop grands et patuts, surtout lous dé las hillos dé la mayrastro qu'aouênt pès coumo planchots et mas dé caponayro ; Marîo Brasoc sé présèntèt pas prâmo qué la mayrastro l'y at défén-

« bas entre les dents. » Les autres l'entendirent, alors il y eut des cris contre la pauvre enfant, qu'on appela effrontée, prétentieuse, bavarde.

Le fils du roi fasciné par la jeune fille si belle avec sa robe clair de lune chercha, fit chercher ; il ne la trouva jamais.

Il fit encore des invitations et Marie Brasoc revint auprès de petite anguille : « Petite anguille du milieu « de la mer, lui cria-t-elle, viens vite m'assister ! » Et petite anguille d'arriver, et d'un coup de queue elle la revêtit d'une robe de soleil. Quand la jeune fille entra dans l'assemblée, à l'éclair qui rayonna autour d'elle, avec sa robe qui étincelait à chaque pas de la si belle enfant, toutes les autres s'écartèrent d'elle contre les murailles pour laisser la plus belle seule au milieu de la salle, comme au matin s'éclipsent les étoiles au point du jour pour laisser le soleil donner la lumière au milieu du ciel.

Le prince demeura toujours auprès d'elle ; il ne la quittait pas des yeux. Heureuse elle se promenait, parlait avec le prince ; mais pour tant que tout lui fût sympathique dans l'assemblée, quand on arriva aux environs de minuit elle partit vite ; et elle perdit une pantoufle que le prince ramassa. Cette pantoufle de verre était pour un pied de petite fille. Pour trouver son pied, le prince fit publier que la fille qui chausserait la pantoufle serait sa compagne. Tous les pieds se trouvèrent trop grands et massifs, surtout ceux des filles de la marâtre qui avaient des pieds comme des planches et des mains de fermière. Marie Brasoc ne se présenta pas parce que la marâtre le lui défendit. Le

dout. Lou princé la mandèt à cérca, et la pan
éstèt coumo dé mésuro én d'éro. Labéts lou p
récounéchout Marîo Brasoc et l'éspousèt.

Èront hurous quand io guèrro hascout parti
princé à las armâdos âou mouménl oun la princ
âout un bêt drôlé. Mais la mayrâstro sanjièt
létros oun la princèsso announcèouo lou soun l
nur, et éscriout âou princé qu'én plaço c
maynatjié aouê un lê moustré. Aquéro couquina
hascout pèrdé lou droullét catbat l'ayguo ; mais l'
guiléto lou récattèt et l'ésparièt.

Lou princé âou rétour parlèt dé hâ péri la princèss
et coumo anèouo da sous ordés én d'éco l'anguilé
l'y pourtèt lou pétit anjioulét bèt coumo sa may
Labéts sé sabount las couquinérîos dé la mayrâstrc
Ço dé prumè lou princé démandèt pérdoun à l
princèsso ; la cordo préparâdo én d'éro sérbiscout én
dé péné la pihêco mayrastrasso.

XI

D'OU QUI PERD UN OUÉIL EN DÉ QU'UN AOUTÉ NÉ PÉRDÉ DUS

Un cop dus hômis hînt sérbici à Sént Martîn. Lou sènt, én d'ous récoumpénsa, lous y démandèt ço qué boulèouènt : « Ço qué bouilléts », sé l'y respounount. Labéts Sént Martin lous y hît proumèsso qué ço qué un démandéré l'aouté at aouré toutjiours âou doublé.

prince l'envoya chercher, et la pantoufle fut comme de mesure. Alors le prince reconnut Marie Brasoc et l'épousa.

Ils étaient heureux quand une guerre fit partir le prince à l'armée au moment où la princesse eut un bel enfant. Mais la marâtre changea les lettres où la princesse annonçait son bonheur, et elle écrivit au prince qu'au lieu d'un enfant il avait un monstre. Cette coquine fit périr l'enfant dans l'eau, mais l'anguille le recueillit et le sauva.

Le prince rentré parla de faire périr la princesse ; et comme il allait donner des ordres pour cela, l'anguille lui porta le petit ange beau comme sa mère. Alors on connut la perfidie de la marâtre. Ce que d'abord fit le prince, il demanda pardon à la princesse ; la corde préparée pour elle servit à pendre la méchante.

XI

DE CELUI QUI PERD UN ŒIL POUR QU'UN AUTRE EN PERDE DEUX

Une fois deux hommes rendirent service à Saint Martin. Le Saint, pour les récompenser, leur demanda ce qu'ils voulaient : « Ce que vous voudrez, lui répon- « dirent-ils ». Alors Saint Martin leur promit que ce que l'un des deux demanderait l'autre l'aurait toujours

Mais nat boulèouo couménça dé **démanda :** ménço-tu », sé disèouo un, « couménço-tu » **sé** d l'aouté. « Et tu démando cént millo **lîouros !** ». « D « do-los tu » ; tant qu'à la fin sé **batount. Lou** troubèt pér débat l'aouté à la lutto, **raoujous,** ci « Hêts-mé borni, Sént Martin ! » Et **tout éstroi** troubèt borni, et l'aouté abuglé.

XII

LAS TRÉS BIERJOS D'ESKIÈYS

A Eskièys dou témps dé la glèyzéto, lou moul d'Eskinjios sé boutèt à l'assès pér débat l'émbanét âo moumént d'ûo grand'malîno. Estêt fort susprés d trouba aqui su la porto dé la glèyzéto trés hillo béstîdos dé blanc qué n'aouê pas jamais bistos. Lou mouliè én dé mouilla pas la harîo déscarguèt lou mulét et dréssèt lous sacs crounto lou mur dé la glèyzo.

Et quand l'âouro s'amatiguèt lou mouliè un çhic éspâourit dé las trés gouyâtos ous y démandèt dé l'ayda à carga : « Ats crésut qu'èront coumos las « aoutos, l'y réspounout ûo ; sajats dé touca s'aouèm « bras ». Lou mouliè boulout touca la qué l'y parlèouo : aoustalèou toutos trés s'éscourrount coumo un lambrét âou tréouès dé las pèyros dé la gleyzéto coumo sé s'èront couçhiados déns las toumbos dou sacrat.

en double. Mais aucun ne voulait commencer de demander : « Commence, toi, disait un ; commence, « toi, répondait l'autre ». « Et toi demande cent mille « livres. » — « Demande-les, toi ! ». Si bien qu'à la fin ils se battirent. Celui qui se trouva sous l'autre à la lutte, furieux s'écria : « Faites-moi borgne, Saint Martin ! » Sur le champ il se trouva borgne et l'autre devînt aveugle.

XII

LES TROIS VIERGES D'ESKIEYS

A Eskieys, au temps de la petite église, le meunier d'Oskinjios se mît à l'abri sous l'auvent au moment d'un grand orage. Il fut surpris de trouver là sur la porte de la chapelle trois filles vêtues de blanc qu'il n'avait jamais vues. Le meunier pour ne pas mouiller la farine déchargea le mulet et dressa les sacs contre le mur de l'église.

Et quand l'orage s'apaisa, le meunier un peu effrayé des trois jeunes filles leur demanda de l'aider à charger : « Vous avez cru que nous étions comme les « autres, lui dit une : essayez de toucher si nous « avons des bras ! ». Le meunier voulut toucher celle qui lui parlait : aussitôt toutes trois s'évanouirent comme un éclair au travers des pierres de l'église, comme si elles s'étaient couchées dans les tombes du lieu saint.

Lou mouliè éspâourît tirèt ahûto **dam soun** mais én arribant âou moulin sé **troubèt mâ** mouriscout.

XIII

LOU PRESTÉ ET LA MÉSSO DINS LA PIÉDO

Y aouê un cop un jouén gouyatot qué passèou matin catbat las piédos dé Pindèros. Én ûo gra éscartâdo troubèt un prèsté tout habillat én dé la Mèsso à un âouta qu'aouê dréssat : « Mén, sé « digout, t'atténdêoui én dé qué mé hèsqués sérl « à la mèsso : la bâou disé sou cop, prâmo q « prèsso ».

Lou jouén gouyat énlurmat d'éco, poudê pas dé méns : sérbît la mèsso. Aoustalèou la mèsso di lou prèsté én l'arrémèrciant l'y digout : « Aquér « mèsso, èri mort sans la disé én dé qui mé l'aou « démandâdo et récoumpénsat : âro qu'èy hèyt répa « ratioun, m'éntourni ». Labéts déchêt la plaço éscar-duchâdo ; l'âouta et lou prèsté désparéchount coumo îo brumo, et lou gouyatot éspâourit pouscout à grand'péno s'éntourna à soûo oun mouriscout dé pôou.

Le meunier épouvanté prit la fuite avec son mulet; mais en arrivant au moulin il se trouva mal et en mourut.

XIII

LE PRÊTRE ET LA MESSE DANS LE PINADA

Il y avait une fois un jeune garçon qui passait de bonne heure dans les pinadas de Pindères. Dans une grave écartée il trouva un prêtre tout habillé pour dire la messe à un autel qu'il avait là dressé: « Ami, « lui dit-il, je t'attendais pour que tu me fasses service « à la messe : je vais la dire sur-le-champ, parce « qu'elle presse : après tu pourras suivre ton chemin.»

Le jeune garçon fasciné, ne pouvait pas faire autrement: il servit la messe. Sitôt la messe dite le prêtre en le remerciant lui dit: « Cette Messe, j'étais mort « sans la dire pour qui me l'avait demandée et donné « l'honoraire ; à présent que j'ai fait réparation je « m'en reviens ». Alors, il laissa la place bien nettoyée, l'autel et le prêtre disparurent comme un brouillard, et le jeune garçon épouvanté put à grand'peine s'en retourner chez lui où il mourut de peur.

XIV

LOUS TRÉS LOUPS-GAROUNS

Y aouê un cop dus hômis sou camin qué s'én
Dùranço à Barbasto. Bant bésé trés hômis bên
cats à d'éts. Lous dus hômis s'ayassènt én dé s'é

Lous trés coumpagnous s'arréstènt prou p
d'éts darrè ûo sègo oun sé déshabillènt, et sou
dé darrè la sègo, sourtînt trés cans qué part
hûtos coumo cans lébrès qu'ant bis la lèbé : «
« hôou ! digount lous dus camarâdos, sount
« loups-garouns qué sount partits loup-garoui : c
« sabé qui sount ». — « Oh ! digout l'aouté, én d'
« bâou coupa un artail à la bèsto d'un, ou counéc
« ram âou soulîdé ».

S'én y ba, hèy un grand ésquich à io bèsto sou mi
dé l'ésquîo, coupo lou tros et s'ou bouto à la poçhi
labéts atténdount.

Aou cap d'ûo bèro paouso lous trés cans arribènt
sé tournènt én hômis et sé bèstînt darrè la sègo : « E
« bién hâmi, sé digout un : n'am dounc pas trouba
« arré én dé nous apastura ! Entz'é câou ana à Bar-
« basto minjia un tourrin. »

« Et qué podont éts minjia lous loups-garouns quand
« loup-garouissont, sé disèouont lous dûs cama-
« râdos ? » Ous séguînt dinc'à Barbasto. Aqui entrènt
à l'aoubèrjo dous *Trés Counils*, ûo maysoun qué hazé
trés cantounâdos.

XIV

LES TROIS LOUPS-GAROUS

Il y avait une fois deux hommes sur le chemin qui va de Durance à Barbaste. Ils aperçurent trois hommes venant vers eux. Les deux hommes s'abaissèrent pour se cacher.

Les trois compagnons s'arrêtèrent assez près d'eux derrière une haie où ils se déshabillèrent, et aussitôt de derrière la haie sortirent trois chiens qui partirent rapides comme des levriers qui ont vu le lièvre : « Tiens, hô, dirent les deux camarades, ce sont trois « loups-garous qui sont partis pour *loup-garouer* ; il « faut savoir qui ils sont. » — « Oh ! dit l'autre, pour « cela, je vais couper un morceau à une veste d'un, « nous le connaîtrons pour sûr. »

Il y va, fait une déchirure à la veste sur le milieu du dos, coupe le morceau et se le met à la poche ; alors, ils attendirent.

Au bout d'une belle pause les trois chiens arrivèrent, ils se remirent en hommes et se vêtirent derrière la haie : « J'ai bien faim, dit un ; nous n'avons donc rien « trouvé pour manger. Il nous faut aller à Barbaste « manger un tourrin. »

« Et que peuvent-ils manger les loups-garous quand « ils loup-garouent, se disaient les deux camarades ? » Ils les suivirent jusqu'à Barbaste. Là ils entrèrent à l'auberge des Trois Cantons, une maison qui faisait trois angles.

Aou cap d'un pétit témps qué lous trés garouns éstènt éntaoulats lous dus camarâdos Ous troubènt qué déjunèouont, et labéts ous « Et coumo êts praci bous âouts ént'aquésto « digount lous dus én tout éntrant ? » — « soum troubats aoujé quouéntos dé matin » « nount éts ; et à punto d'aoubo soum bénguts « lou tourrin. » — Ah ! praoubé, sé digout lal « dous dus, et qué t'as hèyt darrè à l'ésquîo ? « ésquich à y passa lou pugn. » — « Qué badino « l'y respounout lou loup-garoun én tout sé t « bèsto : souy béstit dé nèou ? » Et labéts bît l'esq « Tè, sé l'y digout l'aouté, èy toutjiours à la p « quaouqué artail ; bélèou té troubérèy lou pédas « mêmo ». Coumo én éffèt sé tirèt l'artail qué troubèt dé mésûro âou trâou et lou pariè dou d Aquéts trés hômis labéts counfus partînt sou c « Sount tous trés aoustant loups-garouns coumo l « cans bèstis, sé digount lous aoutés ».

XV

LOU PÉRIMÉNT DÉ LAGUMIÈCH

Doun és lou périmént dé Lagumièch, éntré Houaillès et Durânço, à l'Aouançot, y aouê aoutés cops ûo damourânço et un bèt mayné.

Un jour passèt praqui un praoubé, coumo la fimèlo anèouo énhourna ; lou hour èro luzént et la pasto

Au bout d'un peu de temps quand les trois loups-garous furent à table les deux camarades entrèrent. Ils les trouvèrent qui déjeunaient et alors ils les connurent : « Et comment êtes-vous par ici vous « autres à cette heure-ci, dirent les deux en entrant ?» — « Nous nous sommes trouvés avoir une affaire de « bonne heure, répondirent-ils, et au point du jour « nous sommes venus manger le tourrin. » — « Ah ! « pauvre, dit alors un des deux, et que t'as-tu fait « derrière à l'échine ? Tu as une déchirure à passer le « poing, tiens, regarde ! » — «Tu plaisantes, lui répon- « dit le loup-garou, en se tirant la veste ; je suis « habillé de neuf ! ». Et alors il vit la déchirure. « Tiens, « lui dit l'autre, j'ai toujours dans la poche quelque « coupon : peut-être te trouverais-je le morceau du « même ! » En effet il tira l'échantillon qui se trouva de mesure au trou et pareil au drap. Ces trois hommes confus partirent sur le champ : « Ils sont tous trois « aussi loups-garous que les chiens bêtes, se dirent « les autres ».

XV

LA FONDRIÈRE DE LAGUMIÈCH

Où est aujourd'hui la fondrière de Lagumièch, entre Houeillès et Durance, à l'Avançot, il y avait autrefois une habitation et un beau domaine.

Un jour passa par là un pauvre, comme la femme allait enfourner ; le four était ardent et la pâte levée :

léouâdo : « Prâmo dé Dîou, sé digout lou p
« dats-mé pan, si bous plaît ! » — « N'am p
« réspounout la capouayro ! » — « Labéts, l'y
« nout lou praoubé honèstomént, dats-mé qu
« çhic dé pasto én dé mé la hâ cosé à la g
« hour ». La fimèlo éscrusîouo, én tout sé rép
l'y dèt pasto gros coumo un ûou ; aquéro pastc
bouco dou hour gouflèt bèro coumo un bèt pan.
« digout labéts la fimèlo poussédâdo, étz'é dâo
« un ta bèt pan ! » Et l'y préngout sans nâdo bé
gno. — « Labéts, l'y digout lou praoubo mour
« ém' dérèts pas un aouté tros dé pasto, prân
« Dîou ? » L'aouté çhic qué l'y dèt én vounant
praoubé s'ou boutèt âou hour ; coumo l'aouté, al
jént, grignut, pléhêt la bouco dou hour. La fimé
ésturro, sans nâdo crénto dé Dîou, tirèt dous dits
praoubé aquét aouté pan.

Lou praoubé sé rétirèt. La gouyo tamisèouo d
l'aouto crampo ; lou praoubé l'y démandêt pa
« Atténdèts, l'y réspounout éro piétadouso ; quand
« mastrésso sé tiréra dé déouant, étz'harèy un éscah
« dobèc ». La mastrésso sourtiscout, et la goujo d'és
pomént hascout âou praoubé la flamisso. « Etz'arrém
« cîi, l'y digout ét ; s'ém bôts crésé, quittats acé
« maysoun, prâmo qué s'y ba passa grands déstour
« caousos tarriblos. » La goujo s'én arrigout, s'
tournèt tamisa.

Lou praoubé catbat la lâno troubèt lou baquè do
mayné qué gouardèouo un ligot dé bâcos et touquèou
dé cats à la maysoun : « En dé qué barros tant d
« dôro, baquérot, l'y digout lou praoubé ? » — « Oh

« Pour l'amour de Dieu, dit le pauvre, donnez-moi du « pain, s'il vous plaît ! » — « Nous n'en avons pas, « répondit la méchante ! » — « Alors, lui répondit le « pauvre honnêtement, donnez-moi quelque peu de « pâte pour me la faire cuire à la bouche du four. » La femme avare, bien à contre-cœur, lui donna de la pâte gros comme un œuf ; cette pâte sur la bouche du four gonfla belle comme un beau pain. « Oh ! dit alors « la femme endiablée, je ne vous donne pas un si beau « pain ! » Et elle le lui prit sans aucune conscience. — « Alors, lui dit le pauvre mortifié, ne me donneriez- « vous pas un autre morceau de pâte, pour l'amour « de Dieu ? » L'autre morceau qu'elle lui donna en grognant, le pauvre le mit au four ; comme l'autre, roux, odorant, croustilleux, il remplit la bouche du four. La femme sans cœur, sans nulle crainte de Dieu, arracha des mains du pauvre cet autre pain.

Le pauvre se retira. La servante blutait dans l'autre chambre ; le pauvre lui demanda du pain : « Attendez, « lui dit-elle avec compassion, quand la maîtresse se « tirera de devant je vous ferai un gâteau. » La maîtresse sortit et la servante à la dérobée fit au pauvre le gâteau à la flamme. « Je vous remercie, lui dit-il ; « si vous voulez me croire, quittez cette maison, parce « qu'il s'y va passer de grands malheurs, des choses « terribles. » La servante rit, revint au blutoir.

Le pauvre sur la lande trouva le vacher du domaine qui gardait un troupeau de vaches qu'il dirigeait vers la maison : « Pourquoi enfermes-tu de si bonne heure, « lui dit le pauvre ? » — « Oh ! dit l'enfant, je n'ai pas

« digout lou méssatjié, n'èy pas disoménl déjun
« barri dé dôro én dé bréspéja ; aouèy dins lou sarr
« un çhic dé pan, n'èy dat la mitat én un praoú
« mais la mastrésso hèy âou hour, bâou mi
« côquo. »

« Mén, l'y digout labéts lou praoubé, prénd-t
« mitat d'équésto flamisso ; d'équéro bimôto gra
« un pantoc dé couècho sous carbous séra bién bou
— « Pou soulidé, séré bién boun ! réspounout
« baquérot, mais aco n'és pas én dous praoub
« quand tûont lou porc minjiam car frésco, ao
« ménl toutjiours moussèt et car salâdo. » — « As
« coutét ? l'y digout lou praoubé, t'én bâou tira un
« tros én d'ou hâ côsé. » — « Qué disots aqui, cr
« lou baquérot, tira un pantoc dé car à la Bérmé, p
« quéro luts ! Et lous mèstés m'éscanérént ! »
« N'aoujés pas chagrin d'éco, réspounout lou praou
« séra pas dé counéché, et té harèy bién bréspéja

Coupèt un pantoc dé couècho à la bîmo, et la aoustalèou s'arrazèt. Aquéro car su las brasos hasc coumo la pasto déguéns lou hour, pléhèt lous carbc Lou baquè et lou praoubé s'én rabastènt à boulén

« Etz' arrémèrcîi, digout lou méssatjiè ; bâou ap
« l'aoujâmi én dé m'aproucha dou mayné. » — « N
« mén, l'y digout lou praoubé ; nou béyras plus
« bosté éndrét ; gouardo-té d'y mîa l'aoujâmi ! Ou
« aquét crum blanc qué mounto dou coustat
« nèyts ! Es un crum d'âouro dous mê traités. Bas l
« su quouâto hôros ûo malîno coumo s'én és pas

« pour ainsi dire déjeuné, et j'enferme de bonne heure « pour dîner ; j'avais dans le sac un morceau de pain, « j'en ai donné la moitié à un pauvre ; mais la maî- « tresse fait au four, je vais manger du gâteau. »

« Mon ami, lui dit alors le pauvre, prends-toi la « moitié de ce gâteau ; tu as là cette génisse grasse, « une tranche de la cuisse sur les charbons serait bien « bonne ! » — « Assurément, ce serait bien bon, « répondit le petit vacher, mais ce n'est pas pour les « pauvres ; quand on tue le porc, nous mangeons de la « viande fraîche ; autrement toujours du jambon et du « salé. » — « As-tu le couteau ? dit le pauvre, je vais « t'en tirer un beau morceau pour le faire cuire. » — « Que dites-vous là, cria le vacher, tirer un morceau « de viande à la Bermé ! Et les maîtres m'étrangle- « raient ! » — « N'aie pas chagrin de cela, lui répondit « le pauvre, il n'y paraîtra rien et je te ferai bien « dîner. »

Il coupa une tranche de cuisse à la génisse, et la peau aussitôt se releva par dessus. Cette viande sur les charbons fit comme la pâte dans le four, elle couvrit le feu. Le vacher et le pauvre s'en donnèrent à volonté.

« Je vous remercie, dit le garçon ; je vais appeler le « bétail pour m'approcher de la maison. » — « Non, « mon ami, lui dit le pauvre, tu ne verras plus votre « habitation ; garde-toi d'y conduire le bétail ! Vois « ce nuage blanc qui monte du côté du couchant ! « C'est là un orage des plus dangereux. Tu vas voir sur « les quatre heures un coup de temps comme il ne s'en

« d'équésté atjié : à bosto tout séra négat pérops,
« maysoun et géns ; én plaço y aoura un périmént sou
« mièy d'ûo grand' lagüo. Tu, mén, ès éstat brabé,
« damôro t'aci : pér débat aquét broc blanc n'aoujés
« pas crénto, prégaras Dîou et la Sénto Bouno Bièrjo
« qué té gouardérant. » — « Et l'aoujâmi, digout lou
« baquè, né pouyrèy pas joui ! » — « Nou, mén, l'y
« réspounout lou praoubé ; bas planta ta bigo sou
« déouant dou broc blanc oun tu séras ; d'équéro lan
« dount brochos tas ampèlos, dam quaouqué puntrat
« émbarréras à l'éntour dou broc lou ligot dé bâcos :
« lous dus caps dé la lan ous liguéras su la bîgo ; nat
« cap d'aoujâmi s'éscartéra d'équi. »

Lou praoubé quittèt lou baqué. Coumo lou méssatjié fénîouo dé liga sa lan à l'éntour dou ligot, uô béntâouro sé léouèt dam péts dé périclèro qu'at hazènt tout tréni catbat las piédos. Un ésgalabas dé témps, ploujo, grêlo, éslambréts, lou cèou éscu coumo à mièjo-nèyt énta chou loup, tout èro paouruc à né mouri dé hurou. Lou baquérot ahurbit dé pôou préguèouo Dîou.

Quand éspièt dé cats à soûo bit pas qu'ayguo dinc' âou pê dou broc : tout s'èro pérdut.

Et quand passèt pér déouant l'éndrét oun tamisèouo la goujo, l'énténout à tamisa. Aou cap d'ûn pétit témps énténout lou hayan à canta, lous cans à layra, las caoudèros et lous amandénts à tréni. Tout éstrémblit tirèt âou drét catbat la lâno dam l'aoujâmi.

« est pas vu de notre âge ; chez vous autres tout sera « noyé pour toujours, maison et gens : à la place il y « aura une fondrière sur le milieu d'un grand lac. « Toi, mon ami, tu as été bon, demeure ici ; par « dessous cette aubépine n'aie pas peur, tu prieras « Dieu et la Sainte Bonne Vierge qui te garderont. » — « Et le bétail, dit le vacher, je ne pourrai pas en « venir à bout ! » — « Non, mon ami, lui répondit le « pauvre ; tu vas planter ton bâton sur le devant de « l'aubépine où tu seras abrité ; de cette laine dont tu « fais tes guêtres, avec quelques aiguillées tu enfer- « meras à l'entour de l'aubépine le troupeau de « vaches ; les deux bouts de la laine tu les attacheras « sur le bâton ; nulle tête de bétail ne s'écartera de « là. »

Le pauvre quitta le vacher. Comme celui-ci finissait de fixer sa laine autour du troupeau, un vent d'orage se leva avec des coups de tonnerre qui faisaient tout retentir au fond des bois. Une averse, un déluge de mauvais temps, de pluie, la grêle, les éclairs, le ciel obscur comme à minuit chez le loup, tout était effrayant à faire mourir. Le petit vacher affolé de peur priait Dieu.

Quand il regarda vers la maison, il ne vit que de l'eau jusqu'au pied du buisson ; tout était perdu.

Et quand il passa devant l'endroit où blutait la servante, il l'entendit bluter ; au bout d'un peu de temps, il entendit le coq chanter, les chiens aboyer, les chaudrons et les ustensiles retentir. Tout tremblant, il partit à travers la lande avec le bétail.

Et dénpèy énténont pér témps à Lagumièch lou hayan qué canto, la goujo qué tamîso, lous amandénts et las caoudèros qué trénissont ; âou mièy dé l'ayguo és lou périmént dount n'ant pas jamais toucat âou houns.

XVI

LA MÈRLÈSSO ET HÈOURÈ

La mèrlésso digout à Héourè :

« Héourè, Héouris, ès passat nou t'èy pas bis ; èy « lous mèrlous pér la basto, qué sount gras coumo la « pasto ! Houisto, houasto ! » Et s'énboulèt.

Héourè digout pas arrés, mais émprountèt trés jours à Mars : plâout, marsillèt, grésillèt, tuèt touts lous mèrlous ; la mèrlésso la dichèt éspérissâdo, lou cap éntarnat déns ûo tapouêro, lou cu pélat, touto désanâdo.

Héourè n'a pas jamais désbrémbat lou coumplimént. Démpèy, touts lous ans émprounto trés jours âou més dé Mars qu'ous y prèsto én dé hâ éscarnis à la praoubo mèrlo. Ero sé hê toutjiours bounos idèqs : « Bélèou « Héourè n'y pénso plus ! » Et la prumèro dé toutos hê lou soun nid et toutjiours Héouré la trahis.

Et depuis, on entend parfois à Lagumièch le coq qui chante, la servante qui blute, les outils et les chaudrons qui retentissent ; au milieu de l'eau est la fondrière dont on n'a jamais touché le fond.

XVI

LA MERLESSE ET FÉVRIER

La merlesse dit à Février :

« Février, Février, tu es passé je ne t'ai pas vu ; j'ai « les petits dans le hallier qui sont gras comme la « pâte ! Houiste, houaste ! » Et elle s'envola.

Février ne dit rien, mais il emprunta trois jours à Mars : il plut, il y eut des giboulées, il grésilla ; le temps tua tous les petits merles ; la merlesse il la laissa déplumée, la tête enfoncée dans une taupinière, le derrière pelé, toute froissée.

Février n'a jamais oublié le compliment. Depuis, tous les ans il emprunte trois jours au mois de Mars qui les lui prête pour faire des misères à la pauvre merlesse. Elle se fait toujours de bonnes idées : « Peut-être que Février n'y pense plus ! » Et la première de toutes elle fait son nid, et toujours Février la trahit.

XVII

LA BIÉILLO ET LOU JANIROUN

Y aouêouo un cop un jouén gouyat qué nouméntèouont lou Janiroun. Béygout darrè ùo sègo ùo biéillo qué hazêouo arraja éscuts én un arrajot : « Qué hêts « aqui, mamê, l'y digout lou Janiroun ? » — « Coumo « bésos, l'y digout éro, bouti âou souréil éscuts én « quésté arrajot, dé pôou qué sé mousiscoussént. » — « Qué lous éscuts sé mousisquént, l'y réspounout lou « Janiroun ! S'ous aouèy, étz'é proumètti qué sé pér- « dérént pas d'éco. »

« Hêm mîllou, sé l'y digout l'ancièno, t'ous bâou da « én gouardo, et, aprèts, nous maridéram énsémblé : « éspouséram lou prumè jour d'oun y aoujé brumos. » — « Boy bién, sé digout lou Janiroun, à las prumèros « brumos m'éspérérats déns lou bos proché dé la « glèyzo. » Et s'émpourtèt lous éscuts.

Et l'ancièno cado nèyt déchidèouo la goujo : « Y a « pas brumos ? » sé l'y cridèouo. — « Nani, mastrésso, « disèouo l'aouto sans éspia. » Pourtant un matin la goujo l'y cridèt : « Léouats-bous, mastrésso, y a « brumos anèy ! » — « Labéts bà lèou, maynâdo, « digout la biéillo ; aydo-mé à m'aparpachoua, prâmo « qué m'atténd lou Janiroun ! » Et la baqui qué s'ésgarrabis, sé bouto bélichios, s'alémpio lou péou blanc én dé jouégno lou Janiroun ; lou Janiroun s'y troubèt pas : « Janiroun, sé cridèouo, ès bélèou « malâou, lou mén ? » Labéts lou mèrlou chioulèt :

XVII

LA VIEILLE ET JANIRON

Il y avait une fois un jeune garçon qu'on appelait Janiron. Il vit derrière une haie une vieille qui faisait prendre le soleil à des écus à une bonne exposition : « Que faites-vous là, grand-mère, lui dit Janiron ? » — « Comme tu vois, dit-elle, je mets au soleil ces écus à « cette exposition, de peur qu'ils se moisissent. » — « Que les écus se moisissent, lui répondit Janiron ! Si « je les avais, je vous promets qu'ils ne se perdraient « pas ainsi ! »

« Faisons mieux, lui dit l'ancienne, je vais te les « donner en garde, et, après, nous nous marierons. « Nous épouserons le premier jour qui aura du « brouillard. » — « Je veux bien, dit Janiron, au « premier brouillard vous m'attendrez dans le bois « près de l'église. » Et il emporta les écus.

Et l'ancienne chaque nuit, réveillait la servante : « Y a-t-il du brouillard, criait-elle ? » — « Non, maî- « tresse, disait l'autre sans regarder. » Pourtant, un matin la servante vint lui dire : « Levez-vous, maî- « tresse, il y a du brouillard aujourd'hui. » — « Alors, « vite, enfant, dit la vieille, aide-moi à me parer, parce « qu'il m'attend, Janiron ! » Et la voilà qui se peigne, met sa coiffe, lisse ses cheveux blancs pour aller trouver Janiron ; Janiron ne s'y trouva pas : « Janiron, « criait-elle, tu es peut-être malade, le mien ? » Alors le merle siffla : « Janiron, cria-t-elle, je suis ici, vois-

« Janiroun, sé cridèt éro, souy aci, ouèro-mé, lou mén « Janiroun ! » Lou mèrlou échantat chioulèt mê louy ; l'aoujôlo l'y courrout aprèts sans poudé jouégné lou Janiroun.

Entà sécout lou mèrlou s'éstujèt, lou hourouhou sé boutèt à canta : Hourou hou, hourou hou. « Ah ! lou « mén béroy Janiroun, t'aoujissi, souy aci, sé l'y « cridèt l'ancièno ! » Et mèy qué jamais la baqui énantos én d'arriba âou soun Janiroun ; « Hourou hou, « hourou hou, sé hazê toutjiours lou lê aousèt. » Tout én lou pérséguint, la praoubo pégo toumbèt chou loup.

Lou loup ahamat pérdout pas témps ; l'y saoutét déssus et couméncèt à l'ésbourrigassa. La biéillo cutêt qu'éstèssé Janiroun : « Janiroun, lou mén amic, sé « disèouo âou loup, pas éncouèro ! Câou ana éspousa ! « Tout dous, tout dous, Janiroun, tuchâou, tuchâou ! » La praoubo ancièno cridèouo Janiroun, qué lou loup l'éscanèouo én dé la minjia. Atâou mourît éro tristoménT ; atâou Janiroun âout éscuts.

XVIII

BÉRNANOUÈILLO

Y aouè un cop un aouillè qué sé nouméntêouo Bérnanouéillo. Coumo gouardèouo un jour sou bord d'un grand arrîou, passèt un biéil qué l'y démandèt

« moi, le mien Janiron ! » Le merle effrayé siffla plus loin ; la grand-mère lui courut après sans pouvoir rencontrer Janiron.

Vers le soleil couché, le merle se cacha et la hulotte se mit à chanter : Hourou hou, hourou hou. « Ah ! mon « beau Janiron, je t'entends, je suis ici, cria la « vieille ! » Et plus que jamais la voilà active pour arriver à son Janiron. « Hourou hou, hourou hou, faisait toujours le vilain oiseau. » Tout en le poursuivant la pauvre insensée tomba chez le loup.

Le loup affamé ne perdit pas de temps ; il lui sauta dessus, et il commença à la déchirer avec les dents. La vieille crut que c'était Janiron : « Janiron, mon « ami, disait-elle au loup, pas encore ! Il faut aller « épouser ! Tout doux, tout doux, Janiron, pas si fort, « pas si fort ! » La pauvre vieille criait Janiron et le loup l'étranglait pour la manger. Ainsi mourut-elle tristement ; ainsi Janiron eut des écus.

XVIII

BERNANOUEILLE

Il y avait une fois un berger qui s'appelait Bernanoueille. Comme il gardait un jour sur le bord d'un grand ruisseau, il passa un vieillard qui lui demanda

d'ou pourta pér délà l'ayguo. Bernanouéillo sé prén-gout lou praoubé à pérraquét et l'y passèt l'ayguo : « M'as hèyt sérbici, l'y digout lou praoubé, jou t'én « boy hèsé tabé ! Dé qué as bésouin ou énbéjo ? » — « Mé paréchôts coumo jou arditéjayré, l'y digout « Bernanouéillo, qué pouyréts-bous mé da, praoubé « hômi ? » — « Sé paréchi praoubé, l'y réspounout « l'aouté, né souy pas ; én tout mé pourtant as « pourtat lou Boun Dîou. » — « Pérqué aco ba atâou, « moun Dîou, réspounout Bérnanouéillo, étz'é démandi « pas qu'un pétit sérbici ; quand sérèy én dé tourna « dou bos dam lou hagot, dats-mé qué lou hagot ém' « porté à jou, âou loc d'aoué à lou pourta jou à d'ét. » — « Prénd-té aquésto gâoulo, l'y digout lou Boun « Dîou, et quand aouras toun hagot ligat, bouto-t'y « déssus, et truco-lou én tout l'y disé : « Pér la bou-« léntat dou Dîou, d'ou qu'èy passat à l'arrîou, hagot, « porto-mé aquîou ! » Et labéts, lou hagot té pourtéra « d'oun bouillés. Atâou séra dé tout ço qué pousqués « désira. »

Bérnanouéillo sou cop s'én ba âou bos sé hèzé un bèt hagot. S'y bouto à chibâou pér déssus, et l'y cou-mando : « Pér la bouléntat dou Dîou qu'èy passat à « l'arrîou, hagot, à nosto porto-mé ! » Aoustalèou lou hagot partis sans darrouca jamais. Et lous drollés, las géns, dé s'ésglazia, de crida : « Lou diablé qué « s'énlèouo Bérnanouéillo ! » Bérnanouéillo ous déchèt crida ; arribèt à soûo sans déstour. Tournèt âou bos, éstèt dé mêmo ; labéts béygout qué sa baguéto l'y balèouo ûo bèro bordo.

Baqui qu'un jour coumo passèouo déouant lou

de le porter de l'autre côté de l'eau. Bernanoueille prit le pauvre comme un sac sur l'épaule, et le passa de l'autre côté de l'eau : « Tu m'as rendu service, lui dit « le pauvre, moi aussi je veux t'en faire un ! De quoi « as-tu besoin ou envie ? » — « Vous me paraissez « comme moi, quêteur de liards, lui dit Bernanoueille, « que pourriez-vous me donner, pauvre homme ? » — « Que si je parais pauvre, lui répondit l'autre, je ne le « suis pas en réalité ; tout en me portant, tu as porté « le Bon Dieu. » — « Puisque cela va ainsi, mon Dieu, « répondit Bernanoueille, je ne vous demande qu'un « petit service ; quand je serai pour revenir du bois « avec le fagot, donnez-moi que le fagot me porte, au « lieu d'avoir à le porter moi-même. » — « Prends « cette baguette, lui dit le Bon Dieu, et quand tu auras « ton fagot lié, mets-toi dessus, et frappe-le en lui « disant : « Par la volonté de Dieu, celui que j'ai passé « au ruisseau, fagot, porte-moi là ! » Et alors le fagot « te portera où tu voudras. Ainsi sera-t-il de tout ce « que tu pourras désirer. »

Bernanoueille sur-le-champ s'en va au bois se faire un beau fagot. Il s'y met à cheval dessus et lui commande : « Par la volonté du Dieu que j'ai passé au « ruisseau, fagot, chez nous porte-moi ! » Aussitôt le fagot part sans chavirer jamais. Et les enfants, les gens de s'exclamer, de crier : « Le diable s'emporte « Bernanoueille ! » Bernanoueille les laissa crier ; il arriva chez lui sans accident. Il revint au bois, ce fut de même ; alors il vit que sa baguette lui valait une belle métairie.

Voilà qu'un jour, comme il passait devant le château

castèt dou rèy dam sa baguéto, la hillo dou rèy èro én frinèsto. La princèsso èro ûo bèro jouénésso, ço dé mê bèt qu'aoussé jamais bis lou praoubé Bérnanouéillo.

« B'és éro béroyo, moun Dîou ! » sé disèouo aqui soulét. Sou cop io péguésso l'y passèt déns soun pétit ésprit : « Pér la bouléntat dou Dîou, d'ou qu'èy passat « à l'arrîou, sé digout, qu'aquéro princèsso aoujé un « droullét béroy coumo éro ! » Et Bérnanouéillo éstèt countént d'aoué troubat aco tout soulét.

Sé Bérnanouéillo èro satifèt touts n'éstènt pas. Lou droullét arribèt, coumo aouê dit aquét pégas dé Bérnanouéillo. Lou rèy hô dé coulèro, démando à sa hillo : « Qui n'és lou pay ? » — « Qu'at sabi jou ? sé réspound « l'aouto, l'èy pas jamais bis, jou, lou pay ! » Lou pétit anjioulét, coumo aouê dit Bérnanouéillo, èro la soûo may tout nâtré. Quand lou rèy lou bésèouo, l'agrazîouo ; d'aoubus cops s'ésmalîouo crounto la may, la miassèouo dé la hâ péri, sé l'y hazê pas counéché lou pay. La praoubo princèsso èro bién mâou tranquîllo sus aquéros amiassos et réspounèouo én çhiémicant : « Ou counéchi pas, èy pas bis digun, jou, moun « Dîou ! »

Quand lou droullét éstèt granot, lou rèy hascout assémbla touts lous princés dé sous Estats, prâmo qu'un ta bèt maynatjié nou poudê bêné qué d'un princé. « Lou sang attîro, sé disèouo ; ou lou may- « natjié rénounéchéra lou pay, ou lou pay lou may- « natjié. » Hît bouta su dus réns lous princés, lous ségnous, et lou droullét dam lou soun régént, passèt

du roi avec sa baguette, la fille du roi était en fenêtre. La princesse était une belle enfant, la plus jolie personne qu'eût jamais vue le pauvre Bernanoueille.

« Elle est bien jolie, mon Dieu ! » disait-il là tout seul. Sur-le-champ une toquade lui passa dans son petit esprit : « Par la volonté du Dieu que j'ai passé au « ruisseau, dit-il, que cette princesse ait un enfant « joli comme elle ! » Et Bernanoueille fut enchanté d'avoir trouvé cela tout seul.

Si Bernanoueille était content, tous ne le furent pas. L'enfant arriva comme avait dit cet idiot de Bernanoueille. Le roi, fou de colère, demanda à sa fille : « Quel est le père ? » — « Le sais-je, moi, lui répondit « l'autre, je ne l'ai jamais vu, le père ! » Le petit ange, comme avait dit Bernanoueille, était comme la mère d'après nature. Quand le roi le voyait, il lui faisait plaisir ; d'autres fois il s'irritait contre la mère, la menaçait de la faire mourir si elle ne lui faisait pas connaître le père. La pauvre princesse était bien inquiète de ces menaces, et répondait en pleurant : « Je ne le connais pas, je n'ai vu personne, moi, mon « Dieu ! »

Quand l'enfant eût un peu grandi, le roi fit assembler tous les princes de ses Etats, parce qu'un si bel enfant ne pouvait venir que d'un prince. « Le sang « attire, disait-il ; ou l'enfant reconnaîtra le père, ou « le père l'enfant. » Il fit mettre sur deux rangs les princes, les seigneurs, et l'enfant avec son précepteur passa dans les rangs, une pomme d'or à

déns lous réngs dam ûo poumo d'or à la man, én dé soun pay ; mais lou pay sé troubèt pas.

Lou rèy labéts hascout ûo assémblâdo dé touts lous richés, dous bourgés ; lou pay sé troubèt pas.

Lou rèy hascout ûo darrèro assémblâdo dé touts lous hômis, paysans, bayléts, aouillès, oubriès, manants et courraous ; n'y aouê ûo armâdo, arruâdo su trés réngs loungs coumo camis. Bérnanouéillo èro lou darrè dou trésièmo réng. Quand lou maynatjié arribèt à d'ét : « Té, papa, sé l'y digout, aqui la « poumo ! » Et aquét céntèmo dé Bérnanouéillo, s'én accarèt sans bérgougno.

Lou rèy amalit, mandèt sas Crampos, et hît coundamna pay, may et maynatjié à péri déns la mâ, émbarrat dins un boucâou.

Fèttîouomént, dins un boucâou garnit à l'éndéguéns dé grossos pûos rébouchûdos, hascout émbarra lous trés coundamnats et lous jittènt déns la mâ. Quand bêygout aquéros pûos arrégagnâdos, Bérnanouéillo digout : « Pér la bouléntat dou Dîou dount èy passat à « l'arrîou, qué toutos aquéros pûos sé répléguént ! » Et toutos sou cop éstènt rébatûdos.

La praoubo may préngout couratjié. Bérnanouéillo l'y hît part dé soun ségrèt ; dam sa baguéto goubèrnèouo à bouléntat lou boucâou ; touts trés èront sus aquéro mâ coumo péchs déns l'ayguo, et dé qué s'apastúra à bouléntat.

Bérnanouéillo qué boulèouo hèzé hurouso la princèsso, l'y prouméttout dé l'y da tout ço qué pouyré désira. « Sus aquésto ayguo, digout éro, boudri un

la main pour son père ; mais le père ne se trouva pas.

Le roi alors fit une assemblée de tous les riches, des bourgeois ; le père ne se trouva pas.

Le roi fit une dernière assemblée de tous les hommes, paysans, valets, bergers, artisans, manants et vagabonds ; il y en eut une armée, alignée sur trois rangs longs comme des chemins. Bernanoueille était le dernier du troisième rang. Quand l'enfant arriva à lui : « Tiens, papa, lui dit-il, voilà la pomme. » Et ce vieillard de Bernanoueille se para de cette pomme sans vergogne.

Le roi irrité convoqua ses Chambres, et fit condamner père, mère et enfant à périr dans la mer, enfermés dans un boucaut.

En effet, dans un boucaut garni au dedans de grosses pointes en saillie, il fit enfermer les trois condamnés et on les jeta dans la mer. Quand il vit ces pointes saillantes, Bernanoueille dit : « Par la volonté « du Dieu que j'ai passé au ruisseau, que toutes ces « pointes se replient. » Et toutes aussitôt furent rabattues.

La pauvre mère prit un peu courage. Bernanoueille lui fit part de son secret ; avec sa baguette il gouvernait à volonté le boucaut ; tous trois étaient sur cette mer comme des poissons dans l'eau avec de quoi manger à volonté.

Bernanoueille qui voulait rendre heureuse la princesse, lui promit de lui donner tout ce qu'elle pourrait désirer : « Sur cette eau, dit-elle, je voudrais un châ-

« castèt tout sémblat âou castèt dou rèy ; dou castèt « partiré un pount dé béyré qu'anguéré d'éci à tèrro « déouant lou castèt dou patèrnèl, et sus aquét pount « boudri aoustant dé sourdats armats én guèrro qué « lou pount né pouscoussé pourta. » Sou cop tout aco éstèt hèyt.

Aou matin, à la léouâdo, lou rèy ço qué prumè bit, éstèt lou pount et lous sourdats armats én guèrro qu'ou gouardèouont. « Bérnanouéillo, sé l'y digount, « âou cap d'équéro armâdo, étz'é bènt préngué bosto « plaço sé n'atcèttots pas dé l'y da la bosto hillo. L'y « âts hèyt éscarnis ; étz'é ba trouba la coupo, et quand « sérats déns lou boucâou, étz'én tirérats pas coumo « ét. » — « Digats-l'y qué bèngué, sé digout lou rèy « amistous : aymi la pats prumè qué la guèrro ; qué « sién maridats pérqué s'agrâdont, et qué Bérna- « nouéillo és tant dégourdit ! »

Bérnanouéillo éstèt dounc lou prumê aprèts lou rèy ; dé pégas et praoubé qué sé troubèouo, éstèt dous mê richés, prâmo d'aouê assistat mê praoubé qu'ét.

XIX

LOU BIÉIL CURÈ ET LOU DIMÉCHÉ

Y aouê un cop un biéil curè un çhic ésmarmouliat. Poudèouo s'agi, disé Mèsso, mais sé désbrémbèouo pas dous jours. Lou Diméché l'éntrécutèouo prâmo

« teau tout pareil au château du roi ; du château par-
« tirait un pont de verre qui irait d'ici à terre devant
« le château de mon père, et sur ce pont je voudrais
« autant de soldats armés en guerre que le pont pour-
« rait en porter. » Sur le champ tout cela fut fait.

Au matin, à son lever, le roi vit tout d'abord le pont et les soldats armés en guerre qui le gardaient : « Ber-
« nanoueille, lui dit-on, à la tête de cette armée, vient
« prendre votre place si vous n'acceptez pas de lui
« donner votre fille. Vous lui avez fait affront, il va
« prendre sa revanche, et quand vous serez dans le
« boucaut, vous ne vous en tirerez pas comme lui. »—
« Dites-lui de venir, dit alors le roi fort adouci, je
« préfère la paix à la guerre.

« Qu'ils soient mariés puisqu'ils se conviennent et
« que Bernanoueille est si adroit : »

Bernanoueille fut donc le premier après le roi ; de stupide et pauvre qu'il se trouvait, il fut des plus riches pour avoir assisté plus pauvre que lui.

XIX

LE VIEUX CURÉ ET LE DIMANCHE

Il y avait une fois un vieux curé un peu ramolli. Il pouvait marcher, dire la Messe, mais il ne se souvenait pas des jours. Le Dimanche le tracassait, parce

qu'aouê pôou d'ou manca. Féniscout pér sé béroy ségrét : « Cado jour harèy un pail « digout ; quand n'y aougué chés séra Dimé

S'én ba hâ proubisioun dé paillo dé sêg bidaouclos et arroumècs, et sé bouto à hè sous.

La cousinèro qu'èro io gaillo dégourdîdo pér s'apèrcéoué dé ço qué n'èro. Lou démo ségu l'y at digout. Et la maléroussasso s crénto dé Dîou ni dé soun Mèsté s'én angoi paillassoun dou pilot dé la sémâno. Quand lou prèsté s'ous coumptèt, én troubèt pas qué ci « pas qué dibès, sé digout, douman dichâté. »

Lou léndouman, én créséngo qu'èro dichâté Curè digout sa Mèsso dédôro et s'én tournèt prèts hèyt dou paillassoun. La Marioun qu'èrc panèro sounèt pas.

Baqui qu'ént'âou tour dé dèts hôros las géns à la glèyzo. Susprés d'y trouba pas Moussu C bant âou présbytâri : « Adichats, Moussu C « disont fort hounèstoménl, un çhic éstouns « Adichats touts, s'ous y digout Moussu Curè « bâts atâou ? » — « Mais Moussu Curè, bous « dom éscuso, bé és Diméché anèy ? » — « I « anèy, n'èy pas qué cinq paillassous, s'ous y « réspounso. » — « Moussu Curè, éscusats-nous « réspounount touts, és Diméché. » — « Y a « quaouquoumét dé mèy ou dé méns, s'ous y r « nout lou praoubé ancièn ; pénsi qué sou « trahit. Etz'é podi pas disé la Mèsso d'anèy,

qu'il avait peur de le manquer. Il finit par trouver un joli secret : « Chaque jour je ferai un paillasson, dit-« il ; quand il y en aura six le lendemain sera Dimanche.

Il s'en va faire provision de paille de seigle ; ramasser des clématites et des ronces, et il se met à faire des paillassons.

La cuisinière, une sans-cœur dégourdie finit par s'apercevoir de ce qui en était. Le diable pour sûr le lui dit. Et la malheureuse, sans aucune crainte de Dieu ni de son Maître, s'en alla tirer un paillasson de la pile de la semaine. Quand le pauvre prêtre les compta, il n'en trouva que cinq : « Ce n'est que ven-« dredi, dit-il, demain samedi. »

Le lendemain, en croyance que c'était samedi, Monsieur le Curé dit sa Messe de bonne heure et s'en revint à son entreprise des paillassons. Marion, sonneur de cloche ne sonna pas.

Voilà qu'aux environs de dix heures les gens arrivent à l'église. Surpris de ne pas y trouver Monsieur le Curé ils vont au presbytère : « Bonjour, Monsieur le « Curé, disent-ils fort poliment, un peu surpris. » — « Bonjour à tous, leur dit Monsieur le Curé : et où « allez-vous ainsi ? » — « Mais, Monsieur le Curé, nous « vous demandons excuse, mais c'est Dimanche ! » — « Dimanche, et je n'ai que cinq paillassons, leur « répondit-il. » — « Monsieur le Curé, faites excuse, « lui dirent-ils tous, c'est Dimanche. » — « Il y a là « quelque chose de plus ou de moins, leur répondit le « pauvre vieux ; je pense que j'ai été trompé. Je ne « puis pas dire la Sainte Messe, puisque je l'ai dite :

« qué l'èy dîto : tournérats én dé canta Brèspos, et « labéts étz'é harèy ûo présicôlo qu'étz'é badra dèts « méssôlos. »

XX

LA BÈNTÉNO

Y a un çhic mèy dé cént ans, un Diméché matin, péndént la Mèsso dé Houaillés, ûo bèro lèbé passèt pér déouant la porto dé la glèyzo, poussâdo dous cans, et n'én hascout trés cops lou tour. Lous cassayrés n'atténdount pas la fin dé la Mèsso ; sourtiscount ént'âou Pater én dé réléoua lous cans qu'aouènt pérdut. Bint cops crézount aoujé fourçat, et toutjiours la lèbé tirèouo quaouqué sâout, ou s'arrazèouo : atâou tout lou jour. Pourtant sou tantos fourcènt, et s'éntournènt à l'aoubèrjo én dé minjia la lèbé. La pélènt et sé minjiènt la couradillo couèyto su la grillo.

Baqui qué la lèbé à la brocho sé boutèt à goufla tèlomént tant qué la brocho n'é pouscout pas mèy bira. Estounats sé disèouont. « Y a quaouquoumét dé « mèy ou dé méns : n'és pas mèy la lèbé, qu'és lou « diablé, prâmo qu'âm quittat la mèsso én dé la « casso ! » — « Obé dé bray, qué souy jou », digout ûo bouès ésquèrro dé cats âou laré. -- « Labéts, sé « digount lous cassayrés ahurbits, tourno-t'én coumo « és béngut. » — « Podi pas, ous y tournèt pér rés-

« vous reviendrez pour chanter les Vêpres, et alors je « vous ferai une prédication qui vaudra dix petites « messes. »

XX

LE GRAND VENT

Il y a un peu plus de cent ans de cela, un dimanche matin, pendant la Messe de Houeillés un beau lièvre passa par devant la porte de l'église, poussé par les chiens, et il en fit trois fois le tour. Les chasseurs n'attendirent pas la fin de la messe: ils sortirent au Pater pour relever les chiens qui avaient perdu. Vingt fois ils crurent avoir forcé, et toujours le lièvre faisait quelque saut ou il se rasait : ainsi tout le jour. Pourtant sur l'après-midi ils forcèrent, et revinrent à l'auberge pour manger le lièvre. Ils le pelèrent et mangèrent la fressure cuite sur le gril.

Voilà que le lièvre à la broche se mît à gonfler tellement que la broche ne put plus tourner. Etonnés ils se disaient : « Il y a quelque chose de plus ou de « moins: ceci n'est plus un lièvre, c'est le diable, « parce que nous avons quitté la messe pour la « chasse ! » — « Bien vrai que c'est moi », dit alors une voix étrangère vers le foyer ! » — « Pour lors, disent « les chasseurs épouvantés, reviens-t'en comme tu es « venu ! » — « Je ne puis pas, leur répondit la voix,

« pounso la bouès, prâmo qué m'âts prés la coura-
« dillo ; âro nou podi pas m'én éntourna qu'én ayguo.
« én bént ou én houèc ; caousissêts. »

Labéts éstént las pénos én dé sé caousi :

Lou houéc né câou pas parla déns la Lâno ; l'ayguo la podont pas arrèsta coumo lou houéc : « Tourno-
« t'én én bént ! » l'y digount touts. Ah ! praoubé Boun Dîou ! at âount pas dit qu'ûo bénténo sé lèouo ; tout trénis, la maysoun jambro, lou téoû s'énnarto, lous aoubros s'ésquissont, toumbont ; l'aoujâmi bruglo, éspaourit ; âous én ayrés aourént dit touto la mûto dou rèy d'Artus dam touts lous loups dé la Lâno. Coumo èront âou témps dé la millâdo, à la basso, la troubènt touto dégruâdo déns las arrègos ; la pouscount pas amassa ; la récorto dé basso éstèt pérdûdo.

XXI

LOU CHIBAOU ROUGÈ

Y a bèt témps d'éco, un chibâou rougé éscurtat s'èro ajitat su la Lâno éntà Pindèros. Jamais lou poudèouont mazéda. Mais un jour s'y boutènt aprèts, ou gahènt, s'y mountènt nâou. En cadun qu'ou mountèouo lou chibàou disèouo : « Estîro curtâou, qué n'y cab' un « âout ! »

« parce que vous m'avez pris la fressure : à présent je « ne puis m'en aller qu'en eau, en vent, ou en feu : « choisissez. »

Alors ce furent les peines pour choisir.

Le feu il n'en faut pas parler dans la Lande ; l'eau, on ne peut pas l'arrêter comme le feu : « Retourne-t'en « en vent, lui dirent-ils tous. » Ah ! pauvre Bon Dieu ! ils ne l'eurent pas dit qu'une tempête se lève ; tout retentit ; la maison se balance en tremblant, le toit s'enlève, les arbres se déchirent, tombent arrachés, le bétail beugle épouvanté : dans les airs on aurait dit toute la meute du Roi d'Artus avec tous les loups de la Lande. Comme c'était au temps de la millade, à l'automne, on la trouva toute égrenée dans les sillons, on ne pût pas la recueillir ; la récolte d'automne fut perdue.

XXI

LE CHEVAL ROUGE

Il y a longtemps de cela, un cheval rouge à courte queue, s'était jeté sur la lande de Pindères. Jamais on ne pouvait le dompter. Mais un jour on s'y mit après, on le prît : ils se placèrent neuf sur lui. A chacun qui le montait le cheval disait : « Etire, courtand, il en « contient un autre ! »

Labéts, dam lous nâou su l'ésquîo, lou chibâou partis coumo sé lou diablé l'énlèouèouo. Ouèyt dous cabaliès éstènt pouriats ; l'aouté sé téngout à la clinièro. D'un plén aquét chibâou dou diablé ou pourtèt âou périmént dé Léoutro oun disparéchount ; ous ant pas tournats bésé.

XXII

LOU BÈCUT[1]

Y aouè un cop un taillur et un charroun qué trabaillèouont déns ûo maysoun bién éscartâdo. Èront bésis, s'éntournèouont énsémblé. Aquét sé las brumos s'èront léouâdos tant éspéssos qué lous dus hômis s'ésbarrînt éntré sécout et l'anjièlus : tant toursount qué sé poudount pas récounéché.

Lou charroun mounto sus un pin, et ba bésé un humèc, coumo ûo carbouèro proché d'éts. S'én y bant d'éscopomént et trobont un maysouél barrat dam ûo grosso pèyro : èro la démourango d'un *Bécut*. Apérènt : lou *Bécut* ous bènt draoubi. Aoustalèou qu'ous bît arrigout, et béygount sas dénts arrégagnâdos coumo dénts dé loup, et toutos bounos. N'aouê pas qu'un ouéil sou mièy dou frount et lutzîouo ta gourmand qué sé béygount dégourats : « Ah ! méssaljès, s'ous y

[1] Le conte est évidemment inspiré par l'épisode de l'Odyssée, le cyclope Polyphème.

Alors, les neuf sur le dos, le cheval partit comme si le diable l'enlevait. Huit des cavaliers furent jetés dans la poussière, l'autre se tînt à la crinière. D'un plein ce cheval du diable le porta à la fondrière de Léoutre où ils disparurent : on ne les a pas revus du tout.

XXII

LE BÉCUT

Il y avait une fois un tailleur et un charron qui travaillaient dans une maison bien écartée. Ils étaient voisins, et s'en retournaient ensemble. Ce soir-là le brouillard s'était levé si épais que les deux hommes s'égarèrent entre le soleil couché et l'angelus ; ils prirent tant les traverses qu'ils ne purent pas se reconnaître.

Le charron monte sur un pin, et va voir un feu, comme une charbonnière près d'eux. Ils y vont sur-le-champ et trouvent une maisonnette fermée avec une grosse pierre : c'était l'habitation d'un *Bécut*. Ils appelèrent ; le *Bécut* les vient ouvrir. Aussitôt qu'il les vît, il rit, et leur montra ses dents en saillie comme dents de loup, toutes bonnes. Il n'avait qu'un œil sur le milieu du front et cet œil brillait si avide qu'ils se virent dévorés : « Ah ! camarades, leur dit-il, faites-

« digout, hêts-bous âouts bién d'arriba! Ey hâmi! « quin és lou mê bèt?» Ous y passo las mas su las costos coumo én un cat d'aoujâmi: « És-tu lou mè « gras » sé digout âou charroun. Ou tuèt sou cop. L'y tirèt la couradillo; la passèt à la padéno, et labéts sé hascout ûo tampouno d'équéro fricassèou.

« Minjio fricassèo! Bréspéjo dam jou, disèouo lou « *Bécut* âou taillur! As bélèouo chagrin d'éco! qué bos « qué sié un charroun dé mèy ou dé méns! » — « Ey pas hâmi, » sé disèouo l'aouté. »

Aqui hascout soun çhiap lou béroy *Bécutas*: sé léouèt raddat. S'ajagout âou pê dou houéc et s'adroumiscout. Lou taillur droumîouo pas. Quand énténout lou Bécut à rounca: « Ah! lou pacant, sé sé pensèt, « coumo harèy jou én dé m'ou bira? » Sé prénd lous cisèous, l'y curèt l'ouéil dou prumê pous. Aoustalèou per la frinèsto saouto déns lou parc dé las aouillos oun sé trobo barrat damb'éros. Pér tant qué ségutisqué la porto la pôt pas draoubi, et lou Bécut saouto aprèts ét déns lou parc.

Lou taillur adrét s'abarréjo dam las aouillos. Lou *Bécut* sé boutèt labéts à las hèzé sourti dou parc én tout lous y passa à cadûo la man su l'ésquîo: « Passo « tu qu'as lan, s'ous y disèouo à cadûo, passo tu qu'as « lan! »

Y aouê crounto lou mur ûo pèt d'aouillo én dé l'aouilliè; lou taillur sé la passèt pér déssus l'esquîo, et atâou quand lou *Bécut* ou tastèt l'y digout tabé: « Passo tu qu'as lan! »

« vous bien d'arriver ! j'ai faim ! quel est le plus « gras ? » Il leur passe les mains sur les côtes comme à une tête de bétail : « Tu es le plus gras, dit-il au « charron ». Il le tua aussitôt. Il lui tira la fressure, la mit à la poële, et là se fit un régal de cette fricassée.

« Mange fricassée, dîne avec moi, disait le *Bécut* « au tailleur. Tu as peut-être du chagrin pour cela ! « Que veux-tu que cela soit, un charron de plus ou de « moins ? » — « Je n'ai pas faim », disait l'autre.

Il fit ribote le charmant *Bécut*. Il se leva, rassasié. Il se coucha auprès du feu et s'endormît. Le tailleur ne dormait pas. Quand il entendit le *Bécut* ronfler : « Ah ! le pacant, se pensa-t-il, comment ferai-je pour m'en défaire ? » Il prend ses ciseaux, il lui creva l'œil du premier coup. Aussitôt par la fenêtre il saute dans le parc des brebis où il se trouve fermé avec elles. Pour autant qu'il secoue la porte il ne peut pas ouvrir et le *Bécut* saute après lui dans le parc.

Le tailleur adroit se mêle aux brebis. Le *Bécut* se mît alors à les faire sortir du parc en leur passant à chacune la main sur l'échine : « Passe, toi qui as laine, « leur disait-il à chacune, passe toi qui as laine ! »

Il y avait contre le mur une peau de brebis pour le berger : le tailleur se la passa par dessus l'échine, et ainsi quand le *Bécut* le tâta il lui dit aussi : « Passe, toi qui as laine ! »

N'èro pas lou darrè déstour. Tant courrout qué sé tournèt ésbarri et sé troubêt én ûo aouto maysoun dé *Bécuts*.

Estèt ûo biéllo qué l'y draoubît la porto : « Praoubé, l'y digoût l'ancièno, êts aci én ûo maysoun dou *Bécut* « qué s'apastûro dé car batiàdo : lou mén hil qué né lou mèsté ; sagérèy d'étz'é saouba : éstujats-bous pér débat acét bugadè : és aci qu'arrîbo. »

Lou *Bécut* én éntrant houmèouo ahamat : « Séntissi « car batiâdo, digout à ia may ! » Et s'én ba dé cats âou bugadè.

« Ès bién magré ! sé digout âou taillur : digo-mé « coumo hênt énta bosto én dé hâ bién cosé la car ? » — « Enta nosto, sé l'y digout lou taillur, én dé minjia « bouno car couèyto la boutont déns un hour luzént. » Abitènt lou hour et quand estèt câhout lou *Bécut* digout âou taillur : « Trobés qué ba bién atâou lou « hour ? » — « Enta nosto, sé l'y respounout lou « taillur, én dé sabé sé lou hour ba bién, lou sajont « prumè én tout s'y bouta un çhic proché pér déouant « la gulo. »

Lou *Bécut* boulout saja lou hour ; sé placèt pér déouant, lou cap tant sé pu pér déguén la gulo. Lou taillur adrét l'y pousso sou cop et l'y hît bluha coumo brâno. Labéts démourèt dans l'ancièno mèsté dé tout. Souént és tounut lou qui crèy touné.

Ce n'était pas le dernier ennui. Tant il courut qu'il revint s'égarer, et se trouva dans une autre maison de *Bécuts*.

Ce fut une vieille qui lui ouvrit la porte : « Pauvre, lui dit l'ancienne, vous êtes ici dans la maison d'un « *Bécut* qui se nourrit de chair baptisée ; mon fils en « est le maître ; j'essaierai de vous sauver ; cachez-« vous sous ce cuvier, le voici qui arrive. »

Le *Bécut* en entrant humait affamé : « Je sens de la « chair baptisée, dit-il à sa mère ! » — Et il s'en va vers le cuvier.

« Tu es bien maigre, dit-il au tailleur ; dis-moi com-« ment on fait chez vous autres pour bien faire cuire « la viande ? » — « Chez nous, lui dit le tailleur, pour « manger bonne viande cuite, on la met dans un four « ardent. » On alluma le four et quand il fut chaud le *Bécut* dit au tailleur : « Tu trouves qu'il va bien ainsi « le four ? » — « Chez nous, lui répondit le tailleur, « pour savoir si le four va bien, on l'essaie d'abord en « se mettant un peu devant la bouche. »

Le *Bécut* voulut essayer le four ; il se plaça par devant la bouche, la tête tant soi peu en dedans. Le tailleur adroit l'y poussa aussitôt et l'y fit griller comme brande. Alors il demeura avec l'ancienne maître de tout. Souvent est tondu celui qui croit tondre.

XXIII

LOU TAILLUR ET LOU CHARROUN

Y aouê un cop un taillur et un charroun qué trabaillèouont âou mêmo tinèou.

A déjuna la paysanto anèouo apéra lou charroun, prâmo qué lou taillur déjunèouo ; un taillur manco pas souént l'hôro. « N'aoujéts pas quouénto dou char- « roun, digout lou taillur à la fimèlo ; bôou acaba ço « qué hèy déouant dé minjia, n'a pas hâmi. » L'aouto l'apérèt pas.

A mijour quand sourtît la dâouno, lou charroun qu'èro dé jun l'éntarridèt : « Es pas éncouè l'hôro dé « déjuna, sé l'y digout un çhic arrégagnat ? » — « Cré- « zèoui, sé l'y réspounout éro, qué boulèouots prumè « féni l'oubratjié. » — « O labéts, digout ét, n'èy « dinc'âou sé ! » — « Lou taillur m'at aouê dit », l'y digout éro !

Lou charroun labéts sé pénsèt d'at hèzé paga âou taillur. Lou tantos digout à la paysanto : « Bélèou « sabôts pas qué lou taillur a sus ét un hât ; y a « mouméns qué sémblo hô ; labéts gâho la coustûro « dam las dénts coumo s'èro raoujous, et quand a « prou gnacat lou drap, saouto su las géns, surtout su « las fimèlos et sous maynatjiés, lou salin ! En dé s'ou « bira aoustalèou qué gnâco la coustûro, l'y câou da « catbat la tèsto un paréil dé cops dé barrot, prumè « trés qué dus ; aoutoménl étz'é saoutéra déssus, « lou pacant ! »

XXIII

LE TAILLEUR ET LE CHARRON

Il y avait une fois un tailleur et un charron qui travaillaient au même endroit.

A déjeuner la maîtresse de la maison allait appeler le charron parce que le tailleur déjeunait ; un tailleur ne manque pas souvent l'heure : « N'ayez pas souci « du charron, dit le tailleur à la femme : il veut ache- « ver ce qu'il fait avant de manger, il n'a pas faim. » L'autre ne l'appela pas.

A midi quand sortit la maîtresse, le charron qui était à jeun l'interpella : « Ce n'est pas encore l'heure « de déjeuner, lui dit-il un peu ému ? » — « Je croyais, « lui répondit-elle, que vous vouliez plutôt finir le « travail ! » — « Comment, lui dit-il, mais j'en ai « jusqu'au soir ! » — « Le tailleur me l'avait dit », lui répondit-elle.

Le charron alors imagina de le faire payer au tailleur. Le tantôt il dit à la paysanne : « Peut-être ne « savez-vous pas que le tailleur a sur lui une toquade ; « il y a des moments où il semble fou ; alors il prend la « couture avec ses dents comme un enragé, et quand « il a assez mordu le drap, alors il saute sur les gens, « surtout sur les femmes et sur les enfants, le gredin ! « Pour s'en garer aussitôt qu'il mord la couture, il « faut lui donner sur la tête une paire de coups de « barre, plutôt trois que deux ; autrement il vous sau- « tera dessus, le vaurien ! »

Coumo én éffèt lou taillur manquèt pas dé sé pourta la coustùro déouat las dénts, coumo hênt touts én dé dréssa lous punts ; la fimèlo ou pérpétéjèouo pas ; âou prumè gnac, d'un cop dé barrot sou cap ou hascout toumba dé nas su la taoulo : s'ésmoustèt.

« Taillur, l'y cridèt lou charroun, qui té hê, hèy-l'y ; « mé diouèouos lou déjuna, jou té bailli la coula- « tioun. »

XXIV

LA TARTUGO

Un cop un hômi âout bésito dé soun pay et dé sa may coumo sa hémno hazè cosé un poulét à la brôcho. Lou hil prim digout à sa hémno : « Gouardo lou poulét « én dé nous âouts. » — « Malérousas, digout éro, qué « pénsos dé nou pas hêzé aounou dou poulét à tas « géns ? » Boutènt lou poulét éntré dûos assiètos ; s'ou gouardènt.

Quand lous jouéns boulount minjia lou poulét troubènt un lê aoujâmi tout pigaillat qué s'éstujèt pér débat la bachèro : « Lou Boun Dîou qu'éntz'é punis d'aoujé « mésprésat lou pay et la may, digout éro. » En dé puni l'hômi d'ésta machant hil, dou poulét s'én èro hèyt ûo tartûgo, et dé las dûos assiètos la couscouillo.

En effet le tailleur ne manque pas de se porter la couture sous les dents, comme ils font tous pour redresser les points. La femme ne le perdait pas de vue ; à la première morsure, d'un coup de barre elle le fit tomber de nez sur la table ; il se cassa la figure.

« Tailleur, lui cria le charron, à qui te fait quelque « chose, rends-le lui ; tu me devais le déjeuner, je te « donne la collation. »

XXIV

LA TORTUE

Une fois un homme reçut la visite de son père et de sa mère comme sa femme faişait cuire un poulet à la broche. Le fils avare dit à sa femme : « Garde le « poulet pour nous autres. » — « Malheureux, lui dit- « elle, que penses-tu de ne pas faire honneur du poulet « à tes parents ? » Ils mirent le poulet entre deux assiettes ; ils le gardèrent.

Quand les jeunes voulurent manger le poulet, ils trouvèrent une vilaine bête tatouée qui se cacha par dessous la vaisselle : « Le Bon Dieu nous punit d'avoir « méprisé le père et la mère, dit-elle. » Pour punir le mari d'être mauvais fils, du poulet il s'en était fait une tortue, et des deux assiettes la carapace.

XXV

LOU PRAOUBÉ MISÈRO

Un cop un biéil céntèmo, nécérous et crouchit, qué s'apérèouo Misèro, n'aouê pas qu'un crampot, et su la porto un poumê d'iranjiés, proché dou camin. Aquét poumê inquiétèouo Misèro, prâmo qué l'y panèouont la frûto et patîouo hâmi.

Un jour Sént Pièrré digout à Misèro, én passant, qu'èro achargat et ésganit : « N'èy pas qué poumos « d'iranjié sus aquét aoubré, digout Misèro ; étz'é las « bailli. » Quand Sént Pièrré n'âout minjiat à sa fantaisìo, démandèt âou praoubé ço qué boudré qué l'y hascoussé dé sécous én pér : « Sént Pièrré, digout « lou praoubé Misèro, aquét poumê mé hâré bîoué sé « n'y aouê pas toutjiours quaouqué gourmand éscrun- « çat pér déssus én dé pana las poumos ; boudri poudé « lous y hèsé damoura déssus à bouléntat, quand lous « y attrapi. » — « Atâou sîé », sé l'y réspounout Sént Pièrré.

Lou léndouman ûo boituro passèt dam lou ségnou et io démayzéléto qué boulout ûo poumo d'iranjié : « Couchè, sé digout lou Moussu, gâho l'in ûo ! » Lou couchè mountèt bé sou poumê ; mais quand boulout débara sé troubèt gahat dé pértout. « Aném, couchè, « sé l'y cridèouo lou Moussu, noûn bam pas d'anèy ? » — « Moussu, cridèouo l'aouté, pénsi qu'aquésté « aoubré és çhiarmiat ; m'én podi pas déhâ ! » — « Ah ! lou pégas, sé l'y réspounout lou ségnou, bas

XXV

LE PAUVRE MISÈRE

Une fois un vieux centenaire, indigent et cassé, qui s'appelait Misère, n'avait qu'une chambre, et sur la porte un pommier d'oranges, près du chemin. Ce pommier inquiétait Misère parce qu'on lui prenait le fruit et il en pâtissait.

Un jour Saint Pierre dit à Misère, en passant, qu'il était altéré et épuisé. « Je n'ai que des oranges sur cet « arbre, lui dit Misère, je vous les donne. » Quand Saint Pierre en eut mangé à sa fantaisie, il demanda au pauvre ce qu'il voudrait qu'il lui donnât de secours en retour. « Saint Pierre, dit le pauvre Misère, cet « oranger me ferait vivre s'il n'y avait pas toujours « quelque gourmand perché dessus pour me voler les « fruits ; je voudrais pouvoir les faire demeurer sur « l'arbre à volonté quand je les surprends. » — « Ainsi « soit », lui répondit Saint Pierre.

Le lendemain une voiture passa avec le seigneur et sa demoiselle qui voulut une pomme d'orange. « Cocher, dit le Monsieur, attrape-lui en une ! » Le cocher monta bien sur l'oranger; mais quand il voulut descendre il se trouva pris de partout. « Allons, cocher, « lui criait le Monsieur, nous ne nous en allons pas « d'aujourd'hui ? » — « Monsieur, criait l'autre, je « pense que cet arbre est charmé, je ne m'en puis pas « défaire ! » — « Ah ! l'imbécile, lui répondit le sei-

« bésé sé jou t'én bâou tira ! » Lou ségnou su l'aoubré sé troubèt gahat coumo lou couchè. Darrè la porto Misèro s'én arrisèouo. Pér io pèço blanco ous én tirèt.

Un jour la Mort tustèt à la porto dou praoubé Misèro : « Aném, sé l'y digout, és témps dé parti ; ba « lèou ! » — « Y a pas arré qué prèssé, digout ét. » — « Arré d'éco, digout éro hamâdo, hastîouso, câou « parti ; lou pélioué et lou biéillé té çhiapont. »

Labéts Misèro d'un ayré piétadous : « Souy éstat ta « malérous én quésté moundé, sé l'y digout, déouant « dé parti boudri bién minjia ûo poumo d'iranjié dé « quét poumé. » — « Aném, l'y digout éro, t'én bâou « gaha ûo et partiram. »

La Mort mountèt su l'aoubré. Quand boulout débara éstèt gahâdo dé pértout. Et labéts dé hourraga ! N'èro éstarîdo mèy qué dé tua io armâdo : s'ésgriouérèt sa daillo sans poudé toumba lou poumé. Et Misèro dé s'én arrisé pér déguéns ! « Misèro, sé l'y cridèt la Mort « én l'armigaillant, tiro-mé d'éci ! » — « Pas ta pèc, « disèouo l'aouté, m'angoussés pas mîa dam tu ! » — « Misèro, mé hêsqués pas mèy ténta, cridèouo la Mort, « tiro-mé d'éci, tournérèy pas jamais té cérca qué nou « m'apèrés. »

Misèro lachèt la Mort qué n'és plus tournâdo âou crampot dé Misèro : tant qué géns y aoura Misèro bîoura.

« gneur, tu vas voir si je vais t'en tirer ! » Le seigneur sur l'arbre se trouva pris comme le cocher. Derrière la porte Misère s'en amusait. Pour une pièce d'argent il les délivra.

Un jour la Mort frappa à la porte du pauvre Misère: « Allons, lui dit-elle, il est temps de partir, va vite ! » — « Il n'y a rien de pressé, dit-il. » — « Pas ça, dit- « elle affamée, fastidieuse, il faut partir ; la langueur « et la vieillesse te dévorent ! »

Alors Misère d'un air pitoyable : « J'ai été si malheu- « reux en ce monde, lui dit-il, avant de partir je « voudrais bien manger une pomme d'orange de ce « pommier. » — « Allons, lui dit-elle, je vais t'en « cueillir une et nous partirons. »

La Mort monta sur l'arbre. Quand elle voulut descendre elle fut prise de partout. Et alors de s'y faire ! Elle en était fatiguée plus que de tuer une armée. Elle ébrêcha sa faux sans pouvoir couper le pommier. Et Misère de s'en réjouir dedans ! « Misère, lui cria la « Mort en l'amadouant, tire-moi d'ici ! » — « Pas si « bête, disait l'autre, que tu n'allas m'emmener avec « toi ! » -- « Misère, ne me fais plus inquiéter, criait « la Mort, tire-moi d'ici, je ne reviendrai jamais te « chercher que tu ne m'appelles ! »

Misère dégagea la Mort qui n'est plus revenue à la cabane de Misère : tant qu'il y aura du monde, il y aura Misère.

XXVI

LOUS SOUQUÈTS A LA GLÈYZO

Un cop un curê dé Lâno èro aouéjat dé bésé las hémnos sé pourta âous oufícés un souquét én dé s'assiéta sans paga. Et toutjiours aquét sièti, âou loc d'ésta un souquét s'ou pourtèouont mê grand, souént à poudé s'y bouta dûos et à catouna déns la glèyzo.

Aouéjat d'éco Moussu Curè mountèt én cadièro én d'ous y hâ lou coumplimént et dé sé bira aquét aouéjè : « Pér ta çhic qué las hémnos countuntént dé « pourta lous souquéts à la glèyzo toutjiours mê « grands, s'ous y digout, sé prénguérant toutos las « plaços ; sount pas mèy souquéts qué portont, sount « trubès. D'aoutés cops las arditéjayros sé pourtèouont « un tros dé souquét, prâmo qué poudèouont pas da « dus ardits à la praoubo glèyzo ; mais âro qué y a dé « quéros éscrusfouassos qué podont bién bailla un « éscut coumo dus ardits et qué n'ant pas nâdo bér- « gougno d'affrounta lou praoubé Boun Dîou déns sa « maysoun et dé sé pourta, én dé nou pas paga, « souquéts qué sount saoumès à poudé s'y coujhia pér « déssus.

« A parti d'anèy n'y aoura pas qué las miséréjayros « qué sé pourtérant lou souquét, et la mésuro d'aquèt « souquét qué séra d'un pam pér cu. »

XXVI

LES PETITS BANCS A L'ÉGLISE

Une fois un curé de la Lande était ennuyé de voir les femmes porter aux offices un petit banc pour s'asseoir sans payer. Et toujours ce siège, au lieu d'être un petit banc elles le portaient plus grand, souvent à pouvoir s'y mettre deux et faire la causette dans l'église.

Ennuyé de cela Monsieur le Curé monta en chaire pour leur faire le compliment et se débarrasser de cet ennui : « Pour peu que les femmes continuent de por-
« ter les petits bancs à l'église toujours plus grands,
« leur dit-il, elles prendront toutes les places ; ce ne
« sont plus de petits bancs qu'elles portent, mais des
« bancs de lavoir. Autrefois les mendiantes portaient
« un misérable banc parce qu'elles ne pouvaient pas
« donner deux liards à la pauvre église ; mais à pré-
« sent il y a de ces avares qui peuvent donner un écu
« comme deux liards et qui n'ont aucune vergogne de
« tromper le pauvre Bon Dieu dans sa maison et de
« porter, pour ne pas payer, des bancs qui sont des
« madriers à pouvoir se coucher dessus.

« A partir d'aujourd'hui il n'y aura que les indigen-
« tes qui porteront leur banc, et la mesure de ce banc
« sera d'un empan par place. »

XVIII

LOU CURÈ DÈ JAOUTAN ET LOU CRABÈ DÉ LA ROUSTOUSO

Un cop lou Curè dé Jaoutan én tout précha disèouo : « Lous més frays, tout ço qu'a lou pê hourcut arrou- « mègo. »

— « Moussu Curè, t'zé démandi éscuso, sé digout « lou crabè dé la Roustouso, la troujo a lou pê hour- « cut, arroumègo pas. » — « Es bértat, sé digout « moussu Curè. »

Un aouté diméché moussu Curè disèouo : « Quand « parlont dé quaouqu'un y a toutjiours quaouqué tros « dé bray, prâmo qué, coumo disont, n'y a pas hum « sans houéc. »— « Moussu Curé, sé l'y réspounout lou « crabè dé la Roustouso, etz'é démandi bién éscuso, « mais, su bosté réspèt, la troujo a hénsat âou matin « sou soustré; y aouê hum n'y aouê pas houéc. » — « Es bértat, sé l'y réspounout Moussu Curé. »

Un aouté diméché Moussu Curè én cadièro ous y disèouo : « És coumo disont, tout ço qué bay déns lou « parc bènt dou marrou. » — Oh ! Moussu Curè, étz'é « démandi bién éscuso, digout lou crabê dé la Rous- « touso, aquésto sémanô la pourîo a pourîat déns lou « parc dé nosto, bènt pas dou marrou ».

Lou diméché aprèts Moussu Curé aouéjat digout à la glèyzo : « Y és pas d'anèy lou crabê dé la Roustouso ? » —« Nani, Moussu Curè. » — « Labéts bâou prècha ».

XXII

LE CURÉ DE JAUTAN ET LE CHEVRIER DE LA ROUSTOUSE

Une fois le Curé de Jautan en prêchant disait : « Mes « frères, tout ce qui a le pied fourchu, rumine. » --

« Monsieur le Curé, je vous demande excuse, lui dit le « chevrier de la Roustouse, la truie a le pied fourchu, « elle ne rumine pas. » — « C'est vrai, lui dit Monsieur « le Curé.

Un autre dimanche Monsieur le Curé disait : « Quand « on parle de quelqu'un il y a toujours quelque peu « de vrai, parce que, comme on dit, il n'y a pas de « fumée sans feu. » — « Monsieur le Curé, lui répondit « le chevrier de la Roustouse, je vous demande bien « excuse, mais sur votre respect, la truie a crotté ce « matin sur la litière : il y avait de la fumée, il n'y « avait pas de feu. » — « C'est vrai, lui répondit Mon- « sieur le Curé ».

Un autre dimanche Monsieur le Curé en chaire leur disait : « C'est comme on dit : Tout ce qui naît dans le « parc vient du bélier. » — « Oh ! Monsieur le Curé, je « vous demande bien pardon, dit le chevrier de la « Roustouse, cette semaine la poulinière a eu un « poulain dans le parc chez nous, il ne vient pas du « bélier ».

Le dimanche après, Monsieur le Curé ennuyé dit dans l'église : « Il n'y est pas aujourd'hui le chevrier « de la Roustouse ? » — « Non, Monsieur le Curé. » — « Alors, je vais prêcher.

XXVIII

LOU SÉGRET DÉ LA GOUJO FÉNIANTO

Un cop ûo mastrésso mandèt la goujo éscantoua et saoucla lou séglé. La droulèsso garmouchèro, fénianto et alécâdo tournèt âoû cap d'ûo paouso disé à la mastrésso : « Las hèrbos qué sount âou tréouès dou séglé « et dou blat lous y hènt toutos sérbici : lou jarpou- « lèy l'y hê lou lèy ; lou gérgéri lou hê louri ; la bésso « l'éndrésso ; lou moulasoun l'y hê lou groun ; lou « blaouét ou tént drét ; l'anièro ou pachèro ; lou « ouéillaroc l'y hê lou floc ; lou cardoun ou tént « rédoun ; et toutos l'y hênt bésouin.»

« Labéts, sé réspounout la mastrésso, as bién hèyt dou saoucla pas.» Nou saouclènt ni n'éscantouènt ; las machantos hèrbos tout sé çhiapènt.

XXIX

MASTRÉSSO ET BAYLÉT

Un cop úo mastrésso, bién satifèle dou baylét, ou boulèouo gouarda : lou paysan parlèouo dé l'y da lou counjièt, lou baylét amiassèouo dé quitta ; la mastrésso digout âou paysan, lou soun hômi : « Sént « Estrôpi qué s'aprocho, lou baylét s'én bôou ana ; « l'y câou aouménta la séoutâdo, bélèou qué damou- « réra ! Sé pèrdom lou baylét, pèrdom lous bûous,

XXVIII

LA RAISON DE LA SERVANTE PARESSEUSE

Une fois une maîtresse envoya la servante préparer le sillon et sarcler le seigle. La jenne fille mauvaise ouvrière, paresseuse et rouée revînt au bout d'un peu de temps dire à la maîtresse : « Les herbes qui sont à « travers le seigle et le blé leur font toutes service : « la camomille lui fait le lit ; la gesse annuelle le fait « fleurir ; la vesce le redresse; le mouron lui fait le « grain ; le bleuet le tient droit ; l'agrostemme lui sert « d'échalas ; l'enpatoire lui fait le bouquet ; le chardon « le tient rond, et toutes lui font besoin. »

« Alors, lui répondit la maîtresse, tu as bien fait de « ne pas le sarcler. » On ne sarcla, on ne prépara plus « le sillon : les mauvaises herbes dévorèrent tout.

XXIX

MAITRESSE ET VALET

Une fois une maîtresse, bien contente du domestique, voulait le garder : le paysan parlait de lui donner congé, le valet menaçait de partir ; la maîtresse dit au paysan, son mari : « Saint-Eutrope s'approche, le valet « veut s'en aller ; il faut lui augmenter le salaire, « peut-être il demeurera ! Si nous perdons le valet, « nous perdons les bœufs, nous perdons les vaches ; si

« pèrdom las bâcos ; sé pèrdom lou baylét pèrdom
« tout ! Qué coupo la siouaso, qué bénto lou rouménт,
« et qu'ém' gouaris lou mâou dé bénté à touts mou-
« ménts. »

XXX

LOUS ÉSTURBÉILS

Un cop un échabousit, un balihô intérroumpout un ésturbéil pér éscarni. L'ésturbéil s'arréstêt : lou tricoutant éstèt bién surprés dé bésé én plaço dé l'ésturbéil un jouén gouyâtot qué l'y digout : « En dé qué m'intérroumpés ? » L'éscarniâou n'âout tant dé hérou qué né béngout tout émbouhéricat, arbourit, et né mouriscout déns l'annâdo. Arrésta lous ésturbéils porto malur prâmo qué sount las âmos dous innoucéntots morts sans baptêmo.

S'és éstat bis d'aoubus cops qu'aprèts l'ésturbéil passat sus ûo bugâdo y aoué tacos dé sang su la hardo ésténûdo.

XXXI

LA HADÉTO ET LA HOUN D'ARGÉNT

Y aouèouo un cop ûo houn qué n'y hazêouont la houn d'argént. Ent'aquéro houn, sé disèouont, io

nous perdons le valet nous perdons tout ! Il coupe « l'avoine, il vanne le froment ; et il me guérit le mal « d'entrailles à tous moments. »

XXX

LES TOURBILLONS

Une fois un étourdi, un évaporé arrêta un tourbillon par moquerie. Le tourbillon s'arrêta : le libertin fut bien surpris de voir à la place du tourbillon un jeune homme qui lui dit : « Pourquoi m'arrêtes-tu ? » Le moqueur en eut tant de frayeur qu'il en vint tout bouffi, enflé, et il en mourut dans l'année. Arrêter les tourbillons porte malheur parce qu'ils sont les âmes des petits enfants morts sans baptême.

On a vu parfois qu'après le tourbillon passé sur une lessive il y avait des taches de sang sur le linge étendu.

XXXI

LA PETITE FÉE ET LA FONTAINE D'ARGENT

Il y avait une fois une fontaine qu'on appelait la fontaine d'argent. A cette fontaine, disait-on, une fée

hadéto cado nèyt, sou trubès dé las laouayros ou su las margaridétos, s'y bénèouo aparpachoua.

Dé cla én cla quaouqués-us l'aouênt bîsto, mais digun coumo ûo jouénésso qué sé troubèt à la houn déouant souréil léouat. Béygout aqui la hadéto s'ésgarrabi sou trubès et sé pintoua dam un piénto d'or. Suspréso la hâdo s'èro éstujâdo déns la houn, mais s'aouê doublidat lou piéntou su las margaridétos oun la gouyâto s'ou récattèt.

Uo aouto punto d'aoubo qué la gouyâto tournèt à la houn, la hadéto sourtît dé l'ayguo et l'y digout : « S'ém' tournos lou piéntou câdo cop doun bénguéras aci y troubéras cinq liouros ; t'at pérdéras tout sé disos toun ségrét. » La maynâdo tournèt lou piéntou ; sou cop âout cinq liouros. Triguèt pas d'aoujé io barrico d'éscuts. Et las aoutos dé l'intêrrouga, dé l'éntrécuta, én d'aoujé lou ségrét ! Quinomént ou gouarda labéts ? Lou ségrét l'y guitzèt coumo l'ayguo déns un peyrot, et sa barrîco d'éscuts éstèt plého sou cop dé houéillos dé bèrn.

XXXII

GARGANTUA

—

Y aouê un cop déns la Lâno un géant qué s'apérèouo Gargantua. Sa may èro ûo bâco. N'âout pas qu'ét ; soulét accassèt lous Anglés dé praci. Darriguèouo lous majés cassous coumo pos, et lous dénbièouo crounto lous Anglés coumo bigos. Et labéts lous Anglés ahûto

chaque nuit sur le banc des lavandières ou sur les paquerettes venait se parer.

De loin en loin, quelques-uns l'avaient vue, mais personne comme une jeune fille qui se trouva à la fontaine avant le lever du soleil. Elle vit la fée se parer sur le banc à laver et se peigner avec un peigne d'or. Surprise la fée s'était cachée dans la fontaine, mais avait oublié le peigne sur les pâquerettes où la jeune fille le ramassa.

Une autre fois, au point du jour la jeune fille revint à la fontaine, la fée sortit de l'eau et lui dit : « Si tu me rends le peigne, chaque fois que tu viendras ici tu y trouveras cinq livres ; tu perdras tout si tu dis ton secret. » La jeune fille remit le peigne ; aussitôt elle eut cinq livres. Elle tarda peu à avoir une barrique d'écus. Et les autres de l'interroger, de la tourmenter pour avoir le secret ! Comment le garder alors ? Le secret lui échappa comme l'eau s'écoule d'un panier, et la barrique fut pleine aussitôt de feuilles de vergne.

XXXII

GARGANTUA

—

Il y avait une fois dans la Lande un géant qui s'appelait Gargantua. Sa mère était une vache. Elle n'eut que lui ; seul il chassa les Anglais de par ici. Il arrachait les plus grands chênes comme des porreaux et les lançait contre les Anglais comme des houlettes. Et

én dé n'ésta pas éspoutits ; ous tirèt dé pértout. Aquét Gargantua s'apasturêouo pas qué dé moutouatjié et dé gibiè ; én gahèouo à bouléntat ; n'èro pas jamais sadout de laousétos. S'ou pérdount sus ûo hâoutou. Dîou tourna dé cats à la finoménd'équésté moundé.

Lous Anglés praci mèstés d'ancièn témps, ant hèyt basti toutos las glèyzos dé la Lâno. Quand Gargantua ous hascout parti régrétèouént Lourdéns mèy qué tout, prâmo qu'y aouênt tapouat lou couèy d'ûo bâco plèn dé pèços d'or. Bé tournént dam la hizanço d'ou trouba ; Gargantua ous y dêt pas lou témps : souls sabèouont la plaço. D'aoutés ant crousat sans trouba lou mandagot.

Sount éncouèro lous Anglés qu'ant hèyt aquéros tuscos dé tèrro, mattos et rédoutos én dé bouta argént âou célat. En troubérâts d'équéros âou bos dé Lamôtho, ûo pér déouant Luquéstrany, ûo âou Castéra dé Jaoutan, éntré Paloumè et La Glèyzo. La dé Luquéstrany boulount y léoua l'argént doun y èro tapouat : lous mousquits dou diablé én tirènt lous oubriès : y troubènt pas qué binto-nâou sos. Bé hascount un grand trâou én dé trouba l'argént ; la nèyt ous arrêstèt : lou léndouman tout éstèt arrazat. Aprèts cént ans, sé disont, un argént qu'és âou célat apartént âou diablé : baqui pérqué bouto toutjiours quaouquo trabucâdo âou récèrc.

alors les Anglais de fuir pour n'être pas écrasés : il les tira de partout. Ce Gargantua ne se nourrissait que de moutons et de gibier : il en prenait à volonté ; il n'était jamais rassasié d'alouettes. On le perdit sur une hauteur. Il doit revenir vers la fin du monde.

Les Anglais, par ici maîtres d'ancien temps, ont fait bâtir toutes les églises de la Lande. Quand Gargantua les fit partir ils regrettaient Lourdens plus que tout, parce que là ils avaient enseveli le cuir d'une vache plein de pièces d'or. Ils sont bien revenus avec l'espérance de le retrouver ; Gargantua ne leur en donna pas le temps ; seuls ils savaient la place. D'autres ont creusé mais sans trouver la mandragore.

Ce sont encore les Anglais qui ont fait ces grands tertres de terre, buttes et redoutes pour y cacher leur argent. Vous en trouverez de ceux-là au bois de Lamothe, un autre devant Luquestrany, un au Castéra de Jautan, entre Paloumè et l'Eglise. Celui de Luquestrany on voulut y trouver l'argent qui y était enfoui : les moucherons du diable en tirèrent les ouvriers : on n'y trouva que vingt-neuf sous. On fit bien un grand trou pour trouver l'argent : la nuit les arrêta : le lendemain tout fut aplani. Après cent ans, dit-on, un argent enfoui, caché, est la propriété du diable ; voilà pourquoi le diable met toujours quelque obstacle aux fouilles.

XXXIII

SÉNT BÉRTHOUMIOU

Sént Bérthoumîou èro un grand pénitént ; sé martélisèouo ; droumîouo nu su las pèyros déns un éndrét éscartat oun séré mort dé hâmi sé lou Boun Dîou cado jour l'y aouê pas énbiat la déspénso.

Aouê un fray boulur, assasinur, sans nâdo crénto dé Dîou ni dé la Justiço. Sént Bérthoumîou démandèouo à Dîou qué sé counbértiscoussé.

Baqui qu'un jour aquét arré angout sé coufessa. Lou prèsté l'y dèt pér péniténço, câdo cop qu'aoujiré souna l'anjiélus, dé disé ajouéillat cinq Pater et cinq Abe Maria. At proumèttout.

Aou léndouman la machanto dérguèro dou mâou sé tourno éngragna damb'ét. Sé bouto én un bouèyt sus ûo cantèro dé bos, sou bord d'un camin, et aqui atténd. Bé sabèouo qu'un moussu cargat d'or passéré praqui. Lou moussu passèt à chibâou, et nosté hômi l'arréstèt én tout l'y démanda la bousso ou la bîto. Couméncèouo d'ou pilla quand énténout souna l'anjiélus. Aoustalèou lacho lou moussu, sé bouto à génouils, hèy sa péniténci. Lou moussu pérdout pas témps : l'éspatarnèt et à galops sé saoubèt.

Atâou sé hascout qué d'un assasinur la graci dé Dîou tirèt un sènt. Tabé quand sé présèntèt âou cèou Sént Piérré l'y hascout las aounous dam grand'hèsto d'aoujé tirat dé las hurpos dou diablé io âmo ta couquinasso.

XXXIII

SAINT BARTHÉLEMY

Saint Barthélemy était un grand pénitent; il se martyrisait, dormait nu sur les pierres dans un endroit retiré où il serait mort de faim si le Bon Dieu chaque jour ne lui avait envoyé le nécessaire.

Il avait un frère voleur, assassin, sans nulle crainte de Dieu ni de la Justice : Saint Barthélemy demandait à Dieu qu'il se convertit.

Voilà qu'un jour ce vaurien alla se confesser. Le prêtre lui donna pour pénitence, chaque fois qu'il entendrait sonner l'Angelus, de dire à genoux cinq Pater et cinq Ave Maria. Il le promît.

Le lendemain la malheureuse habitude du mal revient dominer en lui. Il se met dans un guet sur une lisière de bois au bord d'un grand chemin, et là il attend. Il savait qu'un monsieur chargé d'or passerait par là. Le monsieur passa à cheval, et notre homme l'arrêta en lui demandant la bourse ou la vie. Il commençait à peine à le dévaliser quand il entendit sonner l'Angelus. Aussitôt il quitte le monsieur, se met à genoux, et fait sa pénitence. Le monsieur ne perd pas le temps : il le perça et galopa pour se sauver.

Ainsi il se fît que d'un assassin la grâce de Dieu fit un saint. Aussi quand il se présenta au ciel Saint Pierre lui fit les honneurs avec une grande fête, pour ce que l'on avait tiré des griffes du diable cette âme si pervertie.

Aquét jour l'anjiou qué pourtèouo l'aquoutitè à Sént Bérthoumîou éstèt én rétard : à l'arribâdo l'y « digout : « Débinérèts pas jamais qui aouêm récébut « âou cèou coumo un grand sènt ? » — « Counéchi pas « nat scélérat, jou praoubé, » réspounout Berthoumîou. » — « És lou bosté fray, l'y digout l'anjiou : és « éntrat âou cèou coumo un grand sènt. »—« Ah ! labéts, « digout Bérthoumîou, sé moun fray és un ta grand « sènt, gaouzi crésé qué la mîo plaço séra mê bèro ! » — « Glouriousot, l'y réspounout l'anjiou, sé crèsé mèy « qué lous aoutés és un grand pécat : lou machant « prépâous qu'âts téngut étz'é badra d'ésta pélat tout « bîou én dé poudé bésé la façi dé Dîou ».

Lou praoubé Berthoumîou sé boutèt à ploura soun machant prépâous et à démanda d'ésta pélat tout bîou. Préchèouo, biatjèouo, mais jamais troubèouo digun én dé l'y léoua la pèt ; sounco un jour un ligot dé payèns ou gahènt coumo parlèouo dé réligioun : ous y démandèt d'ou péla pér l'amou dé Dîou. Et quand éstèt pélat : « Garamécis, s'ous y digout : mé draoubissots lou Paradis ! » Atâou mourît Sént Bérthoumîou et s'én angout bésé la faci dé Dîou : pousquém-nous la bésé, nous âouts praoubés ! »

XXXIV

LA FINOMÉNT DOU MOUNDÉ

Lou Boun Dîou a sajat dus cops dé hâ féni aquésté moundé : l'a toutjiours déchat s'ésparia ; mais âou

Ce jour-là l'ange qui portait la provision à saint Barthélemy fut en retard. A l'arrivée il dit : « Vous ne « devineriez jamais qui nous avons reçu au ciel comme « grand Saint ?» — « Je ne connais pas de scélérat, moi « pauvre », répondit Barthélemy ». « C'est votre frère, « dit l'ange, il est entré au ciel comme un grand « Saint».Oh ! alors, dit Barthélémy, si mon frère est un si grand saint, j'ose croire que ma place sera plus belle ! — « Petit orgueilleux, lui répondit l'ange, se « croire plus que les autres est un grand pêché : le « mauvais propos que vous avez tenu vous vaudra « d'être écorché vif pour arriver à voir la face de « Dieu. »

Le pauvre Barthélemy se mît à pleurer son malheureux propos et à demander d'être pelé vivant. Il prêchait, voyageait, mais jamais ne trouvait personne pour lui lever la peau ; si ce n'est un jour une troupe de payens le prit comme il parlait de religion : il leur demanda de le peler pour l'amour de Dieu. Et quand il fut pelé : « Grand merci, leur dit-il, vous m'ouvrez « le Paradis ! » Ainsi mourut Saint Barthélemy et il alla voir la face de Dieu. Puissions-nous la voir nous autres pauvres !

XXXIV

LA FIN DU MONDE

Le Bon Dieu a essayé deux fois de faire finir ce monde : il l'a toujours laissé se sauver ; mais à la

trésièmo cop séra pér dé boun. Lou prumè cop éstèt ûo bénténo coumo s'én és pas tournat bézé, qué passèt pértout sus aquésto tèrro ; tout s'abouliscout : nat aoubré démourèt drét : sé saoubèt quaouquos gèns prâmo qué n'y aouê pas éncouèro maysouns ; n'y aouê pas qué grottos.

Aou ségound cop lou Boun Dîou sajèt dé hà péri aquésté moundé pér ayguo. Digout én un hômi qu'èro brabé dé sé hâ ûo grand cûbo én dé s'y saouba déguéns quand las ayguos sérént campâdos ; atâou l'espèço sé pèrdéré pas. « Boutos-y lou témps qu'y câou, sé l'y « digout, té cadra sèpt ans : l'éndrét oun trabailléras « séra tant âou célat qué digun ou pouyra pas trouba « sé nou lou mouchés. » Coumo én éffèt digun at sabout pas.

Lou diablé troubèt dé manco l'hômi brabé : « An és « bosté hômi, sé disèouo à la hémno de l'oubriè ? » — « At sabi pas, disê l'aouto : s'émporto la déspénso, ou « bési plus qu'énta sécout. » — « Douman matin, sé « digout lou diablé, abéssats touto l'ayguo dé déguéns « én dé qué pousqué pas sé laoua las mas : labéts « saouram ço qué n'és. » Lou léndouman à la léouâdo, l'hômi troubèt pas d'ayguo à la crûgo, sé laouèt las mas âou çhianâou : « Labéts, digout lou diablé, « douman matin à la léouâdo abéssats tout, ou gahé- « ram. » Atâou hascout l'aouto et l'hômi sé pouscout pas laoua las mas.

Lou diablé ou troubèt coumo acabèouo la cûbo.

Dam un martèt pounçhiut hascout un trâou round à la cûbo : lou praoubé hômi sé l'arrasèt ; lou diablé n'én hascout un aouté. Labéts l'oubriè angout counta âou

troisième fois ce sera pour tout de bon. La première fois ce fut par un grand vent comme il ne s'en est pas revu, et qui passa partout sur cette terre: tout se renversa; aucun arbre ne demeura debout. Il se sauva quelques personnes parce qu'il n'y avait pas encore de maisons; il n'y avait que des grottes.

A la seconde fois le Bon Dieu essaya de faire périr ce monde dans l'eau. Il dit à un homme qui était juste, de se faire une grande cuve pour s'y sauver dedans quand les eaux seraient débordées ; ainsi l'espèce ne se perdrait pas : « Mets-y le temps qu'il faut, « lui dit-il, il te faudra sept ans : le lieu où tu travail- « leras sera si caché que personne ne pourra le trouver « si tu ne le montres. » Et en effet, personne ne le sût.

Le diable remarqua l'absence de l'homme juste : « Où est votre mari, disait-il à la femme de l'ouvrier ? » — « Je ne le sais pas, disait l'autre : il emporte la nour- « riture, je ne le vois plus qu'au soleil couché. » — « Demain matin, lui dit le diable, versez toute l'eau de « dedans pour qu'il ne puisse pas se laver les mains : « alors nous saurons ce qui en est. » Le lendemain, en se levant, l'homme ne trouva pas d'eau à la cruche, il lava ses mains au vase de nuit. « Alors, dit le diable, « demain matin en vous levant versez tout, nous le « surprendrons. » Ainsi fit-elle et l'homme ne put pas laver ses mains.

Le diable le trouva comme il finissait la cuve.

Avec un marteau pointu il fit un trou rond ; le pauvre homme le ferma ; le diable en fit un autre. L'ouvrier alla conter au Bon Dieu son ennui. « Tu t'es

Boun Dîou soun déstour. « T'ès déchat trahi, l'y rés-« pounout lou Boun Dîou, aouras dam lou diablé un « grand déménat ; a poudé sus tu péndént sèpt ans, « mais jou té bâou da sèpt ans dé mèy ; té cadra hâ ûo « proubisioun dé caillîouos, et tout caillîoua à mésuro « qué lou démounas hara trâous. » Atâou hascout l'oubriè dé Dîou ; câdo trâou qué hazèouo lou diablé boutèouo ûo caillîouo. Aou cap dous sèpt ans lou Boun Dîou couméncèt dé hâ plaoué coumo lou soun oubriè boutèouo la darrèro caillîouo ; lou démounas hît un aouté trâou, et l'ayguo sé boutèt à éntra déns la cubo sans poudé l'ésputjîa.

Quand béygout qué pouyré jamais l'échaga, l'hômi sé tournèt bira dé cats à Dîou. N'aouê pas encouèro fénit la prièro qu'ûo grosso anguilo s'ahignèt déns aquét trâou et dam sa couéto ou barrèt. Lou diablé counfus digout à l'oubriè : « N'as rédé d'aquéros « caillîouos ? » — « Mèy qué dé las aoutos, l'y digout « l'hômi. » Lou diablé sé rétirèt coublat.

Aquéros ayguos dou cèou labéts campènt catbat las tèrros; grouènt loungtémps, et quand bachènt, pértout sé troubènt clôtos et coumbos, costos et mountâgnos ; aouant aquéros ayguos la tèrro èro planèro coumo un planchat : né dîou tourna déouant la finoménf dou moundé, et labéts séra pér mitat én camis.

Aou trésièmo cop doun lou Boun Dîou boudra déstrui aquésté moundé, émpléguéra lou houéc. En aquét darrè jour lou souréil âou loc d'és léoua dou coustat dé déouant sé léouéra dou coustat dé darrè. Mountéra déns lou cèou dinc'à dêts hôros, et à dêts hôros

« laissé surprendre, lui répondit le Bon Dieu, tu auras « avec le diable de grands démêlés; il a pouvoir sur « toi pendant sept ans, mais je vais t'accorder sept ans « de plus ; il te faudra faire une provision de chevilles, « et tout cheviller à mesure que le vil démon fera ses « trous. » Ainsi fit l'ouvrier de Dieu : chaque trou que faisait le diable, il mettait une cheville. Au bout des sept ans le Bon Dieu commença de faire pleuvoir comme son ouvrier plantait la dernière cheville ; le démon fit un autre trou, et l'eau se mit à entrer dans la cuve sans qu'on pût l'étancher.

Quand il vit qu'il ne pourrait jamais l'étancher, l'homme se tourna de nouveau vers Dieu. Il n'avait pas fini sa prière qu'une grosse anguille s'engagea dans ce trou et avec sa queue le ferma. Le diable confus dit à l'ouvrier : « Tu en as beaucoup de ces chevilles ? » — « Plus que des autres, lui dit l'homme. » Le diable se retira confondu.

Ces eaux du ciel alors se répandirent sur les campagnes ; elles y restèrent longtemps, et quand elles baissèrent, partout se trouvèrent des lacs, des vallées, des collines, des montagnes ; avant ces eaux la terre était une surface plane comme un parquet ; elle doit revenir ainsi plate avant la fin du monde, et alors il y en aura la moitié en chemins.

A la troisième fois que le Bon Dieu voudra détruire ce monde, il se servira du feu. A ce dernier jour le soleil au lieu de se lever du côté de l'orient se lèvera du côté du couchant. Il montera dans le ciel jusqu'à dix heures, et à dix heures avant midi il tombera.

déouant mijour toumbéra. Labéts tout séra bluhat, et las géns périrant touts sans qué digun s'én pousqué saouba. Atâou séra la finomént d'équésté moundé.

XXXV

BÉRNAT, LOU TROP BIOUÉ T'A TROUMPAT

Sént Bérnat jouénot aouê la dérguèro dous amusoménts et argént én dé s'én pléha. Sé pénsèouo pourtant qué calê pas tout minjia jouén én dé nou pati pas déouant dé mouri. Démandèt âou Boun Dîou coumbién dé témps séré sus tèrro. Lou Boun Dîou l'y hît réspounso qué mouriré pas dé cént ans. « Sé n'èy pas qué « cént ans dé bîto, digout Sént Bérnat, mé boy pas da « la quouénto d'ém' basti ûo maysoun : mé boutérèy « âou célat pér débat io cubo. » Sé procurèt io cubo ; s'y boutèouo pér déguéns quand plaouèo ; quand béntèouo birêouo la cûbo dé cus âou bént. Un jour qué béntèouo dé touts bords sè birèt la cûbo dé boucos én bas et réspirèouo pou trâou dé la canèro.

Atâou sé mérsèouo tout soun argént én dé sé dibèrti. La bîto sé passêt ; s'at goubérnêouo dé manièro à n'aoujé nâdo éstrouillo quand aouré cént ans. Coumo én éffèt âou darrè jour sé troubèt âou darrê éscut.

Labéts pénsèt à mouri. Sé boutèt dé génouils à préga Dîou, à l'y démanda lou Paradis coumo qui sé l'aouré gagnat. « Bérnat, l'y digout un anjiou, qué ço

Alors tout sera brûlé, et tout le monde périra sans que personne se puisse sauver. Telle sera la fin de ce monde.

XXXV

BERNARD, TROP VIVRE T'A TROMPÉ

Saint Bernard jeune avait la passion des amusements et de l'argent pour se satisfaire. Il pensait pourtant qu'il ne faut pas tout manger quand on est jeune pour ne pas souffrir avant la mort. Alors il demanda au Bon Dieu combien de temps il serait sur la terre. Le Bon Dieu lui fit répondre qu'il ne mourrait pas de cent ans. « Si je n'ai que cent ans à vivre, dit « Saint Bernard, je ne veux pas me donner le souci de « me bâtir une maison : je m'abriterai sous une « cuve. » Il se procura une cuve ; il se mettait là dedans quand il pleuvait ; quand il faisait du vent il tournait la cuve le fond vers le vent. Un jour que le vent soufflait de tous côtés, il renversa la cuve la bouche en bas, et il respirait par le trou du robinet.

Ainsi il dépensait tout son argent pour se divertir. La vie se passa ; il administrait son revenu de manière à n'avoir aucun reste quand il aurait cent ans. Et en effet, au dernier jour il se trouva au dernier écu.

Alors il se prépara à mourir. Il se mit à genoux pour prier Dieu et lui demander le Paradis comme quelqu'un qui l'aurait gagné. « Bernard, lui dit un ange,

« qu'as ? » — « Moun Dîou, digout ét, pénsi qu'és « moun hôro ! » — « Praoubé Bérnat, l'y digout l'an- « jioulét, lou trop bioué t'a troumpat : n'as éncouèro « én dé cént ans. Trabaillo sou darrè témps pérqué « t'ès dibèrtit à la prîmo. » Sé Bérnat s'èro atténdut ént'aquéro, aouré méillou goubérnat soun patèrnèl.

« Aro, l'y digout lou Boun Dîou, bésos ço qué harént « las géns sé cadun sabêouo quino dîou ésta la soûo « hôro : digun la counéchéra pas jamais.

XXXVI

LA PROUCÉSSIOUN D'ESKIÈYS

Un cop un hômi dou mijour d'Eskièys s'én angout dé cats à Lerm à la héro. Lou sé sa hillo l'angout jouégné qu'èro tard ; ou troubèt à la glèyzéto d'Eskièys adroumit pér débat lou brésic, dam un bèt clà dé lûo. Lou praoubé hômi s'èro briat, sé déchidèt pas ; èro gnoc.

Enta mièjo-nèyt la gouyâto éntènout ûo pétito ésquîro coumo à la Mèsso, et béygout sou sacrat io proucéssioun dé géns dam lou prèsté, la croûts et lous maynatjiés : tout aco cantèouo. La gouyâto séguiscout pér darrê. Hascount lou tour dé la glèyzo et y éntrènt. Quand la hillo boulout né passa la porto éstèt barrâdo.

« qu'est-ce que tu as ? » — « Mon Dieu, dit-il, je pense « que c'est mon heure ! » — « Pauvre Bernard, lui « répondit l'ange, le trop vivre t'a trompé : tu en as « encore pour cent ans. Travaille sur ton dernier âge, « puisque tu t'es amusé en ton printemps. » Si Bernard s'était attendu à cela, il aurait mieux administré son patrimoine.

« A présent, lui dit le Bon Dieu, tu vois ce que « feraient les gens si chacun savait quelle doit être « son heure : personne ne la connaîtra jamais. »

XXXVI

LA PROCESSION D'ESKIEYS

Une fois un homme du midi d'Eskièys s'en alla vers Lerm à la foire. Le soir sa fille alla le joindre qu'il était tard ; elle le trouva à la chapelle d'Eskièys endormi sous l'aubépine, au beau clair de lune. Le pauvre homme s'était grisé, il ne se réveilla pas ; il était saoul.

Vers minuit la jeune fille entendit une clochette comme à la Messe, et elle vit sur le cimetière une procession de monde avec le prêtre, la croix et les enfants : tout cela chantait. La jeune fille suivit la procession par derrière. On fit le tour de l'église et on y entra. Quand la fille voulut passer la porte, elle fut fermée.

Ero la proucéssioun dé las praoubos âmos.

« Maynâdo, l'y digout lou pay déchidat, és aci un « éndrétet doun sé passo dé bèros caousos ; sount « râlés lous qu'ant la graci d'at bésé. Aquésté éndrét « és un sacrat : l'y câou pas hèzé nat éscarni. »

XXXVII

LOUS MAYNATJIOTS ET LOU DICHATÉ

Y aouê un cop ûo praoubo may qué pérdout un maynatjiot. N'âout ta grand chagrin qué nou hazèouo pas qué ploura : « Encouèro sé té poudèoui tourna « bésé, t'émbrassa ! » sé disèouo.

Moussu Curè l'énténout : « Séréts doun bién coun- « soulâdo s'ou tournèouots bésé, l'y digout ? » — « Moussu Curè, l'y digout éro, démandi pas arré mèy « âou Boun Dîou sus aquésto tèrro : bésé lou mén « maynatjié ! » — « Labéts, l'y réspounout lou prèsté, « âou sé, à l'hôro doun lou bénasit angué souna l'an- « jiélus, troubats-bous à la glèyzo ; quand sounéra « lous trans béyrats ûo proucéssioun d'anjiouléts ; « lou bosté s'y troubéra. »

La praoubo may manquèt pas : énta sécout èro à la glèyzo. Aous prumès trans de l'anjièlus béygout arriba la proucéssioun dous anjiouléts, blancs, ésbérits coumo agnèts dé poupo. Ero ous éspièouo touts : proché d'éro abisèt lou soun, hurouso, sé pot pas disé;

C'était la procession des pauvres âmes.

« Ma fille, lui dit le père réveillé, c'est ici un petit « endroit où il se passe de belles choses ; ils sont « rares ceux qui ont la grâce de le voir. Cet endroit « est un lieu saint, il ne faut pas y faire de profana- « tion. »

XXXVII

LES PETITS ENFANTS ET LE SAMEDI .

Il y avait une fois une pauvre mère qui perdit un enfant. Elle en eut si grand chagrin, qu'elle ne faisait que pleurer. « Encore si je pouvais te revoir, t'em- « brasser ! » disait-elle.

Monsieur le Curé l'entendit : « Vous seriez donc bien « consolée si vous le revoyiez, lui dit-il ? » — « Mon- « sieur le Curé, lui dit-elle, je ne demande pas autre « chose au Bon Dieu sur cette terre : voir mon enfant ! » « — « Alors, lui répondit le prêtre, ce soir, à l'heure où « le sacristain va sonner l'angelus, trouvez-vous à « l'église ; dès qu'il sonnera les trois coups vous « verrez une procession de petits anges ; le vôtre s'y trouvera. »

La pauvre mère ne manqua pas : au soleil couché elle était à l'église. Aux premiers trois coups de l'angelus elle vit arriver la procession des anges blancs, mignons comme des agneaux de lait. Elle les regardait tous : près d'elle elle reconnut le sien, heureuse, cela

lou maynatjiot arrisèouo dé cats à d'éro; jamais la soûo may nou l'aouê bis tant hurous. Ero sé l'éspièt aoustant qué sé lou pouscout bésé. Né béygout d'aoutés pér darrè qué poudèouont pas ségui la proucéssioun: paréchèouont apénats: « Maynatjiots, s'ous y « digout éro, praoubots, et qu'âts dounc bous âouts « qu'étz'émpaçhio dé ségui lous aoutés et dé canta « damb'éts?» — « Qué podom pas, l'y réspounount « lous maynatjiots, prâmo qu'anèy és dichaté et las « nostos mays ant hilat ! »

XXXVIII

LOU HILLASTRÉ ÉSCARNIAOU

Un cop ûo béouso qu'aouê io maynâdo sé préngout un béousé qu'aouê un droullat. Aquét hillastré éscarniâou hazê pourta hagots dé boy âous piots qué gouardèouo; lous piots crébèouont, et la mayrastro barguèouo lou droullat dé patacs.

Lou droullat un jour troubèt âou bord d'ûo ayguo trés biatjurs qué l'y démandènt d'ous passa : « Pouy- « ri pas, s'ous y digout. » — « Sajo, sé digount éts. » Sajèt et lous passèt. Lous trés èront lou Boun Dîou, Sént Piérré et Sént Yan.

« En pér, l'y digout un, haras atâou éslounga et ré- « tira lou pétit dit, et béyras coumo troubéras la « coupo âous qué s'at méritérant. » L'aouté l'y baillèt

ne se peut dire ; le petit enfant riait vers elle ; jamais sa mère ne l'avait vu si heureux. Elle le suivit des yeux tant qu'elle le put voir. Alors elle en vit d'autres par derrière qui ne pouvaient pas suivre la procession : ils paraissaient tristes : « Enfants, leur dit-elle, « pauvres chéris, et qu'avez-vous donc vous autres « qui vous empêche de suivre les autres et de chanter « avec eux ! » — « Nous ne pouvons pas, lui répondi- « rent les petits enfants, parce qu'aujourd'hui c'est « samedi et nos mères ont filé. »

XXXVIII

LE BEAU-FILS RAILLEUR

Une fois une veuve qui avait une fille se maria avec un veuf qui avait un garçon. Ce beau-fils peu sérieux faisait porter des fagots de bois aux dindons qu'il gardait : les dindons mouraient et la marâtre rossait le drôle.

Ce garçon un jour trouva au bord d'un courant trois voyageurs qui lui demandèrent de les passer : « Je ne « pourrais pas, leur dit-il. » « Essaye, lui dirent les autres. » Il essaya et les passa. Les trois voyageurs étaient le Bon Dieu, Saint-Pierre et Saint-Jean.

« En retour, lui dit un, tu feras ainsi retirer et allon- « ger le petit doigt, et tu verras comme tu donneras « une leçon à qui la méritera. » L'autre lui donna une

ûo baguéto én dé gaha paloumos à bouléntat ; et lou trésièmo un piharèt en dé hâ dansa qui boudré, tant qué boudré. Lou droullat ous arrémércièt.

La mayrastro ou cridèt à l'arribâdo. Lou drôlé hèy ana lou pétit dit, et baqui la mayrastro qué sé bouto à éstourniga, à hèzé sounéto dé pértout sans poudé s'én déhâ. Lou pay, la maynâdo én éntrant sé boutont âou truc damb'éro à troumpéta tabé. Bé lou pay cridèouo qu'aquéros éstroumpîdos èront ço dé mèy désplasént én d'ét : s'arrestènt quand lou maynatjié.

Lou droullat angout dam Moussu curè gaha paloumos ; né gahèt à bouléntat, mais moussu curè nou gahèt arré qu'un bèt ésquich.

Un aouté cop lou droullat troubèt marchands én dispûto. Sé boutèt à piharéta, et baqui lous marchands à dansa branlés et coungos sans poudé s'at bira. Miênt lou drollé âout jutjié én d'ou hâ puni : « Moussu lou « juljié, digout lou drollé, èy atâou sounat dou piha- « rèt. » Et sounèt. Baqui jutgié, éscribans, marchands et témoins à dansa roundèous et ménuèts sans poudé s'én priba. A mouménts lou drollé hazê marcha lou pétit dit, et touts labéts dé hâ éstroumpîdos, d'éstourniga sans poudé hâ dé méns : « Déchats ésta lou droul- « lat, digout lou jutjié ; a mèy dé poudé én soun pétit « dit qué nous âouts touts à masso. »

baguette pour prendre des palombes à volonté ; et le troisième une flûte de Pan pour faire danser qui il voudrait, tant qu'il voudrait. Le garçon les remercia.

La marâtre le provoqua à l'arrivée. Le drôle fit jouer le petit doigt et voilà la marâtre qui se met à éternuer et à faire musique de partout sans pouvoir s'en empêcher. Le père, la fille en entrant se mettent à l'unisson avec elle. En vain le père criait que ces horreurs étaient ce qu'il y avait de plus déplaisant pour lui : il s'arrêta quand l'enfant cessa.

L'enfant alla avec Monsieur le curé prendre des palombes ; il en prit à volonté, mais monsieur le curé ne prit rien qu'une grande déchirure.

Une autre fois le garçon trouva des marchands en querelle. Il se mit à jouer du petit fifre, et voilà les marchands à danser rondeaux et menuets sans pouvoir s'arrêter. Ils mandèrent le drôle devant le juge pour le faire punir : « Monsieur le juge, dit le garçon, « j'ai ainsi joué du fifre ! » Et il en joua. Voilà le juge, greffier, marchands et témoins à danser rondes et menuets sans pouvoir s'arrêter. Par moments le garçon faisait manœuvrer le petit doigt, et tous alors de trompeter, d'éternuer sans possibilité de ne pas le faire : « Laissez tranquille ce garçon, dit le juge ; il a plus de « pouvoir dans son petit doigt que nous tous ensem- « ble. »

XXXIX

LOU TOURÈNO

Un cop un hômi dé Lubboun, lou Tourèno, s'èro tirat dam un curè dous mê forts én dé téngué pê à l'Aouzèt qué touts lous curès podont pas bira prâmo qué sount pas prou èstrouits. Lou prèsté qu'aouê bis Tourèno artèc én d'éco l'y aouê dat dam librés tout soun sabé-hâ. Tourèno pous camps droumîouo dinc'à l'hôro dé bréspéja : Sé déchidèouo quand lous aoutés partiouont, hazê soun trabail et arribèouo damb'éts.

Un cop pér saoucléros lou brassê boulout lou badina prâmo qué Tourèno n'aouê pas saouclat. Sé boutèt déouant én d'arribâ prumê qu'ét : quand s'âout labat las mas sé troubèt âou mièy d'un arroumégassa catbat un bos. Tourèno arribèt coumo lous aoutés sé sérbîouont ; et quand s'èstèt sérbit lou brassé counfus sé troubèt âou mayné.

Ero éncouèro gouyat què boulout ésta taillur. Un jour qué sa may aouè bésouin dou taillur én dé cousé un paréil dé culôtos digout âou Tourèno d'ou manda én d'un aouté jour qué lou léndouman, prâmo qu'éro n'y séré pas : anèouo à la héro à Sos. Lou Tourèno, lou léndouman, sans disé arré, sé bouto à tailla lou bot, et las culôtos éstènt cousûdos âou prumè punt. Quand las hascout bésé à sa may lou sé : « Es dounc bèngut « lou taillur, l'y digout éro ! » « May. réspounout lou « Tourèno, lou taillur és counténts : sé bôts étz'é ba hà

XXXIX

TOURÈNE

Une fois un homme de Lubbon, Tourène, s'était formé avec un curé des plus forts pour résister à l'Oiseau que tous les curés ne peuvent pas écarter parce qu'ils ne sont pas assez savants. Le prêtre qui avait vu Tourène propre à ce pouvoir lui avait donné avec des livres tout son talent. Tourène dans les champs dormait jusqu'au repas ; il se réveillait au départ des autres, faisait le travail et arrivait avec eux.

Un jour qu'on sarclait, le brassier voulut le plaisanter parce que Tourène n'avait pas sarclé. Il prit le devant pour arriver plus tôt que lui : quand il eut lavé ses mains il se trouva au milieu de ronces dans un bois. Tourène arriva comme les autres se servaient ; et quand il se fut servi le brassier confus se trouva à la maison.

Il était encore garçon lorqu'il voulut être tailleur. Un jour que sa mère avait besoin du tailleur pour coudre une paire de culottes elle dit à Tourène de le faire venir un autre jour que le lendemain, parce qu'elle n'y serait pas : elle allait à la foire de Sos. Tourène le lendemain, sans rien dire, se met à tailler l'étoffe, et les culottes furent cousues de la meilleure façon. Quand il les montra à sa mère le soir : « Il est « donc venu le tailleur, lui dit-elle. » — « Mère, ré- « pondit Tourène, le tailleur est content : si vous

« sou cop l'aouté paréil : An és lou bot ? » « Maynatjié, « l'y crido la may, at bas tout gouasta : déchô-co. »

Lou témps dé crida et las culôtos éstent taillâdos et cousûdos.

Un cop taillur touts lou mandèouont. Aout un jour à hèzé sèpt paréils dé culôtos et un justé dé hémno. Ero éntà primèros. A l'arribâdo sé prénd la pèço dou bot et sé boutèt à tailla.

Las géns dé l'oustâou arribènt én dè déjuna : « Tou- « rèno, sé l'y digount, sabés dounc pas lou réproubè : « câou pas mèy tailla qué noun podont cousé ? » Tourèno taillèt touto la pèço. Aou cap d'ûo paouso lous primayrés s'éntournont dou camp én tout crida qué la périclèro at bat tout pèrdé. « Mais, s'ous y digout « Tourèno, n'y a pas énjié dé périclèro. »

Sourtiscout, éscounjiurèt lou témps, côro d'un bord, côro dé l'aouté, et lou cèou éstèt ésclarit : « Tournâts « boûn aou camp, féniants, s'ous y digout : lou témps « és coumo un mirail. »

Tout én primant débisèouont : parlènt dé Tourèno, dé soun sabé-hâ : « Tourèno ! sé digout un hômi âou « cap dou camp, qu'és aco qué bôts à Tourèno ? »

Ero Tourèno qué bénéouont dé décha pér déguén : « Qué m'én tourni à nosto, s'ous y digout, adichats « touts ! » — « Et qué bos hâ, sé l'y cridèt la mastrésso « arrégagnâdo ? Atâou qu'ém'quittos lou trabail ? Qui « sab adaro quand tournéras ? » — « Carats-bous,

« voulez, il va vous faire sur le champ l'autre paire : « Enfant, lui cria la mère, tu vas tout gâter : laisse « cela. »

Le temps de crier et les culottes étaient taillées et cousues.

Quand il fut tailleur tous le demandaient. Dans un ménage il y eut un jour sept paires de culottes et un corsage de femme à faire. C'était quand on prime les millets. A l'arrivée il prend la pièce de l'étoffe et se met à tailler.

Les habitants arrivèrent pour déjeuner : « Tourène, « lui dit-on, tu ne sais donc pas le proverbe : il ne faut « pas plus tailler qu'on ne peut coudre ? » Tourène tailla toute la pièce. Au bout d'une pause les ouvriers reviennent du champ en criant que l'orage va tout perdre. « Mais, leur dit Tourène, il n'y a pas ombre « d'orage ! »

Il sortit, exorcisa le temps, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et le ciel s'éclaircit : « Revenez-vous en au « champ, paresseux, leur dit-il: le temps est comme « un miroir. »

Tout en primant ils devisaient : ils parlèrent de Tourène, de son savoir-faire : « Tourène, dit un homme « au bout du champ, qu'est-ce que vous voulez à Tou- « rène ? »

C'était Tourène qu'ils venaient de laisser dedans : « Je m'en reviens chez nous, leur dit-il, bonsoir à « tous ! » — « Et que veux tu faire, lui cria la maî- « tresse irritée ? ainsi tu m'abandonnes le travail ? « Qui sait maintenant quand tu reviendras ? » — « Tai-

« praoubo fimèlo, sé l'y digout : lout és cousut, anats « y bésé. » Y angout bésé; tout èro cousut, justé et caoussos, et bien cousut.

Un aouté cop qué séguèouo passèt un cabaliè âou cap dou camp : « Adîou, ségayré, l'y digout lou « moussu. » — « Adichats, Moussu, digout Tourèno. » « N'aouansos tant qué bos, l'y digout lou moussu ? — « N'aouansérèy aoustant qué bous à galops, l'y-réspou- « nout Tourèno, et sé bôts jouga, Moussu, à qui séra « lou prumê âou cap dé la règo, jou én tout séga et « bous à chibâou, boutats à joc un louis d'or ! » — « En dé bésé aco, digout lou moussu tout arrisént, « règrétéri pas lou louis d'or. » — « Hâou, qué par- « tissom, sé cridèt Tourèno ! » Estét arribat lou prumè « âou cap dé la râgo biên ségâdo. Aourént dit un és- lambrét qué toumbèouo aquéro paillo toutjiours pér déouant lou chibâou qué pouscout pas l'y hèzé : « S'âts « un aouté louis d'or à bouta à joc souy éncouèro én « d'étz hèzé pê, sé digout Tourèno âou moussu qué « partiscout coublat. »

Un aouté cop pér daillèros èront un ligot dé daillay- rés. Déouant dèjuna daillènt dus prats : déchènt lou mê grand pér un aouté jour. Angount déjuna; mais un daillayré damourat darrè én dé bésita lous amandénts, troubèt âou mâché dé la daillo dé Tourèno un pétit brouquét qué tirèt. Dou trâou sourtiscout un pétit barbot qué sé boutèt à parla : « Qué hèy ? « què hèy ? » sé digout. — « Daillo, daillo, » l'y digout lou méssatjié susprés. Et aoustalèou lou prat sé troubét daïllat.

Quand éstèt âou cap lou daillayré éntènout lou bar- bot tourna disé : « Qué hèy ? qué hèy ? » « Tourno-t'én

« sez-vous, pauvre femme, lui dit-il : tout est cousu, « allez y voir. » Elle y alla voir ; tout était cousu, corsage et culottes, et bien cousu.

Une autre fois qu'il moissonnait un cavalier passa au bout du champ : « Adieu, moissonneur, lui dit le monsieur. » — Bonjour, Monsieur, lui dit Tourène. » — — « Tu en dépêches tant que tu veux, lui dit le mon- « sieur ? — « J'irai aussi vite que vous à galops de « cheval, lui répondit Tourène, et si vous voulez « parier, Monsieur, qui de nous deux sera le premier « au bout du sillon, moi en moissonnant et vous à « cheval, mettez à jeu un louis d'or. » — « Pour cela « voir, dit le Monsieur en riant, je ne regretterai pas « la pièce d'or. » — « Allons, nous partons, cria Tourène ! » Il arriva le premier au bout du sillon bien moissonné. On aurait dit un éclair qui abattait cette paille toujours au devant du cheval qui ne put pas gagner : « Si vous avez un autre louis d'or à mettre « en enjeu, je suis encore prêt à vous répondre, dit Tourène au monsieur qui s'en alla confondu.

Une autre fois pour la fauchaison ils étaient une troupe de faucheurs. Avant déjeûner ils fauchèrent deux prés : ils laissèrent le grand pour un autre jour. Ils allèrent déjeûner, mais un faucheur resté derrière pour visiter les outils trouva au manche de la faux de Tourène un petit robinet qu'il tira. Du trou sortit un petit insecte qui se mit à parler: « Que fais-je ? que fais-je ? » dit-il. — « Fauche, fauche, » lui dit l'ouvrier surpris. Et aussitôt le pré se trouva fauché.

Quand il fut au bout le faucheur entendit l'insecte dire : Que fais-je ? que fais-je ? — « Reviens où tu

« d'oun êros, » l'y digout l'aouté. Et lou barbot s'én-
« barrèt âou mâché oun lou daillayré ajustèt lou brou-
quét. Quand parlènt dé dailla lou grand prat : « Es
« daillat, » digout l'aouté. — « As émplégat ma daillo,
« digout Tourèno ; m'éstouno qué sîés pas éscartié-
« rat.

Un cop qu'aouê hèyt quaouquo bancarâdo lou bou-
tènt én présoun à Mount dé Marsan. Announcèt âou
brégadiè én éntrant aqui qué lou sé soupéré et cou-
çhiéré à souo : « Sé bos béngué dam jou, digout à un
« présounê, t'énbîti. » Sé tiro ûo calamigo, l'y dits dé
sé la bouta ; aoustalèou sé troubènt per déhôro, et lou
sé soupènt dam las géns dé Tourèno. Lou léndouman
sé poudèouont pas émpara dé las câmos : damourènt
âou lèy très jours.

Lous gendarmos counfus ous tournènt pas mîa :
aouènt pôou dou ségrét dé Tourèno.

Un aouté cop Tourèno èro anat à la hèro dé Sént-
Justin dam lous bûous et la carréto. Aou mièy dé la
plaço à la héro pouscout pas sé tira d'équi : lous bûous
s'arrèstènt coumo piquèts.

Espîo à l'entour dé la plaço et ba bésé à io frinèsto
un moussu qué sé trufèouo d'ét. Sans disé arré déligo
lous bûous, ous apastûro et sé bouto à déjuna.

Quand lou moussu boulout sé tira dé la frinèsto
pouscout pas ; un cor l'y aouê poussat débat câdo aou-
réillo et sé troubèt gahat coumo lou bûou âou bouja-
lè : « Bouê, cridèt lou moussu, tiro-mé d'équésto ! »
— « Qui té hê, hèy l'y ! réspounout Tourèno : journâou
« pèr jonrnâou ! pérqué t'y frétâouos ? » Ou dichèt
aqui typa dinc'âou sé.

étais », lui dit l'autre. Et l'insecte s'enferma dans le manche où le faucheur remit le robinet. Quand on parla de faucher la grande prairie : « Elle est fauchée, « dit l'autre. »—« Tu t'es servi de ma faux, dit Tou- « rène : je m'étonne que tu ne sois pas écartelé. »

Une fois qu'il avait fait quelque vilain tour on le mit en prison à Mont-de-Marsan. Il annonça au brigadier en entrant là que le soir il souperait et coucherait chez lui : « Si tu veux venir avec moi, dit-il à un pri- « sonnier, je t'invite. » Il tira sa jarretière, lui dit de se la mettre; aussitôt ils se trouvèrent dehors, et le soir ils soupèrent avec la famille de Tourène. Le lendemain ils ne pouvaient se tenir sur leurs jambes : ils gardèrent le lit trois jours.

Les gendarmes confus ne les emmenèrent plus : ils avaient peur du secret de Tourène.

Une autre fois il était allé à la foire de Saint-Justin avec les bœufs et la charrette. Au milieu de la place à la foire il ne put plus se tirer de là; les bœufs s'arrêtèrent comme des bornes.

Il regarde à l'entour de la place et il va voir à une fenêtre un monsieur qui se moquait de lui. Sans rien dire il délie les bœufs, les panse et se met à déjeuner.

Quand le monsieur voulut se tirer de la fenêtre il ne put pas : une corne lui avait poussé sous chaque oreille et il se trouva engagé comme le bœuf dans le cadre à pansement : « Bouvier, criait le monsieur, « tire-moi de ceci ! » — « Qui te fait, fais-lui ! » répondit Tourène : mesure pour mesure pourquoi t'y frottais-tu ? » Il le laissa là bouder jusqu'au soir.

Tourèno qu'aymèouo tant à hèzé éscarnis én d'arrisé éstèt trahit pér sa dérguèro d'éscarnî.

Un sé dé grâno éscurâdo sé déchèt suspréné à l'Aousèt qué sé l'énléouèt : « Hêts-mé luts, sé cridèt én pas- « sant déouant chou bésin ! Lou diablé m'énlèouo ! » — « Tourèno hê sas péguéssos, digount lous aoutés ; draoubiscount pas. Aou matin lou troubènt déns lou toumbarèou lou cot éstoursut : èro mort.

XL

LA MAYRASTRO PICO-PASTO

Un cop un hômi et io hémno sé maridènt. Aount îo màynadéto ; l'hômi béngout à mouri. La béouso sé récattèt dam un béousé qu'aouê un maynatjié. Aquét maynatjié la mayrastro l'aymèouo pas. Câdo jour émbièouo sa maynâdo pourta las soupos âou payrastré catbat las piédos. Un jour qué lou payrastré aouèouo démandat soupo dam fricot, la mayrastro tuèt lou droullét, boutèt lou cap à la soupo, et énbièt la maynâdo pourta aquét ourdinâri.

Pou camin la maynâdo troubèt un hômi. « Maynâdo, « sé l'y digout l'hômi, diras âou toun payrastré dé « bouta dins un trâou âou célat touts lous os dé la car « qué portos, et béyras qué d'équéts os én sourtira un « béroy pigeoun blanc. » Labéts la maynâdo, âou loc d'at disé âou payrastré, touts lous os dount jittèouo,

Tourène qui aimait tant à railler pour rire fut perdu par cette habitude de railler.

Un soir de grande obscurité il se laissa surprendre par l'Oiseau qui l'enleva : « Faites-moi lumière, cria-t-« il en passant devant chez le voisin ! Le diable m'en-« lève ! »— Tourène fait des siennes, dirent les autres : on n'ouvrit pas. Au matin on le trouva dans le tombereau, le cou tordu : il était mort.

XL

LA MARATRE PIQUE-PATE

Une fois un homme et une femme se marièrent. Ils eurent une fillette ; l'homme vint à mourir et la veuve se remaria avec un veuf qui avait un enfant. Ce garçon la marâtre ne l'aimait pas. Chaque jour elle envoyait sa petite porter la soupe à son parâtre dans les pinadas. Un jour que le parâtre avait demandé de la soupe avec de la viande, la marâtre tua le garçon, mit la tête à la soupe, et envoya la fille porter cet ordinaire.

En chemin la fille trouva un homme : « Petite, lui « dit cet homme, tu diras à ton parâtre de mettre « dans un trou bien couvert tous les os de la viande « que tu portes, et tu verras que de ces os sortira un « joli pigeon blanc. » Mais la petite fille au lieu de le dire à son parâtre, tous les os qu'il jetait elle les

ous éstujèouo déns un trâou ; et d'équét trâou sourtiscout un pigeoun blanc.

Aquét pigeoun boulistréjèt ; hascout sa répaousâdo sus un castèt dé moussus. Aqui, sé boutèt à canta :

Ma mayrastro pico pasto ;
Mèy né pico, mèy né gouasto :
Tant papayot én jitto én darré,
Tant çhiçhiouréto én bouto déns lou salè.
Rîou çhiou-çhiou, souy éncouèro bîou !

Las gouyos l'énténount. Béygount lou béroy aousèt. At digount àous moussus ; lous moussus ou béngount bésé et l'y digount : « Canto, canto pétit aouséroun; té bailléram lou sacot dé louis d'or. Sé tournèt bouta à canta ; labéts l'y dènt ûo bousso plého d'or : sé la boutèt pér débat l'âlo. S'én angout hà sa répaousâdo sus un castèt dé damos. Aqui sé boutèt à canta :

Ma mayrastro pico pasto, etc.

Las dâmos sourtiscount quand énténount à canta l'aousérot : « Canto, canto, sé l'y digount, té déram îo bèro péillo. » Et l'aousérot cantèt én dé las damos, et l'y baillènt io bèro péillo touto nèouo. Sé la boutèt pér débat l'âlo ; hascout sa répaousâdo sus un moulin. Aqui lou béroy pigeoun tournèt canta la cansoun :

Ma mayrastro pico-pasto, etc.
Ma, etc.

Lou mouliè sourtiscout quand énténout la cansounéto, et l'y digout : « Canto, canto, béroy aousérot, té « dérèy la mê bèro môlo dou moulin. » Cantèt et lou mouliè l'y baillèt la môlo. Sé la boutèt pér débat l'âlo

cachait dans un trou : de ce trou il sortit un pigeon blanc.

Ce pigeon voleta ; il fit sa reposée sur un château de messieurs. Là, il se mit à chanter :

Ma marâtre pique-pâte ;
Plus elle en pique, plus elle en gâte ;
Autant petit père en jette en arrière,
Autant petite sœur en met dans l'écuelle.
Rîou quîquîou, je suis encore vivant !

Les servantes l'entendirent. Elles virent le bel oiseau. Elles le dirent aux messieurs ; les messieurs vinrent le voir et lui dirent : « Chante, chante, petit « oisillon ; nous te donnerons le sac de louis d'or. » Il se remit à chanter, on lui donna une bourse pleine d'or ; il se la mit par dessous l'aile ; il s'en alla faire sa reposée sur un château de dames. Là il se mit à chanter :

Ma marâtre pique-pâte.

Les dames sortirent quand elles entendirent chanter l'oisillon : « Chante, chante, lui dirent-elles ; nous te « donnerons une belle robe. » Et l'oisillon chanta pour les dames ; et elles lui donnèrent une belle robe toute neuve. Il se la mit par dessous l'aile ; il fit sa reposée sur un moulin. Là le joli pigeon se remit à chanter la chanson :

Ma marâtre pique-pâte.

Le meunier sortit quand il entendit la chansonnette, et lui dit : « Chante, chante, oisillon gentil ; je te don- « nerai la plus belle meule du moulin. » Il chanta et le meunier lui donna la meule. Il se la mit par dessous

et s'én angout hâ sa répaousâdo su la maysoun dé soun pay. Aqui sé boutèt à canta la cansounéto :

Ma mayrastro pico pasto.

Soun pay sourtiscout et béygout lou pétit aouséroun. Lou pigeoun digout âou pay dé s'aproucha. Labéts l'y déchèt toumba sous pès lou sacot dé louis d'ors.

La çhiçhiouréto sourtiscout : « Say, say aci, l'y « digout ét », et l'y déchèt toumba la péillo déssus. Et la mayrastro sourtiscout éro tabé : « Say, say, l'y « digout l'aouséroun ! » Ero s'aprouchèt et l'aouséroun l'y déchèt toumba la môlo sou cap ; l'éspoutiscout. Et labéts l'aouséroun dé pigeoun qu'èro tournèt bioué bèt maynatjié dous mê brabés.

XLI

LOU COUSINAT DÉ HAOUOS

Un cop un hômi et io hémno s'én angount louy, bién louy ; troubènt ûo bèro hâouo. Sémiènt aquéro hâouo ; béngout hâouto à touca âou cèou. L'hômi amassèt un cousinat d'équéros hâouos, ou pourtèt âou Boun Dîou. Lou Boun Dîou l'y dêt un asou, et l'y digout : Diras à l'asou : « Asou, hénso argént, hénso, « asou ! » Et labéts l'asou âou loc dé crottos l'y pléhèt lou bérrét dé pèços d'or. L'hômi s'én angout d'équi déns ûo aoubèrjo, oun bréspéjèt et digout à l'aoubérgisté én tout bréspéja : « Ey un asou bién brabé ; bâts « bésé ! » Digout à l'asou : « Hénso argént, hénso,

l'aile et s'en alla faire sa reposée sur la maison de son père. Là il se mit à chanter la chansonnette :

Ma marâtre pique-pâte.

Son père sortit et vit le petit oisillon. Le pigeon dit au père de s'approcher. Et il lui laissa tomber sur les pieds le petit sac d'or.

La petite sœur sortit : « Viens, viens ici, lui dit-il », et il lui laissa tomber la robe dessus. Et la marâtre sortit elle aussi : « Viens, viens, lui dit le petit « oisillon ! » Elle s'approcha et le petit oiseau lui laissa tomber la meule sur la tête ; elle l'écrasa. Et alors le petit oiseau, de pigeon qu'il était revint vivre bel enfant des plus sages.

XLI

LA PORTION DE FÈVES

Une fois un homme et une femme s'en allèrent bien loin, bien loin ; ils trouvèrent une grosse fève. Ils semèrent cette fève ; elle vint haute à toucher le ciel. L'homme ramassa une provision de ces fèves, il la porta au Bon Dieu. Le Bon Dieu lui donna alors un âne, et il lui dit : « Tu diras à l'âne : Ane, fais de « l'argent, fais-en, âne ! » Et aussitôt l'âne au lieu de crottes lui remplit le béret de pièces d'or. L'homme s'en alla dans une auberge où il dina et il dit à l'aubergiste en dinant : « J'ai un âne bien vaillant ; vous « allez voir ! » Il dit à l'âne : « Fais de l'argent, fais,

« asou ! » Et l'asou l'y plélièt lou bérrét dé pèços d'or. L'aoubérgisté hascout pinta l'hômi et l'y trouquèt soun asou.

L'hômi arribèt à soûo. A l'arribâdo digout à la hémno : « Ey un asou dous mê brabés, bas bésé ». Paro lou bérrét én tout disé : « Asou, hénso argént, hénso « asou ! » L'asou l'y plélièt lou bérrét dé crottos.

L'hômi sé tournèt prénguć un aouté cousinat dé hâouos ; ou pourtèt âou Boun Dîou. Lou Boun Dîou l'y dèt ûo sérbiéto, et l'y digout : « N'aouras pas qu'à « disé à la sérbiéto : Sérbiéto, ésténd-té ; pan, bin, car « qué y aougué ! Et labéts séra garnîdo dé fricot. »

S'én angout dam sa sérbiéto déns la mêmo aoubèrjo. Tournèt hèzé bésé à l'aoubérgisté la bèro caouso d'équéro sérbiéto ; « Esténd-té, sérbiéto, sé l'y digout, « pan, bin, car qu'y aougué ! » Aoustalèou su la téouaillo y âout dé tout. L'aoubérgisté l'y trouquèt aquéro sérbiéto.

Arribat à soûo l'hômi digout à sa hémno : « Ey ûo « sérbiéto qué bâou bînt bordos ; Sérbiéto, sé l'y « digout, ésténd-té : pan, bin, car qu'y aougué ! » La sérbiéto damourèt touto én un pilot.

L'hômi tournèt amassa un cousinat dé hâouos ; ou pourtèt âou Boun Dîou. Lou Boun Dîou l'y dèt un bastoun : « En aquét bastoun, sé l'y digout, té cadra l'y « disé : Bastoun, bastouéjo ! Béyras coumo séra « balént. » Labéts l'hômi s'én angout à l'aoubérjo doun l'y aouènt prés l'asou et la sérbiéto : « Souy aci én dé « qu'ém' tournéts ço qué m'âts prés, digout à l'aoubèr- « gisté ! » L'aoubèrgisté l'y âout machantos résous :

« âne ! » Et l'âne lui remplit le béret de pièces d'or. L'aubergiste fit enivrer l'homme et lui changea son âne.

L'homme arriva chez lui. A l'arrivée il dit à sa femme : « J'ai un âne des plus vaillants, tu vas voir » ; Il avance son béret en disant : « Ane, fais de l'argent, « fais-en, âne ! » L'âne lui remplit le béret de crottes.

L'homme ramassa une autre provision de fèves qu'il porta au Bon Dieu. Le Bon Dieu lui donna une serviette et lui dit : « Tu n'auras qu'à dire à la serviette : Ser- « viette, étends-toi ; pain, vin, viande qu'il y ait là ! « Et alors elle sera couverte de provisions. »

Il s'en alla avec sa serviette dans la même auberge. Il fit encore voir à l'aubergiste le bel objet de cette serviette ; « Etends-toi, serviette, lui dit-il, pain, vin, « viande qu'il y ait là ! » Aussitôt sur cette serviette il y eut de tout. L'aubergiste lui changea cette serviette.

Arrivé chez lui l'homme dit à sa femme : « J'ai une « serviette qui vaut vingt métairies ; Serviette, lui « dit-il, étends-toi, pain, vin, viande qu'il y ait ! » La serviette demeura toute roulée.

L'homme revint cueillir une provision de fèves et les porta au Bon Dieu. Le Bon Dieu lui donna un bâton : « A ce bâton, lui dit-il, il faudra dire : Bâton, frappe « toujours ! Et tu verras comme il sera vaillant. » Et l'homme s'en alla à l'auberge où on lui avait pris l'âne et la serviette : « Je suis ici pour que vous me rendiez « ce que vous m'avez pris, dit-il à l'aubergiste à « l'arrivée ! » L'aubergiste lui tint de mauvais

« Bastoun, bastouéjo ! sé digout. » Aouré tout coupat sé l'y aouènt pas tournat ço qué l'y èro dîouut.

Tournèt à soûo dam l'asou et la sérbiéto. « Aquésté « cop, digout l'hômi, baci l'asou balént et la sérbiéto. « Asou, hénso argént, hénso ! » Aoustalèou l'asou dé hâ pèços d'or et éscuts âou loc dé pétros. « Et tu, sér- « biéto, sé digout, ésténd-té ! Pan, bin, car qu'y « aougué ! » Et la sérbiéto dé s'ésténo capérâdo dé pan, dé bin et dé fricot.

La hémno boulèouo bésé abastouéja lou bastoun. Curiouso, quand l'hômi éstèt sourtit : « Bastoun, bas- « touéjo, sé l'y digout. » Et labéts lou bastoun à trucs, à patacs d'at coupa tout ; éro d'apéra soun hômi, d'és tira dé déouant sans sabé coumo arrésta lou çhiarma- tôri. Quand l'hômi tournèt lou bastoun aouê tout coupat même lou cap et l'ésquîo dé la fimèlo curiouso.

XLII

LA BÉRGÈRO ET LAS CRABOS DOU BOUN DIOU

Un cop ûo cagno, la Bérgèro, gouardèouo las crâbos dou Boun Dîou. Lou crabê boulèouo hèzé minjia las crâbos âou loup ; la Bergèro las boulèouo saouba. « Aquéro cagno hèy pas qué cassa, sé digout âou « mèsté lou crabè : s'aouêi boulut coumo éro quitta « lou ligot aouri gahat io bécâdo. » — « Coupo l'y io « câmo, réspounout lou Boun Dîou. »

propos : « Bâton, dit-il, frappe toujours ! » Il aurait tout brisé si on ne lui avait pas remis ce qui lui était dû.

Et il rentra chez lui avec l'âne et la serviette. « Cette « fois, dit l'homme, je ramène l'âne vaillant et la ser- « viette. Et il dit alors : Ane, fais de l'argent, fais ! » Et aussitôt l'âne de faire de l'or et des écus au lieu de crottes. « Et toi, serviette, dit-il, étends-toi de suite ! « Pain, vin, viande qu'il y ait ! » Et la serviette de s'étendre couverte de pain, de viande et de plats.

La femme voulait voir travailler le bâton. Curieuse, quand le mari fut sorti : « Bâton, manœuvre, lui dit- « elle. » Et alors le bâton à grands coups, de casser tout ; elle, d'appeler son mari, de se tirer de devant sans savoir comment arrêter le charme. Quand le mari rentra le bâton avait tout cassé même la tête et les reins de la femme curieuse.

XLII

LA BERGÈRE ET LES CHÈVRES DU BON DIEU

Une fois, une chienne, la Bergère, gardait les chèvres du Bon Dieu. Le chevrier voulait faire manger les chèvres par le loup ; la Bergère voulait les sauver : « Cette chienne ne fait que chasser, dit au maître le « chevrier : si j'avais voulu comme elle quitter le « troupeau j'aurais pris une bécasse. » — « Coupe-lui « une jambe, lui répondit le Bon Dieu. »

Lou léndouman coumo lou crabè tournèouo mîa las crâbos âous loups, la Bérgèro las arréstèt. Lou sé lou crabè digout âou Boun Dîou : « Aquéro cagno anèy « dam sas trés camos a mancat mé hèzé gaha la « lèbé : hêy pas qué cassa. » — Labéts, sé l'y digout « lou Boun Dîou, coupo l'y las quouaté camos. »

Lou léndouman énta quouaté hôros la praoubo Bergèro sé boutèt à layra. Lou Boun Dîou l'y démandèt : « Qués ço qu'as, Bergèro ? » — « Moun Dîou, l'y rés- « pounout éro, èy bién pôou qué las crâbos tournént « pas. » — « Qué tournérant, bé, sé digout lou Boun « Dîou ; és dédôro éncouèro ! » A l'anjiélus la Bérgèro « sé tournèt bouta à layra : « Qués ço qu'as Bérgèro ? « l'y tournèt démanda lou Boun Dîou. » Ero l'y réspou- « nout : « Ey bién pôou qué las crabos stént pérdûdos; « s'éntournont pas. » — « Et sé té tournèoui las quouaté « camos, las anguérés quouèillé, l'y digout lou Boun « Dîou ? » — « Pou ségu, digout éro, et las saoubéri, « las praoubos ! Mais mé cadré un hayan, un gat et un « asou. » — « Aqui qu'ous as, l'y réspounout lou Boun « Dîou. » Et la Bérgèro partiscout.

Marchènt, marchènt bèt témps. Quant éstènt louy, louy, la Bérgèro digout âou hayan : « Mounto sus aquét grand pin én dé bésé sé parèch pas nâdo luts. » Lou hayan mountèt, et âou cap d'ûo paouso cridèt : « Bési louy, louy, ûo luts qué claréjo. » Sé tournènt bouta à camina dé cats à la luts : troubènt un grand hémè. La Bergèro digout âou hayan : « Mounto aqui « déssus én d'éspia dé cats à la luts. » Lou hayan « mountèt sou hémè, et cridèt : « La luts és aci pér déouant nous. »

Le lendemain comme le chevrier ramenait les chèvres aux loups, Bergère les arrêta. Le soir, le chevrier dit au Bon Dieu : « Cette chienne aujourd'hui avec ses trois jambes a failli me faire prendre le lièvre : elle ne « fait que chasser. » — « Alors, dit le Bon Dieu, coupe- « lui les quatre jambes. »

Le lendemain vers quatre heures la pauvre Bergère se mit à aboyer. Le Bon Dieu lui demanda : « Qu'as-tu « donc, Bergère ? » — « Mon Dieu, répondit-elle, j'ai « bien peur que les chèvres ne reviennent pas ! » — « Elles reviendront, oui, lui dit le Bon Dieu ; c'est de « bonne heure encore ! » A l'Angelus, Bergère se remit à aboyer : « Qu'est-ce que tu as Bergère ? demanda encore le Bon Dieu. » Elle lui répondit : « J'ai bien peur « que les chèvres soient perdues ; elles ne reviennent « pas. — « Et si je te rendais les quatre jambes, tu « irais les chercher, lui dit le Bon Dieu ? » — « Pour « sûr, lui dit-elle, et je les sauverais, les pauvres ! « Mais il me faudrait un coq, un chat et un âne. » — « Les voilà, lui répondit le Bon Dieu. » Bergère partit.

Ils marchèrent, ils marchèrent longtemps ; quand ils furent loin, loin, Bergère dit au coq : « Monte sur ce grand pin pour voir s'il ne paraît aucune lumière. » Le coq monta, et au bout d'un moment il cria : « Je « vois loin, loin, une lumière qui brille. » Ils se remirent à marcher vers la lumière ; ils trouvèrent un grand fumier. Bergère dit au coq : « Monte là-dessus « pour regarder vers la lumière. » Le coq monta sur le fumier et cria : « La lumière est ici par devant nous. »

S'én bant pér déouant la porto dé la maysoun doun èro la luts : « Gat, digout la Bergèro âou gat, éscouto « su la frièsto ço qué disont pér déguéns. » Lou gat énténout qué l'hômi disèouo âous loups : « Câou aguza « lous coutèts ; tuéram las jouénos crâbos, et âou « matin las biéillos:» — « Asou, digout labéts la Bergèro, « té bas éstuja crounto aquét hémê : quand boudrant « ana âou parc raynéras aoustant fort qué pousqués, « et réguinéras dé touts bords ; jou mé boutérèy pér « déouant lou parc. » Quand l'hômi passèt, l'asou sé léouèt dé sou hémè, raynèt, réguinèt, at échantèt tout ; la Bérgèro pér déouant lou parc birèt lous loups. Et péndént aquét déménat la bouno cagno démbièt bisté las crâbos, et toutjiours én las toucant las mîêt âou Boun Dîou. « Ès dé las brabos, Bérgèro, « l'y digout lou Boun Dîou ; t'âs bién gagnat la séou- « tâdo. » Lou Boun Dîou parlèt plus dé s'én déhâ, mais baillèt l'abîado âou béroy crabê.

XLIII

LA MORT ET LOU BÉRNAT

Un cop un hômi et îo hémno aouènt nâou maynat-jiés. L'hômi èro buscassè. Digout un jour : « M'én « bâou hâ busco et gagna argént én dé mé bouta « mètjié. » La fimèlo lou boulout pas décha parti. Aout un aouté maynatjié : « Et coumo lou bam apéra,

Ils s'en vont devant la porte de la maison où était la lumière : « Chat, dit Bergère au chat, écoute sur la fenêtre ce qu'on dit là-dedans. » Le chat entendit que l'homme disait aux loups : « Il faut aiguiser les cou- « teaux ; nous tuerons les jeunes chèvres et au matin « les vieilles. » — « Ane, dit alors Bergère, tu vas te « cacher contre ce fumier : et quand ils voudront aller « au parc, tu brairas aussi fort que tu pourras, et tu « rueras de tous côtés ; je me mettrai par devant le « parc. » Quand l'homme passa l'âne se leva sur le fumier, se mit à braire, à ruer ; il épouvanta tout ; Bergère devant le parc écarta les loups. Et pendant ce démêlé la bonne chienne lacha vite les chèvres et toujours les pressant, elle les amena au Bon Dieu. « Tu es des plus vaillantes, Bergère, lui dit le Bon « Dieu ; tu as bien gagné ton salaire. » Le Bon Dieu ne parla plus de s'en défaire, mais il chassa le méchant chevrier.

XLIII

LA MORT ET BERNARD

Une fois un homme et une femme avaient neuf enfants. L'homme était bûcheron. Il dit un jour : « Je « m'en vais faire de la bûche et gagner de l'argent « pour me faire médecin. » La femme ne voulut pas le laisser partir. Il eut un autre enfant : « Et comment

« sé digount ? » Toumbènt d'accord dé l'apéra **Dètzièmo.**

L'hômi digout : « Aquésté, lou bôli pas gouarda : « m'én bâou cérca un hômi justé én dé l'y da à hillô. » Passèt déns un grand bos : aqui troubèt un **Moussu** et l'y digout : « Adichats, Moussu ! » — « Adîou **Bernat**, l'y réspounout lou Moussu. » Et lou **Bérnat** s'éstounèt qué lou Moussu lou counéchoussé : « **An** « bas dounc, Bérnat, l'y digout lou Moussu ! » — « Qu'ém bâou cérca un hômi justé én dé l'y da **moun** « maynatjié à hîllô. » — « **Mé** bos à jou qué souy **lou** « diablé, l'y réspounout lou Moussu ? » Lou **diablé** ! « réspounout lou Bérnat, té boy pas ! »

Tournèt marcha : troubèt un aouté Moussu. « Adi- « chats, Moussu, l'y digout : » — « Adîou, Bérnat, **l'y** « digout lou Moussu. » Et lou Bernat s'éstounèt d'ésta counéchut. « Et oun bas-tu dounc, praoubé Bérnat, **l'y** « digout lou Moussu ? — Qu'èm bâou cérca un hômi « justé én dé l'y da moun maynatjié à hillô. » — « Ém « bos à jou qué souy lou Boun Dîou, l'y digout lou « Moussu. » — « Qu'ém'sémblo, moun Dîou, én moun « pétit esprit, étz'én démandi bién éscûso, qué décha « lous biéils én aquésté moundé et tira lous jouéns « coumo hêts, n'és pas disomént justé ! »

Tournèt marcha lou praoubé Bérnat ; troubèt un hômi : « Adichats l'hômi, sé digout Bérnat : — « Adîou, « Bérnat, sé digout l'hômi. » Et lou Bérnat s'éstounèt d'ésta ta bién counéchut : « Et an t'és bas dounc, sé « digout l'hômi ? » — « Qu'ém'bàou cérca un hômi

« allons-nous l'appeler, se dirent-ils ? » Ils convinrent de l'appeler Dixième.

Et l'homme dit : « Celui-ci je ne veux pas le garder : « je m'en vais chercher un homme juste pour le lui « donner comme filleul. » Il passa dans un grand bois : « là il trouva un Monsieur et il lui dit : « Bonjour, « Monsieur. » — « Adieu, Bernard, lui répondit le « Monsieur. » Et Bernard s'étonna que le Monsieur le connut : « Où vas-tu donc, Bernard, lui dit le Mon- « sieur ? » — « Je m'en vais chercher un homme juste « pour lui donner mon enfant à tenir au baptême. » — « Me veux-tu moi qui suis le diable, lui répondit « le Monsieur ? — « Le diable, lui répondit Bernard, je « ne te veux pas ! »

Il continua de marcher ; il trouva un autre Monsieur : « Bonjour, Monsieur, lui dit-il. » — « Adieu, « Bernard, lui dit le Monsieur. » Et Bernard s'étonna d'être connu : « Et où vas-tu donc, pauvre Bernard, « lui dit le Monsieur ? » — « Je vais chercher un « homme juste pour lui donner mon enfant Dixième « comme filleul. » — « Me veux-tu, moi qui suis le Bon « Dieu, lui dit le Monsieur ? » — « Il me semble, mon « Dieu, en mon faible esprit, je vous en demande bien « excuse, que laisser les vieux en ce monde et retirer « les jeunes comme vous faites, n'est pas franchement « juste ! »

Il marcha encore le pauvre Bernard ; il trouva un homme : « Bonjour l'homme, dit Bernard. » — « Adieu « Bernard, lui dit l'homme. » Et Bernard s'étonna encore d'être si bien connu. « Et où vas-tu donc, lui « dit l'homme. » — « Je m'en vais chercher un homme

« justé én dé l'y da lou mén maynatjié à hillô. » — « Ém' bos à jou qué souy la Mort?» — « O, digout lou « Bérnat, té boy à tu, prâmo qu'ès justo. » La Mort sé préngout lou maynatjié quand l'âout téngut à la glèyso, sé l'émpourtèt à souo et digout âou Bernat : « Ou tournéras bésé déns dèts ans. »

Aou cap dous déts ans lou Bérnat partiscout bésé lou drollé. Lous troubèt qué bréspéjèount. Quand la Mort âout bréspéjat digout âou drollé : « Aquét hômi « qu'és toun pay; toco-l'y dé man, émbrasso-lou. » Lou maynatjié émbrassèt soun pay, et quand lou Bérnat âout bréspéjat démandèt à la Mort dé bésita las crampos dou castèt, prâmo qué l'y at aouèouo proumés. Lou hascount passa déns un grand colidor qué miêouo à las crampos. Aou houns d'équét colidor n'y aouê ûo pétito draoubîdo. Lou Bérnat l'espièt et digout à la Mort : « Et aquésto crampo mé la hès pas « bésita? » — « Nou, l'y digout la Mort, prâmo qué « t'én sabéré mâou! » — La boy bésita, digout lou « Bérnat! » — « Bésito-lo, l'y digout la Mort, mais né « séras âou répéntit! »

Lou Bérnat éntrèt déns la crampo et la troubèt plého dé candèlos abitâdos. Y aouê ûo candéléto abitâdo tabé qu'èro prèsqué touto burlâdo : « Bésos « aquéro candèlo qué ba ésta counsumîdo, digout la « Mort; aquéro qu'és la touo. » — « Ah! praoubé dé « jou, digout lou Bérnat à la Mort, mé bas pas da lou « témps dé disé quaouqué Pater? Et dé qui és aquésto « bèro candèlo qué bènt dé s'abita? » — « Aquéro « qu'és la dé toun hil, lou mén hillô. » — « Labéts, sé « digout, coupo n'én ént'aquéro un bèt tros én d'ou

« juste pour lui donner mon enfant à tenir au bap-
« tême. » — « Me veux-tu moi qui suis la Mort? » —
« Oui, lui dit Bernard, je te veux toi parce que tu es
« juste. » La Mort prit donc l'enfant quand elle l'eût
tenu à l'église, l'emporta chez elle et dit à Bernard :
« Tu reviendras le voir dans dix ans. »

Au bout des dix ans Bernard partit pour voir l'enfant. Il les trouva qui dînaient. Quand la Mort eût dîné elle dit à l'enfant : « Cet homme est ton père,
« donne-lui ta main, embrasse-le. » L'enfant embrassa
« son père et quand Bernard eut mangé un morceau
il demanda à la Mort de visiter les chambres de son château parce qu'elle le lui avait promis. Alors on le fit passer dans un grand corridor qui desservait les chambres. Au fond de ce corridor il y avait une petite pièce un peu ouverte. Bernard la regarda et dit à la Mort : « Et cette chambre tu ne me la fais pas visiter?»
— « Non, lui dit la Mort, parce que tu t'en trouverais
« mal ! » — « Je veux la visiter, lui dit Bernard ! »
— « Visite-la, lui dit la Mort, mais tu en auras du
« repentir ! »

Bernard entra dans la chambre et la trouva pleine de chandelles allumées. Il y avait une petite chandelle allumée aussi presque toute brûlée : « Tu vois cette
« chandelle qui va être consumée, dit la Mort, celle-là
» est la tienne. » — « Ah ! pauvre de moi, dit alors
« Bernard à la Mort, tu ne vas pas me donner le temps
« de dire quelque Pater? Et de qui est cette belle
« chandelle qui vient de s'allumer? » — « Celle-là
« est celle de ton fils, mon filleul. » — « Alors, dit-il,
« coupes-en à celle-là un beau morceau pour le rap-

« souda à la mîo. » — « Tu qu'as réprouchat âou « Boun Dîou dé n'ésta pas justé prâmo qu'ém hazèouo « préngué la jouénésso, ém bènguos démanda îo cou- « quinérîo ! » — « Es bien bray, digout lou Bérnat, « mais labéts dècho mé disé lou Pater. » — At boli « bién, l'y digout la Mort, té bailli lou témps dé disé « un Pater. » — « Labéts, digout lou Bérnat, y bâou « bouta témps én d'ou disé ! » Quittèt aqui la Mort et s'angout hèzé mètjié aouaillayré : sé croumpèt un attalatjié, sé préngout un couchè én dé bésita sous malâous.

Baqui qu'un jour sus un camin, lous chibâous boulount pas passa. Lou couchè poudèouo pas lous tira dé su la plaço ; lou Bérnat déscéndout dé la boituro én dé bésé ço qué n'èro : « Qu'és un hômi mort qu'és sou « camin, digout lou couchè ; lous chibâous n'ant « pôou. » Lou Bérnat s'approuchèt dou mort ; èro tant ahurbit dé pôou qué sans atténtioun sé boutèt à disé lou Pater. Coumo fènîouo la prièro arribét su l'hômi ; aquét hômi sou cop sé léouèt ; èro la Mort. Talèou la Mort éstèt léouâdo, talèou lou Bérnat passèt. La pôou dé la Mort hascout mouri lou praoubé Bérnat.

XLIV

LOU QUATORZÉ

Y aouê un cop un hômi et sa hémno dam un bèt droulat qué s'apérèouo lou Quatorzé prâmo qu'aouêouo

« porter à la mienne ! » — « Toi qui as reproché au « Bon Dieu de n'être pas juste parce qu'il me faisait « prendre les jeunes âmes tu viens me demander une « mauvaise action ? » — « C'est bien vrai, dit Bernard, « mais alors laisse-moi dire le Pater ! » — « Je le veux « bien, lui dit la Mort, je te donne le temps de dire un « Pater. » — « Eh bien ! dit Bernard, je vais y mettre « le temps pour le dire ! » Il laissa là la Mort et l'enfant et alla se faire médecin rebouteux. Il acheta un bel attelage, prit un cocher pour visiter ses malades.

Voilà qu'un jour sur un chemin ses chevaux ne voulurent pas avancer. Le cocher ne pouvait pas les tirer de cette place : Bernard descendit de la voiture pour aller voir ce qui en était : « C'est un homme mort « qui est sur le chemin, dit le cocher ; les chevaux en « ont peur. » Bernard s'approcha du mort : il était si tremblant de peur que sans attention il se mit à dire le Pater. Comme il finissait la prière il arrivait à l'homme ; cet homme aussitôt se leva : c'était la Mort. Aussitôt la Mort fut levée, aussitôt Bernard trépassa. La peur de la Mort fit mourir le pauvre Bernard.

XLIV

QUATORZE

Il y avait une fois un homme et une femme avec un beau garçon qu'on appelait Quatorze parce qu'il avait

poupat quatorzé ans. Soun péou èro bién loung, et disèouont aquét droulat dous mê forts. Un jour digout à sa may : « M'én bâou âous blats et aprèts ém boy « louga baylét. »

En passant catbat lou bos troubèt un dé sous amics : « Et d'an bènguos, l'y digout lou Quatorzé ? » — « Lou « Mèsté et jou soum pas éstat d'accord, l'y digout « l'aouté ; âm hèyt dûos parts ; jou qué mé trobi aoujé « la part dé déhôro. »

Lou Quatorzé y angout : « Adichats, Moussu, l'y « digout ; n'âts pas bésouin dé nat ségayré ? » — « Si, l'y digout lou Mèsté, m'én câou un. »

Lou Quatorzé s'én ba séga : séguèt, batout, hascout tout déns un jour. « Hêts-mé la mîo part, Moussu, sé « digout âou Mèsté, bâou cérca un sac. » S'én angout à soûo, et hascout un sac dam dus linços. L'y pléhènt aquét grand sac, l'angout pourta à sa may.

Tournèt âou Moussu et sé louguèt. « Moussu, digout « lou Quatorzé, mé logui dam bous ; sé n'êts pas « countént dé jou mé tirérats la risclo, et sé jou souy « pas countént dé bous, étz'é la tirérèy. Labéts, « Moussu, qu'ém' câou disé ço qu'èy à hèzé dé mèy « préssat. » — « Y a ûo garéno à ésclâri, l'y digout lou « Moussu, aqui la déstrâou. » — « Aquéro déstrâou, « Moussu ! Qué bôts qué hèsqui d'équét amandént ? Sé « bôts én harèy hèzé ûo à ma pourtâdo. » Angout chou hâou : « Hêts-mé io déstrâou, digout âou hâou, « qué aougué un tail coumo ûo rôdo dé carréto. » Lou hâou boutèt trés jours én dé hâ aquéro déstrâou. Lou

têté quatorze ans. Ses cheveux étaient bien longs, et on disait que ce garçon était des plus forts. Un jour il dit à sa mère : « Je m'en vais aux blés et après je veux « me louer domestique. »

En traversant le bois il trouva un de ses amis : « Et d'où viens-tu, lui dit Quatorze? » — « Le Maître « et moi n'avons pas été d'accord, lui dit l'autre : « nous avons fait deux parts, je me trouve avoir la « part de dehors. »

Quatorze y alla : « Bonjour, Monsieur, lui dit-il ; « vous n'avez besoin d'aucun moissonneur? » — « Si, « lui dit le Maître, il m'en faut un. »

Quatorze va couper le blé : il coupa, battit, fit tout le travail dans un même jour. « Faites-moi ma part, « Monsieur, dit-il au Maître, je m'en vais chercher un « sac. » Il alla chez lui, et fit un sac avec deux draps de lit. On lui remplit ce grand sac, il alla le porter à sa mère.

Il revint au Monsieur et se loua. — « Monsieur, dit « Quatorze, je me loue avec vous ; si vous n'êtes pas « content de moi vous vous débarrasserez du danger « de m'avoir, et si je ne suis pas content de vous je « m'en débarrasserai. Dès lors, Monsieur, il faut me « dire ce que j'ai à faire de plus pressé. » — « Il y a « une garenne à nettoyer, lui dit le Monsieur, voilà la « hâche. » — « Cette hâche, Monsieur, que voulez-vous « que je fasse de cet outil ? Si vous voulez, j'en ferai « faire une à ma portée. » Il s'en alla chez le forgeron : « Faites-moi une hâche, dit-il au forgeron, qui ait un « tranchant grand comme une roue de charrette. » Le

Quatorzé la déchèt déns la basso-cour. Quand béygout la déstrâou lou Moussu s'ésglazièt : « Et qué bos hâ « d'èquét amandént, l'y digout lou Moussu ? » — « Moussu, digout lou Quatorzé, m'ou câou atàou sé « bôts qué trabailli. » — « Câou ana âou bos, digout « lou Moussu, én dé qué bésqués lou trabail. » Et quand éstènt déns la Garéno l'y digout d'ésclari, dé coupa lous tors et dé décha lous dréts. « En tout m'éntourna, « digout lou Quatorzé, porti pas nat hagot ? » — « Porto toutjiours », l'y digout lou Moussu én s'én anant.

Lou Quatorzé dou prumè pic dé déstrâou coupèt tout à bèt tail, carpous, cassous, rêchos, ouloums. Déchèt un cassouat qué l'y sérbiscout d'éndorto én dé liga lou hagot.

Aquét hagot èro ta bèt qu'à l'éntrâdo dou castèt lou Quatorzé poudèouo pas passa. Sans pourta nâdo attén-tioun éntrèt déns la cour ; pourtâou, banquéto, tout séguiscout ; éstatuyos, pots dé flous, at ésbrigaillèt tout : « Malérous, cridèt lou Moussu, et m'at coupos « tout ! » -- « Ets pas atâou countént, Moussu ? l'y « digout l'aouté ; n'és pas prou bèt aquét hagot ? » — « Bos pas qué sîi countént, digout lou Mèsté ? N'y a « pas nat baylét coumo tu én d'at coupa tout ! » Lou Mèsté èro créntîou dou baylét déouant aquét ourbâri.

« Y a lou grand prat à dailla, digout lou Mèsté un « aouté cop ; coumo a plaouut y aniras soulét. » Lou Quatorzé y angout. Quand la gouyo l'y pourtèt lou déjuna ou troubèt qué jasèouo ; at digout âou Moussu ; à dèts hôros ni mèy à mijour n'aouê pas éncouèro hèyt arré. Labéts lou Moussu digout à la gouyo : « Sé

forgeron mit trois jours pour faire cette hâche. Quatorze la laissa dans la basse-cour. Quand il vit la hâche le Monsieur s'exclama : « Et que veux-tu faire de « cet outil, lui dit le Monsieur ? » — « Monsieur, lui « répondit Quatorze, il me le faut ainsi si vous voulez « que je travaille ! » — « Il faut aller au bois, dit « Monsieur, pour voir le travail. » Et quand ils furent dans la Garenne le Maître lui dit de l'éclaircir, de couper les tordus et de laisser les droits. « Et à mon « retour, dit Quatorze, je ne porte pas de fagot ? » — « Porte toujours, lui dit le Monsieur en s'en allant.

Quatorze du premier coup de hâche coupa tout à l'avenant, charmes, chênes, frênes, ormeaux. Il laissa un petit chêne qui lui servit de lien pour lier le fagot.

Ce fagot était si gros qu'à l'entrée du château Quatorze ne pouvait pas passer. Sans y prendre garde il entra dans la cour ; portail, banquette, tout suivit ; les statues, les pots de fleurs, il brisa tout : « Malheu- « reux, cria le Monsieur, et tu me coupes tout ! » — « Vous n'êtes pas ainsi content, Monsieur ? lui dit « l'autre ; il n'est pas assez beau ce fagot ? » — « Tu « ne veux pas que je sois content, dit le Maître ? Il n'y « a pas de valet comme toi pour tout briser ! » Le Maître redoutait le domestique devant un tel désordre.

« Il y a le grand pré à faucher, dit le Maître une « autre fois ; comme il a plu tu iras seul. » Quatorze y alla. Quand la servante lui porta à déjeûner elle le trouva couché : elle le dit au Monsieur ; à dix heures et à midi il n'avait encore rien fait. Le Monsieur dit à la servante : « Si à quatre heures il n'a pas fauché tu

« à quouaté hôros n'a pas daillat l'y diras d'ém· « bêngué parla. » A quouaté hôros jasèoûo éncouêro : « Lou Moussu qu'a dus mots à tz'é disé, l'y digout la « gouyo. » — « Boutats-bous déouant, l'y réspounout « lou Quatorzé. » S'én ba âou mièy dou prat; d'un cop dé daillo l'hèrbo éstèt daillâdo. Quatorzé éntrèt déns la basso-cour commo la gouyo cridèouo âou Moussu : « Lou baylét nou hê pas qué jasé. » — « Lou prat és « daillat, Moussu, digout ét ! » Lou Moussu y angout, lou prat èro daillat, et bién daillat.

Lou Moussu sabê pas coumo sé déhâ dou Quatorzé. « Coumandats-l'y dé cura lou putch, l'y digout lou « mouliè, et quand séra âou houns dénbiats-l'y pér « déssus io bèro pèyro. » Atâou hascout ; mais quand la pèyro toumbèt : « Qué hêts pér là-hâout, s'ous y « cridèt, qu'ém' pléhots lou putch dé houéillos ? » N'aouê nat mâou. « Miats-m'ou âou moulin, digout âou « Moussu lou mouliè. » S'én angount âou moulin, lou Moussu à chibâou, la daouno sus un asou, lou Quatorzé et la démayzèlo dé pê. Déns un prat la démayzèlo boulout ésquillots. Lou Quatorzé gâho l'asou pér la couéto et lou jitto su l'ésquilloutè. La daouno toumbo, la maynâdo plouro én bésént sa mèro touto désanâdo. « Malérous, digout lou Moussu, et « qu'as hèyt ? » — « Ets pas countént, Moussu, digout « ét ? » — « As hêyt boula l'asou et Madâmo, digout « lou Moussu, et bos pas qué sîi countént ? » Pénsèouo à sé déhâ d'ét âou moulin.

Aou moulin coumo lou Quatorzé éspièouo las môlos, lou mouliè anèouo l'y poussa pér déguéns quand lou Quatorzé s'arrébirèt, et jittèt lou moulié déns l'arrou-

« lui diras de venir me parler. » A quatre heures il était encore couché : « Le Monsieur a deux mots à vous « dire, lui dit la servante. » — « Mettez-vous devant, « lui répondit Quatorze. » Il va au milieu du pré, d'un coup de faux l'herbe fut fauchée. Quatorze entra dans la basse-cour comme la servante criait au Monsieur : « Le domestique ne fait que dormir. » — « Le pré est « fauché, Monsieur, dit-il. » Le Monsieur y alla, le pré était fauché et bien fauché.

Le Monsieur ne savait pas comment se défaire de Quatorze : « Commandez-lui de curer le puits, lui dit le « meunier, et quand il sera au fond jetez sur « lui une belle pierre. » Ainsi fit-il ; mais quand la pierre tomba : « Que faites-vous là-haut, leur « cria-t-il, vous remplissez le puits de feuilles? » Il n'avait aucun mal.

« Menez-le moi au moulin, dit le meunier au Mon- « sieur. » Ils allèrent au moulin, le Monsieur à cheval, la dame sur un âne, Quatorze et la demoiselle à pied. Dans un pré la demoiselle voulut des noix. Quatorze prend l'âne par la queue et le jette sur le noyer. La dame tombe, l'enfant pleure en voyant sa mère tout en désordre. « Malheureux, dit le Monsieur, et qu'as-tu « fait ? » — « Vous n'êtes pas content, Monsieur, dit- « il ? » — « Tu as fait voler l'âne et Madame, dit le « Monsieur, et tu ne veux pas que je sois content ? ». Il pensait s'en débarrasser au moulin.

Au moulin comme Quatorze regardait les meules, le meunier allait l'y précipiter lorsque Quatorze se retourna et jeta le meunier dans la meule où il fut

dét oun s'ésbrigaillèt. » Qu'as hèyt, malérous, cridèt « lou Moussu ? » — « Ets pas countént, Moussu, sé « l'y cridèt ? » — « Si, réspounout l'aouté ahurbit dé « pôou. »

S'éntournènt âou castèt : « Ats quaouqué trabail à « mé coumanda, Moussu, digout lou Quatorzé ? » — « Y a to létro à pourta, l'y digout lou Moussu : té « prénguéras lou chibâou dount boudras; lou hèsqués « pas galoupa, prâmo qué suzéré et sé gahéré mâou.» Lou Quatorzé à l'éscudérîo sé préngout la mê bèro bèsti. Arribat âou bos sé coupèt un barrot, én dé hâ galoupa lou chibâou.

Aou rétour, Quatorzé digout âou chibâou : « Ès éstat « brabé; m'as biên pourtat én d'ana; én dé tourna « câou qué té porti. » Et s'ou carguèt sû l'ésquîo. « Quatorzé, l'y digout lou Moussu, n'as pas hèyt ga- « loupa lou chibâou?» — « Qu'és âou countro, Moussu, « sé l'y réspounout, jou qué l'èy pourtat su l'ésquîo. »

« Y a pas ré mèy à hèzé, Moussu, digout lou Qua- « torzé ? » — « Si, l'y réspounout la daouno, câou ana « cérca l'Aousèt. » Quatorzé partiscout sou cop én d'ana à l'infèr cérca lou diablé; ou gahèt, s'ou car- guèt su l'ésquîo et s'éntournèt.

A l'arribâdo la daouno èro ént'âou saloun à brés- péja : « Aqui qué l'âts, sé l'y dits lou Quatorzé ! » La daouno sé boulout arrébira ; mais quand béygout l'Aousèt su l'ésquîo dou Qatorzé : « Tirats-mé aquét aoujâmi d'éci, sé cridèouo ! » — « Madâmo, l'y disèouo « lou Quatorzé, bous-mêmos qué mé l'aouèots déman- « dat ! » — « Ou boy pas déguén, cridèouo éro, tirats-

broyé: « Qu'as-tu fait, malheureux, cria le Monsieur ? » — « Vous n'êtes pas content, Monsieur, lui cria-t-il ? » — « Si, répondit l'autre mort de peur. »

Ils revinrent au château : « Vous avez quelque tra- « vail à me commander, Monsieur, dit Quatorze ? » — « Il y a une lettre à porter, lui dit le Monsieur. Tu « prendras le cheval que tu voudras ; ne le fais pas « galoper, parce qu'il suerait et prendrait mal. » Quatorze à l'écurie prit la plus belle bête. Arrivé au bois il coupa un bâton pour faire galoper le cheval.

Au retour Quatorze dit au cheval : « Tu as été bien « vaillant, tu m'as bien porté à l'aller : au retour il « faut que je te porte. » Et il le chargea sur le dos : « Quatorze, lui dit le Monsieur, tu n'as pas fait galoper « le cheval ? » — « C'est le contraire, Monsieur, lui « répondit-il, c'est moi qui l'ai porté sur mon dos. »

« N'y a-t-il plus rien à faire, Monsieur, dit alors « Quatorze ? » — « Si, lui répondit la dame par mo- « querie, il faut aller chercher l'*Oiseau*. » Quatorze partit aussitôt pour aller à l'Enfer chercher le diable. Il le prit, le mit sur son dos, et il s'en revint.

A l'arrivée la dame était à la salle à manger : « Vous « le voilà, lui dit Quatorze. » La dame voulut se retourner ; mais quand elle vit l'affreux *Oiseau* sur le dos de Quatorze : « Tirez-moi cette laide bête de de- « vant, criait-elle ! » — « Madame, lui disait Quatorze, « vous-même me l'aviez demandé ! » — « Je ne le veux « pas dans la maison, criait-elle, tirez-le de par ici ! »

« lou. » Lou Quatorzé ou pourtèt âou mièy dou paillè : ou hascout bluha.

La dâouno digout âou Moussu dé sé déhâ dou Quatorzé : labéts sans s'ésmali sé hascout paga la séoutâdo et pourtèt l'argént à sa may.

XLV

LOU BOUN DIOU, SÈNT PIÈRRÈ, LOU SOURDAT

Un cop, un sourdat féniant sé boutèt courrâou aprêts dus counjièts. Ahâmat minjièouo arrâbos déns un arraba, las pélèouo, né hazé pèrdé quand béngout aqui lou Boun Dîou sans sé hâ counéché : « A ço qué « parèch, l'y digout lou Boun Dîou, aymos lous naps « bién pélats ! Lou fouail és boun tabé ! » — « M'apas- « tûri dé ço qué trobi, digout lou sourdat ; y a ouèyt « jours qué n'èy pas pan. » — « Ent'aquét maysouét, « l'y digout lou Boun Dîou, troubéras un ancièn, té « bailléra pan. » L'ancièn èro sént Pièrré. Baillèt âou sourdat la mitat d'un croustét : lou sourdat n'âout pér un mos : « As déjà hèyt? l'y digout lou Boun Dîou. » — « N'âoussi mèy, digout l'aouté! És ardits qu'ém « cadré ! » — « Torno trouba l'ancièn, digout lou Boun « Dîou, t'én bailléra. » — « Gaousi pas, sé l'y réspou- « nout, m'apéréré fèniant. » — « Ba lèou, l'y digout lou « Boun Dîou. » Sént Pièrré l'y dèt dus ardits. »

Lou sourdat démandèt âou Boun Dîou d'ous quitta pas. Troubènt un moutouê. Lou sourdat lliâou coumo

Quatorze le porta au milieu de la meule de paille et le fit brûler.

La dame pria le Monsieur de se défaire de Quatorze : alors lui, sans se fâcher, se fit payer son gage et porta l'argent à sa mère.

XLV

LE BON DIEU, SAINT PIERRE, LE SOLDAT

Un jour, un soldat paresseux se fit vagabond après deux congés. Mort de faim il mangeait des raves dans un champ, il les pelait; en faisait perdre, lorsque vint le Bon Dieu sans se faire connaître : « A ce qu'il paraît, « lui dit le Bon Dieu, tu aimes les navets bien pelés ! « Le feuillage est bon aussi ! » — « Je me nourris de ce « que je trouve, dit le soldat ; il y a huit jours que je « pas de pain. » — « A cette cabane, lui dit le Bon Dieu, tu trouveras un ancien, il te donnera du pain. » L'ancien était Saint Pierre. Il donna au soldat la moitié d'un petit morceau : le soldat en eut pour une bouchée : « Tu as déjà fait ? lui dit le Bon Dieu ! » — « En « eussé-je davantage, dit l'autre ! c'est de l'argent qu'il me faudrait ! » — « Vas encore trouver l'ancien, dit le « Bon Dieu, il t'en donnera. » — « Je n'ose pas, répon- « dit-il, il m'appellerait fainéant. » — « Va vite, dit le « Bon Dieu. » Saint Pierre lui donna deux liards.

Le soldat demanda au Bon Dieu de ne pas les quitter. Ils trouvèrent un moutonnier. Le soldat goulu comme

un féniant, parlét dou lérét qué l'y hazènt aquéts moutous, ta bouno car : « Démando-né un âou moutouê, « digout lou Boun Dîou. » — « Gaousi pas, digout ét, « m'apérèssé pas féniant ! » — « Démando toutjiours, « l'y digout lou Boun Dîou. » At hascout et lou moutouê l'y digout dé s'ou prénguć. Sé caousiscout lou mê bèt.

L'âout lèou sannat, pélat et éscartiérat : én d'éco n'éstèt pas féniant. Sans lou décha affrédi sé boutèt lous aragnous su las brasos et s'ous minjièt.

Quand lou moutoun éstèt couèyt : « Aquét moutoun, « digout âou sourdat lou Boun Dîou, n'aouê pas ara- « gnous ?» — « Oh ! nani, réspounout l'affrountayré. » — « Béyram aco mê tard, digout lou Boun Dîou. »

S'én angount déns io bilo. Enténount souna io agounîo : « Quaouqué praoubas suzo la mort, digout sént Pierré. » — « Ou câou ana gouari, digout lou Boun « Dîou. »

S'én y bant; èro io malâouso qu'anêouo passa. Lou Boun Dîou parlèt âou Moussu dé la gouari : « Tz'é « bailli un paillassoun dé pècos d'or sé mé la gouaris- « sots, digout lou Moussu. » Lou Boun Dîou sé prén- gout quaouquo gabèro dé charmént et s'émbarrèt déns la crampo. Lou sourdat éspièt pou trâou dé la sarraillo ; bît lou Boun Dîou éscahoudura la malâouso à l'éslamurâdo dou charmént et la rébiscoula. Sé pensèt qué damb'aquét ségrét dé gouari lous mê malâous èro prou riché.

Troubèt lou Moussu qué s'ésglazièouo dé sa coum- panîo rébiscoulâdo, et boulèouo dâ un paillassoun dé

un fainéant, dit l'envie que lui donnaient ces moutons, une si bonne viande : « Demandes-en un au mouton-« nier, dit le Bon Dieu. » — « Je n'ose pas, dit-il, ne « m'appela-t-il pas fainéant ! — « Demande toujours, « lui dit le Bon Dieu. » Il le fit et le moutonnier lui dit de le prendre. Il choisit le plus beau.

Il l'eut bientôt saigné, pelé et écartelé ; pour cela il n'était pas fainéant. Sans le laisser refroidir il mit les rognons sur les charbons et les mangea.

Quand le mouton fut cuit : « Ce mouton, dit au sol-« dat le Bon Dieu, n'avait pas de rognons ? » — « Oh ! « non, répondit le menteur. » — « Nous verrons cela « plus tard, dit le Bon Dieu. »

Ils allèrent dans une ville. Ils entendirent sonner une agonie : « Quelque malheureux sue la mort, dit « saint Pierre. » — « Il faut aller le guérir, dit le Bon « Dieu. »

Ils y vont; c'était une malade qui trépassait. Le Bon Dieu parla au chef de la maison de la guérir. « Je vous « donne un baquet de pièces d'or si vous la guérissez, « dit le Monsieur. » Le Bon Dieu prit quelque javelle de sarment et s'enferma dans la chambre. Le soldat regarda par la serrure : il vit le Bon Dieu réchauffer la malade à la flamme du sarment et la ranimer. Il pensa qu'avec ce secret de guérir les plus malades il était assez riche.

Il trouva le Monsieur qui s'extasiait de sa compagne ressuscitée, et voulait donner un baquet de pièces d'or

pècos d'or âou Boun-Dîou qué boulout pas arré : « Prénguèts-lous âou méns én dé jou ta praoubé, cri- « dèt lou sourdat ! » Mais lou Moussu l'éscoutèt pas.

En s'éntournant rounèouo : « Coumo aco, l'y digout « lou Boun Dîou, lou moutoun n'aouê pas aragnous ? » — « Ous y èy pas sabut trouba, digout lou sourdat. » « Bèyram aco mê tard, l'y digout lou Boun Dîou. »

Tournènt arriba én ûo bilo, et tournènt enténé souna io agounîo. Lou sourdat digout pas arré, mais sé pénsèt qué saouré hèzé d'équéro agounîo soun proufit. Quittèt lou Boun Dîou et sént Pièrré én d'ana s'éntér- rouga d'équét malâou. Ou troubèt et angout sé pré- sénta én d'ou gouari : « S'ou gouarrissots, l'y digount, « étz'é dounéram un quouart dé pèços d'or. » — « Etz'at « proumètti, sé réspounout ; dats-mé quaouquo ga- « bèro dé charmént, et déchats-mé soulét dam lou « malâou. »

Bé hascout coumo aouê bis hêzé, birouléjèt lou praoubé infirmé, ou tuèouo qué mèy. Lou pay raou- jous parlèouo dé l'éspatharna quand lou Boun Dîou arribèt dam Sént Pièrré én dé gouari lou malâou ; mais boulout pas nâdo récoumpénso. « Et jou qu'ous « prénguéri ta bien, disèouo lou sourdat ! » — « Lous « aouras pas, tu, digout lou Moussu. »

Quand âount quittat lou castèt, sé digout lou Boun Dîou âou sourdat : « Coumo aco, lou moutoun n'aouê « pas aragnous ? » — « Pér moun âmo, n'aouê pas, sé « tournèt disé ! » — « Béyram aco, sé l'y tournèt disé « lou Boun Dîou. »

Quand âount marchat bèt témps sé troubèt ûo grand

au Bon Dieu qui ne voulut rien : « Prenez-les au moins « pour moi si pauvre, cria le soldat ! » Mais le Monsieur ne l'écouta pas.

En revenant il murmurait : « Ainsi donc, lui dit le « Bon Dieu, le mouton n'avait pas de rognons ? » — « Je n'ai pas su les lui trouver, dit le soldat. » — «Nous « verrons cela plus tard, lui dit le Bon Dieu. »

Ils arrivèrent à une autre ville, et ils entendirent encore sonner une agonie. Le soldat ne dit rien, mais il pensa qu'il saurait faire de cette agonie son profit. Il quitta le Bon Dieu et Saint Pierre pour aller s'informer de ce malade. Il le trouva, et il alla proposer de le guérir : « Si vous le guérissez, lui dit-on, nous vous « donnerons un quart de pièces d'or. » — « Je vous le « promets, répondit-il, donnez-moi quelques javelles « de sarment, et laissez-moi seul avec le malade. »

Il fit bien comme il avait vu faire, il retourna le pauvre malade, il le tuait davantage. Le père furieux parlait de le tuer quand le Bon Dieu arriva avec Saint Pierre pour guérir le malade ; mais il ne voulut pas de récompense. « Et moi je la prendrais si bien, disait le « soldat ! » — « Tu ne les auras pas, toi, dit le Mon« sieur. »

Quand ils eurent quitté le château, le Bon Dieu dit au soldat : « Ainsi le mouton n'avait pas de rognons ? » « Par mon âme, il n'en avait pas, dit-il encore ! » — « Nous verrons cela, lui dit une fois de plus le Bon « Dieu. »

Quand ils eurent marché longtemps ils trouvèrent

ayguo à passa : l'ayguo èro briouénto, l'arrîou prégount. Lou Boun Dîou et Sént Pièrré passènt âou tréouès dé l'ayguo coumo s'èro éstâdo un camin. Lou sourdat ous boulout ségui, mais l'ayguo lou trahit et couméncèou dé trop béoué quand lou Boun Dîou l'y digout ; « Praoubé sourdat, digo-mé sé lou moutoun « aouê aragnous, té tirérèy dou périmént ! » — « Ous « èy pas bis», sé digout grimaçous én réjittant l'ayguo « pou nas et pér la bouco. » — « Béyram aco tout âro, « l'y digout lou Boun Dîou. »

Aou sourti dé quéro ayguo lou sourdat sé boutèt én un arrajot én dé séca sa péillo déglanénto. Lou Boun Dîou sé tirèt dé la béasso quaranto millo liouros et n'én hascout quaouté parts : « Baqui ta part, digout « lou Boun Dîou âou sourdat ; baci la touo, digout à « Sént Pièrré ; acéro séra la mîo : aquésto séra én d'ou « qu'ém dira la bértat sous aragnous dou moutoun : » — « Pér quéro luts et pér moun âmo, cridèt labéts lou « sourdat, aquésté cop méntissi pas, lou moutoun « aouêo lous aragnous, et m'ous èy minjiats. » — « B'at « disèoui jou, sourdat, qué saouri la bértat, l'y digout « lou Boun Dîou én tout l'y dâ las dêts millo liouros : « ba-t'én âro damb'aquéro soumo, et sé bos aoujé « turto siés pas féniant, gourmand ni mantur. »

un torrent à passer ; l'eau avait du courant, le lit était profond. Le Bon Dieu et saint Pierre passèrent au travers de l'eau comme si elle avait été un chemin. Le soldat les voulut suivre, mais l'eau le trahit et il commençait de boire trop quand le Bon Dieu lui dit : « Pauvre soldat, dis-moi si le mouton avait des rognons, « je te tirerai de la fondrière. » — « Je ne les ai pas « vus, » lui cria-t-il grimaçant et rejetant l'eau par le nez et par la bouche. — « Nous verrons cela tout à « l'heure, lui dit le Bon Dieu. »

Au sortir de cette eau le soldat se mit à une exposition pour sécher son vêtement dégouttant. Le Bon Dieu tira de sa besace quarante mille livres dont il fit quatre parts : « Voilà ta part, dit le Bon Dieu au sol« dat ; voici la tienne, dit-il à saint Pierre ; celle-ci « sera la mienne ; cette part sera pour celui qui dira « la vérité sur les rognons du mouton. » — « Par cette « lumière et par mon âme, s'écria alors le soldat, « cette fois je ne mens pas : le mouton avait les ro« gnons, et je les ai mangés. » — « Je te disais bien, « soldat, que je saurais la vérité, lui dit le Bon Dieu « en lui donnant les dix mille livres ; va-t'en à présent « avec cette somme, et si tu veux prospérer, ne sois « pas fainéant, gourmand ni menteur.

XLVI

A L'ESPUGUÉT

Un cop dus hômis s'ajagount à l'Espuguét énta Tustèm. Pér déouant éts èro un os dé cap dé béstia tout curat. Un d'équéts hômis s'adroumiscout : l'aouté èro aqui ajagut et déchidat.

L'aouté quand sé déchidèt digout : « Eri déns ùo grand'sallo qu'aouê frinèstos grânos coumo pourtâous dé glèyzo. » — « Eros déns aquét cap, digout l'aouté : « t'éspièoui ; la mort pègo m'a hèyt éstrémbli quand « aquét cap s'és boulégat coumo bîou : a fénit quand « t'ès déchidat ; toun ésprit s'èro ésgarat déns quét « os. »

L'aouté s'adroumiscout. Lou qu'aouê droumit béillèt én d'éspia sé nou haré pas coumo l'y at aouê countat. Lou cap sé bouléguèt ; lou camarâdo d'éscopomént saoutèt sus ét, dam las mas né barrèt lous trâous : lou camarâdo sé déchidèt plus, éstèt mort.

XLVI

A L'ESPUGUET

Une fois deux hommes se couchèrent à l'Espuguét, près Tustém. Devant eux était un os de tête de bétail vidée. Un des deux hommes s'endormit ; l'autre était là couché et réveillé.

L'autre en se réveillant dit : « J'étais dans une « grande salle qui avait des fenêtres grandes comme « un portail d'église. » — « Tu étais dans cette tête, « dit l'autre ; je te regardais : un frisson m'a saisi « quand cette tête s'est remuée comme vivante : elle a « cessé à ton réveil : ton esprit s'était égaré dans « cet os. »

L'autre s'endormit. Celui qui avait dormi veilla pour voir s'il ne ferait pas comme il lui avait raconté. La tête se remua ; le camarade de surprise sauta sur elle, avec ses mains en ferma les trous ; le camarade ne se réveilla plus, il était mort.

XLVII

LOU LOUBATÊ

Y aouê un cop âou Mounçaou dé Houaillés un Loubatê : éscounjiurèouo lous loups, ous hazê ségui coumo cagnots.

Un sé un hômi ésbarrit éntà Mounçaou béngout chou Loubatè démanda lou camin. Entrèt déns io crampo plého dé loups. Ahurbit dé pôou sabout pas qué disé. Lou Loubatè hazê cosé un moutoun : « Qué bôts, mén, « sé digout à l'hômi aqui coublat ? — « N'aoujéts pas « crénto : sount mouès, éspiats.» Lous loups amistous sé boutèouont lou cap sus ét.

« Boulèoui ana à Houaillés, digout l'hômi ; ém souy « ésbarrit : boutats-mé sou camin, si bou plaît ! » Lou Loubatè apérèt dus loups et lous y digout dé mîa l'hômi : « Quand lous bouilléts pas mèy ous y dirats : « Jà, prou !» Et labéts s'éntournérant.

L'hômi partiscout dam lous dus camarâdos sans trop s'y hiza, surtout quand bésèouo lous ouéils dous loups lugradês coumo candèlos : « Jà prou ! » s'ous y « digout éntà Houaillés. Et lous dus loups s'éntournènt âou Mounçaou.

XLVII

LE LOUVETIER

Il y avait une fois au Monceau de Houeillés un Louvetier ; il charmait les loups, les faisait suivre comme des chiens.

Un soir un homme égaré à Monceau vint chez le Louvetier demander le chemin. Il entra dans une chambre pleine de loups. Saisi par la peur, il ne sut que dire. Le Louvetier faisait cuire un mouton : « Que « voulez-vous, mon ami, dit-il à l'homme là sans « parole ? N'ayez pas peur : ils sont doux, voyez.» Les loups caressants mettaient leur tête sur lui.

« Je voulais aller à Houeillés, dit l'homme ; je me « suis égaré : mettez-moi sur le chemin, s'il vous « plaît ! » Le Louvetier appela deux loups et leur dit « de conduire l'homme. » Quand vous ne les voudrez « plus vous leur direz : « Là ! assez ! Et ils revien- « dront.»

L'homme partit avec les deux camarades sans trop s'y fier, surtout en voyant les yeux des loups étincelants comme des chandelles : « Là, assez ! leur dit-il « près de Houeillés. Et les deux loups retournèrent au Monceau.

XLVIII

LA MOUNTAGNO BÉRDO

Un cop un hômi et io hémno âount un maynatjié, lou Jean. S'én angount biatjiéja, déchènt lou Jean gouarda la boutigo d'éspécérîos qu'èro à Bourdêou. Lou Jean jouguèt, mâou mérsèt, s'at acabèt tout. Coumo èro aqui én pénsâdôs, inquièt, un éstranjiè l'y digout : « Qu'és dounc aco qu'étz' apéno ? » — « Y a, sé « digout, qué mas géns m'aouênt déchat à goubèrna « lou tinèou et la boutigo, et m'at èy tout çhiapat. » — « Aoujés pas chagrin, l'y digout l'éstranjiè : té bail- « lérèy las aouanços dé ço qu'as minjiat, à counditioun qué déns un an bèngués t'at gagna dam jou à « la mountâgno bérdo. » Atâou lou Jean réglét sous affas, et sas géns sabount pas arré.

Aou cap d'un an s'én angout à la mountâgno bérdo. Louy, louy, troubèt ûo ancièno : « M'énségnéréts pas « la mountâgno bérdo, sé l'y digout ? » — « N'èy pas « jamais aougit à parla, digout éro. » Aousérots dé passatjié qu'aouê la counéchèouont pas tapâou. L'ancièno l'énbièt à io sô mê biéillo qu'aouê un çhic mê louy.

« Èy pas jamais énténut à parla dé la mountâgno « bérdo, l'y digout l'aouto sô ; èy trés aousérots qu'ant « biatjiéjat et pouyrént n'aoujé counéchénço.

Lous aousérots la counéchèouont pas. Mais un aiglo qué counéchèouo toutos las mountâgnos s'oufriscout à mîa lou gouyat à la mountâgno bérdo.

XLVIII

LA MONTAGNE VERTE

Une fois un homme et une femme eurent un enfant, Jean. Ils s'en allèrent voyager, laissèrent Jean garder la boutique d'épiceries qui était à Bordeaux. Jean joua, dépensa follement, mangea tout. Comme il était là en pensée, inquiet, un étranger lui dit : « Qu'est-ce donc « qui vous fait de la peine? » — « Il y a, dit-il, que « mes parents m'avaient laissé la direction de la mai- « son et du magasin, et j'ai tout dévoré. » — « N'aie « pas de chagrin, lui dit l'étranger; je te donnerai les « avances de ce que tu as mangé, à condition que « dans un an tu viennes te le gagner avec moi à la « montagne verte. » Ainsi Jean régla ses affaires, et ses parents ne surent rien.

Au bout de l'an il s'en alla à la montagne verte. Loin, loin, il trouva une vieille : « Ne m'enseigneriez- « vous pas la montagne verte, lui dit-il? » — « Je n'en « ai jamais entendu parler, dit-elle. » Des oiseaux de passage qu'elle avait ne la connaissaient pas non plus. La vieille l'envoya à une sœur plus âgée qu'elle avait un peu plus loin.

« Je n'ai jamais entendu parler de la montagne « verte, lui dit l'autre sœur; j'ai trois petits oiseaux « qui ont voyagé et ils pourraient la connaître. » Les petits oiseaux ne la connaissaient pas. Mais un aigle qui connaissait toutes les montages s'offrit à conduire le jeune homme à la montagne verte.

Angount louy et troubènt io ayguo oun sé bagnèouont dûos jouénéssos qué s'aouènt déchat la péillo àou bord dé l'ayguo ; y aouê ùo péillo roso et ùo blanco : « Prénd la péillo blanco, et béyras, digout « l'aiglo àou gouyat. » Un pétit témps aprèts, coumo èront arréstats, la gouyâto béngout démanda sa péillo. Lou Jean én l'y tournant l'y démandèt d'ou mîa à la mountâgno bérdo ; « Jou qu'én souy, digout éro ; « etz'é plagni d'ana praqui oun és la damouranço dou « diablé, lou mén pay ; mais coumo êts brabé én dé « jou, étz'é birérèy la malûro. »

S'én angount à la mountâgno bérdo. « Jean, l'y « digout éro én camin, à bréspéja, quand tz'é touqué- « rèy lou pê, noinjiérats pas dé ço qu'étz'é sérbira lou « pay. » Atâou lou Jean s'émpousouèt pas.

La gouyâto l'y digout lou sé : « Aquésto nèyt tén- « guèts-bous déns la chaminèo dinc'à mièjo-nèyt ; lou « diablé hâra plaoué coutèts et sabrés sou bosté « lèy. »

La gouyâto l'y digout lou léndouman : « Aquésto « nèyt damourats àou larê dinc'à mièjo-nèyt ; lou pay « éscahoudéra lou lèy dam ayguo bourénto. »

Lou léndouman la gouyâto digout âou Jean : « Aquésto nèyt lou pay étz'é bôou trahi dam aoudous « et poudros ; damourats-bous àou larê dinc'à mièjo- « nèyt. »

Lou diablé counfus digout àou Jean : « Ba lèou àou « bos coupa lou tailladis ; câou dûos hôros, té bailli « tout lou jour. » En d'équét trabail l'y baillèt dus amandénts dé boy.

Ils allèrent loin et trouvèrent une eau où se baignaient deux jeunes filles qui avaient laissé leur robe au bord de l'eau ; il y avait une robe rose et une robe blanche : « Prends la robe blanche, et tu « verras, dit l'aigle au jeune homme. » Peu après, comme ils étaient arrêtés, la jeune fille vint demander sa robe. Jean en la lui rendant lui demanda de le conduire à la montagne verte : «Je suis de là, dit-elle : « je vous plains d'aller par là où est la demeure du « diable, mon père ; mais comme vous êtes bon pour « moi, je vous détournerai l'épreuve. »

Ils allèrent à la montagne verte : « Jean, lui dit-elle « en route, à table, quand je vous toucherai le pied, « ne mangez pas de ce que vous servira le père. » Ainsi Jean ne s'empoisonna pas.

La jeune fille lui dit le soir : « Cette nuit tenez-vous « dans la cheminée jusqu'à minuit ; le diable fera « pleuvoir des couteaux et des sabres sur votre lit.»

La jeune fille lui dit le lendemain : « Cette nuit de- « meurez au foyer jusqu'à minuit ; le père échaudera « le lit avec de l'eau bouillante. »

Le lendemain la jeune fille dit à Jean : « Cette nuit le « père veut vous tromper avec des odeurs et des « poudres : gardez le foyer jusqu'à minuit. »

Le diable confus dit à Jean : « Va vite au bois couper « le taillis : il faut deux heures, je te donne tout le « jour. » Pour ce travail il lui donna deux outils de bois.

Aou prumê pous l'amandént sé coupèt. « Souy mort, « sé digout à la Blanco qué béngout l'y pourta las « soupos ; podi pas hèzé lou trabail. » Ero s'én arrigout, et aprèts bréspéja, dam io baguéto à la man digout : « Aou mandoménd dé ma baguéto qué tout « aquét boy sîé coupat, hagoutat, apilat ! » Atâou qu'éstèt.

Lou diablé à l'arribâdo éspièt lou gouyat dé traçhio : « Douman, sè l'y digout, anguéras cura lous pésqués ; « mé hâras coumpté dous péchs ; ous boutéras arruats « én dé qué pousqui né joui. »

En d'aquét oubratjié l'y dèt io pâlo dé papê et un paloun dé cartoun. « Jou qu'at hêy atâou, l'y digout « lou diablé ; podos at hêzé tu ! » Lou Jean sagêt mêmo pas ; atténdout la Blanco.

La gouyâto à l'hôro d'ana pourta la soupo âout l'ayré aouéjâdo én dé qué sa may l'y at coumandèssé pér déspièy. Aous pésquès troubèt lou Jean ayassat. Bréspéjènt ; aprèts dinna hascout lou trabail et s'éntournènt.

Lou léndouman matin lou diablé apérèt lou Jean déouant souréil léouat et l'y digout : « Bas ana su la « mountâgno bérdo ; troubéras ûo poulo blanco dam « ûoûs d'or ; prénguéras la poulo et lous ûous, m'ous « pourtéras. Baqui ûo éscâlo dé béyré én dé mounta « su la mountâgno. »

Quand lou Jean boulout éscala, lou prumê éscaloun l'y pétèt pér débat lous pès ; atténdout lou dinna.

En d'ésta mandâdo la Blanco paréchout sé tira dé déouant âou mouménd dé parti. « An bas, Blanco, l'y

Au premier coup l'outil se coupa : « Je suis mort, « dit-il à Blanche qui vint lui porter la soupe : je ne « puis pas faire le travail. » Elle en rit, et après le repas, avec une baguette à la main elle dit : « Au com- « mandement de ma baguette que tout ce bois soit « coupé, mis en fagot, empilé ! » Ainsi fut-il.

Le diable à l'arrivée regarda le jeune homme de travers : « Demain, lui dit-il, tu iras nettoyer les « viviers ; tu prendras soin des poissons ; tu les met- « tras en rang pour que je puisse en jouir. »

Pour ce travail il lui donna une pelle en papier et une en carton : « Je le fais ainsi, lui dit le diable ; tu « peux le faire, toi aussi ! » Jean n'essaya même pas : il attendit Blanche.

La jeune fille au moment d'aller porter la soupe eut l'air ennuyée pour que sa mère le lui commandât par contradiction. Aux viviers elle trouva Jean étendu. Ils prirent le repas ; après dîner elle fit le travail et ils rentrèrent.

Le lendemain matin le diable appela Jean avant le soleil levé et lui dit : « Tu vas aller sur la montagne « verte : tu trouveras une poule blanche avec des œufs « d'or ; tu prendras la poule et les œufs ; tu me les « porteras. Voilà une échelle en verre pour monter « sur la montagne. »

Lorsque Jean voulut monter à l'échelle, le premier degré cassa sous ses pieds ; il attendit le dîner.

Pour être envoyée Blanche eut l'air de se dérober au moment de partir : « Où vas-tu, Blanche, lui cria sa

« cridèt sa may ? Couménço dé parti à la mountâgno « bérdo ! » — « Toutjiours jou, digout la maynâdo ! » — « T'at hèsqués pas disé dus cops, l'y digout la may, « et ba lèou ! » La maynâdo adréto partiscout dam l'aquoutitè.

Troubèt lou gouyat én pénos. « Un cop aquésto « quouénto birâdo, soum franquits dé tout, digout « âou Jean. Pér débat la coulîno y a ûo cahoudèro ; la « bam pléha d'ayguo ; quand l'ayguo séra bourénto « m'y harâts bouri déguéns. » — « At harèy pas, « digout lou Jean. » — « At câou praco, digout la « Blanco. Quand sérèy couèyto à mé poudé tira lous « os, dé quéts os harâts io éscâlo én dé mounta su la « mountâgno bérdo oun és la poulo dam sous ûous. « Cadra pas éscarta nat os gros ni méndré dous més, « prâmo qu'aprèts bous ésta sérbit dé l'éscâlo tourné- « rèy ço qué souy. »

Lou praoubé Jean poudèouo pas sé hâ ûo résoun dé hézé bouri la Blanco qu'aymêouo et qu'èro ta bra-basso. D'éro mêmo saoutèt déns la cahoudèro oun sé counsumiscout Ah ! praoubés, plourèt ét lou Jean dé sé bésé sa Blanco én éstouffat ! Amassèt lous os, né hascout l'éscâlo, mountèt su la mountâgno bérdo amassa lous ûous et gaha la poulo, et s'éntournèt én léant tant l'y triguèouo dé tira la maynâdo d'aquét ourbâri. La maynâdo tournèt ço qu'èro pér aouanço.

« Là, l'y digout, mé manco lou pétit dit dou pê. « Quand séram à nosto, lou pay ba bous parla dé « maridatjié dam ûo dé sas hillos sans caousi ; sérèy « sus un lèy abarréjâdo dam ma sô et bous aourats

« mère ? Commence de partir pour la montagne verte?» — « Toujours moi, dit la jeune fille. » — « Ne te le fais « pas dire deux fois, lui dit la mère, et va vite ! » La jeune fille adroite partit avec la pitance.

Elle trouva le jeune homme inquiet : « Une fois cette « épreuve passée, nous sommes dégagés de tout, dit- « elle à Jean. Par dessous la colline il y a une chau- « dière ; nous allons la remplir d'eau ; quand l'eau « sera bouillante vous m'y ferez bouillir dedans.» — « Je ne le ferai pas, lui dit Jean. » — « Il le faut pour- « tant, répondit Blanche. Quand je serai cuite à « pouvoir en tirer les os, de ces os vous ferez une « échelle pour monter sur la montagne verte où est « la poule avec ses œufs. Il ne faudra pas écarter un « seul os gros ni petit des miens parce qu'après vous « être servi de l'échelle je reviendrai ce que je suis. »

Le pauvre Jean ne pouvait pas se résoudre à faire bouillir Blanche qu'il aimait et qui était si bonne. D'elle-même elle sauta dans la chaudière où elle se consomma. Ah ! pauvres ! pleura-t-il Jean de voir sa Blanche comme une daube ! Il ramassa les os, en fit l'échelle, il monta sur la montagne verte pour ramasser les œufs et prendre la poule, et il revint comme en volant tant il lui tardait de tirer la fille de ce chaos. La fille revînt ce qu'elle était auparavant.

« Tenez, lui dit-elle, il me manque le petit doigt du « pied. Quand nous serons chez nous le père va vous « parler de mariage avec une de ses filles sans choi- « sir ; je serai sur un lit couchée avec ma sœur, et

« lous ouéils cluçhiats : nous pouyrats touca lous pès ;
« mé counéchérats ént'âou pétit dit dé manco. »

Lou diablé counfus d'ous bésé arriba dam lous ûous digout âou Jean : « Té dîoui ûo dé mas hillos : té la « caousiras sans las bésé, tu cluçhiat, éros abarréjâdos « sou lèy ; ous y pouyras touca lous pès. »

Lou Jean atâou counéchout la Blanco, sé la prén-gout, et parlènt dé parti én dé s'ana marida à Bour-déou. La gouyâto digout âou Jean dé préngué à l'écudérîo lou chibâou rougé, prâmo qué lou blanc poudèouo pas prou courré én dé hugé. Jamais lou Jean pouscout déstaca lou chibâou rougé ; sé préngout lou blanc et partiscount.

Eront louy, louy, quand sé béygount séguits : « Baqui lou chibâou rougé, digout éro ; té bâou sanjia « én oubriè qué coupo pèyros ; lou chibâou séra la « pèyro et jou lou martèt.

Lou Jean couméncèouo dé coupa pèyro quand lou diablé arribèt dam soun chibâou rougé. « Cantouniè, « sé l'y digout, n'âts pas bis passa un gouyat dam ûo « gouyâto et un chibâou blanc ! » — « Sount pas « passats, digout lou Jean én tout tusta. » Lou diablé s'éntournèt counfus.

« Ous as pas troubats, l'y digout la fimèlo quand « s'éntournèt ? » — « Ey troubat un oubriè qué cou-« pèouo pèyros dam un martèt. » — « Aquét cantou-« niè, aquéro pèyro et aquét martèt qu'èront éts ; « tourno parti. »

Eront louy, louy : « Soum éncouèro séguits, digout

« vous aurez les yeux bandés ; vous pourrez nous tou-
« cher les pieds ; vous me connaîtrez à ce petit doigt
« qui manque. »

Le diable confus de les voir arriver avec les œufs dit à Jean : « Je te dois une de mes filles ; tu choisiras « sans les voir, toi les yeux bandés, elles couchées « ensemble sur le lit ; tu pourras toucher leurs pieds.

Jean ainsi reconnut Blanche, se la prit, et ils partirent pour aller se marier à Bordeaux. La jeune fille dit à Jean de prendre à l'écurie le cheval rouge parce que le blanc ne pouvait pas assez courir pour la fuite. Jamais Jean ne put détacher le cheval rouge; il prit le blanc et ils partirent.

Ils étaient loin quand ils se virent suivis : « Voilà le « cheval rouge, dit-elle ; je vais te changer en ouvrier « casseur de pierres ; le cheval sera la pierre et moi le « marteau. »

Jean commençait de couper la pierre quand le diable arriva avec son cheval rouge : « Cantonnier, lui dit-il, « vous n'avez pas vu passer un jeune homme avec « une jeune fille et un cheval blanc. » — « Ils ne sont « pas passés, dit Jean en frappant toujours.» Le diable s'en revint confus. « Tu ne les as pas trouvés, lui dit « sa femme quand il rentra. » — « J'ai trouvé un ou-
« vrier qui cassait des pierres avec un marteau.» —
« Ce cantonnier, ces pierres et ce marteau c'étaient « eux : repars.»

Ils étaient loin, loin : « Nous sommes encore suivis,

« éro ; bâou cambia lou chibâou én glèyzo, tu én « curè, jou én aouta. » At hascout ; lou diablé éspièt ; ous counéchout pas.

Sa hémno hascout bitos : « Y bâou jou, sé digout. » Ous gahèt proché dé Bourdèou. Susprés sé jittènt déns un céméntèri én tout sé ségna. La may raoujouso ous y boulout pérségui ; s'arréstèt déns lou sacrat énréjîdo coumo un pachèt. Lous aoutés partiscount. Quand éstènt prou louy la gouyâto délibrèt sa may qué parlèt plus d'ous pérségui.

A Bourdèou éro l'y récoumandèt dé sé décha pas émbrassa à sas géns, prâmo qué s'at hazêouo sé débrémbéra pas d'arré. Mais pér tant qu'ous y âoussé démandat dé s'én priba, sa may péndént qué droumîouo, lou poutouéjèt à bouléntat. Quand sé déchidèt sé soubéngout pas mèy ni dé la Blanco ni d'arré.

La Blanco labéts sé hascout dé las mê alégantos et bèros, et mountèt un éstablissomént én dé grand' déspénsos et tantêcos. Lous gouyats s'éngragnènt doun sabènt qué y aouê bous dinnas et la mê bèro jouénésso dé Bourdèou. Atâou la Blanco tournèt bésé lou Jean. Béngout aqui dam dus camaràdos tricoutants ; la counéchout pas ; éro l'abisèt aoustalèou.

Lous camarâdos parlènt pas qué péguéssos : lou Jean éstèt brabé. Ero digout âous dus dé tourna un sé cadun, soulèts ; digout âou Jean dé tourna déns trés jours.

Lou léndouman boutèt lou qui béngout à draoubi et à barra un countrobént, atâou touto la nèyt dinc' âou souréil léouat.

« dit-elle ; je vais changer le cheval en église, toi en « curé, moi en autel. » Elle le fit; le diable regarda, ne les connut pas.

Sa femme fit les vies ; « J'y vais, moi, dit-elle. » Elle les atteignit près de Bordeaux. Surpris ils se jetèrent dans un cimetière en se signant. La mère furieuse voulut les y poursuivre ; elle s'arrêta dans le cimetière raide comme un échalas. Les autres partirent. Quand ils furent assez loin la jeune fille délivra la mère qui ne parla plus de les poursuivre.

A Bordeaux elle lui recommanda de ne pas se laisser embrasser par les siens, parce que s'il le faisait il ne se souviendrait plus de rien. Mais pour autant qu'il leur eût demandé de s'en priver, sa mère, pendant qu'il dormait, l'embrassa à son plaisir. Quand il se réveilla il ne se souvint plus de Blanche ni de rien.

Blanche alors se fit des plus distinguées et belles, et ouvrit un établissement pour de grandes dépenses, des banquets. Les jeunes gens se tournèrent là où ils savaient qu'il y avait de bons dîners et la plus belle personne de Bordeaux. Ainsi Blanche revit Jean. Il vint là avec deux camarades libertins ; il ne la connut pas ; elle le reconnut aussitôt.

Les camarades ne parlèrent que de légèretés ; Jean fut convenable. Elle dit aux deux de revenir un soir chacun, seuls; elle dit à Jean de revenir dans trois jours.

Le lendemain elle mit celui qui vint à ouvrir et à fermer un contrevent : ainsi toute la nuit jusqu'au lever du soleil.

Lou léndouman boutèt l'aouto à planta un clàou dam un martèt, touto la nèyt, et souènt sé tustèt sous dits sans sé poudé tira qu'à punto d'aoubo.

Quand éstèt lou sé dou Jean, l'y birèt lou çhiarmatôri. Aoustalèou, susprès récounéchout la Blanco : « Nous câou marida, digout éro, et nous quitta plus « qu'à la mort. » Atâou hascount et n'âount plus jamais déstours.

XLIX

LOU HAYAN ET LOU MOUSSU

Un cop lou hayan troubèt ûo bousso d'éscuts crounto lou paillê. Un moussu qué passèouo l'y panèt. Lou hayan labéts dé crida aprèts lou moussu : « Quiquiri- « qui, âou boulur dé la mîo bousso ! »

Sou camin sé troubèt lou loup : « Et qu'as, hayan, sé « l'y digout lou loup ? » — « Aquét tros dé bourgés, « digout ét, qué m'a panat la bousso qu'aouèy trou- « bat ! » — « Bos qué t'aydi à lou gaha, digout lou « loup ? » — « Boli bién, digout lou hayan : bouto-té « pér débat ma couéto. » Et lou loup s'éstujèt pér débat la couéto dou hayan.

Labéts lou hayan dé s'ésbérgina én dé courré et dé crida : « Quiquiriqui, âou boulur dé la mîo bousso ! » Sou camin troubèt lou rénard : « Et qu'as, hayan, « digout lou rénard ? » — « Aquèt béroy bourgés qué

Le lendemain elle mit l'autre à planter un clou avec un marteau, toute la nuit, et souvent il frappa sur ses doigts sans se pouvoir tirer qu'au point du jour.

Quand ce fut le soir de Jean elle lui enleva le charme. Aussitôt, surpris il reconnut Blanche : « Il faut nous « marier, dit-elle, et ne plus nous quitter qu'à la « mort. » Ainsi firent-ils et ils n'eurent plus d'ennuis.

XLIX

LE COQ ET LE MONSIEUR

Une fois le coq trouva une bourse d'écus contre une meule de paille. Un monsieur qui passait la lui prit. Le coq alors de crier après le monsieur : « Quiquiriqui, « au voleur de ma bourse ! »

Sur le chemin il trouve le loup : « Et qu'as-tu, coq, « lui dit le loup ? » — « Cette apparence de bourgeois, « dit-il, m'a volé la bourse que j'avais trouvée ! » — « Veux-tu que je t'aide à le prendre, lui dit le loup ? — « Je veux bien, dit le coq, mets-toi par dessous ma « queue. » Et le loup se cacha sous la queue du coq.

Alors le coq de s'empresser à courir et de crier : « Quiquiriqui, au voleur de ma bourse ! » Sur le chemin il trouva le renard : « Et qu'as-tu, coq, lui dit le « renard ? » — « Ce charmant bourgeois m'emporte ma

« m'émporto la mîo bousso, l'y cridèt lou hayan ! » — « Bos qué t'assisti én dou gaha, hayan, l'y digout lou « rénard ? » — « Boli bién, l'y digout l'aouté ; bouto-té « pér débat la mîo couéto ! » Tourno parti én tout-jiours cridant : « Quiquiriqui, âou boulur dé la mîo « bousso ! »

Sou camin troubèt un arrîou : « Et qu'as hayan, l'y « digout l'arrîou ? » — « Lou béroy bourgés m'a panat « la mîo bousso, sé l'y digout. » — « Bos qué t'aydi, l'y « digout l'arrîou ? » — « Boli bién, l'y réspounout, « bouto-té pér débat ma couéto. » Et l'arrîou sé boutèt « pér débat la couéto dou hayan.

Et lou hayan dé courré et dé crida : « Quiquiriqui, « âou boulur dé la mîo bousso ! » En tout crida trobo « un échâmi : « Et qu'as, hayan, l'y digout l'échâmi ? » — « Aquét arré dé bourgés m'a panat la mîo bousso, « sé cridèt ! » — « As bésouin dé jou, hayan, l'y cridèt « l'échâmi ? » — « Boli bién, digout ét, bouto-té pér « débat ma couéto. » Et l'échâmi sé gahèt à la couéto dou hayan.

Arribènt âou castèt dou moussu : « Quiquiriqui, sé « cridèt lou hayan pér déouant la porto, âou boulur « dé la mîo bousso, lou bourgés dou castèt ! » Lou moussu ésmalit ou hèy émbarra déns l'éstâblo : « A tu loup, digout lou hayan, tiro-nous d'aci ! » Lou loup éscanèt lous aonjâmis, hascout io câno pér débat la porto, et touts sé saoubènt.

Lou hayan hastiâou s'én tournèt canta pér déouant la porto : « Quiquiriqui, âou boulur dé la mîo bousso, « lou moussu dou castèt ! » Lou moussu ou hascout émbarra déns lou pouraillè : « Rénard, tiro-nous d'aci,

« bourse, lui cria le coq ! » — « Veux-tu que je « t'assiste pour le prendre, coq, lui dit le renard ? » — « Je veux bien, lui dit l'autre ; mets-toi par dessous « ma queue ! » Il repart en criant toujours : « Quiqui- « riqui, au voleur de ma bourse ! »

Sur le chemin il trouva un ruisseau : « Et qu'as-tu, « coq, lui dit le ruisseau ? » — « Le charmant bourgeois « m'a volé ma bourse, dit-il. » — « Tu veux que je « t'aide, lui dit le ruisseau ? » — « Je veux bien, lui « répondit-il, mets-toi par dessous ma queue. » Et le ruisseau se mit par dessous la queue du coq.

Et le coq de courir et de crier : « Quiquiriqui, au « voleur de ma bourse ! » Tout en criant il trouve un essaim : « Et qu'as-tu, coq, lui dit l'essaim ? » — « Ce « vaurien de bourgeois m'a volé ma bourse, cria-t-il. » — « Tu as besoin de moi, coq, lui cria l'essaim ? » — « Je veux bien, dit-il, mets-toi par dessous ma « queue. » Et l'essaim s'accrocha à la queue du coq.

Ils arrivèrent au château du Monsieur : « Quiqui- « riqui, cria le coq par devant la porte, au voleur de « ma bourse, le bourgeois du château ! « Le Monsieur irrité le fait enfermer dans l'étable. « A toi, loup, dit le « coq, tire-nous d'ici ! » Le loup étrangla le bétail, fit un trou par dessous la porte, et tous s'échappèrent.

Le coq ennuyeux revint chanter devant la porte : « Quiquiriqui, au voleur de ma bourse, le Monsieur « du château ! » Le Monsieur le fit enfermer dans le poulailler. « Renard, tire-nous d'ici, cria le coq. » Le

« cridèt lou hayan. » Lou rénard éscanèt las poulos, hascout io câno pér débat la porto ; atâou sourtiscout lou hayan.

Enjérnious tourno sé masta per déouant la porto et crida : « Quiquiriqui, âou boulur dé la mîo bousso, lou « moussu ! » Lou moussu courrousso sas géns, et, raoujous, ous y coumandèt d'ou hèzé bluha déns lou hour luzént : Ou gahènt ; abitènt lou hour et l'y jittènt : « A tu, arrîou, cridèt lou hayan, biro-nous « aquésto ! » Et l'arrîou sou cop campèt catbat lou hour et n'éscantiscout lou houéc.

Et lou hayan dé tourna boulistréja et canta pér déouant la porto dou castèt : « Quiquiriqui, âou boulur « dé la mîo bousso, lou béroy bourgés ! » — « Ou câou « sanna, cridèt lou Moussu ! »

Coumo l'y plumèouont lou cot én d'ou pica : « Echâmi, « sé cridèt, à tu pétit ! » Et l'échâmi dous gnaca touts, à las cousinèros su las mas, pou bisatjié, âou Moussu, sou nas ; et touts ahûto ! Et lou hayan lachat dé crida : « Quiquiriqui, ma bousso ! âou boulur lou bourgés « dou castèt ! » Et lou bourgés l'y jittèt la bousso én tout sé grata lou nas. Lou hayan s'éntournèt satifèt dé n'ésta pas damourat à soun courtil a baté dou ran.

renard étrangla les poules, fit un passage par dessous la porte ; ainsi s'échappa le cop.

Contrariant il revient se dresser devant la porte et crier : « Quiquiriqui, au voleur de ma bourse, le « Monsieur ! » Le Monsieur gourmande ses gens, et furieux leur commande de le faire griller dans le four ardent. On le prit, on alluma le four et on l'y jeta. « A toi, ruisseau, cria le coq, détourne celle-ci ! » Et le ruisseau sur-le-champ inonda le four et éteignit le feu.

Et le coq de voler de nouveau et de chanter devant la porte du château : « Quiquiriqui, au voleur de ma « bourse, le charmant bourgeois ! » — « Il faut le « saigner, cria le Monsieur. »

Comme on lui plumait le cou pour le piquer : « Essaim, cria-t-il, à toi petit ! » Et l'essaim de les mordre tous, les cuisinières sur les mains, au visage, le Monsieur sur le nez ; et tous de fuir ! Et le coq lâché de crier : « Quiquiriqui, ma bourse ! au voleur le « bourgeois ! » Et le bourgeois lui jeta la bourse en se grattant le nez. Le coq rentra satisfait de n'être pas resté à sa basse-cour indécis.

L

PIPÈTO

Y aouê un cop un sourdat qué s'éntournèouo dou sérbici dam lou counjiét. Aou mièy d'un bos déns un maysouét troubèt io biéillo qué l'assistèt: « Sé bos « fourtuno, l'y digout l'ancièno, bas tira âou drét « dinco qué trobés un castèt. Damb'aquésto baguéto « né draoubiras la porto. Déguén y a trés crampos: « arrèsto-té à la darrèro qu'és plého d'or. Troubéras « à câdo crampo lious, tigrés, loups, sèrps: ous tou- « quéras dam la baguéto et séŕant mouès. A la dar- « rèro crampo troubéras un hômi dé fer dam io luts à « la man : té hâra nat mâou. »

Arribat pér déouant ûo aouto porto, dam la baguéto la touquèt, la porto sé troubèt daoubrîdo. Aqui troubèt pas qué mounédo, ardits et papê: ous éspièt pas.

A l'aouto porto troubèt las pèços d'or et l'hômi dé fer dam ûo candèlo abitâdo. Saoutèt su la candèlo et sé la préngout éscantîdo. Sé pléhèt trés sacs dé pèços d'or et s'én tournèt dé cats à la biéillo.

En tout s'éntourna hazê draoubi las portos dam la baguéto. Aquéro baguéto la tournèt à la biéillo et l'y dêt én pér un sac dé louis d'ors. « Malérous, l'y digout « éro, et t'as prés la candèlo ! T'aouèy pas dit dé té « l'émpourta ! » — « Qué mé sérbira, digout ét, én dé « m'aluca la pipo ! »

L

PIPETTE

Il y avait une fois un soldat qui revenait du service avec le congé. Au milieu d'un bois dans une cabane il trouva une vieille qui l'assista : « Si tu veux la for-« tune, lui dit l'ancienne, tu vas aller en avant « jusqu'à ce que tu trouves un château. Avec cette « baguette tu en ouvriras la porte. Dedans il y a trois « chambres ; arrête-toi à la dernière qui est remplie « d'or. Tu trouveras à chaque chambre des lions, des « tigres, des loups, des serpents ; tu les toucheras « avec la baguette et ils seront doux. A la dernière « chambre tu trouveras un homme de fer avec une « lumière à la main ; il ne te fera pas de mal.

Arrivé devant une autre porte avec la baguette il la toucha et la porte fut ouverte. Là il ne trouva que monnaie, liards et papiers qu'il laissa.

A l'autre porte il trouva les pièces d'or et l'homme de fer avec une chandelle allumée. Il sauta sur la chandelle et la prit éteinte. Il remplit ses trois sacs de pièces d'or et il revint vers la vieille.

En s'en retournant il ouvrait les portes avec la baguette. Cette baguette il la remit à la vieille, et il lui donna en retour un sac de louis : « Malheureux, lui « dit-elle, et tu as pris la chandelle ! je ne t'avais pas « dit de l'emporter ! » — « Elle me servira, dit-il, à « allumer la pipe. »

Quittèt la biéillo. Estarit dé pourta soun hatic sé sétièt én dé fuma prâmo qu'aouê toutjiours la pipo sous pots, dount l'apérèouont lou Pipèto. Sé bourrèt la pipo et, pér l'abita, s'aluquèt la candèlo. Aoustalèou l'hômi dé fèr arribèt : « Qué démandos dé jou, Pipèto, « l'y digout l'hômi dé fèr ? » — « Boy qu'ém portés « déns lou mê bèt hôtel dé Paris, l'y réspounout lou « Pipèto. »

L'hômi dé fèr ou pourtèt déns lou mê bèt hôtel dé Paris. Aqui sé hascout ûo amigo dé la gouyâto et l'y baillèt un sac dé pèços d'or. L'in damourèouo éncouèro un. Bîouèouo én moussu, touts lous jours la canno à la man ou én casso.

Un sé s'abitèt la candèlo prumê dé s'én ana âou lèy ; l'hômi dé fèr arribèt : « Qué bos, Pipèto, sé l'y « digout ? » — « Boy, sé l'y réspounout, qué mé portés « aci la hillo dou Rèy. » Et l'hômi dé fèr l'y pourtèt la hillo dou rèy quouaté ou cinq sés dé séguîdo.

La maynâdo at digout âou rèy : « Quand y tournés, « digout lou Rèy, hèy io crouts sou crountobént dé la « frièsto ». La maynâdo manquèt pas. Mais lou Pipèto lou matin s'én abisèt et aoustalèou dam l'hômi dé fèr hascout io crouts su toutos las frinèstos dé Paris.

Lou léndouman lou Pipèto digout à l'hômi dé fèr : « Aou matin porto-mé à la casso dou rèy. » Pipèto sé troubèt én quéro casso coumo un ségnou dam un bèt habillê nèou et linjié fin. Lou Rèy parlèt damb'èt ; s'én agradèt ta bién qué hascout soun géndré dé Pipèto.

La princèsso paréchèouo pas bién satifèto d'ét ; ou troubèouo çhiaoua, et qué pourtèouo pas prou éstat ni parénci.

Il quitta la vieille. Fatigué de porter son paquet, il s'assit pour fumer parce qu'il avait toujours la pipe sur les lèvres, d'où on l'appelait Pipette. Il bourra sa pipe et, pour l'allumer, il alluma la chandelle. Aussitôt l'homme de fer arriva : « Que demandes-tu de moi, « Pipette, lui dit l'homme de fer ? » — « Je veux que tu « me portes dans le plus bel hôtel de Paris, lui répon- « dit Pipette. »

L'homme de fer le porta dans le plus bel hôtel de Paris. Là il se fit une amie de la fille et il lui donna un sac de pièces d'or. Il lui en restait encore un. Il vivait en monsieur, tous les jours la canne à la main, ou à la chasse.

Un soir il alluma la chandelle avant de se coucher : l'homme de fer arriva : « Que veux-tu, Pipette, lui « dit-il ?» — « Je veux, lui répondit-il, que tu me por- « tes ici la fille du Roi. » Et l'homme de fer lui porta la fille du roi quatre ou cinq soirs de suite.

La fille le dit au Roi : « Quand tu y reviendras, dit « le Roi, fais une croix sur le contrevent de la fenêtre.» La petite ne manqua pas. Mais Pipette le matin s'en aperçut et aussitôt avec l'homme de fer il fit une croix sur toutes le fenêtres de Paris.

Le lendemain Pipette dit à l'homme de fer : «Demain matin porte-moi à la chasse du Roi. » Pipette se trouva à cette chasse comme un seigneur avec beaux habits neufs et linge fin Le Roi lui parla et s'en éprit si bien qu'il fit son gendre de Pipette.

La princesse ne paraissait pas bien satisfaite de lui : elle le trouvait lourd, et qu'il ne tenait ni rang ni distinction.

Un matin qué s'ésgarrabiouo, la princèsso darrê lou mirail bèygout un cap dé candèlo. L'abitèt et aoustalèou l'hômi dé fèr l'y toumbo aqui : « Qué bôts, « Madâmo, sé l'y digout ? » — « Boy qué portés Pipèto « âou mièy dou bos dé Sahara, l'y digout éro. » Et l'hômi dé fèr pourtèt Pipèto âou mièy dou bos dé Sahara.

Pipèto damourèt aqui sept ans ésbarrit. Aou cap dous sept ans arribèt âou castèt dou rèy dous aousèts. Déns un bèt jardin troubèt la mê bèro frûto dé la terro et un bruil d'aousérots qu'y cantèouont dé nèyt et dé jour. « Souy âou Paradis, sé digout Pipèto ! » En un poumè sé prèngout la mê bèro poumo. Aou prumè gnac lou nas l'y pousso d'un bèt pam ; âou ségound gnac un aouté bèt pam dé nas. Mort dé sét et dé hâmi prènd io poumo én un poumê d'un aouté ordé ; un pam dé nas sé l'y déstaquèt quand gnaquèt la poumo ; l'aouté pam âou ségound gnac. Labéts sé prènd ûo doutzéno dé quéros poumos, ûo dé las prumèros, et s'én ba dé cats à Paris.

Aqui arribèt lou jour dount sa hémno sé tournèouo marida. S'én angout à l'éstablissomént doun démourèouo ; digun ou counéchout. Dam ûo pétito taoulo d'émbanét sé placèt sou camin dé la nôbi, et su la taoulo éstalèt las prumèros poumos ; n'é démandèt à io dâmo cént éscuts dé cadûo : l'èchantèt. La princèsso las marcandéjèt : « En dé bous, Madâmo, sé « digout, bint sos cadûo. » Las y croumpèt toutos.

Aou déssèrt quand minjièn t aquéro frûto ous y poussèt à toutos un pam dé nas. Et cadûo dé boulé darriga aquét nas dou diablé et dé poudé pas.

Un matin qu'elle se parait, la princesse derrière le miroir vit un bout de chandelle, Elle l'alluma et aussitôt l'homme de fer lui tomba devant : « Que voulez-« vous, Madame, lui dit-il ? » — « Je veux que tu « portes Pipette au milieu du bois de Sahara, lui dit-« elle. » Et l'homme de fer porta Pipette au milieu du bois de Sahara.

Pipette demeura là sept ans perdu. Au bout des sept ans il arriva au château du roi des oiseaux. Dans un beau jardin il trouva le plus beau fruit de la terre et des nuées d'oiseaux qui y chantaient nuit et jour. « Je « suis au Paradis, dit Pipette ! » Sur un pommier il prit la plus belle pomme. Au premier coup de dent le nez lui pousse d'un bel empan : au second coup un autre bel empan de nez. Mort de soif et de faim il prend une pomme sur un pommier d'une autre qualité ; un empan de nez se détacha quand il mordit la pomme ; l'autre empan au second coup de dent. Alors il prend une douzaine de ces pommes, une des premières, et il s'en va vers Paris.

Il y arriva le jour où sa femme se remariait. Il s'en alla à l'établissement où il demeurait ; personne ne le connut. Avec une petite table d'étalage il se plaça en évidence sur le chemin de l'épouse, et il étala les premières pommes : il en demanda à une dame cent écus de chacune ; il l'effraya. La princesse les marchanda : « Pour vous, Madame, dit-il, vingt sous chacune. » Elle les lui acheta toutes.

Au dessert quand on mangea ce fruit il leur poussa à toutes un empan de nez. Et chacune de vouloir arracher ce nez du diable et de ne pouvoir pas.

Pipèto hascout troumpéta qu'èro un surgèn artèc à gouarî dé touts mâous. La princèsso ou mandèt à cérca. « Madâmo, l'y digout lou Pipèto én l'éspiant, « dîouots aoujé hèyt quaouquo bancarâdo ! Ets pas « éstâdo maridâdo ? » — « Si fait, digout éro. » Et l'y countèt dé soun hômi et dé la candèlo dé l'hômi dé fèr. « Dé quéro candèlo, qué s'én és hèyt, digout ét ? » — « La hascouy tapoua, èro lou dèmounas, digout « éro. » — « Sé bôts gouari, la câou trouba, digout « ét. » Quand Pipèto âout la candèlo baillèt à la princèsso un tailluc dé las aoutos poumos; éstèt gouarîdo.

Pipèto s'éntournèt à soûo ; mais lou Rèy et lous dé la noço triguènt pas dé l'y démanda d'ous gouari ; at boulout pas hâ.Dé coulèro lou Rèy ou hascout émbarra déns un cachot.

Lou sourdat qu'ou gouardèouo èro un dé sous camarâdos dou régiment. « Praoubé Pipèto, l'y digout lou « camarâdo, et qu'as dounc tu hèyt ? » Pipèto l'at y countèt én tout l'y démanda d'ana l'y cérca déns l'établissomént oun èro sa crampo ùo candèlo éstujâdo pér darrè lou mirail. Lou sourdat at hascout ; lou Pipèto s'abitèt la candèlo et aoustalèou l'hômi dé fèr éstèt aqui. « Qué bos dé jou, Pipèto, l'y digout ? » — « Démandi, digout ét, qu'angués préngué lou Rèy, « la Rèyno, princèssos et touto aquéro gourmandaillo « dou castèt et qu'at dénbîés tout à ûo catbat Garôno. » Atâou hît: lou counté fénit.

Pipette fit publier qu'il était un chirurgien habile à guérir de tout mal. La princesse l'envoya chercher : « Madame, lui dit Pipette en la regardant, vous devez « avoir fait quelque mauvaise action ! N'avez-vous « pas été mariée ? » — « Si fait, dit-elle. » Et elle lui raconta de son mari et de la chandelle de l'homme de fer. « De cette chandelle que s'en est-il fait, dit-il ? » — « Je la fis enfouir, c'était le démon, dit-elle. » — « Si « vous voulez guérir, il faut la trouver, dit-il. » Quand « Pipette eut la chandelle il donna à la princesse un quartier des autres pommes ; elle fut guérie.

Pipette revint à son logement : mais le roi et ceux de la noce ne tardèrent pas de lui demander de les guérir : il ne voulut pas le faire. Furieux le roi le fit enfermer dans un cachot.

Le soldat qui le gardait était un de ses camarades du régiment : « Pauvre Pipette, lui dit le camarade, et « qu'as-tu donc fait ? » Pipette lui raconta son affaire tout en lui demandant d'aller lui chercher dans l'établissement où était sa chambre une chandelle cachée derrière le miroir. Le soldat le fit. Pipette alluma la chandelle et aussitôt l'homme de fer fut là présent : « Que veux-tu de moi, Pipette, lui dit-il. » — « Je de- « mande, lui dit Pipette, que tu ailles prendre roi, « reine, princesses et tous ces viveurs du château, et « que tu les jettes tous dans la Garonne. » Ainsi fit-il : le conte finit.

LI

LOU MÉNDOSSO

Y aouê un cop un hômi, lou Méndosso dam un paréil d'aoujâmi. Aquét aoujâmi èro toutjiours gras lémpé, et pourtant lou Méndosso n'aouê qué hérratjié d'arré ; at panèouo tout. Aouê à soûo quaouquo règo éntamiâdo et disèouo : « N'èy à nosto », quand l'accusèouont. Et touts matis quaouqu'un sé plagnèouo dou hérratjié panat. « Es lou Méndosso », sé disèouont, mais lou gahèouont pas jamais.

Un matin, déns un arraba crounto lou mur dou céméntèri, lou mésté troubèt qué l'aouènt pillat. At counto én un amic qué l'y digout : « Sount las traillos « dou Méndosso ; y tournéra. Dam un linço nous câou « énbouloupa, ayassats déns lou céméntèri. Aoustalèou « qué l'énténéram hâ soun hèstch et trucha l'arraba « mountéram sou mur coumo hantâoumés. » Atâou hascount.

Entà l'ûo hôro lou boulur arribèt dam un carrétoun, un courdil, én dé hâ ployo. Coumo s'y hazê à darriga arrâbos, rac, rac, pér déssus lou mur dou céméntèri ba bésé mounta un paréil dé rébénants blancs coumo nèou. Tout dus sé mastènt sou mur dé cats à d'ét dam lous bras qué sé léouèouont et s'abachèouont coumo én dé l'y boulistréja pér déssus. D'ûo bouès ésquèrro un digout : « Sourtissi dous toumbèous én dé gouarda « lous nabèous. » — « Sourtissi dé la hôsso én « d'éscana lou boulur Méndosso », cridèt l'aouté.

LI

MENDOSSE

Il y avait une fois un homme, Mendosse, avec une paire de bétail. Ce bétail était toujours gras à lard, et pourtant Mendosse n'avait que peu de fourrage ; il le volait tout. Il avait chez lui quelque sillon entamé et il disait : « J'en ai chez nous », quand on l'accusait. Et chaque matin quelqu'un se plaignait du fourrage volé. « C'est Mendosse », disait-on ; mais on ne le prenait jamais.

Un matin, dans un champ de raves contre le mur du cimetière, le maître trouva qu'on l'avait volé. Il le raconte à un ami qui lui dit : « Ce sont les traces « de Mendosse ; il y reviendra. Avec un linceul il faut « nous envelopper, couchés en dedans du cimetière. « Aussitôt que nous l'entendrons faire sa charge et « couper dans le champ nous monterons sur le mur « comme des fantômes ». Ainsi firent-ils.

Vers une heure le voleur arriva avec une petite charrette, une corde pour faire son butin. Comme il se hâtait d'arracher les raves, rac, rac, par dessus le mur du cimetière il voit monter une paire de revenants blancs comme neige. Tous deux se dressèrent sur le mur vers lui avec les bras qui se levaient et s'abaissaient comme pour lui voler dessus. D'une voix étrangère un dit : « Je sors du tombeau pour garder les « navets ; » — « Je sors de la fosse pour étrangler le « voleur Mendosse », cria l'autre.

Lou Méndosso labéts, ahûto pétit ; la pôou lou sarro dé pértout, lou hê léa coumo la lêbé. Bajoulâdo, carré-toun et courdil s'at déchèt tout. Lous amandénts âou jour miats su la plaço n'éstènt pas dé digun.

LII

LAS CRABOS DÈ BIDAOU-HO

Aoutés cops à l'éndrét doun és Barboutan y aouê ûo haoutou plantâdo dé bignos. Aquét bignâou èro lou bén d'un machant riché qué s'apérèouo Bidâou-dous-Bourns. Aquét Bidâou èro télomént éscrusîou et couquin qué cérquèouo toutjiours quaouquo néouèro machantérîo én dé hâ pénos âou moundé. Enguissèouo lous cans én d'éscarta lous praoubés. A brégnos musé-raquèouo lous brégnayrés én dé qué minjièssènt pas arrasis.

Un cop qué gouardèouo sas crabos sus un lanot, ûo fuméto ou gâho, apèro lous cans, dècho las crabos aqui soulétos et s'én ba âou mièy dé la bigno ; aqui sé bouto déns un bugadè én dé béilla sé lous brégnay-rés l'y panèouont pas lous arrasis. A l'hôro dé brés-péja Bidâou-hô s'én angout tira la musérâco âous brég-nayrés, et lous y da pan mousit dam éscaoudoun.

Baqui qué passèt un praoubé qué l'y démandèt la charitat. Lou riché poussédat aoustalèou démbièt lous

Et Mendosse alors, de fuir petit ; la peur le serre de partout, le fait rapide comme un lièvre. Charge, charrette et corde, il laissa tout. Les objets le lendemain conduits sur la place ne trouvèrent pas maître.

LII

LES CHÈVRES DE VIDEAU FURIEUX

Autrefois à l'endroit où est Barbotan il y avait une hauteur plantée de vignes. Ce vignoble était la propriété d'un mauvais riche nommé Videau-des-Bourns. Ce Videau était tellement avare et méchant qu'il cherchait toujours quelque nouvelle méchanceté pour tracasser les gens. Il excitait les chiens pour écarter les pauvres. Aux vendanges il muselait les vendangeurs pour qu'ils ne mangeassent pas de raisins.

Une fois qu'il gardait ses chèvres sur un coin de landes, une boutade le prend, il appelle les chiens, laisse les chèvres là seules, et s'en va au milieu de la vigne ; là il se met dans un cuvier pour veiller si les vendangeurs ne lui volaient pas les raisins. A l'heure du repas Videau furieux s'en alla tirer la muselière aux vendangeurs, et leur donner du pain moisi avec de la cruchade.

Voilà que passa un pauvre qui lui demanda la charité. Le riche endiablé aussitôt lache tous les chiens

cans én dé hâ parti lou praoubé qué poudèouo pas s'ous bira. Lous brégnayrés boulount l'y da dou pan qué minjièouont ; mais aquét malérousas ou hascout sourti dou bignâou.

Coumo lou Bidâou sé tournèouo sétîa, lou bugadè sé birèt pér déssus ét. Bignâou, brégnayrés, cans et mèsté, tout s'éngloutiscout déns un périmént. Aou balant dé carpo dé la tèrro las crabos saoutènt tant hâout qué n'ant pas pouscut las tourna trouba.

Souént dénpus énténont crida débat tèrro lou Bidâou-dous-Bourns qué sé bô tira dou bugadè et sous cans qué layront ; mais la péniténci d'équét machantas nou fénira pas qué dam lou moundé.

D'aoubus jours dé bèt témps bésont sou déouant dou souréil un pétit crum blanc ; és l'anjiou dé Bidâou-dous-Bourns qué sé l'a pérdut, et qu'ou cèrco.

D'aoubus cops tabé énténont déns lous én ayrés à la grand' calou un brounissomént coumo séré lou dé las ésquîros d'un ligot dé crabos qué hênt à la tûmo et qué saoutont. « Tê, sé disont lous Lanusquéts, énténots « las crabos dé Bidâou-hô ? »

pour faire partir le pauvre qui ne pouvait pas s'en défendre. Les vendangeurs voulurent lui donner du pain qu'ils mangeaient ; mais ce malheureux fit sortir le pauvre du vignoble.

Comme Videau revenait s'asseoir, le cuvier se tourna sur lui. Vignoble, vendangeurs, chiens et maître, tout s'engloutit dans une fondrière. Au saut de carpe de la terre les chèvres sautèrent si haut qu'on n'a plus pu les retrouver.

Souvent depuis on entend crier sous terre Videau-des-Bourns qui se veut tirer du cuvier, et ses chiens qui aboient ; mais la pénitence de ce méchant ne finira qu'avec la fin du monde.

Dans quelques jours de beau temps on voit au devant du soleil un petit nuage blanc ; c'est l'ange de Videau-des-Bourns qui l'a perdu et le cherche.

D'autres fois encore on entend dans l'air à la grande chaleur un grondement comme serait celui des cloches d'un troupeau de chèvres qui se frappent et qui sautent. « Tiens, disent les Landais, entendez-vous les « chèvres de Videau-furieux ? »

LIII

LOU JEAN FÈNIANT

Y aouê un cop un gouyat qu'apérèouont lou Jean féniant, féniant qu'èro à sé poudé pas léca. Moussu curé aouéjat d'ou bésé féniantéja l'y digout : « Jean, « té bâou louga én dé coua : jou-mêmo t'apaousérèy « sous ûous et té léouérèy ; té cadra toutjiours coua « d'ésquîos. » — « Moussu curè, digout lou Jean, séra « quand bous bouilléts. » — Bam couménça d'éscopo- « mént, sé l'y digout Moussu Curè. »

Déns io couyno traoucâdo, su trés doutzénos d'ûous Moussu curè paousèt d'ésquîos lou Jean counténts dé poudé jasé à bouléntat coumo ûo clouco, bién apasturat.

Lous dus prumès jours cantèt, chioulèt, rouçhioulèt, s'aouéjèt pas. Mais la ségoundo nèy qué passèt sous ûous, déouant punto d'aoubo sé boutèt à crida, à apéra Moussu Curè qu'ou troubèt qué s'éspélagassèouo : « Et qu'as dounc, Jean ? sè l'y digout. » — Ah ! « Moussu Curè, l'y digout lou Jean, quino chatîco, « May dé Dîou ! Podi pas mèy y supplî ! Moussu Curè, « étz'âou bâou tout lacha sé bôts pas mé décha coua « dé béntés ! »

LIII

JEAN FAINÉANT

Il y avait une fois un garçon qu'on appelait Jean fainéant, fainéant qu'il était à ne pouvoir pas se lécher. Monsieur le Curé ennuyé de le voir paresseux lui dit : « Jean, je vais te louer pour couver ; moi « même je te poserai sur les œufs et je te lèverai ; il « te faudra toujours couver d'échine. » — « Monsieur « le Curé, dit Jean, ce sera quand vous voudrez. » — « Nous allons commencer, lui dit Monsieur le Curé. »

Dans une coëte percée, sur trois douzaines d'œufs, Monsieur le Curé posa de dos Jean content de pouvoir se coucher à son gré comme une couveuse, bien nourri.

Les deux premiers jours il chanta, il siffla, il dormit, ne s'ennuya pas. Mais la seconde nuit qu'il passa sur les œufs, avant le point du jour il se mit à crier, à appeler Monsieur le Curé qui le trouva s'arrachant les cheveux.

« Et qu'as-tu donc, Jean? lui dit-il. » — « Ah ! « Monsieur le Curé, lui dit Jean, quelle sciatique, Mère « de Dieu ! Je ne puis plus le supporter ! Monsieur le « Curé, je vais tout laisser là si vous ne voulez pas me « laisser couver de ventre ! »

LIV

LOU POUIL ET LA POUILLO

Y aouê un cop un pouil et ûo pouillo, maridats. Lou pouil anèouo à las pérbisious : la pouillo hazèouo las soupos. Un jour la pouillo digout âou pouil : « Haras « la soupo, jou m'én bâou à la mésso. »

Lou pouil sé bouto à sa cousîno; mais quand boulout bouta lou grèch clanpounchièt dins lou toupin, sé néguèt. Quand la pouillo tournèt dé la mésso et qué troubèt pas lou soun pouil èro désoulâdo ; éspièt âou métâou ; aqui qu'ou troubèt bourit. Labéts, praoubo béouso, sétiâdo âou cournè plourèouo : « Qu'és-ço « qu'as, pouillo, l'y digout la cadièro ? » — « Bos pas « qué plouri, l'y digout la pouillo? Lou pouil s'é négat !» — « Oh labéts, l'y réspounout la cadièro, jou bâou « cadiéréja ! » Et la baqui à cadiéréja catbat la crampo.

Qu'és ço qu'as à cadiéréja, cadièro, digout lou lèy ?» — « Bos pas qué cadiéréji, digout éro ? Lou pouil s'és « négat, la pouillo plouro et jou cadiéréji.» — « Labéts « jou bâou lèytéja. » Et lou lèy lèytéjèt.

« Lèy, digout la taoulo, qu'és ço qu'as à lèytéja ? » — «Bos pas qué lèytégi, l'y digout? Lou pouil és négat, la pouillo qué plouro, la cadièro, etc. Labéts jou tabé « bâou taouléja. » Et la tâoulo taouléjèt.

« Tâoulo, sé digout la porto, qu'és ço qu'as à taou- « léja ? » — «Bos pas qué taouléji ? Lou pouil és négat,

LIV

LE POU ET LA POUILLE

Il y avait une fois un pou et une *pouille*, mariés. Le pou allait aux provisions, la *pouille* faisait la soupe. Un jour la *pouille* dit au pou : « Tu feras la soupe, je « m'en vais à la messe ».

Le pou se met à sa cuisine ; mais quand il voulut mettre la graisse il plongea de tête dans le pot et se noya. Quand la *pouille* revint de la messe et qu'elle ne trouva pas son pou elle était désolée ; elle regarda au pot ; là elle le trouva bouilli. Alors, pauvre veuve, assise au coin du feu elle pleurait désespérée. « Qu'est-« ce que tu as, *pouille*, lui dit la chaise ? » — « Tu ne « veux pas que je pleure, lui dit la *pouille*, le pou s'est « noyé ! » — « Oh ! alors, répondit la chaise, moi je « m'en vais *chaisier !* » Et la voilà qui *chaisie* dans la chambre.

« Qu'est-ce que tu as à *chaisier*, chaise, lui dit le « lit ? » — « Tu ne veux pas que je *chaisie*, dit-elle ! Le « pou s'est noyé, la *pouille* pleure et moi je *chaisie*. » — « Alors moi je vais *liter*. » Et le lit *lita*.

« Lit, dit la table, qu'est-ce que tu as à *liter ?* » — « Tu ne veux pas que je *lite*, lui dit-il ! Le pou s'est « noyé, la *pouille* pleure, la chaise, etc. » — « Oh ! « alors moi aussi je vais *tabler*. » Et la table *tabla*.

« Table, dit la porte, qu'est-ce que tu as à *tabler ?* » — « Tu ne veux pas que je *table*, le pou s'est noyé,

« etc. » — « O labéts, jou bâou pourtéja. » Et la porto « sé boutèt à pourtéja.

Lou hémê dou soustrè bit la porto à pourtéja. « Porto, « qu'és ço qu'as à pourtéja ? » — « Bos pas qué pour- « téji ? Lou pouil é négat, etc. » — « O labéts, jou bâou « héméréja. » Et lou hémê sé boutèt à héméréja.

Uo gasso qu'èro praqui à cérca biouêts ba bésé lou hémê héméréja : « Hémè, l'y digout éspaourido, qu'és « ço qu'as à héméréja ? » — « Bos pas qué héméréji ? « Lou pouil, etc. » — « Labéts, digout l'agasso, mé « coupi lou cap. » S'én angout sus un cassou ; sé coupo lou cap.

« Gasso, l'y digout lou cassou, et pérqué té coupos « lou cap ? » — « Bos pas qu'ém coupi lou cap, l'y « digout éro ? Lou pouil s'é négat, etc. » — « Labéts, « digout lou cassou, jou bâou créba ! » Et lou cassou sé boutèt à créba.

Aou pê dou cassou y aouê ûo houn : « Cassou, digout « la houn, én dé qué crèbos ? » — « Bos pas qué crêbi, « digout ét ! Lou pouil é négat. » — « O labéts, digout « la houn, jou bâou tari. » Et la houn sé boutèt à tari.

Uo goujo béngoût dam sa crugo cérca ayguo à la houn : la trobo tarîdo : « Houn, l'y digout la goujo, én « dé qué as tarit ? » — « Bos pas qué tarissi, l'y digout « éro ? Lou pouil s'é négat, etc. » — « O labéts, digout « la goujo, mé coupi la crûgo ! » Et la gougo sé coupèt la crugo.

S'én tourno à soûo énta la mastrésso qu'émpas- tèouo : « Goujo, baillo-mé dounc ayguo ! » — « Ey

« etc. ». — « Oh ! alors, je vais *porter*. » Et la porte se mit à *porter*.

Le fumier du préau vit la porte *porter*. « Porte, « qu'est-ce que tu as à *porter ?* » — « Tu ne veux pas « que je *porte*, le pou, etc. » — « Oh ! alors, je m'en « vais *fumiérer*. » Et le fumier se mit à *fumiérer*.

Une pie qui était par là à chercher des vers rouges va voir le fumier *fumiérer*. « Fumier, lui dit-elle « effrayée, qu'est-ce que tu as à *fumiérer ?* » — « Tu « ne veux pas que je *fumière*, le pou, etc. » — « Alors, « dit la pie, je me coupe la tête. » Et elle alla se couper la tête.

« Pie, lui dit le chêne, et pourquoi te coupes-tu la « tête ? » — « Tu ne veux pas que je me coupe la tête, « lui dit-elle, le pou, etc. » — « Alors, dit le chêne, moi « je vais crever. » Et le chêne se mit à crever.

Au pied du chêne il y avait une fontaine. « Chêne, « lui dit la fontaine, et pourquoi crèves-tu ? » — « Tu « ne veux pas que je crève, dit-il, le pou s'est noyé, « etc. » — « Oh ! alors, dit la fontaine, moi je m'en « vais tarir. » Et la fontaine se mit à tarir.

Une servante vint avec sa cruche chercher de l'eau à la fontaine, elle la trouve tarie. « Fontaine, lui dit la « servante, pourquoi as-tu tari ? » — « Tu ne veux pas « que je tarisse, lui dit-elle, le pou s'est noyé, etc. » — « Oh ! alors, dit la servante, je casse ma cruche. » Et la servante cassa sa cruche.

Elle revient chez elle vers la maîtresse qui pétrissait. « Servante, dit la maîtresse, donne-moi donc de

« coupat la crugo ! » — « Et perqué dounc as coupat la « crûgo ? » — « Bôts pas qu'aouji coupat la crûgo ? Lou « pouil s'é négat, etc. » — « O labéts, jitti la pasto « pér débat la mèy ! » Et la mastrésso jittèt la pasto per débat la mèy.

Lou paysan arribo et ba bésé la pasto pér débat la mèy : « Daouno, sé digout, én dé qué la pasto pér « débat la mèy ? » — Bos pas qué jitti la pasto pér « débat la mèy, digout éro ? Lou pouil és négat, la « pouillo plouro, la cadièro cadièréjo, lou lèy lèytéjo, « la taoulo taouléjo, la porto pourtéjo, lou hémè hémè- « réjo, l'agasso s'a coupat lou cap, lou cassou é crébat, « la houn qu'a tarit, la goujo a coupat la crûgo, et « jou qu'èy jittat la pasto per débat la mèy ! » — « Labéts, digout lou paysan, jou qu'ém báou planta « lou guisoun déns lou marcu ! » Atâou hît, lou counté « fénit.

LV

L'ABÈSQUÉ ET LOU MOULIÈ

Y a jours d'éco un abésqué néouèt én plaço, én dé sabé ço qu'èro un curé dé pér la Lâno qué couné-chèouo pas l'y démandèt pér éscriout :

1° Oun èro la crouo dé la terro.

2° Coumbién balèouo l'abésqué.

« l'eau ! » — « J'ai cassé la cruche, dit l'autre. » — « Et pourquoi donc as-tu cassé la cruche ? » — « Vous « ne voulez pas que j'aie cassé la cruche, le pou s'est « noyé, etc. » — « Oh ! alors, moi je jette la pâte sous « le pétrin. » Et la maîtresse jeta la pâte sous le pétrin.

Le paysan arrive et va voir la pâte sous le pétrin. « Bourgeoise, dit-il, pourquoi la pâte par dessous le « pétrin ? » — « Tu ne veux pas que je jette la pâte « sous le pétrin, dit-elle ! Le pou est noyé, la *pouille* « pleure, la chaise *chaisie*, le lit *lite*, la table *table*, la « porte *porte*, le fumier *fumière*, la pie s'est coupé la « tête, le chêne est crevé, la fontaine a tari, la ser- « vante a cassé la cruche, et moi j'ai jeté la pâte sous « le pétrin ! » — « Alors, dit le paysan, je vais me « planter la perche au nœud de l'épine dorsale. » Ainsi fit-il, le conte finit.

LV

L'EVÊQUE ET LE MEUNIER

Il y a longtemps de cela un évêque nouvellement élu, pour savoir ce qu'était un curé de la Lande qu'il ne connaissait pas lui demanda par écrit :

1° Où était le milieu de la terre.

2° Combien valait l'évêque.

3° Coumbién pèso la lûo.
4° Ço qué sé pénsèouo l'abésqué.

Lou curê tout ahurbit dé quéro létro troubèt lou mouliè qué l'y digout : « Mé paréchots bién énquouén-« tat, Moussu Curè ! Ats quaouqué déstour ? » Lou Curè l'at y countèt : « Sé n'ats pas d'aouto quouénto, « Moussu Curè, l'y digout lou mouliè, jou mé cargui « dé trouba la coupo âou bosté Ségnur. Mé baillérats « io péillo dé las bostos, et pourtérèy jou mêmo la « réspounso à las démandos. »

Atâou lou mouliè s'én angout trouba l'abésqué. « Mounségnur, sé digout à l'arribâdo, étz'é porti la « réspounso à la bosto létro. La crouo dé la tèrro és « à la crouo dé quésto sallo, âou camin dé la dâmos. » — « En aquésto sallo, digout l'abésqué, et coumo at « sabots ? » — « Et coumo sabots, Mounségnur, qué « n'és pas aqui ? At cadré pruba ! »

« Et coumbien bâli, l'y digout l'abésqué ? » — « Sans « bous facha, Mounségnur, lou Boun Dîou Nosté Ségné « balê mèy qué bous ; s'és pas béndut qué trénto « dinès ; étz'é bouti âou darrê mot à binto-nâou sans « bous affrounta. » L'abésqué s'én arrigout.

« Et la lûo coumbién pèso, sé l'y démandèt ? » — « En quésté moumént la lûo és éncouèro tréndo, sé l'y « réspounout, prénd lou quartiè ; pèso un quart. » — « At cadré pruba, digout l'Abésqué. » — « Mounsé-« gnur, sé l'y réspounout l'aouté, s'ém bôts pas crésé, « hêts-la pésa et béyrats ! »

« Labéts, sé digout l'Abésqué, rèsto à déouina ço qué « pénsi âro. » — « Ço qué pénsots âro, Mounségnur su

3° Combien pèse la lune.
4° Ce que pensait l'évêque.

Le curé hors de lui après cette lettre rencontra le meunier qui lui dit : « Vous me paraissez bien préoc-« cupé, Monsieur le curé ! Vous avez quelque ennui ? » Le curé le lui raconta : « Si vous n'avez pas d'autre « inquiétude, Monsieur le Curé, lui dit le meunier, je « me charge de trouver la coupe à votre Seigneur.

« Vous me donnerez une de vos robes, et je porterai « moi-même la réponse aux questions. »

Ainsi le meunier s'en alla trouver l'évêque : « Mon-« seigneur, lui dit-il à l'arrivée, je vous porte la « réponse à votre lettre. « Le centre de la terre est le « centre de cette chambre, au chemin des dames. » — « Dans cette salle, dit l'évêque, et comment le savez-« vous ? » — « Et comment savez-vous, Monseigneur, « qu'elle n'est pas là ? Il faudrait le prouver ! »

« Et combien je vaux, dit l'évêque ? » — « Sans vous « fâcher, Monseigneur, le Bon Dieu Notre Seigneur « valait plus que vous : il ne s'est vendu que trente « deniers : je vous mets au dernier mot à vingt-« neuf sans vous faire affront. » L'évêque en rit.

Et la lune combien pèse-t-elle, lui dit-il ? » — « En ce « moment la lune est nouvelle, lui répondit-il, elle « prend le quartier ; elle pèse un quart. » — « Il fau-« drait le prouver, dit l'Evêque. » — « Monseigneur, « lui répondit l'autre, si vous ne voulez pas m'en « croire, faites-la peser et vous verrez ! »

« Alors, répondit l'Evêque, il reste à deviner ce que « je pense à présent. » — « Ce que vous pensez à pré-

« bosté réspèt, és qu'étz'é couy..., prâmo qué pénsots « parla dam lou nosté curè dé la Lâno, et souy pas « qué lou soun mouliè. » — « Labéts, sé réspounout « l'abésqué coublat, Moussu Curê és un hômi adrét « d'étz'aoujé caousit én dé mé pourta la réspounso « prâmo qu'âts fort bién hèyt la coumissioun : és bién « bértat lou réproubê : souént lou mèy pèc és lou mèy « rusat. »

LVII

LOU CAMP ET L'ABUGLÉ

Un cop un abuglé qué boulèouo croumpa un camp sé hascout coundui déns las pèços : « Qu'és-ço qué y a « catbat las arrègos, sé disèouo ! » — « Héouguèro, sé « l'y réspounount. » — « Héouguèro, dècho-la éncouèro, « sé digout l'abuglé. » — Et praci qué y a, sé tournèt « disé quand âount marchat ? » — « Mandras, sé l'y « digount. » — « Mandras, sé réspounout ét, aqui qué « t'éstaquéras. »

« sent, Monseigneur, sur votre respect, c'est que vous « vous méprenez, parce que vous pensez parler avec « notre curé de la Lande, et je suis son meunier.» — « Alors, répondit l'évêque confondu, Monsieur le Curé « est un homme adroit de vous avoir choisi pour me « porter la réponse parce que vous avez fort bien fait « la commission : il est vrai le proverbe : Souvent le « plus borné est le plus dégourdi. »

LVI

LE CHAMP ET L'AVEUGLE

Une fois un aveugle qui voulait acheter un champ se fit conduire dans les pièces : « Qu'est-ce qu'il y a le « long des sillons, disait-il? » — « De la fougère, lui « disait-on. » — « Fougère, laisse-la encore, disait « l'aveugle. » — « Et par ici qu'y a-t-il, revint-il dire « quand il eut marché? » — « Menthastre, lui dit-on. » — « Menthastre, répondit-il, là tu t'attacheras. »

LVII

LA PÉRICLÈRO ET LOU DIABLÉ

Un cop lou diablé digout âou Boun Dîou : « Boli dam « la périclèro at échanta tout : ous harèy touts créba « dé pôou ! » — « Pér tant qué pété la périclèro, l'y « réspounout lou Boun Dîou, ous suspréngueras pas « jamais, prâmo qu'aouant lou pét harèy toujiours « luzi l'éslambrét : Esloumbriquéjo, sé dirant, n'és pas « louy lou pét. »

LVIII

LOU BOURDILÉ DOU DIABLÉ

Y aouê un cop un lanusquet bourdilè dou diablé. En dé l'affrounta lou diablé l'y digout : « Ta part séra tout ço dé débat tèrro ; la mîo tout ço dé per déssus. » Lou bourdilè sémièt pas qué naps, carrottos, blétos ; âout toutos las arrigâdos, lous coups, et lou diablé la houéillo, lous fouails.

L'annâdo d'aprèts lou diablé boulout aougé pér sa part tout ço dé pér débat tèrro. Lou bourdilè sémièt pas qué groun ; la part dou diablé éstèt l'éstouil.

« Douman, sé l'y digout lou diablé arrégagnat, té « miérèy io bèsti ; sé mé disos pas ço qu'és, t'énléoué- « rèy et mé séguiras à l'infer. »

LVII

LE TONNERRE ET LE DIABLE

Une fois le diable dit au Bon Dieu : « Je veux avec le « tonnerre tout effrayer : je les ferai tous mourir de « frayeur ! » — « Pour autant qu'éclate la foudre, lui « répondit le Bon Dieu, tu ne les surprendras jamais, « parce qu'avant le coup je ferai toujours briller « l'éclair : Il fait un éclair, dira-t-on, le coup n'est pas « loin. »

LVIII

LE MÉTAYER DU DIABLE

Il y avait une fois un landais métayer du diable. Pour le duper le diable lui dit : « Ta part sera tout ce qui est dessous terre ; la mienne ce qui est dessus. » Le métayer ne sema que des navets, des carottes, des bettes ; il eut toutes les racines, les pivots, le diable les feuilles, les plumets.

L'année d'après le diable voulut avoir pour sa part tout ce qui est sous terre. Le métayer ne sema que du grain : la part du diable fut le chaume.

« Demain, lui dit le diable rageur, je te conduirai « une bête ; si tu ne me dis pas ce qu'elle est, je t'en- « lèverai et tu me suivras en enfer. »

Lou bourdilè dé matin angout sé pousta pér débat un pount oun diouê passa lou diablé. Aou cap d'ûo paouso lou diablé arribèt dam un aoujâmi béstit dé pértout, qué sé boutèt à réguina sou cap dou pount et s'y birèt dé cus sans boulé passa. Labéts lou diablé d'ou truca én tout crida : « Bout d'Aoubignoun dou « diablé, passéras ou passéras pas ? »

Lou bourdilè tournat à souo béygout arriba lou diablé qué l'y digout : « Bourdilè, coumo s'apèro « aquésté aoujâmi ? » — « Acét asou, digout l'aouté, és « lou bout d'Aoubignoun dou diablé. » Lou diablé counfus èro aqui coublat : « Mèsté, sé l'y digout lou « bourdilè, tournats douman : étz'harèy bésé un cap « d'aoujâmi, et s'ou counéchots pas, la bordo séra la « mîo : s'ou counéchots labéts sérèy lou bosté. »

Lou bourdilè labéts digout à sa fimèlo dé sé barlaca dé mèou tout lou cos et atâou émboutumâdo dé sé couçhia déns la couyno cap et tout : l'aouto at hascout et né sourtiscout émplumâdo dé pértout. Pér déssus l'ésquîo sé boutèt io couéto dé hilasso émplumàdo tabé, et quand lou diablé arribèt éro sé boutèt su las mas coumo io bèsti su las câmos. Lou diablé éstounat l'éspièouo : « S'és pas jamais bis nat cap d'aoujâmi, sé « digout, nourri ta proché dé las câmos dé déouant : « és toutjiours crounto las couèchos qué las bèstis « nourriços ant lou braguê, et nâdo bèsti dé plumo « n'és lèytèro. » Lou diablé pouscout pas déouina ; atâou lou bourdilè rusat sé gagnèt lou mayné.

Le métayer de bonne heure alla se poster sous un pont où devait passer le diable. Au bout d'une attente le diable arriva avec un animal vêtu de partout, qui se mit à ruer sur le bout du pont, et s'y tourna de derrière sans vouloir passer. Alors le diable de le frapper en criant : « Bout d'Auvignon du diable, tu pas-« seras ou tu ne passera pas ? »

Le métayer rentré chez lui vit arriver le diable qui lui dit : « Métayer, comment s'appelle cette bête? » — « Cet âne, dit l'autre, c'est le bout d'Auvignon du « diable. » Le diable confus resta là confondu : « Maî-« tre, lui dit le métayer, revenez demain : je vous ferai « voir une tête de bétail, et si vous ne le connaissez « pas, la métairie sera la mienne : si vous le connais-« sez je serai à vous. »

Le métayer alors dit à sa femme de couvrir de miel tout son corps et ainsi emmiellée de se coucher dans une coëte de la tête aux pieds : l'autre le fit, et elle en sortit emplumée de partout. Sur le dos elle se mit une queue de filasse emplumée aussi, et quand le diable arriva elle se mit sur les mains comme une bête sur ses pattes. Le diable étonné l'examinait : « Il ne s'est « jamais vu bétail, dit-il, nourrir aussi près des jam-bes de devant : c'est toujours contre les cuisses que les bêtes nourrisses ont les mamelles, et aucune bête de plume n'est laitière. » Le diable ne put pas deviner et ainsi le métayer rusé gagna le domaine pour toujours.

LIX

LA GOUYATO SÈRP

Un cop un gouyat anèouo bésé io gouyato :.las géns l'y digount qu'èro pousouèro. Aouê su l'éstoumat coumo un machant mos la rancûro dé quét débis ; s'én angout trouba Moussu Curè : « Moussu Curè, sé l'y « digout, étz'é démandi éscuso, m'ant dit qué la pré- « téndûdo... At crési pas, Moussu Curè, mais aco « qu'ém pèso su l'éstoumat, su bosté respèt, la disont « pousouèro. Aco qu'ém' hê un tribouil, et souy bén- « gut mê bouèyta l'éstoumat dam bous, prâmo qué « l'aymi, és brabasso. » — « Et bé, piçhiou, sé l'y « digout Moussu Curè, s'és la qui câou et sé l'aymos, « té la câou préngué : lou sé dé la noço bénguéras mé « trouba ; té birérèy lou déstour.

Lou sé dé la noço lou nôbi apérèt Moussu Curè et damb'ét éntrèt déns la crampo doun èro la nôbi. Troubènt sou lèyt noubiâou io bèro sèrp ésténûdo. « Câou « préga Dîou, sé digout Moussu Curè, n'aoujés pas « chagrin d'éco. » Et quand sé léouènt dé préga : « Prénd-té aquét barrot, digout Moussu Curè âou « gouyat, et tusto la sèrp dinco qué sié tournâdo la « qui té câou. »

Moussu Curè sé tournèt bouta à préga Dîou tant qué lou nôbi tustèouo su la sèrp dount sé tirèt la souo coumpanîo bèro drôlo et la qui câou.

LIX

LA FILLE SERPENT

Une fois un jeune homme allait voir une fille : les gens lui dirent qu'elle était sorcière. Il avait sur le cœur comme un indigeste morceau le tourment de ce propos ; il s'en alla trouver Monsieur le Curé : « Mon- « sieur le Curé, lui dit-il, je vous fais pardon, on m'a « dit que la prétendue... Je ne le crois pas, Monsieur « le Curé, mais cela me pèse sur le cœur, sur votre « respect, on la dit sorcière. Cela me fait un trouble « et je suis venu vider mon cœur avec vous, parce « que je l'aime, elle est bonne. » — « Eh bien, petit, « lui dit Monsieur le Curé, si elle est ce qu'il faut et si « tu l'aimes, il te la faut prendre ; le soir de la noce tu « viendras me trouver, je te dégagerai de cet ennui. »

Le soir de la noce l'époux appela Monsieur le Curé et avec lui entra dans la chambre où était l'épouse. Ils trouvèrent sur le lit conjugal une belle couleuvre étendue. « Il faut prier Dieu, dit Monsieur le Curé, ne « t'inquiètes pas de cela. » Et quand ils se relevèrent de prier : « Prends ce bâton, dit Monsieur le Curé au « jeune homme, et frappe la couleuvre jusqu'à ce « qu'elle soit revenue celle qu'il te faut. »

Monsieur le Curé se remit à prier Dieu tant que l'époux frappait sur la couleuvre qui revint être sa compagne, belle enfant et ce qu'il faut.

LX

LOU BÉROY HADÉT ET LA SOUO MAY

Un cop un bouê laourèouo proché dé la grâouo négro, déns lou Maransin. Aquét bouê s'éscartèt tant qué sous bûous béouèouont. Quand tournèt troubèt éscruncat su l'ârét un hadét tout nu, béroy et tréndé coumo un anjioulét. Lou hadét sans disé arré sé déchèt pourta â la maysoun, et quand l'âount béstit sé boulèt âou cournè sans parla. Aou pê dou houéc béygout ûous arrénglats, et labéts digout : « Ah ! moun « Diou ! lous béroys toupinots ! Ey tant biatjiéjat et « n'èy pas jamais bis atâou ! »

Quand parlèt io bouès pér déhôro digout: « Mén, « câou pas disé én dé qué és bouno la houéillo dé bèrn, « prâmo qué touts lous bouês aourént l'aguillâdo « daourâdo. » Fêttiouomént ço qué bâou la houéillo dé « bèrn és toutjiours damourat lou ségrét dé las hadé- « tos. La may éntrèt aqui : èro io hadéto dé las mèy « alégantos : « S'ém bôts tourna lou mén maynatjié, « s'ous y digout, étz'é harèy touts hurous praci. » — « Ou podots prénguć, sé l'y réspounount, pérqué és « lou bosté. »

« Labéts, digout éro, bâts ana pérpara las éstâblos, « lous parcs et las granjios, tout ço qu'âts praci én « dé poudé loutjia aoujâmi : bous én ba arriba dé « pértout, bâcos, bétèts, bûous et bîmos : quand arri- « béra lou brâou y aoura mazan ; étz'é sémbléra qu'at « coupéra tout : n'aoujéts pas créntо : surtout étz'é

LX

LE JOLI FARFADET ET SA MÈRE

Une fois un bouvier labourait près de la grave noire, dans le Maransin. Ce bouvier s'écarta un peu pendant que ses bœufs buvaient. Quand il revint il trouva perché sur la charrue un farfadet tout nu, beau et tendre comme un petit ange. Le farfadet sans rien dire se laissa porter à la maison et quand on l'eût vêtu il se mit au coin du feu sans parler. Au foyer il vit des œufs en rang et alors il dit : « Ah mon Dieu ! les jolis « petits pots ! J'ai tant voyagé et je n'en ai jamais vu « de pareils ! »

Quand il parla une voix dehors dit : « Le mien, il ne « faut pas dire à quoi sert la feuille du vergne, parce « que tous les bouviers porteraient l'aiguillon doré. » En effet ce que vaut la feuille du vergne est toujours demeuré le secret des fées. La mère entra : c'était une fée des plus distinguées : « Si vous voulez me rendre « mon enfant, leur dit-elle, je vous ferai tous heureux « par ici. » — « Vous pouvez le prendre, lui répondit-« on, puisqu'il est à vous. »

« Eh bien ! dit-elle, vous allez préparer vos étables, « les parcs et les granges, tout ce que vous avez par « ici pour pouvoir loger du bétail : il va vous arriver « de partout, des vaches, des veaux, des bœufs et des « génisses. Quand arrivera le taureau il y aura du « tapage ; il vous semblera qu'il brisera tout ; n'ayez

« rébiréts pas jamais : s'âts lou malur d'él'zé rébira
« tant qué sé hara lou tambar, tout séra pérdut. »

Aoustalèou lou droullét tournat à sa may, baqui ligots dé bâcos, dé bûous, dé bîmos ; éstâblos, granjios, parcs, tout sé pléhèt, et dé bèt aoujâmi. Mais quand arribèt lou brâou âou mièy d'aquéros bâcos, touts lous dou maynè sé crésount pérduts : sé doublidènt la paraoulo dé la hadéto ; birènt lou cap én d'éspia énta darrè, et bâcos, bûous, bétèts et bîmos disparéchount. Praco la raço d'équét aoujâmi s'és éspariâdo catbat la Lâno.

LXI

L'ARROUMIC, L'AIGLO ET LOU LIOUN

Y aouê un cop ûo béouso qu'aouê un hil à las armâdos. Aquét hil désartèt. S'éntournèt ént'à sa may. « Et coumo t'én ès tournat, maynatjié, l'y digout éro? » « Souy tant énmayrit, sé digout lou drôlé, qué pou- « dèoui pas mèy bîoué sans bous. »

Lous gendarmos l'amassènt : accéttènt d'ou décha s'éntourna soulét : « Oun bâou-jou passa, sé disèouo? « Lou grand camin és ta loung ! Catbat lous bos és « bién mèy court, mais n'és pas tant âou soulidé. » — « Séguis lou grand camin, mén, l'y disèouo la may. » Tout dé mêmos séguit lous bos.

« pas peur ; surtout ne vous retournez pas : si vous « avez le malheur de vous retourner tant que se fera « le tapage, tout sera perdu. »

Aussitôt l'enfant rendu à la mère, voilà des troupeaux de vaches, de bœufs, de génisses ; étables, granges, parcs, tout se remplit, et du beau bétail. Mais lorsque arriva le taureau au milieu de ces vaches tous ceux du domaine se crurent perdus ; ils oublièrent la parole de la fée ; ils tournèrent la tête pour voir par derrière, et vaches, bœufs, veaux et génisses disparurent. Pourtant la race de ce bétail s'est conservée dans la Lande.

LXI

LA FOURMI, L'AIGLE ET LE LION

Il y avait une fois une veuve qui avait un fils à l'armée. Ce fils déserta ; il s'en revint à sa mère. « Et « pourquoi t'en es-tu revenu, enfant, lui dit-elle ? » — « Je suis si attaché à vous, lui dit le jeune homme, « que je ne pouvais vivre sans vous. »

Les gendarmes le prirent : ils acceptèrent de le laisser s'en retourner seul : « Où vais-je passer, se « disait-il ? Le grand chemin est si long ! A travers les « bois c'est bien plus court ; mais ce n'est pas si sûr. » — « Suis le grand chemin, mon ami, lui disait la « mère. » Tout de même il suivit les bois.

Baqui qu'âou bèt mièy dé l'ahourê hascout réncountro d'un lioun, d'ûo arroumic et d'un aiglo qué sé minjièouont un chamôou. « Praoubé dé jou, sé pénsèt ét, souy-jou mâou toumbat praci ! » Passèt hardit ; l'y digount pas arrés.

Èro déjà un çhic louy qué lâs bèstis sé digount éntré éros : « Aourém dîouut nous hâ partatjia lou « chamôou pér aquét sourdat ! Et sé l'apérèouém ? « Apèro-lou tu, arroumic ! » — « Jou, moun Dîou, sé « digout l'aouto, n'èy pas énjié dé bouès ! Es à l'aiglo « d'ou crida. » — « Es âou lioun, sé digout l'aiglo. » « Et lou lioun lou cridèt.

« Souy un hômi pérdut, » sé digout lou sourdat quand s'éntènout apéra. Las bèstis l'y démandènt d'ous y partatjia lou cap d'aoujâmi. Lou sourdat à labéts ous y hît trés parts, lou cap én dé l'arroumic, lou bénté et la couradillo én dé l'aiglo, et lou rèsto âou lioun.

Lou désartur s'éntournèt mê bisté qué n'èro béngut; léèouo dé pôou, quand tout d'un cop énténd lou lioun qué l'apèro : « Aquésté cop souy mort, sé pénsèt. » Y tourno pourtant : « N'aoujés pas crénto, l'y cridèt lou lioun : âm doublidat dé t'arrémèrcia én pér dou sérbici qué mérito récoumpénso. » — « Tz'é démandi pas arré, « digout ét flambat dé pôou.

« Prénd dam précâoutioun aquét péou blanc sou « cap dé ma couéto, digout lou lioun. » — « Et sé té « hèsi mâou, réspounout ét ? » — « Arré d'aco, digout « l'aouté ; quand aouras bésouin dé té hâ crégné, « damb'aquét péou séras lioun à bouléntat. » — « T'ar- « rémèrcîi, lioun, digout lou sourdat én tout tira lou

Voilà qu'au beau milieu de la forêt il fit la rencontre d'un lion, d'une fourmi et d'un aigle qui dévoraient un chameau : « Pauvre de moi, pensa-t-il, suis-je mal « tombé par ici ! » Il passa bravement : on ne lui dit rien.

Il était déjà un peu loin que les bêtes se dirent entre elles : « Nous aurions dû nous faire partager le « chameau par ce soldat ! Et si nous l'appelions ? « Appelle-le toi fourmi ! » — « Moi, mon Dieu, dit l'au- « tre, je n'ai pas ombre de voix ! c'est à l'aigle de « l'appeler ! » — « C'est au lion, dit l'aigle. » Et le lion l'appela.

« Je suis un homme perdu, » dit le soldat quand il s'entendit appeler. Les bêtes lui demandèrent de leur partager la pièce de bétail. Le soldat alors leur fit trois portions, la tête pour la fourmi, les entrailles et la fressure pour l'aigle, et le reste au lion.

Le déserteur s'en revint plus vite qu'il n'était venu : la peur le faisait voler, quand tout à coup il entend le lion qui l'appelle : « Cette fois je suis mort, pensa- « t-il. » Il y revient pourtant : « Ne crains pas, lui cria « le lion, nous avons oublié de te remercier pour le « service qui mérite récompense. » — « Je ne vous « demande rien, dit l'autre mort de peur.

« Prends avec précaution ce poil blanc sur le bout « de ma queue, dit le lion. » — « Et si je te fais mal, « lui répondit-il ? » — « Ce n'est rien, lui dit l'autre ; « quand tu auras besoin de te faire craindre avec ce « poil tu seras lion à volonté. » — « Je te remercie, « lion, dit le soldat en tirant le poil. » — « Moi, dit

« péou. » — « Jou, digout l'aiglo, té boy da aquéro « plumo blanco qu'ém bésos âou cap dé l'âlo : quand « aougués bésouin d'ana louy, dé mounta hâout, « damb'aquéro plumo séras aiglo tant qué boudras. » Tirèt la plumo et arrémèrcièt l'aiglo.

« Et jou, digout l'arroumic, té boy da aquéro patto « qu'ém bésos pér coustat dé las aoutos : s'as bésouin « dé té hâ méndré én dé té saouba, damb'éro aouras « lou ségrét dé té sanjia én arroumic. » L'arrémèrcièt; ous saludèt parfaitoménts et partiscout léougè; la pôou lou hazê gati.

Aou régiménts coundamnat à la présoun sé sanjièt én arroumic et sourtiscout pér débat la porto. Ous y hît pôou tèloménts tant qué l'y dènt soun counjiét én dé s'éntourna.

Labéts hascout réncountro d'un ogré qu'ou carguèt sus ûo carréto. Sé hît aiglo et s'énléouèt én sé truffant dé soun boulur. « Mé paguéras aquéts éscarnis, pou- « souèras, l'y digout l'ogré counfus. »

Un çhic mè louy sé tournèt én hômi én dé s'éntourna dé cats à sa may: s'aouê doublidat lou déstour dé l'ogré et cantèouo sou camin quand l'ogré ou gahèt éncouê et aquésté cop l'éstaquèt dam précaoutioun. L'ogré ou mièt âou soun castèt qué sé troubèouo déns îo islo oun y aouê ûo bèsti à sèpt caps qué s'apasturèouo dé car batîâdo; crounto lou castèt sé mastèouo io tou, et déns quéro tou nèyt et jour plagnèouo io jouéno princèsso qué l'ogré aouê énléouado én un rèy soun pèro. Lou sourdat aoujiscout lous plagns, sé cambièt én aiglo, et la maynâdo crésout bésé un anjioulét quand bît lou gouyatot su la frinèsto. Quand

« l'aigle, je veux te donner cette plume blanche que « tu me vois au bout de l'aile : quand tu auras besoin « d'aller loin, de monter beaucoup, avec cette plume « tu seras aigle tant que tu voudras. » Il tira la plume et remercia l'aigle.

« Et moi, dit la fourmi, je veux te donner cette patte « que tu me vois à côté des autres : si tu as besoin de « te faire bien petit pour te sauver, avec elle tu auras « le don de te changer en fourmi. » Il la remercia ; il les salua très poliment et il partit léger : la peur le faisait rapide.

Au régiment condamné à la prison il se changea en fourmi et sortit par dessous la porte. Il leur fit une si grande surprise qu'on lui donna son congé pour s'en retourner.

Alors il fit la rencontre d'un ogre qui le plaça sur une charrette. Il se fit aigle et s'enleva en se moquant de son voleur : « Tu me paieras ces provocations, « sorcier, lui dit l'ogre confus. »

Un peu plus loin il se changea en homme pour rentrer vers sa mère : il avait oublié l'accident de l'ogre et chantait sur le chemin quand l'ogre le prit de nouveau, et cette fois le lia avec précaution. L'ogre le conduisit à son château qui se trouvait dans une île où il y avait un monstre à sept têtes qui se nourrissait de chair baptisée ; contre le château se dressait une tour, et dans cette tour nuit et jour se plaignait une jeune princesse que l'ogre avait enlevée à un roi son père. Le soldat entendit les plaintes, se changea en aigle, et la jeune fille crut voir un ange quand elle vit le jeune homme sur la fenêtre. Quand la princesse

la princésso l'y août countat soun déstour lou sourdat l'y accounséillèt dé s'apastura pas, dé sé décha bèngué un çhic pélîouo, et dé disé à l'ogré qué né mouriré sé l'y disèouo pas lou ségrét dé la bîto dé quéro bèsti et dé la soûo.

Quand l'ogré béygout la maynâdo qu'aouê lachat dé minjia : « Qu'és ço qu'as, maynâdo, sé l'y digout ? » — « La fièbro mé dégrûo, réspounout éro ; souy morto « sé mé dâts pas lou ségrét dé bosté ta bêt bîoué. » — « At disi pas, sé l'y réspounout ; at tournérés disé ! » — « Et à qui, digout éro ? Jou, praoubo, bési pas « jamais digun, et bâou mouri ! » Tant plourèt, sé doulèt qué l'ogré l'y digout qué dé la bèsti à sèpt caps sé tirèouo la soûo bîto : « Lou jour oun coupérént à la « bèsti lous sèpt caps mé tirérént lou couratjié, sé l'y « digout : én dé mé hâ mouri cadré gaha lou lapin « blanc qu'és éstujat déns quéro bèsti ; et déns quét « lapin y a trés ûous dount déspénd la mîo bito ; lou « qui m'ous crouchiré sou cap, mé tuéré. » — « Souy « mièillou, digout éro labéts. L'ogré âou répénti d'aoujé trop débisat parlèt sou cop dé la dâ à la bèsti déouant trés jours sé n'èro pas morto, prâmo dou ségrét.

Tant plourèt, éro labéts qué lou sourdat mountèt la counsoula én tout s'éstuja pou mièy dé l'aoubré : « Qu'as dounc dé néouèt, sé l'y digout ? » — « Oun ès, « l'y digout éro, té bési pas ? » — « Ouèro-mé aci éstu- « jat su l'aoubré prâmo d'ét, sé l'y réspounout. » Et labéts éro qu'ou bèygout. L'y countèt lou récit dé l'ogré. Lou gouyat la counsoulèt et partiscout én tout l'y proumèttè dé tourna lou léndouman. Sou cop s'én

lui eut raconté son malheur le soldat lui conseilla de ne pas manger, de se laisser venir un peu maladive, et de dire à l'ogre qu'elle en mourrait s'il ne lui disait pas le secret de la vie de la bête et de la sienne.

Quand l'ogre vit la fille qui avait cessé de manger : « Qu'est-ce que tu as, fillette, lui dit-il ? » — « La « fièvre me dévore, répondit-elle ; je suis morte si « vous ne me donnez pas le secret de votre si robuste « santé. » — « Je ne le fais pas, lui répondit-il, tu le « redirais ! » — « Et à qui, dit-elle ? Moi pauvre je ne vois jamais personne, et je vais mourir. » Tant elle pleura, se lamenta que l'ogre lui dit que de la bête à sept têtes il tirait sa vie : « Le jour où on couperait à « la bête les sept têtes on me tirerait toute ma force, « lui dit-il : pour me faire mourir il faudrait prendre « le lapin blanc qui est caché dans cette bête ; et dans « ce lapin il y a trois œufs d'où dépend ma vie : celui « qui me les écraserait sur la tête me tuerait. » — « Je suis mieux, lui dit-elle alors. » L'ogre au repentir d'avoir trop devisé parla aussitôt de la donner à la bête avant trois jours, si elle n'était pas morte, par suite du secret.

Tant elle pleura alors que le soldat monta pour la consoler en se cachant au milieu de l'arbre : « Qu'as-tu « donc de nouveau, lui dit-il ? » — « Où es-tu, lui dit- « elle, je ne te vois pas ? » — « Regarde-moi ici caché « sur l'arbre, à cause de lui, lui répondit-il. » Et alors « elle le vit. Elle lui raconta le récit de l'ogre. Le jeune homme la consola et partit en lui promettant de revenir le lendemain. Sur-le-champ il s'en va vers la bête ;

ba dé cats à la bèsti ; aqui sé sanjio én arroumic et quand éstèt éntrat oun èro lou lê aoujâmi sé hascout lioun. La bèsti suspréso n'âout pas lou témps dé s'ou bira ; lou lioun l'y coupèt trés caps.

La princèsso èro chagrino quand y arribèt lou gouyat : « N'aoujés pas chagrin, sé l'y digout : èy « coupat trés caps à la bèsti » — « An ès, sé l'y rés- « pounout éro, té bési pas. » — « Souy praco bién « proché, l'y réspounout ét, éspîo-té sou bras : aquéro « arroumic qué souy jou, l'y digout lou gouyat. » Et « tournèt parti dé cats à la bèsti.

La troubèt malâouso, et l'y coupèt sans nat déstour lous quouaté caps. L'éstripèt én dé gaha lou lapin qué l'y guitzèt dé las mas coumo ûo lambrâdo d'ayguo. Ou gahèt praco et l'y troubèt lous trés ûous. Ous préngout én d'ana tua l'ogré. L'ogré sé poudêouo pas léoua : èro énjiosté : « Souy trahit, sé cridèouo, souy mort ! »

Labéts quand lou gouyat l'y crouchiscout un ûou sou cap éstèt coumo un cop dé massuco ; âou sécound pérdout counéchénço ; âou trésièmo crébèt.

La princésso hurouso âout la régaillèro dé s'éntourna énta sas géns. Mais quinomént én d'ana ta louy et passa tant d'ayguos ? « N'aoujés pas chagrin, « l'y digout ét, bèyrèy tas géns un cop anèy. » Et partiscout én aiglo dé cats âou castèt.

Estèt lou rèy qué prumê bît sétut âou mièy dé sas géns : « Adichats touts, s'ous y digout fort honèsté ; « coumo aco m'abisots pas digun praci ? » — « Nou, « mén, l'y digout lou rèy, mé soubèni pas dé t'aoujé « bis. » — « Ni jou à bous, l'y répounout ; pourtant « étz'é counéchi ; étz'é porti noubèlos à la bouno hôro;

là, il se change en fourmi, et quand il fut entré où était le vilain monstre, il se fit lion. La bête surprise n'eut pas le temps de l'éviter; le lion lui coupa trois têtes.

La princesse était chagrine quand arriva le jeune homme : « Ne t'inquiète pas, lui dit-il ; j'ai coupé trois « têtes à la bête. » — « Où es-tu, lui répondit-elle, je « ne te vois pas? » — « Je suis pourtant bien près, lui « répondit-il, regarde sur ton bras : cette fourmi c'est « moi, lui dit le garçon ». Et il repartit vers la bête.

Il la trouva malade et lui coupa sans accident les quatre têtes. Il l'éventra pour prendre le lapin qui s'échappa des mains comme un jet d'eau. Il le prit pourtant et lui trouva trois œufs qu'il emporta pour aller tuer l'ogre. L'ogre ne pouvait pas se lever : il était malade : « Je suis trahi, criait-il, je suis mort ! »

Et quand le jeune homme lui cassa un œuf sur la tête, cela lui fut comme un coup de massue ; au second il perdit connaissance ; au troisième il expira.

La princesse heureuse eut la démangeaison de retourner vers les siens. Mais comment faire pour aller si loin, et traverser tant de mers. — « Ne « t'en inquiète pas, lui dit-il, je verrai tes parents « une fois aujourd'hui. » Aussitôt il part en aigle vers le château. Ce fut le roi que d'abord il vit assis au milieu des siens : « Bonjour à tous, leur dit-il fort « honnête ; ainsi vous ne me connaissez pas ici ? » — « Non, mon ami, lui dit le roi, je ne me souviens « pas de t'avoir vu. » — « Ni moi non plus, lui répon- « dit-il ; pourtant je vous connais ; je vous porte des

« âts pas mèy quouéntos dé la bosto hîllo qué pér-
« douts? Jou qu'étz'é dirèy ûo paraoulo aqui déssus
« sé la bôts énténé. » — « Ma maynâdo, praoubé Boun
« Dîou, digout labéts lou rèy, sé mé la mîos, té prou-
« mètti tout ço qué boudras! » — « Soum déjà accour-
« dats tout dus, réspounout lou gouyat: sé mé bôts
« én d'éro la béyrats douman sou tantos. » — « Séra
« la toûo coumpanìo, l'y réspounout lou rèy. » Et lou
gouyat partiscout.

S'éntourno ésbérit, hurous. Ero, hurouso à bouléntat, sé dècho sanjia én arroumic; ét sanjiat én aiglo sé la bouto pér déouat l'âlo et partissont.

Lou rèy et sas géns sou tantos éspièouont su las terrassos: arré bésèouént. Labéts dé cats âous én ayrés béygount boula un grand aousèt qué paréchèouo bira dé cats à d'éts: « Ou bâou tira, sé digout un « cassayré. » — « Déchats-lou ésta, sé digout lou rèy: « bènt éntà praci: sabéram qué ço qu'és. »

Quand débarèt su las terrassos l'aousèt sé troubèt ésta lou gouyat et la princèsso. Lou rèy téngout paraoulo, et aquéro praoubo jouénésso n'âout pas mèy déstours; sé quittént plus.

« nouvelles de bonheur; vous n'avez plus souci de « votre fille perdue? Pour moi je vous dirai un mot « là-dessus si vous voulez l'entendre. » — « Ma fille, « pauvre Bon Dieu, dit alors le Roi! Si tu me la ramè- « nes, je te promets tout ce que tu voudras! » — « Nous sommes déjà d'accord, elle et moi, lui répondit « le jeune homme: si vous me voulez pour elle, vous « la verrez demain soir. » — « Elle sera la tienne! lui « répondit le roi. » Et le jeune homme partit. Il s'en revient agile, heureux. Elle heureuse à volonté se laisse changer en fourmi; lui changé en aigle, se la met par dessous l'aile et ils partent.

Le roi et les siens sur le soir regardaient du haut des terrasses; ils ne voyaient rien. Alors bien haut ils virent voler un grand oiseau qui paraissait se diriger vers eux. « Je vais le tirer, dit un chasseur. » — « Lais- « sez le tranquille, dit le roi, il vient par ici: nous « saurons ce que c'est. »

Quand il descendit sur les terrasses l'oiseau se trouva être le jeune homme et la princesse. Le roi tint parole et ces pauvres enfants n'eurent plus de mal- heur: ils ne se quittèrent plus.

LXII

LOU SÉMÉT

Y aouê un cop ùo fimèlo béouso dam trés maynatjiés. La misèro s'èro éngragnâdo à soûo à la mort dé soun prâoubé hômi. Tout lou capitâou dou bén èro un paréillot dé bûous et ûo bâco. Lou majé et lou ségound parlènt én dé sé partatjia lou patèrnèl dé sé préné cadun un bûou, et dé lacha la bâco âou darrê qué s'apérèouo Sémét: « Oh ! digout lou Sémét, un « bûou bâou mèy qu'ûo bâco ; mé bôts affrounta ! » — « Labéts, sé l'y digount, prénd-té la nosto may én « dou démèy : « Atâou s'accourdént.

La bâco, biéillo, crébèl. Lou Sémét la pélo et porto la pèt éntà soun payrin qu'èro pérraquét et pounoun. En tout draoubi la porto chou pérraquét béygout la fimèlo dam un moussu qué s'éstujèt déns un croffé. Sémét n'âout pas l'ayré d'y prénguć atténtioun : « Adi- « chats, mayrîo, sé digout, n'y é pas payrin ? » — « Nou, digout éro, és anat china. » Et labéts lou pér- « raquét éntrèt. Lou Sémét l'y counto sas quouéntos dè la bâco, dé la pèt qué l'y bô béné : l'aouté l'y réspount qué bâou pas chèr, et lou Sémét l'y dits : « Etz'é démandi pas argént ; sé bôts qué bam biga « damb'aquét biéil croffé : « Prénd-t'ou, piçhiou, rés- « pounout l'aouté ; soum d'accord. »

Baqui moun Sémét qué sé cargo lou croffé et partis. Tirèt àou drét catbat la Lâno déns ûo grâouo plého dé tuscos âou tréouès dé l'ayguo. Estarit, tout dégla-

LXII

SÉMÉT

Il y avait une fois une femme veuve avec trois enfants. La misère s'était établie chez elle à la mort de son pauvre homme : tout le capital du bien était une chétive paire de bœufs et une vache. L'aîné et le second des fils parlèrent pour partager le patrimoine de se prendre chacun un bœuf et de laisser la vache au dernier-né qui s'appelait Sémét : « Oh ! dit Sémét, « un bœuf vaut plus qu'une vache ; vous voulez me « tromper. » — « Alors, lui dirent-ils, prends-toi notre « mère pour la différence. » Ainsi ils s'accordèrent.

La vache, vieille, creva. Sémét la pèle et porte la peau à son parrain qui était chiffonnier et équarisseur. En ouvrant la porte chez le chiffonnier il aperçut la femme avec un monsieur qui se cacha dans un coffre. Sémét n'eut pas l'air d'y porter attention : « Bonjour marraine, lui dit-il, parrain n'y est pas ? » — « Non, lui dit-elle, il est allé aux chiffons. » Et alors le chiffonnier entra. Sémét lui conta sa perte de la vache et son affaire de la peau à vendre ; l'autre lui répond que ça ne vaut pas cher, et Sémét lui dit : « Je « ne vous demande pas de l'argent ; si vous voulez « nous allons troquer avec ce vieux coffre : « Prends- « le, petit, lui répondit l'autre ; nous sommes d'ac- « cord. »

Voilà mon Sémét qui charge le coffre et qui part. Il se dirigea tout droit vers la lande dans une relaissée d'eau pleine de mottes de gazon à travers le marais.

nént dé suzou, hascout éscalapita l'ayguo coumo s'aouê apujat : « May dé Dîou, sé cridèt labéts, souy « jou pèc dé m'éstari én d'équét tros dé croffé ! T'at bàou tout f... pél l'ayguo ! » Sou cop hê bira lou croffé dé cats à l'ayguo : « Sémét. lou mén amic, Sémét, sé « digout labéts ûo bouès doulénto déns lou croffé, mé « hèsqués pas néga, Sémét ! » — « Et qué ço qu'és ? sé « cridèt Sémét d'un ayré échantat, y a quaouqué diablé praci déguén ? » — « Nou, lou mén amic, Sémét, « qué souy jou, lou surgèn ! mé nègués pas ! » — « Praoubé moussu, sé l'y digout lou drôlé adrét, l'àts « pécâdo bèro ! Etz'anèoui néga coumo un can raou- « jous ! Etz'é saoubi la bîto, Moussu ; mais m'àts bién « hèyt tira péno ! » — « Té paguérèy, Sémét, té pagué- « rèy ! » — « At pénsi atàou, Moussu ! Encouèro sé « m'aouêts prébéngut déouant dé parti m'aouréts pas « tant hèyt suza ! » — « Et coumbién té câou én dé ta « péno, Sémet ? » -- « Moussu, qu'ém câou un quouart « d'éscuts ! » — « Un quouart d'éscuts, Sémét, et d'oun « bos qu'ous tîri ? » — « Moussu, sé l'y réspounout lou « Sémét hardit, sé trobots aco chèr un quouart d'és- « cuts én dé n'ésta pas négat, n'ats pas qu'à saja d'ana « à l'ayguo. » Aoustalèou hê clanpounjia lou croffé, et « lous éscalapits dé l'ayguo ou nègont dé pértout : « Mé nègués pas, Sémét, sé cridèouo l'aouté, t'ous « baillérèy, me nègués pas ! » Sémét âout un qouart d'éscuts.

Quand lou béygount riché sous frays l'y démandènt d'oun tirèouo touts aquéts éscuts : « Praoubés, s'ous y « digout, èy pélat la bâco et m'èy tirat dé la pèt un « quouart d'éscuts. » — « Labéts, digount éts, sé lou

Fatigué, ruisselant de sueur, il fit rejaillir l'eau comme s'il avait rempli sa chaussure : « Mère de Dieu, cria-« t-il alors, suis-je bête de me rosser pour ce vilain « coffre ! Je vais tout flanquer dans cette eau ! » Aussitôt il fait chavirer le coffre vers le lac : « Sémét, mon « ami Sémét, dit alors une voix plaintive dans le « coffre, ne me fais pas noyer, Sémét ! » — « Et qu'est-« ce que c'est, cria Sémét d'un air effaré, y a-t-il quel-« que diable par là-dedans ? » Non, mon ami Sémét, « c'est moi le chirurgien ! ne me noie pas ! » — « Pau-« vre Monsieur, lui dit le garçon, vous l'avez échappé « belle ! J'allais vous noyer comme un chien enragé ! « Je vous sauve la vie, Monsieur ; mais vous m'avez « bien fait fatiguer ! » — « Je te paierai, Sémét, je te « paierai ! » — « Je le pense bien, Monsieur ; encore si « vous m'aviez prévenu avant de partir vous m'auriez « empêché cette grande fatigue ! » — « Et combien te « faut-il pour ta peine, Sémét ? » — « Monsieur, il me « faut un quart d'écus. » — « Un quart d'écus, Sémét, « et d'où veux-tu que je les tire ? » — « Monsieur, lui « répondit Sémét peu timide, si vous trouvez cela « cher un quart d'écus pour n'être pas noyé, vous « n'avez qu'à essayer d'aller à l'eau. »

Aussitôt il fait plonger un bout du coffre et les éclaboussures de l'eau rejaillissent de partout : « Ne me « noie pas, Sémét, criait l'autre, je te les donnerai ; « ne me noie pas ! » Sémét eut un quart d'écus.

Quand ils le virent si riche ses frères lui demandèrent d'où il tirait tous ces écus : « Pauvres amis, leur dit-il, « j'ai pelé la vache et j'ai tiré de la peau un quart « d'écus. » — « Alors, se dirent-ils, si Sémét a autant

« Sémét a aoustant bénut ûo pèt dé bâco, bénéram « bién méillou dûos pèts dé bûous. » Tuènt lous bûous et pourtènt la pèt âou pérraquét. Quand lou pounoun ous y digout lou marcat hèyt dam lou Sémét, l'aourént tuat d'ous aoujé hèyt aquét éscarni : lou Sémét s'én arrisèouo.

Aout un aouté déstour ; la may mouriscout. En dé tira partit d'équét capitaou, quand bît sa may morto la pourtèt sou cop à la glèyzo déouant qu'éstèssé cos afrédit : la mastèt déns lou counféssiounal lou cap crounto la grillo, angout cérca Moussu Curè én dé bèngué coufésса sa may bièn malaouso. Moussu Curè y ba, et coumo la malaouso l'y tourno pas réspounso, l'y pousso la méndro caouso lou cap dam lou dit ; baqui la praoubo fimèlo qué toumbo dé caillimbèros âou cèou. Lou Sémét labéts dé crida : « Moussu Curè, « âts tuât la mîo may : » — « Digués pas arré, Sémét, « sé disèouo lou prèsté. » — « Moussu Curê, la mîo « may és morto et l'âts tuâdo ! » — « Digués pas arrés, « Sémét, parlés pas. » — « Moussu curè, dirèy pas « arré, digout Sémét, mais mé baillérats un quouart « d'éscuts. » — « Un quouart d'éscuts, Sémét, et d'oun « bos qu'ous tîri ? » — « Labéts, Moussu Curè, bâou « apéra la Justiço ! » — « Nou, Sémét, nou, y angués « pas ; té paguèrèy ço qué cadra ! » — « Moussu Curè, « un quouart d'éscuts, et la supurtûro sou marcat. » Toumbènt d'accord.

Quand lou béygount ta riché, sous frays jélous l'y démandènt la résoun dé tant d'éscuts : « Dé moun « capitâou, sous y digout : èy bénut la pèt dé la bâco « et dé la nosto may ». Aoustalèou én d'aoujé éscuts

« vendu une peau de vache, nous vendrons bien mieux « deux peaux de bœufs. » Ils tuèrent leurs bœufs et portèrent la peau au chiffonnier. Quand l'équarrisseur leur dit le marché fait avec Sémét, ils l'auraient tué pour avoir été ainsi bernés. Sémét en riait.

Il eut une autre infortune : sa mère mourut. Pour tirer parti de ce capital, quand il vit sa mère morte il la porta aussitôt à l'église avant qu'elle fut cadavre refroidi, la mit dans le confessionnal la tête contre la grille et alla chercher Monsieur le curé pour venir confesser sa mère bien malade, disait-il. Monsieur le curé y va, et comme la malade ne lui donne aucune réponse, il lui pousse la moindre chose la tête avec le doigt, et voilà la pauvre femme qui tomba les jambes en l'air. Sémét alors de crier : « Monsieur le curé, vous « avez tué ma mère ! » — « Ne dis rien, Sémét, disait « le prêtre ! » — « Monsieur le curé, ma mère est « morte et vous l'avez tuée ! » — « Ne dis rien, Sémét, « ne parle pas ! » — « Monsieur le Curé, je ne dirai « rien, dit Sémét, mais vous me donnerez un quart « d'écus. » — « Un quart d'écus, Sémét, et d'où veux-« tu que je les tire ? » — « Alors, Monsieur le Curé, je « vais appeler la justice ! » — « Non, Sémét, non, n'y « va pas ! Je te donnerai ce qu'il faudra ! » — « Mon-« sieur le curé, un quart d'écus et la sépulture sur le « marché. » Ils tombèrent d'accord.

Quand ils le virent si riche ses frères jaloux lui demandèrent la cause de tant d'écus : « De mon capi-« tal, leur dit-il : j'ai vendu la peau de la vache et de « notre mère. » Aussitôt pour avoir des écus les im-

lous pècs s'én bant démanda âou pérraquét s'ous y prénguéré pas la pèt dé las souos hémnos coumo aouê hèyt la dé la may. Lou pérraquét lous miassèt dé la justiço, ous infamièt d'ésta ta pècs. S'éntournènt raoujous én dé ha néga l'affrountayré.

Féttîouomént où liguènt déns un sac én d'ou hâ néga catbat un pount. Partiscount dé nèyts, et lous pourtayrés éstarits s'arréstènt déns ûo aoubèrjo én dé préngué couratjié. Aouênt déchat lou sac doun èro Sémét déns l'éscudérîo, à l'éscu. Aqui Sémét s'y hazèouo én dé sé tira, quand énténout un éstranjiè démanda qué ço qu'èro én aquét sac : «Qué souy jou « praoubé Sémét, sé réspounout én souncint: souy « bién malérous! Mé bont mârida dam ûo princèsso, « et jou la bôli pas én nat prèts. » — « Es bién coun- « trohèyt, sé l'y réspounout l'aouté qu'èro un pour- « catê ! Biguéri bién dam tu, sé poudèoui. » — « Dam « plasé, l'y digout lou Sémét ! N'âts pas qu'à mé tira « d'équésté sac et à préngué ma plaço : tournéts pas « réspounso à mas géns ; âou soulidé étz'é maridérats « dam la princèsso. »

Lou pourcatè sé bouto déns lou sac, dècho lous sous porcs àou Sémét qu'ou ligo déns la télo. Un çhic aprèts énléouènt lou sac et lou jittènt catbat lou pount.

Lou Sémét pourcatè séguiouo las héros, lous marcats; troubèt sous frays : « Tu, praci, sé l'y digount « susprés, et pourcatè! » — « Crézèouots mé hâ pèrdé, « s'ous y digout ! M'âts hèyt ma fourtûno. Aou loc « d'ém néga mé souy tirat sans nat mâou et pourcatè

béciles s'en vont demander au chiffonnier s'il ne leur prendrait pas la peau de leur femme comme il avait fait celle de la mère. Le chiffonnier les menaça de la police ; il les accabla de duretés d'être si idiots. Ils s'en retournèrent furieux pour faire noyer l'imposteur.

Effectivement, on le lia dans un sac pour le faire noyer en bas d'un pont. On partit la nuit, et les porteurs fatigués s'arrêtèrent dans une auberge pour reprendre haleine. Ils avaient laissé le sac où était Sémét dans l'écurie, à l'obscurité. Là Sémét se démenait pour se délivrer, quand il entendit un étranger demander ce qui se démenait ainsi dans ce sac : « C'est « moi, le pauvre Sémét, répondit-il en gémissant : je « suis bien malheureux ; on veut me marier avec une princesse, et je ne la veux à aucun prix ! » — « Tu es « bien bizarre, lui répondit l'autre qui était un « marchand de pourceaux ! Je changerai bien avec toi « si je pouvais ! » — « Avec plaisir, lui répondit Sémét ! « Vous n'avez qu'à me tirer de ce sac et à prendre ma « place ; ne répondez pas aux miens ; à coup sûr vous « vous marierez avec la princesse. »

Le marchand se met dans le sac, laisse ses pourceaux à Sémét qui à son tour le ficelle dans le sac. Un peu après on enlevait la charge et on la jetait en bas du pont.

Sémét marchand de cochons suivait les foires, les marchés ; il rencontra ses frères : « Toi ici, lui dirent- « ils surpris, et marchand de pourceaux ! » — « Vous « croyiez me faire périr, leur dit-il ! Vous avez fait ma « fortune encore. Au lieu de me noyer je me suis tiré

« dam un bèt ligot dous mè gras; lou mén ségrét és « aquét : hêts-bous bién liga déns un sac et clanpoun- « jia catbat lou pount ; en mèy lou pount séra hâout « et l'ayguo prégounto, én mèy sérant gras lous bostés « porcs. »

Aquéts pégas ou crésount et s'angount jitta catbat lou pount à l'ayguo prégounto. Atâou lou Sémét ous y hascout las tournos.

LXIII

LA COQUO DÈ LA BIÉILLO

Y aouê un cop ûo biéillo à ûo frièsto ; aquéro biéillo arrégagnèouo sèpt pans dé tèsto. L'y disi : « Biéillo, « hêts-mé io coquo ! » — La biéillo mé bo pas hêzé côquo à méns dé plumo. -- Dé qué plumo ? — Plumo dé bisot. — M'én bâou trouba lou bisot én dé qu'ém baillé plumo. Lou bisot mé bôou pas bailla plumo méns dé lèyt. — Dé qué lèyt ? — Lèyt dé bâco. — M'én bâou trouba la bâco én dé qu'ém baillé lèyt. La bâco mé bôou pas bailla lèyt méns dé hén. — Dé qué hén ? — Hén dé prat. — M'én bâou trouba lou prat én dé qu'ém baillé hén. — Lou prat mé bôou pas bailla hén méns dé hargo. — Dé qué hargo ? — Hargo dé hâou. Lou hâou mé bôou pas bailla hargo méns dé lard. — Dé qué lard ? — Lard dé porc. — M'én bâou trouba lou porc én dé qu'ém baillé lard. Lou porc mé bôou pas bailla lard méns d'agland. — Dé qué gland ? — Dé

« sans aucun mal, et marchand de pourceaux avec un « troupeau des plus gras. Tel est mon secret : faites- « vous bien lier dans un sac et jeter en bas d'un pont ; « plus le pont sera haut et l'eau profonde et plus « seront gras vos pourceaux. »

Ces idiots le crurent et allèrent se jeter en bas du pont à l'eau profonde. Ainsi Sémét leur fit les représailles.

LXIII

LE GATEAU DE LA VIEILLE

Il y avait une fois une vieille à une fenêtre ; cette vieille portait en saillie sept pans de tête. Je lui dis : « Vieille, faites-moi un gâteau ! » La vieille ne veut pas me faire un gâteau à moins de plume. - De quelle plume ? — Plume de busard. — Je m'en vais trouver le busard pour qu'il me donne de la plume. — Le busard ne veut pas me donner de la plume à moins de lait. — De quel lait ? — Lait de vache. — Je m'en vais trouver la vache pour qu'elle me donne du lait. — La vache ne veut pas me donner du lait à moins de foin. — De quel foin ? — Foin de prairie. - Je vais trouver la prairie pour qu'elle me donne du foin. — La prairie ne veut pas me donner du foin à moins d'acier. — De quel acier ? — Acier de forgeron. — Le forgeron ne veut pas me donner l'acier à moins de lard. — De quel lard ? — Lard de porc. — Je m'en vais trouver le porc pour qu'il me donne du

cassou blanc. — M'én bâou trouba lou cassou blanc én dé qu'ém baillé agland. Lou cassou blanc mé bôou pas bailla agland méns dé bént. — Dé qué bént ? — Bént dé mountâgno. — M'én bâou trouba la mountâgno én dé qu'ém baillé bént.

La mountâgno m'énbénto, énbénti lou cassou, lou cassou m'énglâno, énglâni lou porc, lou porc m'énlardo, énlardi lou hâou, lou hâou m'énharguo, énhargui lou prat, lou prat m'énhéno, énhéni la bâco, la bâco m'énlèyto, énlèyti lou bisot, lou bisot m'émplumo, émplumi la biéillo, la biéillo m'éncòquo.

LXIV

LOU QUI ÉS PÈC QUAND BAY N'ÈN GOUARIS JAMAY

Y aouê un cop un gouyat aysat qu'és boulèouo marida. Aouê hèyt réncountro d'ùo gouyato et sé pénsèt dé l'ana démanda.

Aquét gouyat èro un çhic çhioulan. Aouê un baylétot mê rusat qu'ét, mais maynatjié ; quand lou gouyat boulèouo hâ quaouquo campagno, croumpa ou béndé, sé mîêouo lou baylétot damb'ét.

Sé digout un jour lou mèsté âou baylét : « Bâou ana « bésé ûo gouyato én d'em marida ; bas bêné dam « jou et mé cadra da un cop dé man : quand parlérèy « déouant sas géns, mé haras balé én dé la fourtûno, « én dé tout : quand dirèy io bordo un paréil d'aou-

lard.— Le porc ne veut pas me donner du lard à moins de gland. — De quel gland ? — De chêne blanc. — Je m'en vais trouver le chêne blanc pour qu'il me donne du gland. — Le chêne blanc ne veut pas me donner du gland à moins de vent. — De quel vent ? — Vent de montagne.— Je m'en vais trouver la montagne pour qu'elle me donne du vent.

La montagne me vente, je vente le chêne, le chêne me *glande*, je *glande* le porc, le porc m'*enlarde*, j'*enlarde* le forgeron, le forgeron m'*acière*, j'*acière* le pré, le pré me donne du foin, j'en donne à la vache, la vache m'*enlaite*, j'*enlaite* le busard, le busard m'emplume, j'emplume la vieille, la vieille me donne du gâteau.

LXIV

CELUI QUI EST SOT EN NAISSANT N'EN GUÉRIT JAMAIS

Il y avait une fois un jeune homme aisé qui voulait se marier. Il avait rencontré à une fête une fille et il voulut aller la demander.

Ce jeune homme était un peu naïf. Il avait un petit domestique plus rusé que lui, mais enfant ; quand le jeune homme voulait faire quelque course, acheter ou vendre, il emmenait le petit domestique avec lui.

Un jour le maître dit au valet : « Je vais aller voir « une jeune fille pour me marier ; tu vas venir avec « moi et il faudra me donner un coup de main ; quand « je parlerai devant ses parents, tu me feras valoir « pour la fortune, pour tout ; ainsi quand je dirai une

« jâmi, diras: « Parlôts d'ûo bordo, mêsté, d'un paréil ?
« Digats dounc bostos bordos, bostés ligots d'aoujâmi,
« bâcos et bûous ! Atâou toutjiours dé tout én dou-
« blant. Et coumo sabos qué souy dé bouno bourro à
« taoulo, quand béyras qu'èy prou minjiat ém tou-
« quéras lous pès. » — « N'aoujéts pas chagrin, mèsté,
« l'y digout lou baylét, m'én én cargui. »

Arribats qu'éstènt tout dus ché la gouyâto, ous énbitènt à dinna. Coumo nosté hômi minjièouo la soupo un can l'y passèt sous pès ; crésout qu'èro lou baylétot qu'ous y touquèouo: minjièt plus. Bé l'énbitènt, ou pressènt én tout l'y démanda s'èro malâou: minjièt pas mèy arré.

Labéts parlèt, et parlèt dé la soûo bordo : « Dé la « bosto bordo, mèsté, digout lou baylét ? Câou disé las « bostos bordos, et dé las bèros ! » Quand digout un paréil : « Sans èsté affrountayré, mèsté, podots disé « bostés ligots dé bâcos et dé bûous, tout ço dé mè bèt « dé pér la Lânio. »

Tout d'un cop pér débat la taoulo lou gat s'ésmarrâouclo crounto lou can, et tout én sé baté éscarraougno dam las hurpos la câmo dou gouyat qué s'y porto la man : « Qu'és ço qu'âts? » l'y digout la préténdûdo ?» — « Lou gat, réspounout ét, pénsi qué m'aoura hèyt « quaouqué pélat à la câmo oun hèy un çhic dé « mâou ! » — « Un çhic dé mâou, mèsté, digout labéts « lou baylétot, digats-dounc qu'y âts un pourrigagnê !»

« métairie, une paire de bestiaux, tu me diras : « Vous « parlez d'une métairie, maître, d'une paire de bœufs ! Dites donc vos métairies, vos troupeaux de bêtes, « vaches et bœufs ! Ainsi toujours de tout en dou- « blant. Et comme tu sais que je suis de bon appétit « à table, quand tu verras que j'ai assez mangé, tu « me toucheras les pieds. » — « Ne craignez rien, « maître, lui dit le domestique, je m'en charge. »

Arrivés qu'ils furent tous les deux chez la jeune fille on les invita à dîner. Comme notre homme mangeait la soupe un chien lui passa sur les pieds ; lui crut que c'était le domestique qui les lui touchait ; il ne mangea plus. On eut beau l'inviter, le presser en lui demandant s'il était dérangé : il ne mangea plus.

Dès lors il parla, et il parla de sa métairie : « De « votre métairie, maître, lui dit alors le valet, il faut « dire vos métairies, et des belles ! » Quand il parla d'une paire de bœufs : « Sans en imposer, maître, vous « pouvez dire vos troupeaux de vaches et de bœufs, « tout ce qu'il y a de plus beau dans le pays ! »

Tout d'un coup par dessous la table le chat miaule contre le chien, et tout en se battant égratigne avec ses griffes la jambe du jeune homme qui y porte la main : « Qu'est-ce que vous avez ? » lui demanda la prétendue. » — « Le chat, répondit-il, m'aura fait, je « pense quelque égratignure à la jambe où j'ai un peu « de mal ? » — « Un peu de mal, maître, lui dit alors le « domestique ! Dites-donc que vous y avez un abcès « purulent ! »

LXV

LOU QUI ÉS PÈC QUAND BAY N'ÉN GOUARIS JAMAY

(*Aouté.*)

Y aouêouo un cop io fimèlo dé las mê pègos dam soum hômi un çhic mèy rusat, mais pachérêouo pas trop. Un sé qué hilèouo âou larè jittèt déns la houséillo un çhic dé lan qué sé bluhèt : « Las brasos ant » prumé hèyt qué jou én dé hila, sé digout ! » Et tout éstrous abièt touto sa lan sous carbous. Lous surléouèt labéts én dé tira la lan hilâdo, sé crésèouo; éstèt suspréso dé né trouba nat puntrat.

En tout traouca lou larè pér cérca la lan troubèt un carrot plén dé pèços d'or : « Ah ! las béroyos médail- « los ! sé digout. » Las mouchèt à soun hômi lou sé. « Qué sount pèços d'or, l'y digout l'aouté; âm aqui « pan pér nosto bîto. »

Ero, la praoubo pègo, at digout à touts. Passèt un marchand dé bachèro; l'y mouchèt sas médaillos. Lou marchand dégourdit l'y oufriscout touto sa bachèro et la carréto én pér dé las médaillos ; la praoubo pègo atcéttèt. Sé boutèt la bachèro sus ûo taoulo pér déguéns, et s'én angout apastura lou porc qué sourtiscout dou courtil. La porto dé la maysoun èro draoubîdo ; lou porc éntrèt, s'angout routjia crounto la taoulo tant qué la pègo èro praqui à harniquéja. Quand la hémno éntrèt troubèt sa bachèro touto én tès.

LXV

CELUI QUI EST SOT QUAND IL NAIT N'EN GUÉRIT JAMAIS

(*Autre.*)

Il y avait une fois une femme des plus sottes avec son mari un peu plus dégourdi, mais ça n'abondait pas trop. Un soir qu'elle filait au foyer elle jeta sur la braise ardente un peu de laine qui se brûla : « Les « charbons ont plutôt fait que moi pour filer, dit-elle ! » Et sur-le-champ elle jette toute sa laine sur les charbons. Elle les souleva alors pour tirer la laine filée, croyait-elle ; elle fut surprise de n'en pas trouver une seule aiguillée.

En perçant le foyer pour chercher la laine elle trouva un pot de terre plein de pièces d'or : « Ah ! les jolies « médailles ! » dit-elle. Elle les montra à son mari le soir. « Ce sont des pièces d'or, lui dit l'autre ; nous « avons là du pain pour la vie. »

Elle, la pauvre sotte, le dit à tous. Il passa un marchand de vaisselle ; elle lui montra ses médailles. Le marchand roué lui offrit toute sa vaisselle et la charrette pour ces médailles ; la pauvre insensée accepta. Elle mit la vaisselle sur une table dedans et s'en alla panser le cochon qui sortit de la basse-cour.

La porte de la maison était ouverte ; le cochon entra, et alla se frotter contre la table tant que l'insensée éiait par là à tripoter. Quand elle rentra elle trouva sa vaisselle en débris.

Lou qui és pèc quand bay n'é gouaris jamay, l'y digout âou rétour soun hômi hô dé coulèro. Calout tourna parti à la charitè. En camin l'hômi démandèt à sa hémno s'aouê barrat la porto : « Nou, sé digout éro; « én dé qué?» — Ba lèou barra la porto, l'y digout « ét.» La praoubo pègo âou loc dé barra la porto qu'èro io pétito baténo dé maysouét, la tirèt dous gahous et sé l'émpourtèt : « Ah ! la péguillâno, sé « cridèt l'hômi quand la béygout ! souy jou mâou « toumbat, May dé Dîou ! » — « Hèzi ço qué m'as dit, « l'y réspounout la pègo. »

Enta sécout trop éscartats sans sabé lou camin counbéngount dé droumi à la malojâco sus un cassou. L'hômi s'y mountèt lou prumè én dé hâ courdèt à sa hémno. Et coumo l'aouto pésèouo coumo un asou crébat, l'hômi la béygout qué mountèouo sou cassou dam la baténo.

Baqui qué déns la nèyt boulurs béngount âou pê dou cassou sé partatjia la ployo dé sous mâouhèyts. Esténount un linço pér débat l'aoubré et sus aquét linço béssènt la mounédo : « Praoubé, digout la pègo « bién douçomént à soun hômi, la pôou m'éntrécuto « télomént tant qu'ém ba hêzé hâ dé tout. La tous- « sillèro, l'éscoupilèro m'éscânont, sans coumpta ço « d'aouté ! » — « Caro-té, malérousasso, ou soum « morts, l'y disê soun hômi ! » — « Podi pas mèy, podi « pas, disèouo éro : Aye-y-ayo-ayé ! » — « Labéts, « tuchâou, tuchâou, à pétits çhics, sé l'y disèouo « l'hômi. » Atâou sé soulatjièt éro léougèromént. « Et « qu'és aco, cridènt lous boulurs susprés dé bésé lou « linço émboutumat ? Y a praqui pér déssus aousèts

Celui qui est bête en naissant n'en guérit jamais, lui dit au retour son mari fou de colère. Il fallut repartir à la mendicité. En route l'homme demanda à sa femme si elle avait fermé la porte : « Non, lui dit-« elle : pourquoi ? » — « Va vite fermer la porte, lui « dit-il. » La pauvre imbécile au lieu de fermer la porte qui était petite pour une cabane, la tira des gonds et l'emporta : « Ah ! l'imbécile, cria le mari « quand il la vit ! Me suis-je mal rencontré, Mère de « Dieu ! » — « Je fais ce que tu m'as dit, lui répondit « l'insensée. »

Au coucher du soleil trop éloignés sans connaître le chemin ils convinrent de dormir à la mauvaise couche sur un chêne. L'homme monta le premier pour donner la main à sa femme. Et comme l'autre pesait comme un âne mort, l'homme la vit qui montait sur le chêne avec la porte.

Voilà que pendant la nuit des voleurs vinrent au pied du chêne se partager le produit de leurs vols. Ils étendirent un drap sous l'arbre et sur ce drap ils étalèrent l'argent : « Pauvre, dit la sotte bien douce-« ment à son mari, la peur me saisit tellement qu'elle « va me faire faire de tout. La toux, la salive m'étran-« glent sans compter le reste. » — « Tais-toi, malheu-« reuse, ou nous sommes morts, lui disait le mari. » — « Je ne puis pas, disait-elle : Ay ! ay ! » — « Alors « doucement, doucement, à petites doses, lui disait le « mari. » Ainsi se soulagea-t-elle légèrement. « Et « qu'est-ce que c'est, crièrent les voleurs surpris de « voir le drap englué ? Il y a par là-dessus des oiseaux « de grosse espèce. Ah ! la mauvaise odeur de cette

« d'un bèt ordé! Ah! lou machant bagé d'équéro « pudémîo d'ûou mérlin dé machanto clouco!»

Labéts la pègo tournèt ésta énquouéntâdo: « Qué « m'éscâpi la batéño!» sé cridèt à soun hômi! L'aouté « l'y disèouo tout éscas: «Tuchâou, tuchâou, qué la « pègo lachèt, et la baténo toumbèt su la mounédo én tuant la candèlo: Et lous boulurs labéts ahûto catbat la routo én cridant qué lou sabbat èro téngut sus aquét aoubré.

L'hômi n'aténdout pas lou souréil én dé débara sous éscuts et su l'or. Coumo èront aqui à s'ous amassa passèt un taillur qué s'én anèouo à sa journâdo. Lous louis d'or hênt toutjiours lérét âous taillurs: « Coumo « aco, s'ous y digout, gagnots â l'aysé la journâdo, â « ço qué parèch.» — « Bésé s'ats la dénts prou bèros « én dé rabaté las coutûros et dé coupa lou hîou, l'y « digout l'hômi aouéjat!»

Lou taillur pér éscarnis tirèt à l'hômi un pam dé lénguo. L'hômi d'un boun cop dé pugn pér débat lou méntoun coupèt la lénguo dou taillur qué pouscout plus jouégné nat mot et dénouncia lous dus praoubés. Atâou la pègo et soun hômi âount turto et bouno passo.

« puanteur d'œuf bâtard de mauvaise couveuse ! »

Alors l'insensée eut un autre tourment : « J'échappe « la porte ! » cria-t-elle à son mari. L'autre lui disait à peine : « Doucement, que l'imbécile lâcha, et la porte tomba sur l'argent en éteignant la chandelle : et les voleurs alors de fuir sur la route en criant que le sabbat était tenu sur l'arbre.

L'homme n'attendit pas le soleil pour descendre sur les écus et sur l'or. Comme ils étaient là à les ramasser passa un tailleur qui allait à sa journée. Les louis d'or font toujours envie aux tailleurs : « Ainsi, leur dit-il, « vous gagnez à l'aise la journée, à ce qu'il paraît. » — « Voyons si vous avez les dents assez belles pour « rabattre les coutures et pour couper le fil, lui dit « l'homme ennuyé ! »

Le tailleur par moquerie tira à l'homme un empan de langue. L'homme d'un bon coup de poing sous le menton coupa la langue du tailleur qui ne put plus dire un mot et dénoncer les deux pauvres. Ainsi la sotte et son mari eurent chance et bonne occasion.

LXVI

SÈNT ROCH A L'AYGUO

A Escourso déns lou Maransin y a grand déboutioun à Sént Roch, à Sént Antouèno, à Sént Martin et à Sént Cô. La proucéssioun sé hê à las houns bénazîdos pér câdo hèsto dous Sènts. A la proucéssionn portont sus un brancard âou jour dé la hèsto câdo Sènt én dé l'y hâ las aounous.

Y a d'éco quaouqué témps y âout ûo annâdo dé grand séquè. Aou més d'agoust touto la récorto dé basso sé pérdèouo arîdo : y aouê sécos déns las piédos. Labéts sé pénsènt las géns d'Escourso : « Pér Sènt Roch « à la proucéssioun cadra hêzé bagna lou Sènt déns « l'Arrîouat. »

Aou jour dé la hèsto cadun béngout hêzé déboutioun âou Sènt ; lous us én dou mâou dé Sènt Roch qu'és un broutoun sannous et bîou ; lous aoutés én dé l'aoujâmi à bénasi. A la proucéssioun, arribats qu'éstènt à l'Arrîouat lous qui pourtèouont birènt l'éstatuyo dé cats à l'ayguo briouénto et aqui l'y hascount prénguć un bagn én tout démanda bouno ayguo àou Sènt.

Pou ségu hascount pécat prâmo qué la proucéssioun n'èro pas tournâdo à la glèyzo qu'ûo malîno dé périclèro, dé bénténo, dé grêlo et d'ayguo at abaliscout tout. Et labéts béygount lous d'Escourso qu'ûo proucéssioun n'és pas én dé hâ bagna lous Sènts mais én d'ous préga.

LXVI

SAINT ROCH A L'EAU

A Escourse dans le Maransin il y a une grande dévotion à Saint Roch, à Saint-Antoine, à Saint-Martin et à Saint Côme. La procession se fait aux fontaines bénies pour chaque fête des Saints. A la procession on porte sur un brancard au jour de la fête chaque Saint pour lui rendre les honneurs.

Il y a de cela quelque temps il y eut une année de grande sécheresse. Au mois d'août toute la récolte d'automne se perdait désséchée; il y avait mortalité dans les pinadas. Alors pensèrent ceux d'Escourse : « Pour la Saint Roch à la procession il faudra faire « baigner le saint dant l'Arrivat. »

Au jour de la fête chacun vint faire dévotion au Saint, les uns pour le mal de Saint Roch qui est un bouton sanguinolent et vif; les autres pour le bétail à bénir. A la procession, arrivés à l'Arrivat ceux qui portaient tournèrent la statue du côté de l'eau courante et là lui firent prendre un bain tout en demandant bonne eau de pluie au Saint.

Pour sûr ils firent péché parce que la procession n'était pas rentrée à l'église qu'une tourmente de tonnerre, de vent, de grêle et d'eau fit tout périr. Et alors ils virent ceux d'Escourse qu'une procession n'est pas pour faire baigner les Saints mais pour les prier.

LXVII

LOU PRINCÉ FRANCÉS ET LA PRINCÈSSO ANGLÈSO

Y aouê un cop un princé francés qué démandèt à sé marida dam ûo princèsso angléso : la princèsso réspounout qué nou boudré pas d'un princé francés mêmos én dé l'y broussa sous souliès. Lou princé sé pénsèt qué haré counéché à la princèsso qué ço qu'és un princé francés.

Lou princé partiscout dé cats à l'Anglétèrro sé plaça chou pérruquiè dou rèy. Aquét pérruquiè éstèt tant satifèt dé l'adrésso dou princé qué l'énbièt âou castèt dou rèy én dé couha la princèsso. Lou princé, tout béstit dé nèou, aouê à soun dit pèyrèrîos et or qué réluzîouont coumo éstélétos. Frisèt la princèsso ta bién qu'éro l'in hascout coumpliménts amèy dé soun anèt : « Madâmo, digout ét, lou baillérèy à la qué « bailléra un poutoun sus aquéro man oun és l'anèt. » La princèsso s'ou gagnèt atâou.

Un aouté cop lou pérruquiè mandat én dé la princèsso sé préngout io baguo dam pèyrèrîos ta réluzéntos qué la princèsso n'âout énbéjo : « En d'équésto, « digout ét, aquéro l'aoura qué s'ajouéilléra én d'ou « préngué. » La princèsso s'ajouéillèt et s'ou gagnèt.

Un aoutâ cop qu'éstèt mandat âou castèt dou rèy lou princé sé boutèt ûo dé quéros baguos qué hênt hâ péguéssos à las maynâdos quand la dérguèro dé la glouèro s'és éngragnâdo damb'éros. L'éslambrét dou

LXVII

LE PRINCE FRANÇAIS ET LA PRINCESSE ANGLAISE

Il y avait une fois un prince français qui demanda à se marier avec une princesse anglaise; la princesse répondit qu'elle ne voudrait pas d'un prince français même pour lui brosser les souliers. Le prince songea à faire connaître à la princesse ce qu'était un prince français.

Le prince partit vers l'Angleterre pour se placer chez le perruquier du roi. Ce perruquier fut si content de l'habileté du prince qu'il l'envoya au palais du roi pour coiffer la princesse. Le prince, tout vêtu de neuf, avait à son doigt pierreries et or qui brillaient comme de petites étoiles. Il frisa la princesse si bien qu'elle lui en fit compliment et aussi de son anneau : « Ma- « dame, dit-il, je le donnerai à celle qui baisera cette main où est l'anneau.» La princesse le gagna ainsi.

Une autre fois le perruquier appelé pour la princesse se prit une bague avec pierreries si brillantes que la princesse en eut envie : « Pour celle-ci, dit-il, celle-là « l'aura qui s'agenouillera pour le prendre. » La princesse s'agenouilla et le gagna.

Une autre fois qu'il fut appelé au chateau du roi, le prince mit à son doigt un de ces bijoux qui font faire des folies aux jeunes filles quand la passion du luxe s'est fixée en elles. L'éclat de la pierrerie qui scintillait

brillant qué dandéréjèouo lugradè baillèouo pous à l'éstoumat dé la princèsso et l'énloubîouo én dé la hêzé arriba à la léçoun méritâdo pér sous éstifagnas dou princé francés.

Quand la béygout gahâdo âou ténérail d'équét anèt : « Aquésté, digout, ou gouardi én d'équéro qué séra « ma coumpanîo. » La maynâdo suspirèt sus aquét prépâous. Et aprèts ûo paouso : « Ah ! sé lou mén pèro « ém boulèouo da lou counséntoménl ! » — « Mais, sé « digout ét, étz'é cadré muda én Franço, à Paris oun « sount mas géns ! » — « Etz'é séguiri pértout, l'y digout « éro. » Sus aquéro paraoulo, sé touquènt dé man coumo fiançats ; lou gouyat l'y dèt lou bèt anèt et lou sé la princèsso én parlèt âou rèy. « As refusat lou hil « dou rèy, l'y digout lou pay, et t'ém bos ana én « Franço dam un pérruquiè ? » — « L'aymi, sé digout « éro, et s'ém dâts lou counséntoménl, és tant lou qui « câou qu'ou séguirèy ! » Lou rèy counfus l'y digout : « Un cop maridâdo tournés plus pér tant siés malé- « rouso ! »

Sé maridènt. Lou rèy ous y dèt boituros, linjié, or et argéntérîo, et dèts millo liouros ; atâou partiscount.

A câdo éndrét oun s'arréstènt lou princé quittèouo à l'arribâdo la princèsso et nou tournêouo qu'én dé l'y disé : « Câou parti ; èy jougat et pérdut. » Un jour l'y digout : « Câou tout béndé. » A l'arribâdo à Paris la princèsso aouê galamaçhios à sous pès nus. Lou princé parlèt dé gagna quaouqué sô pér s'attarni déouant dé la présénta à souo. L'y louguèt ûo aoubèrjo qué sé

comme un astre saisissait le cœur de la princesse et la fascinait pour la faire arriver à la leçon méritée par son dédain du prince français.

Quand il la vit prise au piège de cet anneau : « Ce-« lui-ci, dit-il, je le garde pour celle qui sera ma « compagne. » La jeune fille soupira à ces mots. Et après un silence : « Ah ! si mon père me voulait donner « son consentement ! » — « Mais, dit-il alors, il vous « faudrait aller en France, à Paris où sont mes « parents ! » — « Je vous suivrais partout, lui dit-elle. » Sur cette parole ils se pressèrent la main comme fiancés ; le jeune homme lui donna le bel anneau, et le soir la princesse en parla au roi. « Tu as refusé le fils « du roi, lui dit celui-ci, et tu veux t'en aller en « France avec un perruquier ! » — « Je l'aime, dit-elle, « et si vous me donnez le consentement, il est telle-« ment convenable que je le suivrai ! » Le roi humilié lui dit : « Une fois mariée ne reviens plus pour autant « que tu sois malheureuse ! »

Ils se marièrent. Le roi leur donna des voitures, du linge, de l'or, de l'argenterie et dix mille livres : ainsi ils partirent.

A chaque endroit où ils s'arrêtèrent le prince quittait à l'arrivée la princesse et ne revenait que pour lui dire : « J'ai joué et perdu. » Un jour, il lui dit : « Il faut « tout vendre. » A l'arrivée à Paris la princesse avait des savattes à ses pieds nus. Le prince parla de gagner quelque argent pour se remonter avant de la pré-senter chez lui. Il lui loua une auberge qui se remplit

pléhèt dé sourdats. Aquéts sourdats sé pintènt, partiscount sans paga après aoujé tout coupat pér déguéns.

Atâou lou princé boulèouo arriba à la léçoun pous éstifagnas : « Ténguéras bachèro sus ûo plaço, sé l'y « digout, én d'amassa un pétit dé qué. » Lou prumè cop qué s'éstalèt sourdats à chibâou l'y coupènt touto sa bachèro.

« Bénguéras sérbi à la maysoun doun jou souy, l'y « digout lou princé : y a io plaço à la cousino. » Un sé dé hèsto én dous doumèsticos lou princé l'y âouê dit dé sé bouta à la poçhio éstrouillos dou fricot én dé minjia à souo. Aou bal pér ésprès la hît tant saouta qué s'émboutumèt la péillo dam lous rélèchs qué s'aouê prés. Aquét affrount déouant touts l'y hît bérgougno ; rénouncièt à la cousino.

Aouras mèy proufit sans nat aouéjè, l'y digout lou princé, d'ana déns lou castèt broussa lous moussus. Un cop dé brosso costo pas, et aouras l'éstréno déléquitto.

La princèsso éstifagnouso dou princé francés à n'én boulé pas én dé l'y broussa las pantoufles sé hît coundamnâdo à cira souliès et à broussa péillos. Sétiâdo â l'éndrét dé las pérménâdos dou castèt sé gagnèouo la hîto. Lou princé y béngout sé hèzé cira sans ésta counéchut d'éro. Et quand l'y âout cirat las bottos : « Aouês réspounut, sé l'y digout, qué nou boulèouos « pas d'un princé francés én dé té broussa las pan« touflos ; âro qué l'y as cirat las bottos as la léçoun « dé toun prépâous d'arré : câou pas jamais ésta « mésprésîou ni rougant, ta richés qué siént. »

de soldats. Ces soldats se grisèrent, partirent sans payer après avoir tout brisé dedans.

Ainsi le prince voulait arriver à la leçon pour le dédain : « Tu vendras de la vaisselle sur la place, lui « dit-il, pour faire quelque bénéfice. » La première fois qu'elle étala des soldats à cheval lui coupèrent toute la vaisselle.

« Tu viendras servir à la maison où je suis, lui dit « le prince ; il y a un emploi à la cuisine. » Un soir de fête pour les domestiques le prince lui avait dit de mettre dans sa poche quelques restes du dîner pour les manger chez eux. Au bal avec intention il la fit tant sauter que les restes pris par elle coulèrent sur sa robe. Cet affront devant tous lui fut honteux : elle quitta la cuisine.

« Tu auras plus de profit sans nul ennui, lui dit le « prince, en allant dans le château brosser les mes- « sieurs ; un coup de brosse ne coûte rien, et tu auras « l'étrenne toute pour toi. »

La princesse dédaigneuse du prince français à n'en vouloir pas pour brosser ses pantoufles se vit condamnée à cirer les souliers et à brosser les habits. Assise à l'endroit des promenades du château elle gagnait sa vie. Le prince y vint se faire décrotter sans être connu d'elle. Et quand elle lui eut ciré les bottes : « Tu avais « répondu, lui dit-il, que tu ne voulais pas d'un prince « français pour te brosser les pantoufles ; à présent « que tu as ciré ses bottes tu as la leçon de ton propos « étourdi : il ne faut jamais être dédaigneux ni arro- « gant, si riches que l'on soit. »

LXVIII

LOUS TRÉS HILLOS DÉ LA HADÉTO

Un cop io hâdo aouê téngut trés hillôs. Aou prumê qué sé hascout prèsté l'y baillèt un mantou. « Damb' « aquét mantou, sé l'y digout, n'aouras qu'à disé : Qué « dou mè bèt arrat dé la maysoun sé hèsqué un bèt « chibâou ! Et aoustalèou aouras chibâou et boituro « harnachats. »

Lou ségound èro régént, l'y baillèt io sérbiéto én d'aoujé à bouléntat damb'éro io taoulo garnîdo dé tout ço dé mê boun, sans cousinè ni trabail.

Lou trésièmo èro tricoutant, jougayré, féniant ; l'y baillèt io bousso oun y aouré toutjiours cént liouros pér tant qué pérdoussé.

Aquésté s'én angout biatjiéja. Déns la grand'bilo oun èro lou rèy io princèsso énténout à parla dou jougayré qué poudèouont pas rouèyna pér tant qué pérdoussé. Boulout jouga damb'ét ; l'y gagnèt toutos las passos ; l'aouté âout toutjiours cént liouros âou boussic.

Lou jougayré angout biatjiéja. Gagnèt argént, tournèt riché à la princèsso qué l'y tournèt gagna tout sans poudé jamais lou cura à sec.

Un sé qu'èro bién tard lou rèy énbitèt lou gouyat à couçhia déns lou castèt. Péndént qué droumîouo la princèsso l'y préngout la bousso.

LXVIII

LES TROIS FILLEULS DE LA FÉE

Une fois une fée avait tenu trois filleuls. Au premier qui se fit prêtre elle lui donna un manteau : « Avec « ce manteau, lui dit-elle, tu n'auras qu'à dire : « Que « du plus beau rat de la maison il se fasse un beau « cheval ! Et aussitôt tu auras cheval et voiture har- « nachés. »

Le second était régent ; elle lui donna une serviette pour avoir à discrétion avec elle une table garnie de tout ce qu'il y a de meilleur, sans cuisinier ni travail.

Le troisième était viveur, joueur, fainéant : elle lui donna une bourse où il y aurait toujours cent livres pour autant qu'il perdit.

Celui-ci s'en alla voyager. Dans la grande ville où était le roi une princesse entendit parler du joueur qu'on ne pouvait pas décaver pour autant qu'il perdit. Elle voulut jouer avec lui ; elle lui gagna toutes les parties ; l'autre eut toujours cent livres en bourse.

Le joueur alla voyager. Il gagna de l'argent, il revint enrichi à la princesse qui lui gagna de nouveau tout sans pouvoir le mettre à sec.

Un soir qu'il était bien tard le roi invita le jeune homme à coucher dans le château. Pendant qu'il dormait la princesse lui prit la bourse.

Sans disé arré lou gouyat s'én angout trouba soun fray lou régént, l'y émprountèt sa sérbiéto, et sé boutèt cousinè.

Tournèt à la grand' bilo doun èro lou rèy. Tant parlènt dé sous bous dinas qué lou rèy ou mandèt à cérca én dé l'y hâ la cousino déns ûo grand hèsto.

Lou jour dou répas lou gouyat débarèt pas qu'à ounzé hôros. A mijour tout éstèt prèsté et sérbit âou prumê punt. Lou rèy s'ou louguèt én dé cousinè.

Aou prumê grand dinna qué y âout âou castèt la princèsso qué n'èro pas ésturro s'apércéout dé ço qué n'èro. S'éstujèt déns un placard ént'âou tour dé mijour et labéts âout lou ségrét dé la sérbiéto. Lou gouyat n'âout pas quittat la sallo qué la princèsso saoutèt su la sérbiéto, sé l'émpourtèt, et damb'éro tout lou ségrét dou boun dinna.

Lou gouyat counfus quand tournèt éntra digout pas arré; s'én angout trouba soun fray lou prèsté et l'y counta soun déstour. Lou fray én d'ou counsoula l'y préstèt lou mantou; l'aouté s'én angout biatjiéja.

Tirèt âou drét cats à la bilo doun èro lou rèy. Tant parlènt dou couchê coumo n'y aouê pay nat qué lou rèy lou mandèt à cérca; ou louguèt én dé touca sous chibâous.

Plégat déns lou mantou lou couchê sans fouét et sans guidos hazêouo dous attalatjiés ço qué boulèouo. Anèouont lou lambré ou s'arréstèouont à bouléntat sans nat déstour.

Un jour qu'èro anat dam la princèsso dé cats à la ma l'y parlèt dé passa l'ayguo dam lou mantou soulét. « Boli bién, sé l'y réspounout éro. » Labéts plégats

Sans rien dire le jeune homme alla trouver son frère le régent, lui emprunta sa serviette et se mit cuisinier.

Il revint à la grande ville où était le roi. Tant on parla de ses fins dîners que le roi le fit appeler pour lui faire la cuisine dans une grande fête.

Le jour du repas le jeune homme ne descendit qu'à onze heures. A midi tout fut prêt et servi à la perfection. Le roi l'engagea comme cuisinier.

Au premier grand dîner qu'il y eut au château la princesse qui n'était pas sotte s'aperçut de ce qui était. Elle se cacha dans un placard vers midi et alors elle eut le secret de la serviette. Le jeune homme n'eut pas quitté la salle que la princesse mit la main sur la serviette, l'emporta, et avec elle la vertu du bon dîner.

Le jeune homme confus quand il rentra ne dit rien ; il s'en alla trouver son frère le prêtre et lui raconta son malheur. Le frère pour le consoler lui prêta son manteau ; l'autre alla voyager.

Il se dirigea vers la ville où était le roi. Tant on parla du cocher comme il n'y en avait aucun que le roi l'envoya chercher : il le loua pour conduire ses chevaux.

Plié dans le manteau le cocher sans fouet et sans rênes faisait des attelages ce qu'il voulait. Ils allaient comme l'éclair ou s'arrêtaient à volonté sans accident.

Un jour qu'il était allé avec la princesse vers la mer, il lui proposa de passer l'eau avec le manteau seul : « Je veux bien, dit-elle. » Alors enveloppés tous

touts dus déns lou mantou s'én angount âou tréouès dé l'ayguo coumo guits. Arribènt déns ûo islo oun débarènt. Lou gouyat éstarit s'adroumiscout âou bord dé l'ayguo ; labéts la princèsso sé plégo déns lou mantou et s'én ba dé cats oun aouênt quittat la boituro. Quand lou couchè sé déchidèt sé troubèt soulét et pillat.

S'én angout bésita l'islo. Troubèt frutès dou mê bèt ordé. S'arréstêt pér débat un pruê cargat dé prûos : âou prumê gnac qué dèt à ûo un cor l'y poussèt sou cap drét coumo un pâou dé carréto. Tournèt gnaca io aouto prûo ; un aouté cor l'y poussèt : « Décham « aquéros prûos dou diablé, sé digout ; bâou bésé « dam io péro. » S'én prèngout ûo bién bèro : âou prumê gnac un cor sé déstaquèt ; âou ségound touts dus l'y toumbènt âous pès.

S'amassèt labéts doutzé prûos et doutzé péros én dé sé las émpourta. Coumo sé hazêouo lou hatic un hômi tout cournut sé troubèt aqui pér déouant ét qué damourèt coublat dé bésé tant dé cornos : « Pot pas « ésta qué lou diablé, sé pénsèt. » Ero lou diablé qué sourtîouo dé soun castèt éstujat déns lous aoubrés.

« Coumo aco, sé digout lou diablé à nosté hômi, « paréch qu'aymos la frûto ? » — « Coumo bésots, sé « l'y réspounout l'aouté tout limoudous. » L'y countèt soun déstour. Lou diablé l'y oufriscout d'ou pourta doun èro partit ; l'y baillèt chés prûos et chés péros. Mais quand arribènt pér délà l'ayguo la boitûro n'y èro pas mèy.

Lou gouyat s'én angout à la grand'bilo dam sa frûto. Touts s'ésglazièn dé bésé ta bèros prûos.

les deux dans le manteau ils s'en allèrent à travers l'eau comme des canards. Ils arrivèrent dans une île où ils s'arrêtèrent. Le jeune homme fatigué s'endormit au bord de l'eau ; alors la princesse s'enveloppe dans le manteau et s'en va vers l'endroit où ils avaient la voiture. Quand le cocher se réveilla il se trouva seul et dévalisé.

Il alla visiter l'île. Il trouva des fruitiers d'une belle espèce. Il s'arrêta sous un prunier chargé de prunes. Au premier coup de dent donné à un fruit une corne lui poussa sur la tête droite comme un pal de charrette. Il donna un autre coup de dent ; une autre corne lui poussa : « Laissons ces prunes du diable, dit-il ; je « vais voir avec les poires. » Il en prit une bien belle : au premier coup de dent une corne se détacha ; au second les deux cornes étaient à ses pieds.

Il cueillit alors douze prunes et douze poires pour les emporter. Comme il faisait le paquet un homme tout cornu se trouva là devant lui qui demeura abasourdi de tant de cornes : « Ce ne peut être que le « diable, pensait-il. » C'était le diable qui sortait de son château caché dans les arbres.

« Ainsi donc, dit le diable à notre homme, il paraît que tu aimes le fruit ? » — « Comme vous voyez, lui « répondit l'autre tout doucereux. » Il lui raconta son aventure. Le diable lui proposa de le porter où il était parti, lui donna six prunes et six poires. Mais quand ils furent de l'autre côté de l'eau la voiture n'y était plus.

Le jeune homme s'en alla à la grande ville avec son fruit. Tous s'exclamaient à la vue de ces belles prunes.

Angout âou castèt : las y croumpènt. Quand la princèsso né minjièt dus cors l'y guitzènt dou cap et s'éntarnènt déns lou planchat sans qué pouscoussé lous én tira.

Entrétémps lou gouyat s'én angout trouba lou soun fray prèsté et l'y démanda io péillo négro én dé sé bira soun déstour. S'éntournèt dam sa péillo à la bilo dou rèy oun hascout crida qué gouarîouo dé touts mâous. La princèsse claouérâdo âou planchat dam sous cors ou mandèt à cérca. Arribèt aqui én curè, et digout à la princèsso dé sé coufèssa én dé gouari. L'aouto déns sa coufèsso sé boutèt à birouléja à l'éntour dous méndrés : « M'at disots pas tout, sé l'y « digout ét! Ço qu'âts pér déssus announço qué dîouots « aoujé mèy qué coupélétos coumo disots; âts hèyt « quaouquo bancarâdo, bélèou dûos ! Jou qu'étz'é bâou « intèrrouga. Ats pas jamais prés arré à digun ? » — « Y a jours d'éco, sé digout éro, tout éscas sé m'én « soubèngui, préngouy dûos pétitos caousos d'arré, « io boussèto et io sérbiéto çhiarmâdos én un gouya- « tot. » Labéts un cor soustèt la méndré caouso déns « lou planchat. « Bésots, sé l'y digout ét, lou cor sé « tiro : sé tiréra dé racho-pièd quand at aourats tout « coufèssat. Mais n'és pas prou dé coufèssa lou pécat ; « câou tourna las caousos panâdos. » — « Oh ! las èy « éncouèro, sé digout, et las tournérèy dam plasé. » Labéts lou cor sé tirèt : « Espiats, sé l'y digout ét, « coumo n'êts pas tant én ésporlo ! Coufèssats tout et « gouarirats dé l'aouté cor. » Labéts l'y coufessèt lou mantou et lou gouyat qu'aouê déchat déla la mâ : « En d'ou gouyat câou io réparatioun, sé l'y digout,

Il alla au château : on les lui acheta. Quand la princesse en mangea deux cornes lui sortirent de la tête et se fixèrent dans le plancher sans qu'on put les en retirer.

Cependant le jeune homme alla trouver son frère le prêtre lui demander un vêtement noir pour se dégager de son aventure. Il s'en revint avec l'habit à la ville du roi où il fit publier qu'il guérissait de tous maux. La princesse clouée au plancher avec ses cornes l'envoya chercher. Il arriva là en prêtre et dit à la princesse de se confesser pour guérir. L'autre dans sa confession se mit à voltiger autour des peccadilles : « Vous ne me dites pas tout, lui dit-il ! Ce que vous « avez par dessus annonce que vous devez avoir plus « que des fautes vénielles. Vous avez fait quelque « énormité, peut-être deux ! Je vais vous interroger. « Vous n'avez jamais rien pris à personne ? » — « Il y « a longtemps de cela, dit-elle, tout au plus si je m'en « souviens, je pris deux petites choses de rien, une « petite bourse et une serviette enchantée à un jeune « garçon. » Alors une corne se dégagea un peu du plancher : « Vous voyez, dit-il, la corne se tire ; elle se « tirera aussitôt que vous aurez tout avoué. Mais il ne « suffit pas de confesser le péché ; il faut restituer les « objets volés. » — « Oh ! je les ai encore, dit-elle, et je « les rendrai avec plaisir. » Alors la corne se dégagea : « Voyez, lui dit-il, comme vous n'êtes plus autant « infirme ! Confessez tout, et vous serez guérie de « l'autre corne. » Alors elle lui avoua le manteau et le jeune homme qu'elle avait laissé par delà la mer : « Pour ce jeune homme il faut une réparation, lui

« prâmo qué l'âts bién hèyt souffri. » — « Et coumo « bôts qu'ou trobi, digout éro ? » — « Qué souy jou, sé « l'y digout ét. »

Et labéts l'y at éspliquèt tout, sé hît counéché. L'y digout qué n'èro pas prèsté, mais gouyat, et qu'én dé hêzé la réparatioun qué calèouo, sé boulèouo gouari, ou diouê éspousa. Ero l'y at proumétout sé lou soun pay at boulèouo. Labéts lou cor sé tirèt. La princèsso âout lou counséntomént dé soun pèro, et lou gouyatot én pér dé sa patiençe et dé soun sabé-hâ sé bèygout riché, hurous et princé.

LXIX

LA MAYRASTRO ET LA BÉCUDO

Un cop un rèy béousé aouê io maynâdéto dé las mèy ésbéridos. Sé récattèt dam io béouso, ûo gaillo qu'aouê io lézanîo dé maynâdo qu'apérèouont la Bécudo prâmo d'un ouéil qu'aouê su la tèsto coumo un chibalét. La mayrastro èro raoujouso dé bésé la dou rèy éspérlécâdo coumo ûo aouréngio et la soûo gaoupîdo et moustrouso damb'aquét ouéil.

Quand lou rèy partit à las armâdos la mayrastro hît gouarda las aouillos à la princèsso; l'y hît trabailla la tèrro én dé l'y pléha las mas dé pélo-grahus et dé l'y hèzé éscricailla la figûro coumo uo ésquîo dé grapâou.

« dit-il, parce que vous l'avez beaucoup fait souffrir !» — « Et comment voulez-vous que je le trouve, dit-« elle ? » — « C'est moi, lui dit-il. »

Et alors il s'expliqua, se fit connaître. Il lui dit qu'il n'était pas prêtre, mais garçon, et que pour faire la réparation qu'il fallait, si elle voulait guérir, elle devait l'épouser. Elle le lui promit si son père le voulait. Alors la corne se dégagea. La princesse obtint le consentement de son père, et le garçon en retour de sa patience et de son savoir faire se vit riche, heureux et prince.

LXIX

LA MARATRE ET LA BÉCUDE

Une fois un roi veuf avait une fillette des plus gentilles. Il se remaria avec une veuve, type sans cœur qui avait une laideron d'enfant qu'on appelait *Bécude* à cause d'un œil qu'elle avait sur la tête comme un ciel-ouvert. La marâtre enrageait de voir celle du roi fine comme une hirondelle et la sienne lourde et monstrueuse avec cet œil.

Quand le roi partit aux armées la marâtre fit garder les brebis à la princesse ; elle lui fit travailler la terre pour lui couvrir les mains d'excoriations autour des ongles, et lui faire des tâches de rousseur à la figure comme il y en a sur le dos d'un crapaud.

Proché d'ûo houn dé las mèy éscartâdos aouê sa rétiranço ûo bouno dâmo, la hadéto dou pays ; s'intrèssèt à la maynadéto ; câdo jour, dins las garénos, dins lous camps l'y pourtèouo quaouquoumét dé boun ; la Bécûdo s'én apércébout ; at digout à la soûo may qué hascout émbarra la princèsso déns ûo cour sans l'y da dé qué s'apastura. Labéts la hadéto débarèt ént'aquéro cour et pourtèt à la praoubo innoucéntôto un pérè oun pindoulèouont péros, las ûos madûros, las aoutos un çhic bérdos, coumo sus un poumê d'iranjiés : « Tê, « sé l'y digoût, la mîo maynâdo, t'apasturéras damb' « aquéro frûto ; té la goubèrnéras én dé câdo jour ; « éntrétémps tournéra lou rèy. » La mayrastro amalîdo, quand l'y digount dou pérè, arribèt dam sas géns én d'ou coupa ; aoustalèou lou pérè mountèt et sé téngout à catsus coumo un astourét.

Lou rèy arribèt dam un princé qué boulêouo sé marida dam ùo dé las princèssos. Boulout pas la Bécudo ; la mayrastro l'aouré tuat déns soun déspit.

La princèsso partiscout dam lou soun marit, et lou pérè sé placèt d'ét mêmo su la boituro. Quand la princêsso éstèt én d'és délibra lou princé et lou réy partiscount à las armâdos, et aoustalèou la mayrastro arribèt én dé nou pas décha souléto et d'assista la jouéno daouno.

Mèy qué jamais la mayrastro l'y hascout crassos, machantérîos. Lou maynatjié basut, ous hît émbarra la may et lou soun anjioulét déns ûo câbo dou castèt, mâou sanisso, oun èro coumo tapouâdo, et aqui lous coundamnèt à pâti sét et hâmi ; aoustalèou qu'éro la

Près d'une fontaine des plus solitaires avait sa demeure une bonne dame, la bonne fée du pays; elle s'intéressa à la petite fille; chaque jour elle lui portait quelque chose de bon; la *Bécude* s'en aperçut; elle le dit à sa mère qui fit enfermer la princesse dans une cour sans lui donner de quoi manger. Alors la bonne fée descendit dans cette cour et porta à la pauvre innocente un poirier où pendaient des poires, les unes mûres, les autres un peu vertes, comme sur un pommier d'oranges : « Tiens, lui dit-elle, la mienne petite, « tu te nourriras avec ce fruit : tu le ménageras pour « chaque jour; en attendant reviendra le roi. » La marâtre irritée, quand on lui parla du poirier, arriva avec ses hommes pour le couper : aussitôt le poirier monta et se tint en l'air comme un épervier.

Le roi arriva avec un prince qui voulait se marier avec une des deux princesses. Il ne voulut pas la *Bécude* ; la marâtre l'aurait tué dans son dépit.

La princesse partit avec son mari, et le poirier se plaça de lui-même sur la voiture. Quand la princesse fut pour se délivrer le prince et le roi partirent pour l'armée, et aussitôt la marâtre arriva sous le prétexte de ne pas laisser seule et d'assister la jeune dame.

Plus que jamais la marâtre lui fit des vilainies, des méchancetés. Quand l'enfant fut né, elle fit enfermer la mère et son petit ange dans une cave du château, malsaine, où ils étaient comme enterrés, et là elle les condamna à pâtir soif et faim; aussitôt

bouno hadéto éstèc à la câbo dam lou pérè én dé l'assista.

Labéts lou princé inquièt dé la soûo coumpanîo et dou droullét s'én tournèt sans ésta atténdut ; arribèt dé nèyts coumo la béroyo mayrastro èro coujhiado dam lou soun bouturoc dé Bécudo déns lou lèy dé la princèsso.

La princèsso dou houns dé la câbo énténout brut : béléou qué la hadéto l'aouê abértîdo ! Cridèt, sé doulèt tèlomént tant qué lou princé à l'arribâdo, susprés dé nou la trouba pas, s'én ba à l'éndrét doun sé hazê lou tambar, et troubèt aqui la soûo praoubo, mièjo-morto dam lou soun pétit innoucéntot âou sén. Lou princé amalit, coundamnèt sou cop la mayrastro et soun capitâou dé Bécudo à ésta bluhâdos toutos bîouos, déns un hour luzént, coumo démounas déns l'infèr.

Lou Boun Dîou souént dècho hâ lous machants ; mais quand hêy qué tant d'ous jouégné ous mîo d'éscayré.

LXX

LOUS INTRÉTS DÈ DÈS-OUÉYT UOUS

Y aouê un cop un marchand d'équéts qué biatjéjont qu'éntrèt déns ûo aoubèrjo én d'y bréspéja : n'aouênt pas qu'ûous, én minjièt chés. Quand boulout paga la déspénso dèt un louis d'or à l'aoubèrjisté én dé qué sé paguèssé ; l'aoubèrjisté n'âout pas mounédo : « Quand

qu'elle la bonne fée arriva à la cave avec le poirier pour l'assister.

Mais le prince inquiet de sa compagne et de l'enfant s'en retourna sans être attendu ; il arriva de nuit comme la marâtre était couchée avec sa boulotte de *Bécude* dans le lit de la princesse.

La princesse du fond de sa cave entendit du bruit : peut-être la bonne fée l'avait-elle avertie ! Elle cria, elle se lamenta tellement que le prince, à l'arrivée, surpris de ne pas la trouver, s'en va à l'endroit où se faisait le tapage, et trouve lâ sa pauvre, demi-morte avec le petit innocent sur son sein. Le prince irrité, condamna sur-le-champ la marâtre et sa fille la *Bécude* à être brûlées toutes vives, dans un four ardent, comme des démons dans l'enfer.

Le Bon Dieu souvent laisse faire les méchants : mais quand il fait tant que de les joindre alors il les mène d'équerre.

LXX

LES INTÉRÊTS DE DIX-HUIT ŒUFS

Il y avait une fois un marchand de ceux qui voyagent qui entra dans une auberge pour y manger ; on n'avait que des œufs, il en mangea six. Quand il voulut payer la dépense il donna une pièce d'or à l'aubergiste pour qu'il se payât ; celui-ci n'eut pas de

« tournéts passa qué paguérats,» sé digout âou marchand.

Lou marchand tournèt passa âou cat dé dèts ans à la mêmo aoubèrjo ; l'y dènt éncouèro chés ûous ; tournèt présénta à l'houstésso un louis d'or én dé paga las dûos déspénsos ; l'houstésso n'âout pas mounédo : « Séra én d'un aouté cop, sé l'y digout « éncouèro. »

Aou cap dé dèts ans tournèt passa, et l'y tournènt da chés ûous. Quand présèntèt un louis d'or : «Aquésté « cop qu'étz'én tirérats pas dam un louis d'or, sé l'y « digout la daouno. » — « Qué bots disé, sé l'y digout « ét tout éstounat. » — « Boli disé, sé réspounout éro, « qué lous ûous qué nous diouéts y a d'éco bién jours « aourént prouduit poulét, poulos, ûous, s'ous aouènt « paousats, et qu'énténi qu'ous paguéts coumo s'ous « aouèts prés én capitâou. » Lou marchand qu'offriscout dé paga lous dès-ouèyt ûous coumo déspénso, pas dé mèy. At boulount pas : l'assitnènt én justiço ; pérdout.

S'én anèouo tout ahurbit aprèts l'aoudiénço ; la coulèro ou catuillèouo quand béygout sou bord dou barat un bouè arréstat âou cap dé la règo : « Adichats « bouè, sé l'y digout ét. » — « Adichats marchand, sé « l'y réspounout lou bouè. » — « Ats un bèt jour én « dé laoura, sé digout lou marchand. » — « Et bous « én dé biatjiéja, sé l'y réspounout lou bouè ; mé « paréchots apénat : âts aoûût déstour énta la bilo. » — « Obé dé bray, sé digout lou marchand ; èy pérdut « un proucès qu'ou diouèy gagna ; tout dé mêmos

monnaie : « Quand vous repasserez vous paierez, dit-il « au marchand. »

Le marchand repassa au bout de dix ans à la même auberge ; on lui donna encore six œufs : il donna à l'hôtesse une pièce d'or pour payer les deux dépenses ; l'hôtesse n'eût pas de la monnaie : « Ce sera pour une « autre fois, lui dit-elle encore. »

Au bout de dix ans il revint par là et on lui donna encore six œufs. Quand il présenta un louis d'or : « Cette fois-ci vous ne vous en tirerez pas avec un « louis, lui dit la maîtresse. » — « Que voulez-vous « dire, lui dit-il étonné ? » — « Je veux dire, répondit- « elle, que les œufs que vous nous devez il y a de « cela longtemps auraient produit des poulets, des « poules, des œufs, si on les avait posés, et que j'en- « tends que vous payiez comme si vous les aviez pris « en capital. » Le marchand offrit de payer les dix-huit œufs comme dépense, pas plus. On ne voulut pas ; on l'assigna ; il perdit.

Il s'en allait tout absorbé après l'audience, la colère le torturait, quand il vit sur le bord du fossé un bouvier arrêté au bout du sillon : « Bonjour, bouvier, lui « dit-il ! » — « Bonjour, marchand, lui répondit le « bouvier. » — « Vous avez un beau jour pour labou- « rer, lui dit le marchand. » — « Et vous pour voyager, « lui répondit le bouvier ; vous me paraissez préoc- « cupé : avez-vous eu quelque accident à la ville. » — « Oui, bien vrai, dit le marchand ; j'ai perdu un procès « que je devais gagner ; tout de même j'ai fait appel ;

« qu'èy hèyt appèl ; âro qué souy én pénos én tout « atténdé. » Labéts qué l'y countèt la caouso.

« S'èri aoustant soulidé d'aoujé dèts millo lîouros « coumo d'étz'hâ gagna, sé l'y digout lou bouè, pér « quéro luts, las éspiéri coumo las mîos ! » — « A la « bouno hôro pousquéts-bous disé, sé l'y réspounout « lou marchand ! En dé da ûô léçoun ént'aquéts arrés « dèts millo lîouros ém harént pas dô ; tirats-mé « d'équi, las aourats. »

Quand arribèt lou jour dé l'aoudiénço, lous jutjiés èront én plaço à las soûos crampos dé justiço quand lou marchand sé présentèt dam lou bouè. Souént lous jutjiés aouênt bis lou bouè pér déouant éts coumo èspèrt ; ou counéchèouont adrét déns las éstimatious ; éstènt susprés d'ou bésé sé présénta dam la soûo aguillâdo et sous ésclots coumo un bouè qué bènt dé la laourâdo : « Coumo âts prés l'aguillâdo én dé paré- « ché âou tribunal, sé l'y digout lou Présidént ? » — « Moussu lou jutjié, étz'é démandi éscuso, sé l'y digout « ét tout flattur, qué sémièoui hâouos bourîdos, at èy « tout lachat én dé béni. » — « Hâouos bourîdos, sé « l'y réspounout lou Présidént, y pénsots pas ? Coumo « bôts qué lèouént ? » Et lous jutjiés qué s'én arri- « sèouont : « Bous aoûts qué bous arrisôts aqui dé las « mîos hâouos bourîdos coumo hènt d'un pèc, êts mé « pècs qué jou dé boulé hèzé coua ûous bourits et « minjiats ! »

Labéts lous jutjiés qué s'éspiènt, et lou marchand qué gagnèt soun proucès pérdut. Souént lou qui paréch lou mê pèc qu'és lou mèy rusat.

« à présent je suis préoccupé en attendant. » Alors il lui raconta l'affaire.

« Si j'étais aussi sûr d'avoir dix mille livres comme « de vous faire gagner, dit le bouvier, par cette « lumière, je les regarderais comme miennes ! » — « A la bonne heure puissiez-vous dire, lui répondit « le marchand ! Pour donner une leçon à ces vauriens « dix mille livres ne me feraient pas deuil : tirez-moi « de là, vous les aurez ! »

Quand arriva le jour de l'audience, les juges étaient sur leurs sièges à leurs chambres de justice quand le marchand se présenta avec le bouvier. Souvent les juges avaient vu le paysan comparaître comme expert; ils le savaient habile dans les estimations; ils furent surpris de le voir se présenter avec son aiguillon et ses sabots comme un bouvier qui vient du labour: « Comment avez-vous pris votre aiguillon pour paraî- « tre au tribunal, lui dit le Président ? » — « Monsieur « le Juge, je vous demande excuse, lui dit celui-ci tout « soumis, je semais des fèves bouillies, j'ai tout quitté « pour venir. » — « Des fèves bouillies, lui répondit le « Président, y pensez-vous ? Comment voulez-vous « qu'elles germent ? » Et les juges s'en moquaient : « Vous autres qui vous moquez là de mes fèves bouil- « lies comme on fait d'un insensé, vous êtes plus « insensés que moi de vouloir faire couver des œufs « bouillis et mangés ! »

Alors les juges se regardèrent et le marchand gagna son procès perdu. Souvent celui qui paraît le plus sot est le plus habile.

LXXI

LOUS HADÉTS ET LAS HADÉTOS D'ESTANG

A Estans, déns Jaoutan, y aouè hadéts et hadétos. Mésurèouont pas un pam cadun ni cadûo. Sé cahouèouont âou pê dou houéc touts à masso : las hadétos aouênt la plaço pér débat la chaminèo, âou cantoun dou larè : aqui hazèouont la béillâdo. Souént n'y anèouont pas qué dûos, ûo mê grâno, l'aouto méndro. Un sé la mê pétito arribèt la prumèro ; las béillayros la hînt débisa. La mâjo hadéto, dé su la porto pér déhôro l'y cridèt : « Parlo-lous y dé ço qué bouillént, « horomis én dé çô qu'és bouno la houéillo dou bèrn. » Féttioumént ço qué bâou la houéillo dé bèrn és toutjiours démourat lou ségrét dé las hadétos.

Lous d'Estans éstènt hurous tant qué las hadétos lous bésitènt. Mais lous hômis dé l'éndrét lous y hînt éscarnis ; lous y jittèouont ayguo bourénto, las nouméntêouént dé péguéssos ; labéts las hadétos aouéjâdos quittênt Estans dam lous hadéts et malasint touts lous d'Estans én disént :

Estans, Estans,
Bêyras plus jamais nat barbo blanc !
Démpus lou hômis nou bènguont pas biéils à Estans.

LXXI

LES FARFADETS ET LES FÉES D'ESTANS

A Estans, dans Jautan, il y avait farfadets et petites fées. Ils ne mesuraient pas un empan chacun ni chacune. Ils se chauffaient au foyer tous ensemble ; les petites fées avaient leur place sous la cheminée ; là elles faisaient leur veillée tranquilles. Souvent elles n'y allaient que deux, une grande et l'autre petite. Un soir la plus petite arriva la première ; les veilleuses la firent deviser. La grande fée, de sur la porte en dehors leur cria : « Parle-leur de ce qu'elles voudront, « hormis de ce à quoi est bonne la feuille de vergne. » Effectivement la vertu de la feuille du vergne est toujours demeurée le secret des fées.

Ceux d'Estans furent heureux tant que les fées les visitèrent. Mais les hommes de là leur firent des moqueries : ils leur jetaient de l'eau bouillante, leur donnaient des noms grotesques ; alors les fées ennuyées quittèrent Estans avec les farfadets, et elles maudirent tous ceux d'Estans en disant :

Estans, Estans,
Tu ne verras plus jamais nul barbe blanc !
Depuis les hommes ne viennent plus vieux à Estans.

LXXII

LOU SÈRMOUN DOU CURÈ DÉ LUBBOUN

Lou curè dé Lubboun arribèt un cop én cadièro én sé fouillant : troubèt pas ço qué cérquèouo : « Etz'é « boulèoui légi un papè, s'ous y digout, mais éscusats- « mé pér anèy; at hèyt déns las aoutos culotos : étz'at « légirèy diméché ! »

« Etz'é bâou disé labéts ûo pétito caouso : lous hou- « ménas, las héménassos, lou diméché, lous jours dé « hèstos annâous, sabont pas bèngué à la glèyso sans « sé pléha las poçhios dé gourmandissos, mèy lous « payrots, ous bési d'éci : ant toutjiours micos, coquos, « coqs, tripos, gréssillous, coustillos, coustélétos, « saoucissos, cagnot : qué sabi jou ? Tout aco én d'ana « pinta à l'aoubèrjo, et quand sount pintats, dé sé « bouta pècs à hâ dé tout, dé tout ; disi pas qué « sié âtâou én dé touts ; touts n'at hênt pas, prâmo « qué touts n'ant pas un pê dé porc ; mais lou qui « pot, lou qui pot ! »

Y aouê aqui un brassè qué nouméntèouont *Lou Quipot*, pér chaffré : « *Lou Quipot* qué souy jou, sé « cridèt à Moussu Curè déns la glèyso ; n'èy pas qué « dûos coustillos ; pénsi qué las âts séntidos ; cridats « pas mèy, praoubé hômi ; aqui qué las âts. » Et las y quittèt âou pê dé l'aouta.

LXXII

LE SERMON DU CURÉ DE LUBBON

Le curé de Lubbon arriva une fois en chaire en se fouillant : il ne trouva pas ce qu'il cherchait : « Je « voulais vous lire un papier, leur dit-il, mais excu- « sez-moi pour aujourd'hui, je l'ai dans les autres « culottes ; je vous le lirai dimanche. »

« Je vais vous dire alors une petite chose : les hom- « mes, les femmes, le dimanche, les jours de fêtes « annuelles ne savent pas venir à l'église sans remplir « leurs poches de gourmandises, et aussi les paniers, « je les vois d'ici : ils ont toujours des gâteaux bouil- « lis, des gâteaux grands et petits, des boudins, des « cretons, de petites et de grandes côtelettes, des « saucisses, du pâté, que sais-je ? Tout cela pour aller « boire à l'auberge, et quand ils sont dans le vin de « perdre la raison jusqu'à faire de tout, de tout : je ne « dis pas que ce soit ainsi de tous ; tous ne le font « pas, parce que tous n'ont pas un quartier de porc « gras ; mais celui qui peut, celui qui peut ! »

Il y avait là un brassier qu'on appelait *Quipeut*, par sobriquet. « *Quipeut* c'est moi, cria-t-il à Monsieur le « Curé dans l'église : je n'ai que deux petites cote- « lettes ; je pense que vous les avez senties ; ne criez « plus, pauvre homme, les voilà. » Et il les lui posa au pied de l'autel.

LXXIII

LOU BARRASSAN

Y aouê un cop un hômi qué sé nouméntèouo lou Barrassan. Ero pèc dé sa hémno, ûo alécâdo fénianto, gourmando et tout. Sé disèouo malaouso et lou mètjié èro dous mèy émpréssats én dé l'y pourta souèn. Barrassan aouê un pétit dé qué, lou surgèn at sabèouo.

La malaouso aouê toutjiours quaouquo émbéjéto pér déssus, et lou praoubé Barrassan dé trailla labéts én dé la grazi dé tout : « En dé gouari, sé l'y digout « un jour la hèmno, mé cadré ûous de bécâdo qué sé « trobont pér délà la mâ. » — « Et bé, sé l'y réspou- « nout Brrrassan, té câou proucura ûous dé bécâdo.» Et partiscout dé cats à pér délà la mâ.

Sou camin troubèt un praoubé : « Qué cèrcots, sé l'y digout lou praoubé ?» — « Uous dé bécâdo, digout « Barrassan, » et l'y at espliquèt « Praoubé péguillan, « l'y digout lou praoubé, étz'éspoussots praqui pér ûo « dégourdido qu'étz'é bôou tira dé pér déouant én dé « s'amusa à bostés déspéns. S'ém bôts bailla lous « bostés brâous étz' harèy bésé un cop anèy ço « qué n'és dé tout aco.» Barrassan et lou praoubé labéts s'éntournènt.

Quand éstènt proché dé soûo lou praoubé cuquêt déns un sac lou Barrassan, et tustèt. Bèygout labéts la brocho qué birèouo, lou toupin qué rouflèouo, et lou surgèn én danso dam la hémno qué cantèouo :

LXXIII

BARRASSAN

Il y avait une fois un homme qui se nommait Barrassan. Il était épris de sa femme, une dégourdie fainéante, gourmande et le reste. Elle se disait malade, et le médecin était des plus empressés à la soigner. Barrassan avait une petite aisance, le chirurgien le savait.

La malade avait toujours quelque petite envie sur elle, et le pauvre Barrassan de partir aussitôt pour lui procurer tout : « Pour guérir, lui dit un jour la « femme, il me faudrait des œufs de bécasse qui se « trouvent au-delà de la mer. » — « Et bien, lui répon- « dit Barrassan, il faut te procurer des œufs de bé- « casse. » Et il partit pour aller au-delà de la mer.

En chemin il trouva un pauvre : « Que cherchez- « vous, lui dit le pauvre ? » — « Des œufs de bécasse, « dit Barrassan,» et il lui expliqua son affaire: «Pauvre « insensé, lui dit le pauvre, vous vous épuisez par là « pour une dégourdie qui veut vous éloigner pour « s'amuser à vos dépens. Si vous voulez me donner « vos jeunes taureaux je vous ferai voir une fois « aujourd'hui ce qui en est de tout cela. » Barrassan et le pauvre s'en revinrent.

Quand ils furent près de la maison le pauvre enferma Barrassan dans un sac et frappa à la porte. Il vit alors la broche qui tournait, le pot au feu qui ronflait, et le chirurgien en danse avec la femme qui chantait :

« Ey moun marit délà la mà ;
« Uous dé bécâdo ba cérca :
« C'est pour m'y
« Faire gouari ! »

Lou surgèn réspounèouo :
« Dé poulos et dé capous
« Nous apasturam :
« Sount bién bous ! »

Lou roundèou fénit boulount hèzé canta lou praoubé: « Sabi pas qu'ûo cansoun, s'ous y digout ét, n'és pas « dé las mê plaséntos; et bélèou qu'étz'agraziré pas !» — « Digats toutjiours, l'y digount lous aoutés; arré « d'éco, és hèsto aci anèy ! »

Et labéts lou praoubé qué cantèt :
« Prénd-té la trico, Barrassan,
« Coupo lous réns âou tricoutant !
« At bésos qué n'èro pas faous !
« Mé diouos un paréil dé brâous ! »

« N'aoujés pas crénto » sé digout Barrassan én tout sé tira dou sac dam un barrot à la man ! Et sé boutèt à truca hô dé coulèro én tout canta :

« Lou mén barrot dé bérd poumè
« Sé n'a pas tustat tustéra ;
« Lous réns ous y coupéra. »
Et lou Barrassan s'arréstèt
Quand lou barrot sé pétèt.

« J'ai mon mari au-delà de la mer;
« Œufs de bécasse il va chercher:
« C'est pour me
« Faire guérir. »

L'officier de santé répondait :

« De poules et de chapons
« Nous nous nourrissons :
« C'est bien bon ! »

Le rondeau fini ils voulurent faire chanter le pauvre : « Je ne sais qu'une chanson, leur dit-il, et elle « n'est pas des plus agréables ; peut-être qu'elle ne « vous plairait pas ! » — « Dites toujours, lui dirent « les autres ; cela ne fait rien : c'est fête ici aujour- « d'hui. »

Et alors le pauvre chanta :

« Prends la trique, Barrassan,
« Casse les reins à ce viveur !
« Tu le vois ce n'était pas faux !
« Tu me dois une paire de veaux !

« Ne crains rien, » dit Barrassan en se tirant du sac avec un bâton à la main ! Et il se mit à frapper fou de colère en chantant :

« Mon bâton de vert pommier
« S'il n'a pas frappé il frappera;
« Les reins il leur cassera ! »
Et Barrassan s'arrêta
Quand le bâton se coupa.

LXXV

LA GATO BLANCO

Un gouyat anèouo bésé io gouyato pér sé marida. En béngout ûo aouto qué l'y agradèt mèy ; l'angout bésé et quittèt l'aouto. Baqui qué touts lous cops doun aquét gouyat anèouo bésé aquéro gouyato lous jours dé prœ, io gâto blanco bénguèouo aqui aoustalèou, l'y mountèouo sous génouils et y damourèouo tout lou déssé én dé sé hèzé alémpia et caréssa ; la bésèouont pas jamais qu'alabéls.

Durèt atâou forço cops ; la gouyato èro bién én pénsè dé ço qu'èro aquéro gâto blanco. Aouê énténut à disé qué la gouyato qu'aouê quittâdo lou préténdut èro io pousouèrasso.

« Praco, sé sé pénsèt, saourèy ço qu'és aquéro gâto dou diablé et qu'és ço qué bô ! » Sé prénd un sac et un parèil dé chapéléts bénazits qué bouto déns lou sac, et quand la gâto arribèt la barrèt déscopomént et la liguèt déns lou sac dam lous chapéléts bénazits.

Lou léndouman quand boulout éspia déns lou sac y troubèt la gouyato touto nuso qué s'èro pas pouscûdo tira dou sac prâmo dous chapéléts.

Sé gouardèt bién dé l'y hâ nat éscarni prâmo qué l'aouré çhiarpîdo. Et lou gouyat éstèt éncouèro fourçat dé sé la préngué ; ou tirèouo dé pértout, ou hasèouo séca coumo ûo éscarcénglo.

LXXV

LA CHATTE BLANCHE

Un jeune homme allait voir une jeune fille pour se marier. Il en vint une autre qui faisait mieux son affaire ; il alla la fréquenter et quitta l'autre. Voilà que toutes les fois que le jeune homme allait voir cette fille les jours de visite, une chatte blanche venait là aussitôt, lui montait sur les genoux et y demeurait toute la soirée pour se faire passer la main dessus et caresser ; on ne la voyait qu'alors.

Cela dura ainsi bien des fois ; la jeune fille était préoccupée de savoir ce que pouvait être la chatte blanche. Elle avait entendu dire que la jeune fille délaissée par son amant était très sorcière.

« Pourtant, pensa-t-elle, je saurai ce qu'est cette chatte du diable et ce qu'elle veut ! » Elle prend un sac et une paire de chapelets bénis qu'elle met dans le sac, et quand la chatte arriva elle l'enferma aussitôt et la lia dans le sac avec le chapelet béni.

Le lendemain quand elle voulut regarder dans le sac elle y trouva la fille toute nue qui n'avait pas pu se tirer du sac à cause du chapelet.

Elle se garda bien de lui faire insulte parce qu'elle l'aurait tourmentée. Et le jeune homme fut encore obligé de la prendre ; elle ne le laissait pas en place, elle le faisait sécher comme une échasse.

LXXVI

PÉR SÉNT MARC

Pér Sént Marc à Lubboun hazènt la bugâdo déns un mayné. Un grand can sé boutèt à hèzé lou tour dou bugadè sans qué digun ou pouscoussé bira. Digount âous dé la maysoun dé crida : « La glèyso qu'és âou « houéc ! » Aoustalèou qu'at hascount lou can s'én angout én cridant : « Aourâts touts las tripos bugâ- « dos coumo mé bugâdots las mîos ! » Prubo qué n'és pas boun dé hâ la bugâdo pér Sént Marc.

Lou diablé és coundamnat à rousiga ûo grosso barro dé fèr. La nèyt dé Sént Marc touts lous ans la barro és presqué coupâdo. Mais las géns sé boutont à pila sérolo ; lou brut dou piloun adroumis lou diablé. Aou matin lou léndouman la barro és tournâdo éntièro. Las géns sount saoubats dou diablé pér un an.

LXXVII

LOU DITJIAOUS-SANT

Lou diablé és énchainat dam io grand'chaîno. Lou jour dou Ditjiaous-Sant à l'Oufici a io grand hiso dé s'én tira. Quand éscantissont las candèlos l'ûo aprèts l'aouto, à câdo candèlo éscantido sé tiro un anèt dé la

LXXVI

POUR SAINT-MARC

Pour Saint-Marc à Lubbon on faisait la lessive dans un domaine. Un grand chien se mit à faire le tour du cuvier sans que personne put le détourner. On dit à ceux de la maison de crier : « L'église est en feu ! » Aussitôt qu'on le fit le chien s'en alla en criant : «Vous « aurez vos entrailles lessivées comme vous lessivez les miennes ! » Preuve qu'il n'est pas bon de faire la lessive le jour de Saint-Marc.

Le diable est condamné à ronger une grosse barre de fer. La nuit de Saint-Marc tous les ans la barre est presque coupée. Mais les gens se mettent à piler de l'euphorbe; le bruit du pilon endort le diable. Au matin le lendemain la barre est redevenue entière. Les gens sont sauvés du diable pour un an.

LXXVII

LE JEUDI-SAINT

Le diable est enchaîné avec une grande chaîne. Le jour du Jeudi-Saint à l'Office il a une grande confiance de s'en tirer. Quand on éteint les cierges l'un après l'autre, à chaque cierge éteint il se tire un anneau de

cadéno. A la darrèro candèlo gn'y a pas mèy qu'un anèt à tira. Mais coumo n'éscantissont pas aquéro darrèro candèlo, qué la portont abitâdo à la sacristîo, aoustalèou la chaîno sé torno réjouégné, et lou diablé és énchaînat mèy qué jamais : prâmo d'éco aprèts l'Oufícé las géns hènt péta las mas.

LXXIV

LA POUSOUÈRO DÉ POUMPUGNO

Y aouê un cop un baylét dé Poumayro qu'anèouo bésé io gonyâto à Poumpugno, én dé sé marida damb' éro. Câdo cop dount s'éntournèouo èro séguit d'ûo bêsti, tantos un can, tantos ûo crabo, tantos quaouqué porc. Aouéjat d'éco lòu gouyat un sé prénd lou fésil, s'ou couçhièt déns las brânos én dé s'ou prénguć quand s'éntournéré dé chèz la gouyato. Aquét sé éstèt io crabo qué hascout lou séguissi. Y aouê io barâdo; lou gouyat saoutèt pér délà, la crabo tabén ; tournêt saouta sou camin, la crabo y saoutèt ; saoutèt lou barat, la crabo saoutèt. Lou gouyat sé percéout labéts qué la crabo saoutèouo aoustant d'énta déouant qué d'énta darrè. Sou cop lou gouyat la toumbo d'un cop dé fésil, l'y bouto lous chapéléts pér déssus et s'én tourno.

A la maysoun dé la gouyâto qué y aouê mazan et déstours. La malérousasso èro pousouèro. Lou qu'aouê

la chaîne. Au dernier cierge il n'y a plus qu'un anneau à tirer. Mais comme on n'éteint pas ce dernier cierge, qu'on le porte allumé à la sacristie, aussitôt la chaîne se reprend, et le diable est lié plus que jamais : à cause de cela après l'office les gens battent des mains.

LXXIV

LA SORCIÈRE DE POMPOGNE

Il y avait une fois un valet de Pomeyro qui allait voir une jeune fille à Pompogne pour se marier avec elle. Chaque fois qu'il s'en revenait il était suivi par une bête, tantôt un chien, tantôt une chêvre, tantôt quelque porc. Ennuyé de cela le jeune homme prit le fusil, le cacha dans les bruyères pour le prendre quand il reviendrait de chez la fille. Ce soir ce fut une chèvre qui fit la suite. Il y avait un fossé : le jeune homme sauta au-delà, la chèvre aussi ; il revint sauter sur le chemin, la chêvre y sauta ; il sauta le fossé, la chèvre sauta. Le jeune homme s'aperçut alors que la chèvre sautait autant de devant que de derrière. Aussitôt le jeune homme l'abat d'un coup de fusil, lui met dessus le chapelet et s'en va.

A la maison de la jeune fille il y avait du tapage, des ennuis. La malheureuse était sorcière. Celui qu'elle

boutat à sa plaço à la maysoun calèouo qu'y damourèssé prâmo dous chapélets.

Lou gouyat s'én angout trouba Moussu Curè et l'y at countèt : « Péndént qué jou bâou préga Dîou, sé l'y « digout Moussu Curè, tu qué tiréras lous chapélets « dé pér déssus la crabo. » La crabo sé troubèt lou cos dé la gouyato aoustalèou lous chapélets tirats. Lou qui la réprésentêouo à soèo labéts qué pouscout sé tira dé pér déouant.

LXXVIII

LOU CAP DOU MOUNDÉ ET LOU BÈCUT

Y aouê un cop dus frays béssous qué partiscount tout dus énsémblé én d'ana bésé oun finiouo lou moundé: « tiréram toutjiours âou drét pér déouant, sé « digount, et labéts qué féniram pér arriba âou cap. »

Féttiouomént én tira toutjiours én aouant louy, louy, et âou drét, arribèut bèt témps aprèts sus ûo grand lâno oun n'y aouê pas mèy digun.

« Praci, sé digount, dîou ésta lou cap dou moundé.» En tout s'aouança béygount dé louy coumo un grand houmias sou mièy d'équéro lâno. S'én approuchènt : l'houmias qué gonardèouo moutous èro un Bécut dam soun ouéil sou mièy dou frount, qu'ous éspièt d'un ayré arrégagnat et urutjié : « Qué cèrcots praci, s'ous « y digout dam soun parla ésquerré? Ets dus cour-

avait mis à sa place chez elle il fallait qu'il demeurât là à cause des chapelets.

Le jeune homme s'en alla trouver Monsieur le Curé et lui raconta tout: « Pendant que je vais prier Dieu, « lui dit Monsieur le curé, tu retireras le chapelet de « dessus la chèvre. » La chèvre se trouva le corps de la jeune fille aussitôt que le chapelet fut tiré. Celui qui la représentait chez elle alors put se retirer.

LXXVIII

LE BOUT DU MONDE ET LE BÉCUT

Il y avait une fois deux frères jumeaux qui partirent ensemble pour aller voir où finit le monde : « Nous « irons toujours droit devant nous, dirent-ils, et alors « nous finirons par arriver au bout. »

En effet, en allant toujours en avant, loin, loin, droit devant eux, ils arrivèrent longtemps après sur une grande lande où il n'y avait plus personne : « Par ici, « dirent-ils, doit être le bout du monde. » En s'avançant, ils virent de loin une sorte de grand diable sur le milieu de cette lande. Ils s'en approchèrent : le géant qui gardait des moutons était un *Bécut* avec un œil sur le milieu du front qui les regarda d'un air méchant et farouche : « Que cherchez-vous par ici, « leur dit-il d'un accent étranger? Etes-vous des vaga-

« râous ou qué êts ? » — « Soum pas courrâous, sé l'y « digount éls, soum dus béssous qué cércam lou cap « dou moundé, én dé bésé aqui oun finis ? » — « En dé bous âouts, s'ous y digout lou lè Bécut, lou moundé qué ba féni praci. » Ous y muchèt ûo grosso pèyro qué sérbîouo én dé barra la grotto oun sé rétirèouo pér débat tèrro dam soun aouillatjié : « Aqui qué bâts éntra « dam jou, s'ous y digout, et né sourtirats pas dé « jours ! » Tirèt la pèyro pér l'anèro et damb'éts et soun ligot aqui qu'éntrèt et qué sé barrèt dé pér déguéns.

Aoustalèou gahèt un d'équéts dus béssous, ou tuèt, et tout cahout qué l'émbrouchèt én d'ou hâ cosé. L'aouté qu'éspièouo, buéjant dé péno, çhiémicant, tout armouillous dé chagrin et dé pôou : « Qué bas bélèou « ploura, sé l'y digout aquét arré ! Minjio, minjio dam « jou, béyras coumo és tréndo la car bâtiado, qu'é ta « bouno ! » — « N'èy pas hâmi, sé disèouo l'aouté. » Et dé bray n'èro pas dé goust.

Quand lou Bécut âout fénît soun çhiap s'adroumiscout un çhic briat et énjiostè d'aoujé tant minjiat. L'aouté raoujous sé prénd la brocho qu'èro éncouèro cahoudo et gréchouso, et l'y planto hardit dins l'ouéil. Lou Bécut sé déchîdo én bruglant; mais én tout sé lèoua sé planto qué mièy la brocho qu'èro éntarnâdo déns l'ouéil. Et labéts lou Béssoun huy déns l'éstablo dé las aouillos. Aqui lou bécut tout sannous arribo én d'éscartiéra lou béssoun. En dou gaha lou Bécut hascout sourti, ûo pér ûo las aouillos én tout las touca. Mais lou Béssoun s'èro ènbouloupat d'ûo pèt d'aouillo, et quand lou Bécut l'y passèt las mas su l'ésquîo, ét

« bonds ou quoi ?»— « Nous ne sommes pas des vaga-
« bonds, dirent-ils, mais deux jumeaux : nous cher-
« chons le bout du monde pour savoir où il finit. » —
« Pour vous autres, leur dit le vilain *Bécut*, le monde
« va finir ici. » Il leur montra une grosse pierre qui servait à fermer la grotte où il se retirait par dessous terre avec ses troupeaux : « Vous allez entrer là avec
« moi, leur dit-il, et vous n'en sortirez pas de quel-
« ques jours. » Il retira la pierre par l'anneau, et avec eux et son troupeau, il entra là où il se ferma en dedans.

Aussitôt il prit un des deux jumeaux, le tua et tout chaud il l'embrocha pour le faire cuire. L'autre regardait là, suant, dévorant ses larmes tout en sueur par le chagrin et par l'impression de la peur : « Tu
« vas peut-être pleurer, lui dit ce misérable ! Mange,
« mange avec moi : tu verras comme c'est tendre la
« viande baptisée ; c'est si bon ! »— « Je n'ai pas faim,
« disait l'autre. » Pour sûr il n'avait pas appétit.

Quand le *Bécut* eût fini cet affreux festin il s'endormit un peu enivré et l'estomac surchargé de trop de nourriture. L'autre, furieux, prend la broche qui était encore chaude et graisseuse, et il l'enfonce bravement dans l'œil du *Bécut*. Celui-ci se réveille en beuglant. Mais en se levant il enfonce davantage la broche plantée déjà dans l'œil. Et alors le jumeau fuit dans l'étable des brebis. Là le *Bécut* ensanglanté arrive pour écarteler le jumeau. Pour le prendre il fait sortir une à une les brebis en les touchant toutes. Mais le jumeau s'était couvert d'une peau de brebis, et quand le *Bécut* lui passa les mains sur le dos, lui, adroit, marchant à

adrét, qué marchèouo à grapos, l'y déchèt la pèt déns las mas et atâou sé saoubèt.

LXXIX

LAS DUOS MAYRASTROS

Y aouê un cop un hômi qué s'èro abéousat dam ûo maynâdo sajo, balénto, un pétit anjioulét dé Dîou. La mayrastro bâou çhico, couquino én dé la maynâdo, èro toutjiours à la courroussa, à l'apéra fénianto, gardoulèro, et souént qué la batèouo. Lou pay déchèouo crida ; n'aouê pas jamais én dé la maynâdo nâdo bouno paraoulo. Sé digout un jour à la drôlo la mayrastro poussédâdo : « Sérèy pas satifèto qué lou toun pay nou t'éscartièré : câou qu'ém désbarrassi dé tu ! »

Lou jour mêmo aquét bérnat dé pay coumandèt à la droulléto dé l'y ha coumpté dous bûous, d'ous apastura, d'ous démbia, dé hâ paillat et tout. La maynadéto ous apasturèt, ous démbièt, ous hît bién assadoura ; mais la mayrastro lou sé dam ayguo bourénto ous y éscahoudèt lous ouéils. Sé troubènt abuglès. Et la guso labéts manquèt pas dé disé qué la maynâdo én dé hâ êscarnis âou soun pay aouê ésbuglat l'aoujâmi. Lou praoubé pélin dé maynadéto gaousèt pas tourna réspounso.

Lou soun pay la batout pas ; l'y coumandèt én dou léndouman d'ana trabailla âou camp, et âou méns dé

quatre pattes, lui laissa la peau dans les mains et se sauva.

LXXIX

LES DEUX MARATRES

Il y avait une fois un homme qui était resté veuf avec une petite fille sage, vaillante, un petit ange du bon Dieu. La marâtre vaurienne, méchante pour la petite, était toujours à la gronder, à la traiter de fainéante, désordonnée, et souvent elle la battait. Le père laissait crier ; il n'avait jamais pour la petite de bonne parole. Un jour la marâtre possédée dit à la fillette : « Je ne serai pas satisfaite que ton père ne « t'écartèle : il faut que je me débarrasse de toi ! »

Le jour même cet imbécile de père commanda à la fille de lui soigner les bœufs, de les panser à la main, de les faire paître, de leur faire la litière et le reste. La fillette les pansa, les fit paître, les fit bien manger : mais la marâtre le soir avec de l'eau bouillante leur échauda les yeux : ils se trouvèrent aveugles. Et la gueuse alors ne manqua pas de dire que la fille pour faire pièce à son père avait aveuglé le bétail. La pauvre petite fille n'osa pas répondre.

Le père ne la battit pas : il lui commanda pour le lendemain d'aller travailler au champ et au moins de

l'y touca pas lou bèt pécéguè doun y aouê. La maynadéto balénto qu'at hascout tout coumo l'y aouè coumandat lou soun pay ; mais aoustalèou qu'âout lachat lou trabail dou camp la mayrastro angout coupa lou pécéguè.

« Ta droulésso qu'a hèyt héroy, sé digout éro âou « soun hômi lou sé ! T'a coupat lou pécéguè dou camp ! « Espîo sé gaouso disé qué nou ! Jou mêmos qué l'èy « bis coupat ! »

« Aou matin, sé digout lou pay à la maynâdo éstrém- « blîdo, té prénguéras ta mè bèro péillo dous dimé- « chés ; t'én bénguéras dam jou. »

Ero touto innoucéntôto lou praoubé agnèt, âou matin s'habillèt dé blanc ; soun pay labéts qué ba ahila un grand coutèt. Touto la nèyt la mayrastro qué l'aouê ésmalit crounto la maynadéto : « Em bâts « ségui, s'ous y digout lou pay à toutos dûos. » Et labéts què las mîèt louy, louy, âou mièy d'un bos oun y aouê ûo bèro houn ; et quand éstènt aqui : « Té bas « bouta las dûos mas pér déssus la houn, » sé digout lou pay à la maynâdo. La maynadéto qué boutèt las mas aqui su la houn, et aoustalèou dam lou grand coutèt lou pay las y coupèt toutos dúos qué toumbènt blancos âou houns d'équéro ayguo.

Et coumo lou machant pay et la mayrastro la quittèouont, éro qu'ous y digout én plourant : « Papa, « qu'ém déchôts dounc aci souléto aprèts m'aoujé « éspugnâdo ! Lou Boun Dîou et la Sénto Bouno Bièrjo « sabént qué jou m'at méritèoui pas ! Etz' harant bézé « la qui souy. En tout boun tourna, papay, bous bats « bouta un broc qu'étz hara souffri télomént tant qué

ne pas toucher le beau pêcher qu'il y avait. La fillette vaillante fit tout comme le lui avait commandé son père : mais aussitôt qu'elle eût cessé son travail du champ la marâtre alla couper le pêcher.

« Ta fille a fait merveille, dit-elle le soir à son mari : « elle a coupé le pêcher du champ. Vois si elle ose « dire que non ; moi même je l'ai vu coupé ! »

« Demain matin, dit le père à la fille tremblante, tu « prendras ta plus belle robe des dimanches ; tu vien- « dras avec moi. »

Elle, toute innocente le pauvre agneau, au matin s'habilla de blanc. Son père alors va affiler un grand couteau. Toute la nuit la marâtre l'avait irrité contre la petite : « Vous allez me suivre, leur dit le père à tou- « tes les deux. » Et alors il les mena loin, loin, au milieu d'un bois où il y avait une belle fontaine ; et quand ils y furent : « Tu vas te mettre les deux mains « par dessus la fontaine », dit-il à la fille.

La petite mit ses mains là sur la fontaine, et aussitôt avec le grand coutelas le père les lui coupa toutes deux : elles tombèrent blanches au fond de cette eau.

Et comme le méchant père et la marâtre la laissaient là, elle leur dit en pleurant : « Père, vous me laissez « donc ici seule après m'avoir coupé les poings ! Le « Bon Dieu et la Sainte Bonne Vierge savent que je ne « le méritais pas. Ils vous feront voir ce que je suis. « En vous en retournant, père, vous allez vous mettre « un buisson qui vous fera tant souffrir que vous ferez

« harats dé tout én dé trouba soulatjioménl, mais « n'aourats pas nat qué d'équéros mas qué m'âts aqui « coupâdos et qué blanquéjont déns la houn ! »

Lou pay et la mayrastro poussédats partînt, mais lou pay fettîoumént én camin sé gahèt lou broc doun l'y aouê dit la droulléto. Toumbèt malaou, malaou ; mais pér tant qué hourraguèssé ou hascoussé hourraga, pouscout pas jamais tira lou broc ni trouba soulatjioménl.

Et la praoubo éspugnâdo lou Boun Dîou et la Sénto Bouno Bièrjo qué la gouardènt à la houn dou bos toutjiours souléto dam la bouno May dé Dîou qué la déchèt pas jamais pâti.

Un jour éntà la houn béngout un jouén gouyat. Erò brabé, aouê la crénto dé Dîou, sans ésta ni éscabayrat, ni baluchan. Aqui qué ba trouba la praoubo éspugnado. Lou gouyat piétadous la boulout pas décha souléto, malérouso ; sé l'émmièt et l'éspousèt.

Et tabé aouê à soûo ûo machanto mayrastro qué sé boutèt à crida, à malazi lous dus maynatjiés quand béygout aquéro infirmo éntra nôro déns la maysoun : « Et qué bos hâ d'équét émbarras d'èspugnado, pégas « dé drôlé ? sé l'y disèouo. Sé pouyra pas gagna lou « pan ; la béyram toutjiours dé cus sou siêti, éncou- « hernâdo pér déguéns ! » — « Carats-bous, tatan, sé « disèouo l'aouté ; n'èy hèyt ma coumpanîo prâmo « qué l'èy bisto malaouso : souy jou qué la nourrirèy « et l'assistérèy dé ço dé mén. »

Quaouqué témps aprèts y âout déstour. Uo guèrro hascout parti touts lous hômis âou mouménl oun la

« de tout pour trouver du soulagement, mais vous « n'en aurez que par ces mêmes mains que vous « m'avez là coupées et qu'on voit blanches dans la « fontaine. »

Le père et la marâtre possédés partirent ; le père en effet en chemin attrapa le buisson dont lui avait parlé la fillette. Il tomba malade, malade ; mais pour autant qu'il opérât ou qu'il fit opérer il ne put jamais tirer le buisson ni trouver du soulagement.

Et la pauvre infirme le Bon Dieu et la Sainte Bonne Vierge la gardèrent â la fontaine du bois toujours seule avec la Mère de Dieu qui ne la laissa jamais pâtir.

Un jour à cette fontaine vint un jeune homme. Il était brave, craignant Dieu, sans être ni dissipateur, ni débauché. Là il trouva la pauvre fille. Le jeune homme compatissant ne voulut pas la laisser là seulette et malheureuse ; il l'emmena et l'épousa.

Lui aussi avait chez lui une méchante marâtre qui se mit à crier, à maudire les deux enfants quand elle vit cette infirme entrer belle-fille dans la maison : « Et que veux-tu faire de cet embarras d'estropiée, « imbécile ? lui disait-elle. Elle ne pourra pas gagner « son pain ! Nous la verrons toujours le derrière sur « la chaise dans un coin de la maison ! » — « Taisez-« vous, tante, disait l'autre ; j'en ai fait ma compagne « parce que je l'ai vue malheureuse : c'est moi qui la « nourrirai et qui l'assisterai de mes revenus. »

Quelque temps après il y eût un contre-temps. Une guerre fit partir tous les hommes au moment où la

praoubo infirmo èro prèsto à sé délibra. Lou soun hômi partiscout tout doulént dam la réncuro dé décha la soûo coumpanîo dam aquét sutjièc dé mayrâstro. Quand la praoubo malérouso éstèt délibrâdo la mayrastro trèto qué préngout lou maynatjié én dou hâ péri : qu'ou librèt à un baylét én tout l'y disé : « Ba- « t'én à la houn dou grand bos pourta aquét escorbi « de maynatjié ; ou déchéras aqui : mé pourtéras sa « léngo én d'ém prouba qu'as hèyt la coumissioun. « Labéts séras pagat dé tas pénos, sé disos pas arrés à « digun. »

Lou baylétot piétadous én dé nou pas darriga la léngo én aquét praoubé brigail d'innoucéntot, quand l'âout pourtat à la houn, tuèt un agnèt dount pourtèt la léngo à la mayrastro qu'ou paguèt sou cop dé sas pénos.

Bèt témps aprèts la guerro féniscout : l'hômi tournèt. L'aouto praoubo l'at y countèt tout, sé bouéytèt lou soun éstounat damb'ét. Lou soun hômi s'intérrouguèt d'un bord et dé l'aouté : fénit pér sabé ço qué n'èro : « Mîo, sé digout à la soûo coumpanîo, aquéro houn « qué t'a éspariâdo pénsi qu'aoura éspariat dé mêmos « lou nosté anjioulét. Y soum pas jamais tournats « dumpèy qué t'y troubèy souléto ; qu'èy la dérguèro « d'y tourna dam tu : ay aqui quaouquoumét qu'ém « dits qué lou Boun Dîou éntz' y hara soulatjioménl : « aqui t'ant saoubâdo ; aqui ant hèyt pèrdé nosté « anjioulét : aquéro houn a quaouquoumét dé mèy ou « dé méns ; nous aoura éspariat lou nosté brigail « coumo t'ésparièt à tu. »

S'én y bant tout dus, et ço qué prumè bèygount èro

pauvre infirme était prête à se délivrer. Son mari partit tout triste, avec le regret de laisser sa femme avec ce mauvais sujet de marâtre. Quand la pauvre malheureuse fut délivrée la marâtre fourbe prit l'enfant pour le faire périr : elle le confia à un domestique en lui disant : « Va-t-en à la fontaine du grand bois « porter cet avorton d'enfant ; tu le laisseras là : tu « me porteras sa langue pour me prouver que tu as « fait la commission : alors tu seras payé de tes peines si tu ne dis rien à personne. »

Le valet était compatissant : pour ne pas arracher la langue à ce pauvre chétif petit innocent, quand il l'eût porté à la fontaine il tua un agneau dont il porta la langue à la marâtre qui le paya aussitôt pour son service.

Longtemps après la guerre finit ; le mari rentra. La malheureuse femme lui raconta tout, et déchargea son cœur avec lui. Son mari s'informa d'un côté et de l'autre, il finit par savoir ce qui en était : « Amie, « dit-il à sa femme, cette fontaine qui t'a sauvée, je « pense qu'elle aura sauvé de même notre petit ange. « Nous n'y sommes jamais revenus depuis que je t'y « trouvai seule, j'ai donc la démangeaison d'y retourner avec toi ; j'ai là quelque chose qui me dit que le « Bon Dieu nous y donnera le bonheur. C'est là qu'on « t'a sauvée, là qu'on a fait périr notre cher ange ; « cette fontaine a quelque chose qui n'est pas ordinaire ; elle nous aura gardé notre cher petit comme « elle te garda toi-même. »

Ils y vont tous les deux, et ce qu'ils virent d'abord

lou droullét tout tirat, granot, et qué dé cats à d'éts cridèt papa, mama, coumo s'ous aouê toutjiours bis. S'éstènt hurous sé pot pas disé : lou pétit anjioulét damb'éts èro béziat coumo sé la may sé l'aouê tirat : Poudèouont pas prampou rémercia Dîou, poutouéja lou droullét ! Mais qui l'aouê éspariat at pouscount pas sabé : la houn pou ségu qu'aouê quaouquo hadéto qué sé hazèouo la bouno may dous maynatjiés abandounats.

Déouant dé quitta la houn lou pay qué béngout s'y rafrésqui, et qué s'ésglazièt quand bît âou houns dé l'ayguo frésco las dûos mas dé la soûo hémno, béros, blancos coumo s'èront éncouèro blouos ou sé bénguèouont dé las coupa. « Sount télomént tréndos et « fréscos, sé digout à sa fimèlo, qu'ém sémblo las bésé « sé bouléga dé cats à jou, qui sab sé t'aprouchèouos « d'éros sé sé tournérént pas jouégné à tous bras « coumo lou Boun Dîou damb'aquéro ayguo t'a éspa- « riado tu et mèy lou nosté anjiot ? »

Touto éstrémblîdo la mayôto qué s'ajouéillèt su la tampo ; préguèt Dîou et la Sénto bsuno Bièrjo dé l'assista ; boutèt sous dus bras pér déouant l'ayguo dinc'à las mas qué sé placènt d'éros mêmos âou cat dé cado bras sans qué paréchoussé digun. Ensémblé aqui qué rémercièni Dîou prumè dé s'éntourna.

A l'arribâdo quand la mayrâstro béygout lou maynatjié ous y démandèt suspréso qué ço qu'èro un ta bèt droullét ; « Ou dîouèts counéché, sé l'y réspounout lou « pay ; qu'és lou qu'aouèts crésut hâ pèrdé ! aouèts « pourtant bien récoumandat dé l'y coupa la lénguo « déouant dé lou hâ péri ! » Lou sutjièt labéts démourèt counfuso et tournèt pas nâdo résoun.

fut le petit enfant tout venu, grandi, et qui vers eux cria : Papa, maman, comme s'il les avait toujours vus. Comme ils furent heureux ne peut pas se dire. Le petit ange avec eux était familier comme si la mère l'avait élevé. Ils ne pouvaient assez remercier Dieu, embrasser l'enfant. Mais qui l'avait sauvé on ne put jamais le savoir : la fontaine pour sûr avait quelque bonne petite fée qui se faisait la bonne mère des enfants abandonnés.

Avant de quitter la fontaine le père vint s'y rafraîchir. Alors il s'exclama quand il vit au fond de l'eau fraîche les deux mains de sa femme, belles, blanches comme si elles étaient encore vivantes ou si on venait de les couper. « Elles sont si tendres, si fraîches, dit-il « à sa femme, qu'il me semble les voir se remuer vers « moi. Qui sait si tu t'approchais d'elles si elles ne « viendraient pas se joindre à tes bras comme le Bon « Dieu avec cette eau t'a sauvée, toi, et notre petit « ange ! »

Toute tremblante la petite mère s'agenouilla sur le tertre ; elle pria Dieu et la Sainte Bonne Vierge de l'assister ; elle mit ses deux bras par dessous l'eau jusqu'aux mains qui se placèrent d'elles mêmes au bout de chaque bras, sans que personne parût. Ensemble là ils remercièrent Dieu avant de s'en retourner.

A l'arrivée quand la marâtre vit l'enfant elle leur demanda surprise ce que c'était qu'un si beau garçon : « Vous devez le connaître, lui répondit le père, c'est « celui que vous avez cru faire périr ! Vous aviez « pourtant bien recommandé de lui couper la langue « avant de le faire mourir ! » La misérable alors « demeura confuse et ne répondit pas.

Triguènt pas d'ana bésé las géns dé la hénno : troubènt lou soun pay bién malâou. Lou broc déns sas cars aouê madurat ; toutjiours lou pous l'y buéjèouo, l'y aoué hèyt un gouttè, èro camouros : s'atténdèouont à lou bésé passa daouit.

« Mé counéchôts pas ? « sé digout lou géndré âou bâou pèro qué sé doulèouo déns lou lèy : mais abisérats aquésto ? » — « L'abisi pas, sé l'y réspounout ét. » — « Ats débrémbat la maynâdo qué mîèts à la houn « dou bos oun l'éspugnèts dam sa mayrastro ? Etz' « oaouê dit qu'à bosté rétour étz' émbrouquisséréts et « nou gouarirèts pas qué dé las mas dount l'y aouèts « coupâdos ! aci qu'és coumo étz' at a proumés. » « Labéts lou malâou counfus sancélèt, poudéouo pas « jouégné nat mot dé réspoynso; souncîouo, plourèouo, « pantuèouo coumo hènt dam la courto halén : « Papa sé l'y digout labéts la hillo, « n'aoujéts pas chagrin : « qué souy jou ! »

L'émbrassèt, l'y tirèt lou broc : aoustalèou lou pay sé léouèt gouarit.

Lou pay gouarit coumandèt un bèt dinna én dé récounéché lous sous. Quand counéchout toutos las couquinérîos dé las dûos mayrastros, émbitèt à dinna la dou géndré, et aprèts lou répas éro et la soûo las hît émbarra cadûo déns un boucâou qué pourtènt âou sîn d'un arroc. D'équi hâout ou démbiènt catbat la costo én dé hâ péri déns un précipici aquéts dus arrés.

Ils ne tardèrent pas d'aller voir les parents de la femme : ils trouvèrent le père bien malade. L'épine dans les chairs avait mûri ; les pulsations lui donnaient la fièvre, lui avaient fait un abcès : il était estropié : On s'attendait à le voir mourir sans tarder.

« Vous ne me connaissez pas, dit le gendre au beau-« père qui se plaignait dans le lit ; mais vous connaî-« trez celle-ci ! » — « Je ne la reconnais pas, répondit-« il » — « Vous avez oublié la fille que vous conduisîtes « à la fontaine du bois où vous lui coupâtes les « poignets, vous et la marâtre ? Elle vous avait dit « qu'à votre retour vous attraperiez une épine et n'en « guéririez que des mains que vous lui aviez coupées : « elle est ici comme elle vous l'a promis. » Là dessus le malade confus hésita, il ne pouvait trouver aucun mot de réponse ; il sanglotait, il pleurait, il était suffoqué : « Père, lui dit alors la fille, n'ayez nul chagrin : « c'est bien moi ! »

Elle l'embrassa, lui tira l'épine ; aussitôt le père se leva guéri.

Le père guéri commanda un beau repas pour reconnaître les siens. Quand il sut toutes les scélératesses des deux marâtres il invita à dîner celle du gendre, et après le repas, elle et sa femme il les fit enfermer chacune dans un boucaut qu'on porta au sommet d'un roc. De là-haut on les précipita en bas de la côte pour faire périr dans un abîme ces deux misérables.

LXXX

LA HILLO DOU MARCHAND

Y aouê un cop un marchand qué s'èro abéousat dam un gouyatot et ûo maynâdo. Lou droullat èro un machant cap, éscoutâouo pas digun : ségui las aoubèrjos, lous machants éndréts, dam toutos las mê machantos coumpanios, toutjiours alastouat, boulèouo pas hèzé arré mêy. Lou soun pay né poudèouo pas joui én nat préts ; l'éscoutèouo pas jamais.

La maynadéto âou countro èro balénto, sajo, bién tranquillôto. Hazèouo réprochés âou soun fray én d'ou réténgué, mais l'aouté né ténguouèo pas nat cas.

Un jour lou pay âout bésouin d'ana biatjiéja, apérèt la maynâdo : « Maynâdo, sé l'y digout, bas t'én béngué « dam jou : n'èy pas gouayré mèy qué tu én dé « famillo; toun fray és pérdut én dé jou dam sa « machanto counduito : pouscoussi jou n'énténé plus « parla d'ét ! »

La praoubo maynâdo sus aquét débis dé soun pay s'én ba trouba lou soun fray én souncint : « Praoubo « dé jou, sé l'y digout, séri dé las mèy hurousos sé « n'èro dé tu. Dam tas péguéssos qué hès qué lou pay « té rénègo; bôou pas mèy énténé parla dé tu. « qu'ém bôou émmia damb'ét louy, louy; bélèou quitta « lou pays én dé nou té tourna pas jamais bésé. En « couèro sé l'éscoutèouos quand té coummando, sé té « boulèouos courriji ! Mais n'éscoutés ni lou pay, ni

LXXX

LA FILLE DU MARCHAND

Il y avait une fois un marchand resté veuf avec un garçon jeune encore et une fille. Le garçon était une mauvaise tête, il n'écoutait personne : suivre les auberges, les mauvais lieux avec toutes les pires compagnies, toujours épuisé, il ne voulait que cela. Son père ne pouvait en venir à bout à aucun prix : il ne l'écoutait pas.

La fillette au contraire était vaillante, sage, bien tranquille. Elle faisait des observations à son frère pour le modérer : mais l'autre n'en tenait nul compte.

Un jour le père eut besoin d'aller voyager : il appela sa fille : « Petite, lui dit-il, tu vas venir avec moi : je n'ai guère plus que toi pour famille : ton frère est tout à fait perdu pour moi avec son inconduite : puissé-je n'entendre plus parler de lui ! »

La pauvre enfant à ce propos de son père s'en va trouver son frère en pleurant : « Pauvre de moi, lui « dit-elle, je serai des plus heureuses si ce n'était toi ! « Avec tes étourderies tu fais que notre père te renie; « il ne veut plus entendre parler de toi. Il veut m'em- « mener avec lui, loin, loin, peut-être quitter le pays « pour ne plus te revoir jamais. Encore si tu l'écoutais « quand il te donne des ordres, si tu voulais te corri- « ger ! Mais tu n'écoutes ni le père ni moi ; tu es tou-

« jou : és toutjiours dam lous baluchants, lous bâous « çhics ; coumo bos qué lou pay sié pas atténtat d'ûo « pareillo bîto qué mîos ? » — « Çhiçhio, sé l'y digout, « t'at proumètti ; podos disé âou nosté pay qu'ém « pérdouné : mé boy counbérti, mé soumètté : à « parti d'équi at harèy tout coumo boudra, coumo « dira. »

La brabo maynâdo partiscout dé cats âou pay : « Pa- « pay, lou mén fray, lou bosté hil, m'a éncargâdo d'étz « démanda éscûso, et qu'ou tournéts agrada coumo « bosté hil bien soumés qu'étz'é séra toutjiours én dé « tout, et brabé. » — « La mîo maynâdo, sé l'y tour- « nèt réspounso lou pay, prâmo dé tu boli bien crésé « ço qu'ém disés dé toun fray et lou récébé : atcètti « mêmos d'ou mia én biatjié dam jou et dé té décha « gouarda la boutigo. Toun ounclé bénguéra aci « droumì la nèy én dé qué siés pas souléto. Lou jour « qué pouyras démoura sans digun.

Fèttîouomént lou pay et lou hil partiscount én biat- jié et déchènt la hillo én dé gonarda. Tout lou jour, la maynâdo n'âout pas nâdo crénté ni pôou. Mais quand couméncèt dé hèzé gris barrèt bién toutos las portos et s'én angout cérca l'ounclé ; ou troubèt à mièy camin qué sé réndèouo : « S'éntournènt énsémblé ; soupènt « bién et labéts la gouyâto éstarîdo qué parlèt dé s'ana « couçhia : « Jou tabé, mén, qu'y bâou ana, sé digout « l'ounclé ; câou pas nous quitta d'équésto nèyt, « prâmo qué souléto aourés pôou. »—« Nani, toutoun, « sé digout éro touto brabo, n'èy pas énçhié pôou déns « la mîo crampo ; aqui la bosto, bouno nèyt ! » Mais l'ounclé sé boutèt à disé péguéssos tèlomént tant qué

« jours avec les débauchés, les vauriens. Comment « veux-tu que le père ne soit pas exaspéré par la vie « que tu mènes? » — « Petite sœur, lui dit-il, tu peux « dire à notre père de me pardonner : je veux me « convertir, me soumettre : à dater d'aujourd'hui, je « ferai tout ce qu'il voudra, ce qu'il dira. »

La brave enfant alla vers son père : « Père, lui dit-elle, mon frère, votre fils, m'a chargée de vous présenter ses excuses, et de vous prier de le recevoir comme votre fils bien soumis qu'il vous sera toujours pour tout, et rangé. »

« Ma chère enfant, lui répondit le père, à cause de « toi je veux bien croire ce que tu me dis de ton frère « et le recevoir: j'accepte même de l'emmener avec « moi et de te laisser garder le magasin. Ton oncle « viendra dormir ici la nuit pour que tu ne sois pas « seule ; le jour tu pourras demeurer sans personne.»

Le père et le fils partirent en voyage et laissèrent la fille garder la maison. Tout le jour, la petite n'eut nulle crainte ni frayeur. Mais quand il commença de faire sombre elle ferma bien toutes les portes et alla chercher son oncle : elle le trouva à moitié chemin qui se rendait. Ils rentrèrent ensemble, soupèrent bien, et alors la fille fatiguée parla d'aller se coucher : « Moi « aussi, ma fille, je veux y aller, dit l'oncle : il ne faut « pas nous quitter de cette nuit parce que seule tu « aurais peur. » — « Non, mon oncle, dit-elle toute « sage, je n'ai pas peur dans ma chambre ; voilà la « vôtre, bonne nuit ! » Mais l'oncle se mit à tenir de tels propos que la pauvre enfant sortit, s'échappa

la praoubo drollo sourtiscout pér ûo pétito pourtéto, claouèt l'ounclé déns la maysoun, et éro s'én angout droumi sou souilla.

Lou matin draoubiscout et l'ounclé s'én angout sans mouna. Lou sé tournèt dédôro et l'y digout las mêmos paraoulos : éro qu'ou tournèt claoua déguéns et droumiscout éncouèro sou souilla.

Lou léndouman sé, la maynâdo s'y préngout prou lèou ; sé barrèt déguéns, et quand l'ounclé béngout tusta l'y hascout réspounso qué n'aouè pas pôou souléto qué sé poudèou éntourna. L'ounclé raoujous bé s'éntournèt, lou pacant ; mais su la coulèro éscrîout âou pay dé la gouyâto toutos las machantèrios qué sé pot magina un scélérat dé bacassiè : « Praoubé, sé l'y « disèouo tout limoudous, n'èy pas pouscut ana « gouarda lou toun tinèou et ta bèroyo droulèsso : « m'a jittat déhôro én dé truandéja dam touts lous « bâouçhies dé l'éndrét, toutos las nèyts. »

Lou pay quand récébout aquét parla caymant dou traité fray, n'èro mièy mort à s'én poudé pas counsoula jamais :« La mîo maynâdo,sé disèouo désespérat, « qui dounc mé l'a hèyto atâou désbîa ? Es ét aco pous- « siblé, moun Dîou ? » La coulèro s'éngragnèt damb'ét télomént tant qué digout un sé à soun hil : « Escouto, « piçhiou, âou matin bas parti dé matin én d'ana hâ « péri ta sô. Tè, mén, sé l'y digout lou pay, légis aquéro « létro dé l'ounclé, et béyras ? » Quand âout légit la létro lou gouyat démourèt aqui coublat prâmo qu'aymèouo la souô sô et qué la crésèouo dé las mê brabos.

Labéts partiscout, et arribèt dé nèyts à la bilo. Aou loc d'ana chez sa sô, sé loutjièt déns un établisso-

par une petite porte dérobée, ferma l'oncle à clef dans la maison et s'en alla dormir sur le seuil.

Le matin elle ouvrit, et l'oncle se retira sans mot dire Le soir il revint de bonne heure et lui tint les mêmes propos inconvenants : elle de nouveau le ferma à clef dans la maison et dormit encore sur le seuil.

Le lendemain soir la jeune fille s'y prit assez tôt, se ferma dedans, et quand l'oncle vint frapper elle lui répondit qu'elle n'avait pas peur toute seule, qu'il pouvait s'en retourner. L'oncle furieux s'en retourna, le vilain, mais dans sa colère il écrivit au père de la jeune fille toutes les méchancetés que peut inventer un scélérat, vieux débauché : « Pauvre ami, lui disait-il hypocritement, « je n'ai pas pu aller garder ton mé- « nage et ta charmante fille : elle m'a mis dehors pour « faire la vie avec tous les vauriens de l'endroit pen- « dant la nuit. »

Le père à la lecture de cette communication hypocrite du perfide frère, en était à demi-mort et ne devait s'en consoler jamais : « La mienne enfant, disait-il déses- « péré, qui me l'a ainsi égarée ? Est-ce bien possible « mon Dieu ? » La colère le domina si bien qu'il dit un soir à son fils : « Ecoute, enfant ; demain matin tu partiras de bonne heure pour aller tuer ta sœur : « tiens, mon ami, lui dit le père, lis cette lettre et tu « verras ! » Quand il eut lu la lettre le jeune homme resta là sans parole, parce qu'il aimait sa sœur et qu'il la croyait des plus sages.

Il partit donc et il arriva de nuit à la ville. Au lieu d'aller chez sa sœur, il se logea dans un établissement

mént oun sabèouo qué troubéré lous mê machants garniménts dé la bilo. Damb'aquéts baluchants, la nèyt, s'én angout tusta à la maysoun doun èro la soûo sô, én tout l'y disé qué boulèouont croumpa marchandisos : « Aro què n'és pas l'hôro dé croumpa, s'ous y « digont éro, tournérats douman : draoubissi pas. »

Trés ou quouaté nèyts dé séguîdo lou fray angout tusta à la boutigo dé la sô : jamais éro nou draoubiscout. Labéts beygout qué la létro dé l'ounclé èro ûo couquinérîo. S'én angout dé jour chez sa sô coumo s'arribèouo tout dé néouèt ; — « Lou pay aouè pôou « qué t'aouéjèssés, sé l'y digout, et m'a émbiat én dé « bésé coumo té troubêouos atâou souléto. » — « Praoubé pay, digout éro, es bién én d'arré qué s'in- « quiétèouo : ni nou m'aouéji, ni n'èy aoutût pôou : èy « béndut à bouléntat : éspîo quin pugnat d'argént ! » Coumo én effèt aouè aqui forço mounédo, éscuts et louis d'ors.

La sô qu'appréstèt lou dinna et bréspéjènt énsémblé. Aprèts brespéja lou fray parlèt de s'éntourna : « D'a- « bord, sé digout éro ? »— « O, d'abord, s'é l'y réspou- « nout prâmo qué lou pay s'inquiétéré : En dé qué « démorém mèy énsémblé m'accoumpagnéras un çhic « dé camin. » — « Dam plasé, sé digout la brabo « maynâdo. « Et aprèts lou dinna partiscount énsém- « blé.

Arribats qu'éstènt âou mièy d'un grand bos, bién éscartats : « Digo, çhiçhio, sé l'y digout lou fray, lou pay « m'a émbiat én dé t'ésgourgea : l'y at èy proumés, et « sabés qu'èy èyt sacroménl dé l'y tourna pas désaoubéi « jamais ! » — « Labéts, tûo-mé, digout éro én soun

où il savait qu'il trouverait les plus mauvais sujets de l'endroit. Et avec ces vauriens, la nuit, il s'en alla frapper à la maison ou était sa sœur, en lui disant qu'on voulait acheter de la marchandise : « A présent ce « n'est pas l'heure d'acheter, leur dit-elle, vous revien- « drez demain : je n'ouvre pas. »

Trois ou quatre nuits de suite le frère alla frapper à sa boutique; jamais sa sœur n'ouvrit. Ainsi le frère comprit que la lettre de l'oncle était une fourberie. Il s'en alla pendant le jour chez lui comme s'il arrivait le jour même: « Notre père avait peur que tu t'en- « nuyasses, lui dit-il, et il m'a envoyé pour voir com- « ment tu te trouvais ainsi seulette. » — « Pauvre père, « c'est pour rien qu'il s'inquiète : ni je ne m'ennuie, « ni je n'ai eu peur: j'ai vendu beaucoup : regarde « quelle poignée d'argent. » En effet elle avait là « beaucoup de monnaie, des écus et des pièces d'or.

La sœur prépara le dîner et ils prirent leur repas ensemble. Après dîner le frère parla de repartir: « Aussitôt, dit-elle ? » — « Oui, d'abord, dit-il, parce « que le père s'inquiéterait :

« Pour que nous demeurions davantage ensemble tu « m'accompagneras un morceau de chemin. » — «Avec « plaisir, lui dit la brave fille. » Et après dîner ils partirent ensemble.

Arrivés qu'ils furent au milieu d'un grand bois, bien à l'écart : « Dis-moi, ma sœur, lui dit-il, le père m'a « envoyé pour que je t'égorgeasse; je le lui ai promis, « et tu sais que je lui ai fait serment de ne plus lui « désobéir ! » — « Alors tue-moi, lui dit-elle en pleu-

« cint ! » — « Praoubo çhiçhio, sé digout lou fray, sé « mourissos pas qué dé las mîos mas, mouriras pas « jamais. » — Labéts lou fray l'at y countèt tout dé la létro dé l'ounclé : « Praoubé, l'y digout éro, t'én aouri « jamais gaousat parla, prâmo qué sount trop lèsos « caousos : mais baqui ço qué m'a hèyt l'ounclé. » Et l'at y countèt tout.

Loû gouyat s'èro pénsat qué diouèouo y aoujé quaouquoumét atâou dénpèy qué n'aouè pas pouscut éntra la nèyt chez sa sô.« Praoubo çhiçhio, sé l'y digout, « tourno-t'én à nosto ; prénd té tout l'argént qu'y « aougué, et ba-t'én aoustant louy qué las camos té « pousquént pourta. Bâou tua lou can, et né pourtérèy « âou pay lous hétjiés ; créyra qué sount lous tous. » Coumoén éffèt, lou gouyat tuèt lou can et né pourtèt âou pay lous hétjiés.

Entré témps la gouyâto qué s'éntournèt à souô : aqui sé préngout l'or et l'argént dount troubèt, ét s'én angout louy, louy, tant qué las camos la pouscount pourta. Troubèt un grand ahourê tout à fait éscartat : aqui s'arréstèt én d'y démoura.

Baqui qué sé troubèt qu'un ségnou dous mê richés aouê praqui sa démouranço. Aquét ségnou, grand cassayré, cado jour passèouo praqui pous bos dam sous cans. Coumo souént s'én tournèouo pas qu'âou sé, apasturéouo lous cans déns lou bos énta mijour. Un d'équéts cans, âou loc dé sé minjia lou soun pan, partîouo âou tréoués dou bos, én dé s'én tourna bèro paouso aprèts. Lou cassayré triguèt pas dé s'apercéoué qué lou can magrîouo ; ou séguiscout, et damb'ét arribèt à la gouyâto qu'apasturèouo dam lou soun pan.

« rant ! » — « Pauvre sœur, lui dit-il, si tu ne meurs « que par mes mains, tu ne mourras jamais ! » Alors le frère lui raconta le contenu de la lettre de l'oncle : « Pauvre, lui dit-elle, je n'aurais jamais osé t'en par- « ler porce que ce sont de trop vilaines choses : mais « voilà ce que m'a fait l'oncle. » Et elle lui raconta tout.

Le jeune homme avait pensé qu'il devait en être ainsi puisqu'il n'avait pas pu entrer la nuit chez sa sœur.

Pauvre sœur, lui dit-il , reviens chez nous ; prends « tout l'argent qu'il y a, et va-t-en aussi loin que les « jambes te pourront porter. Je vais tuer le chien et « je remettrai à notre père le foie de ce chien ; il « croira que c'est le tien. » En effet, le jeune homme tua le chien et il en porta au père le foie.

Pendant ce temps la jeune fille rentra chez elle : là elle prit l'or et l'argent qu'elle y trouva, et s'en alla loin, loin, tant que les jambes la purent porter. Elle trouva une grande forêt très écartée ; là elle s'arrêta pour s'y établir.

Mais il arriva qu'un seigneur riche avait par là sa résidence. Ce seigneur grand chasseur, chaque jour passait dans ces bois avec ses chiens. Comme souvent il ne rentrait que le soir, il pansait les chiens dans le bois vers midi. Un de ces chiens au lieu de manger son pain, partait à travers le bois pour rentrer longtemps après. Le chasseur ne tarda pas de remarquer que le chien maigrissait ; il le suivit et avec lui il arriva à la jeune fille que le chien nourrissait de son pain. Le chasseur surpris de trouver au milieu de cette forêt

Lou cassayré susprés dé trouba pou mièy d'équét ahouré ûo ta bèro jouénésso, l'éntarridèt : « Qui êts « bous, sé l'y digout, et coumo bous èts ésbarrîdo « praci tant souléto et jouénôto, louy dé touts ? » — Et labéts l'y countèt sas quouéntos et touts sous déstours.

La maynâdo èro dé las mè bèros, tréndo, bénanto : lou ségnou s'én agradèt, l'émmièt à soûo én dé la tira d'équét désert. Mais quand la bît brâbo et la qui câou, sé pénsèt dé l'espousa. La may dou gouyat l'y hascout aoupousitioun pràmo qué la gouyâto n'aouê pas fourtuno, ét qu'éts èront richés : « N'èy prou én d'éro et én « dé jou », sé l'y réspounout lou gouyat, et maougré sa may l'éspousèt prâmo qué l'aymèouo.

Quand éstènt maridats ésclatèt ûo grand guèrro, et lou jouén nobi éstèt oubligat dé parti à las armâdos. Déchêt sa praoubo coumpanîo émpaçhiado et bién inquièto prâmo qué la bèro may l'aymèouo pas. La praoubo quand s'éstèt délibrâdo d'un bèt maynatjié éstèt dé las mê malérousos prâmo qué soun maynatjié la bèro-may l'aouê hèyt pèrdé én tout éscrioué âou pay soun gouyat : « Qu'as aoutt dus cans én pér d'un « maynatjié. » Lou pay déns sa coulèro, sans nâdo crénto dé Dîou, su las machantos ménsounjios dé la tristo may énbièt sou cop uu sourdat én dé tua la praoubo malérouso, et l'y récoumandèt âou méns dé l'y pourta lous hétjiés. Lou sourdat quand béygout ûo hémno ta bèro, ta brabo, manquèt de couratjié, et piétadous tuèt un can dount pourtèt lous hétjiés âou qui l'aouè coummandat. Lou pay s'èro dat âou chagrin

une si belle personne, l'interpella : « Qui êtes-vous, lui « dit-il, et comment vous êtes-vous égarée par ici « seule et si jeune, loin de tous ? » Et alors elle lui « raconta ses aventures et ses malheurs.

La jeune fille était des plus belles, fraîche, pleine de santé. Le seigneur s'en éprit, l'emmena chez lui pour l'arracher à ce désert. Mais quand il la vit si bonne, si accomplie, il eut la pensée de l'épouser. La mère du jeune homme lui fit opposition parce que la jeune fille était sans fortune et qu'ils étaient riches : « J'en ai « assez pour elle et pour moi, répondit le jeune homme, et malgré sa mère il l'épousa parce qu'il l'aimait beaucoup.

Quand ils furent mariés il se déclara une grande guerre, et le jeune époux fut obligé de partir pour l'armée. Il laissa sa pauvre compagne enceinte et bien préoccupée parce que la belle-mère ne l'aimait pas. Quand elle se fut délivrée avec un bel enfant elle fut des plus éprouvées parce que cet enfant la belle-mère l'avait fait disparaître en écrivant au père, son fils : « Tu as eu deux chiens au lieu d'un enfant. » Le père dans sa colère, sans nulle crainte de Dieu, sur les perfides calomnies de sa misérable mère, envoya aussitôt un soldat pour tuer sa malheureuse femme, et lui recommanda au moins de lui rapporter le foie de la victime. Le soldat à la vue d'une femme si belle, si digne, manqua de résolution, et dans sa compassion il tua un chien dont il porta le foie à son commandant. Le père s'était livré au chagrin depuis qu'il avait

dénpèy qu'aouè dat aquét ordé d'ésgourgea sa praoubo coumpanîo. Quand l'y présèntèt aquéts hétjiés sé désespérèt : « Ah ! malérous, sé digout âou sourdat, « quin régrèt n'èy pas jou dé t'aoujé jamais cou- « mandat ta tristos caousos ! Eri poussédat pou sou- « lidé, pot pas ésta dé méns ! Tiro-té dé pér déouant « jou qué souy atténtat crounto tu arré qué dé té « bésé ! »

La bâou çhico dé bèro-may n'aouê pourtant pas tuat lou pétit anjioulét : n'aouê pas boulut qu'ou hâ pèrdé. Aquéro couquinasso ou boutèt bién couçhiat déns la soûo pétito cugnièro dam touto sa hardôto, soun pétit troussèou, et jittèt brès et tout catbat ûo ayguo briouénto qué passèouo pér déouant lou castèt. La praoubo may déouant d'és délibra aouê mércat touto la hardôto dou soun anjioulét dam précaoutioun : y aouê boutat brodérios et tout ço qué sab ûo praoubo may. Tout aco la bèro-may at aouê abandounat dam lou brès et lou maynatjié âou brîou dé l'ayguo. La cugnièro dam lou droullét adroumit séguiscout l'ayguo briouénto, et s'én angout louy, louy dé l'éndrét oun l'aouèont jittat, s'arrésta pér déouant ûo laouayro qu'èro aqui à laoua hardo déns ûo aoubarédo.

Aquéro laouayro piétadouso aoustalèou qué ba s'apercéoué dé la cugnièro et dou pétit anjioulét, gâho ûo palango dé bèrn én d 'arrésta lou brès et d'ou hèzé béngué à tèrro. Aquéro laouayro qu'èro nourriço hascout poupa lou praoubé innoucéntot què bénguèouo d'és déchida.

La praoubo may déséspérâdo aoustalèou qué sé pouscout léoua quittèt la maysoun et la bèro may

donné l'ordre d'égorger sa pauvre compagne. Quand il lui présenta ce foie il se désespéra : « Ah! malheureux, « dit-il au soldat, quel regret n'ai-je pas de t'avoir « jamais commandé de si tristes choses! J'étais pos- « sédé à coup sûr, cela ne peut être de moins! Retire- « toi de ma présence, j'aurai quelque tentation contre « toi rien qu'en te voyant! »

La perfide belle-mère n'avait pourtant pas tué le petit ange : elle n'avait voulu que le faire perdre. Cette archicoquine le plaça bien couché dans son joli petit berceau, avec tout son petit linge, son gentil trousseau, et elle jeta berceau et tout en bas d'une eau courante qui passait devant le château. La pauvre mère avant de se délivrer avait marqué toute la layette de son petit ange avec précaution : elle y avait mis des broderies et tout ce que sait un cœur maternel. Tout cela la belle-mère l'avait placé avec le berceau et l'enfant sur le courant de l'eau. Le berceau et l'enfant endormi descendirent le courant et s'en allèrent loin, loin de l'endroit où on les avait jetés s'arrêter devant une laveuse qui était là à laver du linge sur la rive plantée de saules.

Cette laveuse avait bon cœur : dès qu'elle s'aperçut du berceau et de son petit ange, elle prit une branche de vergne pour arrêter le berceau et le faire atterrir : Cette laveuse qui était nourrice fit têter le pauvre petit innocent qui venait de se réveiller.

La pauvre mère désespérée aussitôt qu'elle put se lever quitta la maison et la belle-mère méchante pour

couquino én dé hugé aousta louy et loungtémps qué las camos la pouyrént pourta, coumo âou prumè cop. S'aouê pas mérsat l'or et l'argént qué s'aouê prés à soûo : soun hômi ni sa bèro-may at sabèouont pas. Damb'aquét argént déns un éndrétot éscartat sé croumpèt un émplaçomént oun sé hascout basti ûo béroyo démouranço.

Aqui qué séré éstâdo hurouso sé n'èro éstat lou régrèt dé soun praoubé anjioulét et dé soun hômi dount n'aouè plus énténut à parla. Aquét régrèt la rousiguèouo aténgut et à ûo télomént tant qué tout-jiours èro à sounci, à ploura : lou chagrin èro pér la bito éngragnat damb'éro.

Y aouê déns aquét pays un bèt arrîou, et la praoubo damo sé boutèt à s'ana pérména sou bord d'équéro ayguo. Un jour qué l'aouê séguido mèy qu'à l'accoustumat, arribèt à un éndrét oun èro ûo laouayro qué laouèouo panèts : s'approuchèt dé la fimèlo, et aoustalèou qu'éstèt âou proché dou linjié l'éstoumac l'y dèt un patac, lou cô l'y saoutèt dé suspréso quand récounéchout lou troussèou dou soun praoubé anjioulét : « Adichats, mîo, sé digout à la laouayro suspréso ; âts « aqui bèro hardo, bèt linjié fin et broudat ! » — « Etz'é démandi éscuso, Madamo, sé l'y réspounout « éro : aquét émboulop n'és pas én dé moun maynat- « jié : nous âouts soum praoubés ; mais ént'aquésto « plaço y a quaouqué paréil dé més, coumo èri à laoua « l'ayguo briouénto coumo és âro carréjèouo un brès « dam un bèt maynatjié adroumit déguéns, et tout un « troussèou dount èro aquésté linjié ta fin et broudat. « Pouscouy gaha lou brès et saouba l'innoucéntot :

fuir aussi loin et longtemps que les jambes pourront la porter comme à la première fois. Elle n'avait pas dépensé l'or et l'argent qu'elle avait pris chez elle : son mari et sa belle-mère l'ignoraient ; avec cet argent dans un petit lieu écarté elle acheta un emplacement où elle se fit bâtir une habitation charmante.

Là elle eut été heureuse n'était le regret de son pauvre petit ange et de son mari dont elle n'avait plus entendu parler. Ce regret la rongeait continuellement et si fort que toujours elle était à gémir, à pleurer : le chagrin était pour la vie établi chez elle.

Il y avait dans ce pays une belle rivière, et la pauvre dame alla se promener sur le bord de cette eau. Un jour qu'elle avait suivi le bord plus que de coutume, elle arriva à un endroit où était une laveuse qui lavait des langes : elle s'approcha de la femme et aussitôt qu'elle fut près du linge, dans sa poitrine elle ressentit un grand coup : son cœur tressaillit de surprise quand elle reconnut le trousseau de son pauvre petit ange : « Bonjour, ma bonne, dit-elle à la laveuse étonnée; « vous avez là du beau linge fin et brodé. » — « Je vous « fais excuse, Madame, lui répondit-elle ; cette layette « n'est pas pour mon enfant : nous sommes pauvres ; « mais à cette place il y a quelques couples de mois, « comme j'étais à laver, l'eau courante comme aujour- « d'hui emportait un berceau avec un bel enfant « endormi dedans, et tout un trousseau qui était ce « linge si fin et brodé : je pus saisir le berceau et « sauver l'innocent : je l'ai nourri avec le mien : je leur

« l'èy éspariat dam lou mén : ous nourrissi tout dus, « et lou Boun Dîou et la sénto bouno Bièrjo qu'ém dant « d'aoujé prampou lèyt én dé tout dus. » — « Aquét « maynatjié, l'y digout labéts la damo intréssâdo, « m'ou déchérets pas bésé ? » — « Si fait, Madamo, sé « l'y digout la hémno, bénguéts déguéns, et qu'ou « béyrats. »

A l'arribâdo déguéns la praoubo damo quand sé récounéchout lou soun maynatjié, sé boutèt à ploura, à lou poutouéja sans poudé parla ! : « Aquét maynatjié qu'ès lou mén maynatjié, sé l'y digout quand pouscout parla. » Et labéts qué countèt à la nourrisso tout sous malurs. Labéts la damo qué l'y digout : « Qu'èy « ma démouranço âou proché d'éci : én dé mèillou « nourri lou mén maynatjié qué bats bous muda dam « jou : sérats millou et jou tabé d'aoujé lou mén « praoubé droullét : etz'é récoumpénsérèy dé bostos « pénos ; n'aoujéts pas créntо.» Et la nourrisso fettîouomént s'én angout damoura dam la damo én dé nourri lous anjiouléts, et d'ous ésparia damb'éro.

La damo én aquéro maysoun dé sa démouranço n'èro pas bién louy dé soûo, pérqué l'ayguo dé l'arrîou dount aouè carréjat lou brès passèouo praqui. Aouèouo bésis brabés, et un gouyat d'équéro famillo èro sourdat. Aquét sourdat tournèt dé la guèrro : sé troubèouo dou mêmo régiment qué l'hômi dé la damo. Ero, sans sé hâ counéché, l'in démandèt noubèlos : « Es moun « capitaine, sé digout, et dîou passa praci én tout ana « chez sas géns : qué m'a proumés dé s'arrésta, et la « soûo mère qué bénguéra lou jouégné aci. »

A parti d'équi la damo sé préparèt à lous hèzé touts

« donne le sein à tous les deux, et le bon Dieu avec la « Sainte Vierge me donnent d'avoir assez de lait pour « deux. » — « Cet enfant, lui dit alors la dame intri- « guée, vous ne me le laisseriez pas voir ? » — « Si « fait, Madame, lui dit la femme, venez dedans et vous « le verrez !

A l'arrivée dans la maison la pauvre dame, quand elle reconnut son enfant, se mit à pleurer, à le couvrir de baisers, sans pouvoir parler. « Cet enfant, c'est mon enfant, dit-elle dès qu'elle put parler ! » Et elle raconta à la nourrice tous ses malheurs. Alors la dame lui dit: « J'ai mon habitation auprès d'ici: pour mieux « nourrir mon enfant, vous allez vous changer chez « moi : vous serez mieux et moi aussi qui aurai mon « pauvre petit : je vous récompenserai de vos soins ; « soyez sans crainte : » Et la nourrice, en effet, s'en alla demeurer avec la dame pour nourrir les enfants et les bien soigner avec elle.

La dame en cette maison qu'elle habitait n'était pas bien loin de chez son mari puisque l'eau du courant qui avait emporté le berceau passait par là. Elle avait de bons voisins, et un jeune homme de cette famille était soldat. Ce soldat revint de l'armée : il se trouvait être du même régiment que le mari de la dame. Elle, sans se faire connaître, lui en demanda des nouvelles: « C'est mon capitaine, lui dit-il, et il doit passer par « ici en rentrant dans sa famille. Il m'a promis de « s'arrêter, et sa mère viendra le rejoindre ici. »

Dès lors la dame se prépara à les faire se trouver

sé trouba à soûo sans sé hâ recounéché d'éts. Coumo soun fray biatjiéjèouo un çhic pértout déns las bounos maysous, èro béngut à soûo : sé sérbîouo à d'ét sans l'y disé arré, et bouno pratico coumo èro y bénguèouo souént. L'éngatjièt labéts à bèngué âou témps oun diouèouo passa lou capitaino soun hômi, et à mîa damb'ét toutos sas géns, lou pay et l'ounclé. Manquèt pas dé sé réndé, et labéts la damo béngout disé âou sourdat qué l'attendèouo à dinna damb'éro âou jour qué l'y marquèt : « Madamo, sé l'y digout ét, bé sabèts « qu'aquét jour dîoui récébé lou capitaino et sa mèro « qué bènt à nosto én d'ou jouégné. » — « Labéts bén- « guérats touts dinna dam jou : èy bésitos qué sérant « aysé dé hâ counéchénço damb'éts. »

Réunits qu'éstènt digun counéchout pas la damo. Lou chagrin l'aouè éntrépougnâdo, et manquèt sé trouba mâou quand béygout lou soun hômi tant péliou, biéil et crouchit.

A tâoulo cadun parlèt dé sas quouéntos, dé sous déstours. Lou capitaino n'aouè nat goust d'arré : paréchéouo lou qui èro féttiouomént, rousigat dous rémôs dé sa praoubo coumpanîo. « Jou, sé digout lou pay lou « prumè, souy dous mê malérous qué y aougué én « aquésté moundé : aouèy ûo hillo la mê sajo qué sé « pousqué trouba : mé counsoulérèy pas jamais dé « l'aoujé pérdûdo tristomént coumo èy âouut lou mal- « ur dé la pèrdé : aco qu'ém'hê su l'éstoumat un « rémos qu'ém'hara péri. » — Et jou, sé digout lou « fray, qué souy apénat dé mèy én mèy d'équéro « praoubo mîo sô : sérèy pas énjié hurous jamais « qué nou la pousqui émbrassa : n'aymérèy pas

tous chez elle sans être reconnue d'eux. Comme son frère voyageait un peu partout dans les bonnes maisons, il était venu chez elle : elle se servait à lui sans lui rien dire, et, bonne pratique comme elle était, il y venait souvent. Elle l'engagea alors à venir au temps où devait passer le capitaine son mari, et à amener avec lui tous les siens, le père et l'oncle. Il ne manqua pas de se rendre, et la damo vint dire au soldat qu'elle l'attendait à diner avec elle au jour qu'elle lui fixa : « Madame, lui dit-il, vous savez bien que ce jour-là je « dois recevoir le capitaine et sa mère qui vient chez « nous pour joindre son fils. » — « Mais vous viendrez « tous diner avec moi, dit-elle : j'ai des visites qui « seront bien aise de faire connaissance avec eux. »

Réunis qu'ils furent personne ne connut la dame. Le chagrin l'avait entreprise, et elle faillit s'évanouir quand elle vit son mari si alangui, vieux et décrépit.

A table chacun parla de ses ennuis, de ses épreuves. Le capitaine n'avait le goût de rien : il paraissait bien ce qu'il était en effet, rongé par le remords de sa pauvre compagne. « Moi, dit le père le premier, je suis « des plus malheureux qu'il y ait dans ce monde : « j'avais une fille la plus sage qui puisse se trouver ; « je ne me consolerai jamais de l'avoir perdue triste- « ment comme j'ai eu le malheur de la perdre : cela « me fait sur le cœur un remords qui me fera mou- « rir. »— « Et moi, dit le frère, je suis affligé de plus « en plus de cette pauvre sœur : je ne serai jamais le « moins du monde heureux que je ne la puisse embras- « ser : je n'aimerai jamais personne comme je l'ai-

« jamais digun coumo l'aymèoui, la praoubo, prâmo « qué jamais troubérèy digun brabé et fidèl coumo « éro : Ah ! quin bounur sé lou boun Dîou mé dounèouo « jamais dé la poudé tourna trouba ! »

« Et jou, sé digout labéts lou lê ounclé, sans nâdo « bérgougno, n'èy pas aouut qu'ûo péno déns ma bîto, « mais dé las mê grânos ; és la mîo néboudo qué mé « l'a hèyto dam sa machanto counduito dé truando.

« Et dounc jou, sé digout labéts la bèro-may pihèco, « mé souy réncountrâdo toumba dam un machant « suljèc dé nôro talomént tant poussédâdo ûou ma- « chant ésprit qué quand sé délibrèt tant qué lou soun « hômi èro à las armâdos l'y dèt dus cagnots. Pous- « couy pas hâ dé méns qué d'at éscrîoué âou mén « praoubé hil ta brabé : labéts qué hascout disparéché « aquét machant uti : souy tranquilo dunpèy. »

« Et bous, sé digout la damo âou capitaino lou soun « hômi, disots pas arrés dé tout aco ? »

« Jou, sé l'y réspounout, souy lou mèy malérous dé « touts, labéts qué poudèoui n'ésta lou mèy hurous. « Ah ! quand jou pénsi à ma praoubo coumpanîo « qu'èro ta brabo, et tout, et tout !!! Lou régrèt qu'ém « pégnico, ém burlo, ém tûo... La mîo may qué m'és- « crioût ço qu'étz'é bènt dé counta, ço qu'èy aouut lou « tort d'éscouta. Ah ! quand jou pénsi ént'aquéros ta « tristos caousos, qu'én souy hô, poussédat, atténtat ! « L'idèo d'ém déstroui, dé mé décha péri qué m'éntré- « cuto én d'ana jouégné ma praoubo défunto : jamais « plus jou n'aourèy nat bounur én aquésto bîto : lou « mén bounur és mort damb'éro. »

« mais, la pauvre, parce que jamais je ne trouverai « personne digne et fidèle comme elle : Ah ! quel bon- « heur si le bon Dieu me donnait jamais de la pouvoir « retrouver ! »

« Pour moi, dit alors le misérable, le vilain oncle, « sans aucune honte, je n'ai eu qu'une peine dans ma « vie, mais elle est des plus grandes; c'est ma nièce « qui me l'a faite avec son inconduite de femme « perdue.

« Et moi donc, reprit alors la belle-mère infâme, « je me suis rencontré d'avoir un mauvais sujet de « belle-fille tellement possédée de l'esprit du mal, que, « à sa délivrance, pendant que son mari était à la « guerre, elle eut deux petits chiens. Je ne pus m'em- « pêcher de l'écrire à mon malheureux fils, si bon. « Alors il fit disparaître ce mauvais sujet : je suis « tranquille depuis.

« Et vous, dit la dame au capitaine, son mari, vous « ne dites rien sur tout cela ? » — « Moi, lui dit-il, je « suis le plus malheureux de tous, alors que je pou- « vais être le plus heureux ! Ah ! quand je pense à ma « pauvre compagne qui était si bonne, en tout, en « tout !! Le regret me mord, me brûle, me tue !.... Ma « mère m'écrivit ce qu'elle vient de conter, ce que j'ai « eu le tort d'écouter ! Ah ! quand je pense à de si « tristes choses, je suis fou, possédé, désespéré, sur- « mené par les tentations ! L'idée de me détruire, de « me laisser mourir me poursuit pour que je puisse « ainsi aller rejoindre ma pauvre défunte : jamais plus « je n'aurai de bonheur dans cette vie : mon bonheur « est mort avec elle ! »

« Et jou, sé digout labéts la daouno én dé réspouné « à touts, aouèy un pay dous mê brabés, et un fray « qu'aymèoui aoustant coumo m'aymèouo. S'én angount « un jour biatjiéja, louy, louy én dé plaça marchan- « disos ; mé déchènt souléto dam un ounclé, lou fray « dou mén pay. Lou déssé, soulét dam jou, aquét « ounclé mé digout paraoulos dé las mê lésos, mé tén- « gout prépâous d'un arré. Labéts jou praoubo qu'ou « barrèy pér déguéns la maysoun, et m'én angouy « droumi sou souilla dé la nosto porto. Aquét ounclé « raoujous éscrîout âou mén pay tout ço qué sé pot « magina la couquinérîo d'un bâou çhic. Lou pay « m'énbièt lou mén fray én dé mé hâ péri ; mais lou « mén fray qu'ém counséillèt dé hugé, louy, louy, « aoustant qué las câmos mé pouscoussént pourta, « et qu'at hascouy. Déns lou bos oun aouèy hèyt ma « rétiranço touto souléto, lou Boun Dîou et la Sénto « Bouno Bièrjo énténount mas prièros et m'énbiènt « aqui lou qui diouèouo ésta lou mén marit. Nous ma- « ridèm maougré la soûo mèro qué nou m'aymét pas « jamais ni nou m'atcéttèt én dé nôro. Moun malur « éstèt qué lou mén hômi bién brabé partiscout à las « armâdos, et mé déchêt émpaçhiâdo, souléto, dam la « bèro-may. Aouy un bèt maynatjié ; aquéro malé- « rousasso m'ou préngout, ou jittèt dam la cugnèro « et lou soun troussèou à l'ayguo briouénto dé l'arrîou, « et éscriout âou mén brabé hômi, soun hil, qu'èri pou « ségu ûo poussédâdo, qu'aouèy aouut dus câgnots âou « loc d'un droullét. »

Aqui s'arrèstèt ûo pâouso : touts èront à tâoulo coublats : la récounéchèouont pas : « Et bé, s'ous y

« Et moi, dit alors la dame pour répondre à tous,
« j'avais un père des meilleurs, et un frère que j'ai-
« mais autant qu'il m'aimait lui-même. Ils s'en allèrent
« un jour voyager loin, loin, pour placer des mar-
« chandises : ils me laissèrent seule avec un oncle,
« frère de mon père. Le soir, seul avec moi, cet oncle
« me dit les paroles les plus laides, me tint les propos
« d'un homme de rien. Alors, moi pauvrette, je le fer-
« mai dans la maison et je m'en allai dormir sur le
« seuil de notre porte. Mais cet oncle furieux écrivit à
« mon père tout ce que peut se figurer la perversité
« d'un débauché. Le père m'envoya mon frère pour
« me faire mourir ; mais mon frère me conseilla de
« fuir loin, loin, autant que les jambes pourraient me
« porter; et je le fis. Dans le bois où je m'étais retirée
« toute seule, le Bon Dieu et la Sainte Bonne Vierge
« entendirent ma prière et m'envoyèrent celui qui
« devait être mon mari. Nous nous mariâmes malgré
« sa mère qui ne m'aima jamais et ne m'accepta
« pas pour sa belle-fille. Mon malheur fut que mon
« mari si bon partit au service dans l'armée, et me
« laissa enceinte seule avec ma belle-mère. J'eus un
« bel enfant que cette malheureuse m'enleva pour le
« jeter avec le berceau et son trousseau à l'eau courante
« du torrent, en écrivant à mon digne mari, son fils,
« que j'étais pour sûr une possédée, que j'avais eu deux
« petits chiens au lieu d'un enfant. »

Là elle fit une pause : tous étaient à table médusés : on ne la reconnaissait pas : « Et bien, leur dit-elle

« digout éro hardîdo, éspiats mé bien, et bélèou qu'ém « counéchérats ! » Touts labéts qué récounéchount « la qui crésèouont ésta pérido : « Qu'és lou mouménl, « sé digout à soun hômi, dé té mucha lous cagnots « dount t'aouê éscriout la touo mèro aci présento. » Apérèt la nourisso qué sé ténèouo prèsto déns l'aouto crambo, et la nourrisso qué pourtèt un maynatjié béroy et bèt coumo pay et may : « Lou « bésos aquét s'és bitâou, sé digout à soun hômi én l'y « pourtant glouriouso âou brassat ! Es lou nosté may- « natjié ! » L'hômi, labéts, lou pay et lou fray, dé génouils pér déouant éro, l'y démandènt éscuso. Ero qu'ous réléouèt, qu'ous èmbrassèt. Lou pay, lou marit manquènt mouri d'un ta grand plasé. Et lou droullet qu'arrisèouo àou soun pay coumo s'aouê aouut la counéchénço, prâmo qué lou sang attiro. L'ounclé et la bèro-may, qué tant s'éspampèouont pér aouanso, labéts touts én ésporlo, éstoumagats, counfus, démandènt pas lou soun rèsto : qué biardènt sou cop bisté, bisté, et digun qu'ous émpaçhièt pas dé parti : ous y hasèouont pas dô, pihècs tout dus et traités.

Labéts lou bounur qué tournèt s'éngragna déns la maysoun dam la may ta brabo, dam l'anjioulét, dam la nourrisso qué countunièt d'ous sérbi : lou capitaino sé rétirèt dé las armâdos, et biscoutjours hurous dam la soûo-coumpanîo déns la crénto dé Dîou.

« énergique, regardez-moi bien, et peut-être vous me « reconnaitrez ! » Tous alors reconnurent celle qu'ils croyaient être perdue : « C'est le moment, dit-elle à « son mari, de te montrer les petits chiens que t'avait « annoncé ta mère ici présente.» Elle appela la nourrice qui se tenait prête dans l'autre chambre, et la nourrice porta un enfant joli, délicat comme le père et la mère : « Le vois-tu celui-là s'il est viable, dit-elle à son mari « en le lui mettant glorieuse sur les bras ! C'est notre « enfant. » Le mari alors, le père et le frère, à genoux devant elle lui demandèrent pardon. Elle les releva, les embrassa. Le père, le mari faillirent mourir d'une aussi grande joie. Et le petit enfant souriait à son père comme s'il avait eu la connaissance, parce que le sang attire. L'oncle et la belle-mère, qui tant se pavanaient auparavant, alors tout déconfits sans aucune force, confus, ne demandèrent plus leur reste : ils décampèrent aussitôt, vite, vite, et personne ne les empêcha de partir : ils ne laissaient pas de regret, assassins et vils qu'ils étaient.

Et ainsi le bonheur revint s'établir dans la maison avec la mère si bonne, avec le petit ange, avec la nourrice qui continua de les servir. Le capitaine se retira, et il vécut longtemps heureux avec sa compagne dans la crainte de Dieu.

LXXXI

LA CRABITÇHIÈTO

Y aouê un cop un hômi et io hémno praoubés coumo un hurét. Aouênt sèpt maynatjiés et pas trop dé pan. Un jour én curant l'éstâblo l'hômi troubèt un dinéroun : « Qué bam hâ d'équét dinéroun, sé digount « éts hurous ? » — « Qu'éntz'é câou croumpa io cra- « biçhiéto, sé digout la hémno : béndéram lèyt, « haram cruchâdos, patiram pas mèy hâmi. » L'hômi s'én angout à la héro croumpa io crabiçhiéto présto à crabouta, bouno lèytèro.

Lou déssé touts angount l'arcouèillé : « Ah ! la bé- « royo crabiçhiéto, sé digount touts én l'amistousant!» « Qui bôou ana gouarda la crabitçhiéto, sé digout « lou pay lou léndouman ? » — « Jou papay, sé cri- « dènt lous drollés. » Estèt l'aynat qu'angout gouarda. Hascout bién pléha la crâbo ; mais quand barrèt lou sé, la crabiçhiéto sé plagnèouo « Bê, bê, sé cridèouo, lou « crabè d'anèy nou m'a pas bién apasténgâdo; dé trés « piçhiés dé lèyt qu'aouèy n'èy pas mèy qu'un cuillèy.» — « Machant droullat, té bâou tua, digout lou pay « ésmalit. » Fèttiouoménl l'y coupèt lou cap et lou jittèt déns lou putch.

Lou léndouman lou pay digout : « Qui bôou ana « gouarda la crâbo ? » — « Pas jou, papay, qué mé « haréts coumo à moun fray, sé digount lous drollés.» Lou pay hascout parti lou cadèt qué countrégnout : « Bê, bê, sé cridèt la crabiçhiéto à l'arribâdo ; lou « crabè d'anèy m'a bién mâou gouardâdo ! dé trés

LXXXI

LA PETITE CHÈVRE

Il y avait une fois un homme et une femme pauvres comme un furet. Ils avaient sept enfants et pas trop de pain. Un jour en curant l'étable l'homme trouva un denier.

« Qu'allons-nous faire de ce denier, dirent-ils heu-« reux ? » — « Il nous faut acheter une petite chèvre, « dit la femme : nous vendrons du lait, nous ferons de « la cruchade ; nous ne souffrirons plus la faim. » L'homme alla à la foire acheter une chèvre prête à mettre bas, bonne nourrice.

Le soir tous allèrent à sa rencontre : « Ah ! la jolie petite chèvre, dirent-ils tous en la caressant ! »

« Qui veut aller garder la chèvre ? dit le père le len-« demain ? » — « Moi, père, crièrent les enfants ! » Ce fut l'aîné qui alla garder. Il fit bien paturer la chèvre ; mais quand il l'enferma le soir la petite chèvre se plaignait : « Bê, bê, criait-elle, le chevrier d'aujour-« d'hui ne m'a pas bien gardée ! De trois mesures de « lait que j'avais je n'en ai plus qu'une cuillerée ! » — « Mauvais drôle, je vais te tuer, dit le père irrité. » Effectivement il lui coupa la tête et la jeta dans le puits.

Le lendemain le père dit : « Qui veut aller garder la « chèvre ? » — « Pas moi, père ; vous me feriez comme « à mon frère, dirent les enfants. » Le père fit partir le second par force : « Bê, bê, cria la petite chèvre à « l'arrivée ; le chevrier d'aujourd'hui m'a bien mal « gardée ! De trois mesures de lait je n'en ai plus

« piçhiès dé lèyt n'èy pas mèy qu'un cuillèy ! » Et lou pay coupèt lou cap âou cadèt et lou jittèt déns lou putch.

Atâou hascout dous sèpt droullats.

L'hômi digout labéts à sa hémno : « Anguiras gouarda la crabiçhiéto ! » Et la hémno doulénto y angout.

Lou sé la crâbo sé plagnout coumo à l'accoustumâdo. Bé la hémno digout qué n'èro pas bray : l'hômi raoujous l'y coupèt lou cap et lou jittet catbat lou putch.

Labéts digout âou can : « Ba-t'én gouarda la crabi- « çhiéto. » Lou can la gouardèt; la crâbo sé plagnout; lou mèsté tuèt lou can et lou jittét déns lou putch.

« A tu gat ! se digout lou mèsté, ba-t'én gouarda la « crabiçhiéto ! » Lou sé la crâbo sé plagnout ; l'hômi tuèt lou gat et lou jittèt déns lou putch.

L'hômi s'én angout gouarda la crâbo. Enta souréil couçhiat la crâbo tournèt couménça sous plagnéts : « Lou « crabê qué m'a gouardâdo nou m'a pas bien apastén- « gâdo : aouèy dus piçhiès dé lèyt : n'en èy pas mèy « qu'un cuillèy ! » « Ah ça ! crabitçhiasso, sé l'y « digout l'hômi, pénsi qué té hès d'éco un récit dé pér « cô ! » La prénd, la mîo âou putch én dé la sanna. A pous dé cors la crâbo s'ou biro. L'hômi âou loc dé la pica pou cot dam lou coutèt l'y baillèt à la câmo un ta grand pic qué la câmo l'y pindoulèouo. La crâbo s'éscapèt à hûtos. L'hômi désespérat sé coupèt lou cot qué toumbêt catbat lou putch.

La crabiçhiéto s'én angout louy, louy, dam sas trés câmos tant qué pouscout courré. Sé hascout un castèt

« qu'une cuillerée ! » Et le père coupa la tête au second et la jeta dans le puits.

Ainsi fit-il des sept enfants.

L'homme alors dit à sa femme: « Tu iras garder « la petite chèvre ! » Et la femme en peine y alla.

Le soir la chèvre se plaignit comme de coutume. En vain la femme dit que ce n'était pas vrai : l'homme furieux lui coupa la tête et la jeta dans le puits.

Alors il dit au chien : « Va-t'en garder la petite « chèvre ! » Le chien la garda, la chèvre se plaignit, et le maître tua le chien qu'il jeta dans le puits.

A toi, chat, dit le maître, va-t'en garder ta chèvre. » Le soir la chèvre se plaignit : l'homme tua le chat et le jeta dans le puits.

L'homme s'en alla garder la chèvre. Au coucher du soleil la chèvre recommença ses plaintes: « Le chevrier « qui m'a gardée ne m'a pas bien fait pacager : j'avais « deux mesures de lait, je n'en ai plus qu'une « cuillerée !» — « Ah ça ! vilaine chèvre, lui dit l'homme, « je pense que tu fais de cela un récit appris ! » Il la prend, la mène au puits pour la saigner. A coups de corne la chèvre l'écarta. L'homme au lieu de lui percer le cou avec le couteau lui fit à la jambe une entaille telle que la jambe lui pendait. La chèvre s'échappa : L'homme désespéré se coupa le cou qui tomba dans le puits.

La petite chèvre s'en alla loin, loin, avec ses trois jambes tant qu'elle put courir. Elle se construisit un

dé pétros. Y craboutèt déguéns. Aout dûos béroyos crabiçhiétos.

Quand éstènt granotos sa may lous y digout : « Qué « m'én bâou ana à Sénto-Anjiéto mé hèzé arranjia « moun pétit pénot et ma pétito caméto ! Sîèts sajos : « quand aouguéts hâmi minjiérats froumatjioun, « hillétos. Sé lou loup roudéjo praqui draoubisquéts « pas âou méns, qu'étz'é minjiéré ! » — « Nani, ma- « mayôto, sé digount las crabiçhiétos. »

La crâbo s'én angout. Catbat lou bos troubèt lou rénard : « An bas, crabiçhiéto, sé l'y digout lou rénard ? » — « M'én bâou à Sénto-Anjiéto mé hèzé « arranjia moun pétit pénot et ma petito caméto ! » — « Et tas crabiçhiétos, sé l'y digout lou rénard ? » — « Las èy émbarrâdos pér déguéns, digout éro : ant « froumatjioun pér s'apastura. » Et la crabiçhiéto s'én angout.

Lou rénard couquin et gourmand s'én ba tusta âou castèt dé pétros : « Pan, pan, sé hascout à la porto. » — « Qui és aqui, digount las crabiçhiétos? »—« Draou- « bits, draoubits, hillétos, sé digout l'aouté d'ûo bouès « climèno et prîmo : bèngui dé Sénto-Anjiéto én dé hâ « arranjia moun pétit pénot et ma pétito caméto. » — « Baqui mamayôto, cridènt las crabiçhiétos. » Et draoubiscount.

Quand béygount qu'èro lou rénard s'éstujènt éspaourîdos darrè lou lèy. Lou rénard lous y préngout lou froumatjioun et sé l'angout minjia sus un surrê. Débat aquét surrê passèt lou loup qué séntiscout lou froumatjioun. Lou rénard né déchet toumba à tèrro un pétit tros qué lou loup éscanat dé hâmi minjièt én

château avec des déjections, y mit bas. Elle eut deux jolies petites chèvres.

Quand elles eurent grandi leur mère leur dit : Je « m'en vais à Sainte Angette me faire arranger mon « petit pied et ma petite jambe : soyez sages : quand « vous aurez faim vous mangerez du fromageon, « fillettes. Si le loup vient par là, n'ouvrez pas au « moins : il vous mangerait ! » — « Non, petite mère « lui dirent les chevrettes. »

La chèvre s'en alla. A travers les bois elle trouva le renard : « Où vas-tu, petite chèvre, lui dit le renard ? » — « Je m'en vais à Sainte-Angette me faire arranger « mon petit pied et ma petite jambe. » — « Et les che- « vrettes, lui dit le renard ? » — « Je les ai enfermées « dedans, dit-elle ; elles ont du fromageon pour se « nourrir. » Et la chèvre s'en alla.

Le renard trompeur et gourmand s'en va frapper au château des crottes de chèvre : « Pan, pan, fit-il à la « porte.— Qui est là, dirent les chevrettes ? » — « Ou- « vrez, fillettes, dit l'autre d'une voix doucereuse et « fine : je viens de Sainte-Angette pour faire arranger « mon petit pied et ma petite jambe. » — « Voilà petite « mère, crièrent les chevrettes. » Et elles ouvrirent.

Quand elles virent que c'était le renard elles se cachèrent derrière le lit. Le renard leur prit le fromageon et alla le manger sur un surier. Sous ce surier passa le loup qui flaira le fromageon. Le renard en laissa tomber à terre un petit morceau que le loup mort de faim mangea en croyant que c'était

crésént qu'èro hénso : « Ah ! la bouno hénso, sé digout « lou loup ! » Et lou rénard labéts dé s'én arrisé sou surrè. Né déchèt toumba un aouté tros. Labéts lou loup abisèt lou rénard : « N'èy pas jamais minjiat ta « bouno hénso, sé l'y digout. » — « Pégas, sé l'y « digout l'aouté, bésos dounc pas qu'és froumatjioun !» — « An l'as troubat sé l'y digout lou loup ? » — « Ba- « t'én én quét castèt de pétros, l'y réspounout lou « rénard : y a pér déguéns dûos crabiçhiétos : tustéras « et lous y diras d'ûo bouès primo et climèno : Draou- « bits, draoubits, hillétos : qué béngui dé l'Anjiéto « hèzé arranjia moun pétit pénot et ma pétito caméto ! »

Lou loup s'én y ba. Tustèt à la porto à tout roumpé. Las crabiçhiétos éspaourîdos s'arruqùint pér débat lou lèy sans gaousa pounsa nat mot : « Draoubits, draou- « bits, sé cridèt labéts lou loup dé sa grosso bouès dé « bourrèou : hillétos, bèngui dé l'Anjiéto hèzé arranjia « moun pétit pè, ma pétito caméto. » — « Qu'és lou « loup, sé digount douçoménot las crabiçhiétos éstrém- « blîdos : câou pas draoubi : Mouchats-nous la patto, « sé l'y cridènt. » Lou loup passèt la patto pér débat « la porto : las crabiçhiétos ou counéchount; draou- biscount pas.

Lou loup counfus s'én angout trouba lou rénard : « As lou parla trop groussiè, sé l'y digout lou rénard ; « té bâou passa la patto catbat la câno dou cot : dam « las hurpos té l'arranjiérèy coumo câou ! » Lou loup sé déchèt hâ ; l'aouté y éscarrougnèt tout lou gousiè, et lou loup tournèt à las crabiçhiétos éngarraoulit.

La crâbo èro tournâdo éntré témps. « Draoubits, « draoubits, hillétos, sé digout : qué bèngui dé Sénto

des déjections :« Ah! la bonne crotte, dit le loup!» Et le « renard alors de rire sur le surier. Il en laissa tomber un autre morceau. Alors le loup vit le renard : « Je n'ai jamais mangé d'aussi bonnes déjections, lui « dit-il. » — « Imbécile, lui dit l'autre, tu ne vois « donc pas que c'est du fromageon ! » — « Où l'as-tu « trouvé, lui dit le loup ? » — « Va-t'en à ce château « de crottins, lui répondit le renard : il y a dedans « deux chevrettes : tu frapperas et tu leur diras d'une « voix enfantine et doucereuse : Ouvrez, ouvrez, « fillettes : je viens de l'Angette faire arranger mon « petit pied et ma petite jambe. »

Le loup y va. Il frappa à la porte à tout briser. Les chevrettes effrayées se groupèrent sous le lit sans oser prononcer un mot : « Ouvrez, ouvrez, cria alors le loup « de sa grosse voix de bourreau : fillettes, je viens de « l'Angette faire arranger mon petit pied et ma petite « jambe. » — « C'est le loup, dirent bien doucement « les chevrettes tremblantes : il ne faut pas ouvrir : « Montrez-nous la patte, lui crièrent-elles. » Le loup passa la patte sous la porte ; les chevrettes le connurent et n'ouvrirent pas.

Le loup confus s'en alla trouver le renard : « Tu as « la voix trop grosse, lui dit le renard : je vais te pas- « ser la patte dans la gorge avec les griffes, je t'ar- « rangerai comme il faut. » Le loup se laissa faire : L'autre lui déchira tout le gosier, et le loup revint aux chevrettes enroué.

La chèvre était rentrée pendant ce temps : « Ouvrez, « ouvrez, fillettes, leur dit-elle : je viens de Sainte

« Anjiéto en dé hâ ranjia moun pétit pénot et ma « pétito caméto. » Labéts las crabiçhiétos draoubiscount et countènt à la mamayôto ço dou rénard et dou loup : Qué bâou arranjia lou bugadè, sé digout la may: « pér débat déchérèy un trâou oun éntréra lou loup ; « et quand y séra éntrat, l'y barréram et l'éscahoudé- « ram.» La crabiçhiéto atâou hascout et s'én angout à la houn cérca ayguo én d'éscahouda lou loup.

Lou loup arribèt coumo la crâbo bénguèouo dé sourti. Tustèt à la porto : « Qui és aco, sé digount las « crabiçhiétos ? » — « Draoubits, draoubits, hillétos, « sé digout lou loup d'ûo bouès éngarraoulîdo. » Las crabiçhiétos draoubiscount. Et lou loup sé boutèt à houma, à argoula et à disé : « Oun és dounc lou frou- « matjioun qué né boudri tant quaouqué tros ? » — « Aqui pér débat lou bugadè, sé l'y digount las crabi- « çhiétos. »

Lou loup lliâou aoustalèou éntrèt aqui, et las crabiçhiétos d'éscopomént l'y embarrènt. La may arribèt, hascout bouri l'ayguo, éscahoudèt lou loup à boulén-tat, darrouillèt lous castèt dé pétros, et s'én angout dam sas crabiçhiétos louy, louy, s'apasténga catbat la Lâno.

Et lou loup toutjiours mèy d'ahuca praqui débat. Lou rénard l'énténout ; béngout et l'én tirèt tout bourént. « Tê, sé l'y digout lou rénard, bésos là-bas aqué- « ros bargayros; ba-t'én dé cats à d'éros coumo raou- « jous : atâou las haras hugé, et tu labéts coubris-té « lou cos dé hilasso et d'alicos ; n'y a pas arré dé mèy dous én dé las burlasous. » Atâou hascout lou praoubé

« Angette pour faire arranger mon petit pied et ma « petite jambe. » Alors les chevrettes ouvrirent et racontèrent à petite mère l'affaire du renard et du loup : « Je vais arranger le cuvier de la lessive, dit la « mère : par dessous je laisserai un trou où entrera le « loup; et quand il y sera entré, nous l'y enfermerons « et nous l'échauderons. » La chèvre fit ainsi et s'en alla à la fontaine chercher de l'eau pour échauder le loup.

Le loup arriva comme la chèvre venait de sortir. Il frappa à la porte : « Qui est-ce, demandèrent les « chevrettes ? » — « Ouvrez, ouvrez, fillettes, dit le « loup d'une voix enrouée. » Les chevrettes ouvrirent. Et le loup se mit à humer l'air, à désirer quelque chose, et à dire : « Où est donc le fromageon? J'en « voudrais tant quelque peu ! » — « Là sous le cuvier, « lui dirent les chevrettes. »

Le loup goulu aussitôt entra là, et les chevrettes immédiatement l'y enfermèrent. La mère arriva, fit bouillir l'eau, échauda le loup à discrétion, démolit le château de crottes, et s'en alla avec ses chevrettes bien loin brouter sur la Lande.

Et le loup de hurler toujours là dessous. Le renard l'entendit, vint, et l'en tira bouillant. « Tiens, lui dit le « renard, tu vois là-bas ces travailleuses de chanvre : « va-t-en vers elles comme enragé : ainsi tu les feras « fuir et alors couvre-toi le corps de la filasse et de la « partie ligneuse du chanvre; il n'y a rien de plus doux « pour les brûlures. » Ainsi fit le pauvre loup : mais

loup : mais las alicos su las plagos ou parcèouont télomént tant qu'y poudèouo pas supplî : « Qu'és boun « sinnés, l'y disèouo lou rénard : lou rémèdi qué hèy « éffèt: én dé gouari pu bisté lou mê boun séré houéc « crounto houéc : bâm touts dus hèzé io haillo d'é- « quéro sègo dé brocs et la saouta : la hilasso qu'as « pér déssus én sé burlant t'émpourtéra tout lou houéc « dé tas burlasous, mê qué saoutés rédé; bas bésé « coumo séras lèou gouarit. »

Abitènt la sègo sou cop et la hilasso sou praoubé loup n'éstèt qu'ûo éslamurâdo. Mèy saoutèouo à la haillo mèy s'abitèouo. Lou rénard saoutèt pas énjié.

« Loup, sé digout, n'as pas prou saoutat : bisté, « bisté, ba té jitta dé caps dèns quét périmént, sé bos « pas créba bluhat! Ah! coumo té plagni, praoubé « loup! » Lou loup sé jittèt à hico dé cos déns lou péri- « mént, dé counfiénço sans éspia, et s'én angout âou « houns oun y aouê tant d'ayguo qué s'y pénsèt néga.

Quand lou rénard béygout qué lou loup sé tirèouo dou périmént s'én angout à hûtos dé cats à sa rénar-dèro. Lou loup ésmalit sé bouto aprèts lou rénard qué s'éncanèt tôut éscas coumo lou loup anèouo lou gaha. Lou praoubé loup déns sa coulèro passo lou cap et las pattos dé déouant déns la câno et gnaco pér débattèrro ço qué crésout ésta la couéto dou rénard : n'èro pas qu'ûo racino. En mèy gnaquèouo, én mèy lou rénard s'én arrisèouo.

Péndént qué s'ésmalîouo aqui én crésénço dé tira bénjiénço dou rénard las bargayros arribènt dam hômis et hourcos, et lou troubènt aqui én pousitioun

ce bois aigu sur les plaies le piquait tellement qu'il ne pouvait plus y tenir. « Très bon signe, lui disait le renard : c'est le remède qui fait: effet pour guérir plus « vite le meilleur serait feu contre feu ; nous allons « tous les deux faire un feu de cette haie de buissons « et sauter par dessus; la filasse que tu as dessus « en se brûlant emportera tout le feu de tes brûlures, « pourvu que tu sautes beaucoup : tu vas voir comme « tu seras vite guéri. »

Ils allumèrent la haie et aussitôt la filasse sur le pauvre loup ne fut qu'une flamme. Plus il sautait au feu de la haie plus il brûlait. Le renard ne sauta pas du tout.

« Loup, lui dit-il, tu n'as pas assez sauté : vite, vite « va te jeter dans cette fondrière si tu ne veux pas « mourir brûlé? Ah! comme je te plains, pauvre loup!» Le loup se jeta très vite dans la fondrière, de confiance, sans regarder, et il alla au fond où il y avait tant d'eau qu'il faillit s'y noyer.

Quand le renard vit le loup se tirer de la fondrière, il s'en alla à toutes jambes vers son terrier. Le loup irrité se met après le renard qui se terra à peine comme le loup allait le saisir. Le pauvre loup dans sa colère engage sa tête et les pattes de devant dans le terrier et mord par dessous terre ce qu'il croyait être la queue du renard : ce n'était qu'une racine. Plus il mordait plus le renard s'en moquait.

Pendant que le loup s'irritait là en croyant tirer vengeance du renard les travailleuses de chanvre arrivèrent avec des hommes et des fourches, et le trouvè-

qu'agusèouo lou cu bién à pousîto sou bord dé la rénardèro, lou cap én déguéns. Aqui qué l'y coupènt lous réns et qué l'acabènt toutjiours éstacat à l'arrigâdo qué crésèouo ésta lou rénard.

LXXXII

LOU LÈY DÉ LA NOBI

Déns la coumuno dé Pindèros y a lou périmént dé la Tusco. Sus ùo ayguo dé las mèy prégountos ùo tusco nado coumo un bachèt. Lou méndré bént la pousso d'un bord à l'aouté, et en dé qué lous baquérots qué s'y pourtèouont sîént pas éspousats à sé néga pér débat la tusco, l'ant arréstâdo à la tampo dam un éstac dé fer.

Aquéro tusco qu'és lou lèy dé la nôbi. Es un carrat mèy loung qué largè, coumo un lèy, et qu'és coubrit dé mousso, dé brâno et d'aouguéto, pér déssus et à l'éntour, Uo praoubo maynâdo qué sas géns maridèouont dam un préténdut qué l'y agradèouo pas, lou matin mêmos dé la noço s'angout sé déstrui déns quét périmént. La péno l'aoué ésgarâdo, la praoubo. Lou jour mêmo oun sé pérdout aqui, la tusco sé déstaquèt dé la tampo coumo un lèy dé mousso et dé pradérîo et sé boutèt à birouléja per déssus la praoubo noubiéto dou périmént. Es atâou dénpèy et lous mè anciens

rent en posture le dos bien à découvert sur le bord de la renardière, la tête en dedans. Là ils lui cassèrent les reins et ils l'achevèrent pendant qu'il tenait avec ses dents la racine qu'il croyait être le renard.

LXXXII

LE LIT DE L'ÉPOUSE

Dans la commune de Pindères il y a la fondrière de la masse de tourbe. Sur une eau des plus profondes une masse de tourbe nage comme un bateau. Le moindre vent le pousse d'un bord à l'autre, et pour que les jeunes vachers qui se portaient sur elle ne soient pas exposés à se noyer par dessous la masse, on l'a attachée au bord avec une chaîne de fer.

Cette masse de tourbe est le lit de l'épouse. C'est un carré plus long que large, comme un lit, et qui est couvert de mousse, de bruyère et dd prêle d'eau par dessus comme à l'entour une pauvre fille que ses parents mariaient avec un prétendu qui ne lui convenait pas, le matin même de la noce alla se perdre dans cette fondrière. La peine l'avait affolée la pauvre.

Le jour même où elle se précipita la masse de tourbe se détacha du tertre comme un lit de mousse et de verdure et se mit à flotter par dessus la pauvre petite épousée de la fondrière. C'est ainsi depuis, et les plus

l'ant toutjiours bis coumo és âro. Lou praoubé Boun Dîou et la Sénto Bouno Bièrjo boulount pas décha la praoubo noubléto ésgarâdo sans lou soun lèy.

anciens l'ont toujours vue comme c'est à présent. Le pauvre Bon Dieu et la Sainte Bonne Vierge ne voulurent pas laisser la pauvre petite épousée folle sans son lit.

USAGES DES LANDES

LXXXIII

USATJIÈS LANUSQUETS

Las baptièros

En d'ana baptîa un maynatjié câou payrin et mayrîo, porto-cugnèro et coumay-boûo. La porto-cugnèro tant qué porto lou maynatjié, dîou pas s'arrébira prâmo qué lou maynatjié aoutomént séré troumpur, mantur. La coumay-bouo és én dé pourta l'ayguo, la sérbiéto, la sâou, lou drapot qué baillo la mayrîo, dam un linço én dous panèts. Uo mayrîo, à Capçhicot, la Janôto, âout soixanto hillôs, aouê dat soixanto linçôs. Lou payrin baillo la candèlo. Aprèts baptièros câou bién dinna, et aprèts dinna disé : « L'y àm bién tirat las lagâgnos, lou praoubé ! »

Lous éntèrroménts

En un éntèrromént touts lous dou dô diouont dinna à la maysoun mourtuèlo aprèts qué sount tournats : lous pourtayrés tabé, sé sount pas pagats. Câou trémpa lou linjié qu'a sérbit én dé la supurtûro déns la prumèro ayguo dount trobont. A taoulo câou pas da fourchétos âous énbitats ; arré qué cuillès.

Déouant d'éntra déns la maysoun én tout tourna dou cémentèri, sé câou laoua las mas dins lou plat qu'és à la porto én d'éco, et sé las échuga touts âou

LXXXIII

USAGES DES LANDES

La fête du baptême

Pour aller baptiser un enfant il faut le parrain et la marraine, la porteuse du berceau et la commère. La porteuse tant qu'elle porte l'enfant ne doit pas se retourner parce que l'enfant autrement serait trompeur, menteur. La commère est pour porter l'eau, la serviette, le sel, le petit linge que donne la marraine avec un drap de lit pour les langes. Une marraine, à Capchichot, la Jeannotte, avait soixante filleuls ; elle avait donné soixante draps. Le parrain donne le cierge. Après le baptême il faut bien diner et après diner dire : « Nous lui avons bien tiré la chassie, le pauvre ! »

Les funérailles

Pour une sépulture tous ceux du deuil doivent diner à la maison mortuaire après le retour, les porteurs aussi, s'ils ne sont pas payés. Il faut tremper le linge qui a servi pour la sépulture dans la première eau qu'on trouve. A table il ne faut pas donner des fourchettes aux invités, rien que des cuillers.

Avant d'entrer dans la maison au retour du cimetière il faut se laver les mains dans le plat qui est à la porte pour cela, et les essuyer tous au même essuie-

mêmo téouailloun qué dîou ésté crounto lou plat. Aprèts brèspéja câou pas quitta la maysoun sans préga Dîou én dou mort âou pè dou soun lèy oun la luts dîou êsta abitâdo.

En dé bésti lou mort câou pas arré dé lan ni l'y décha or pér déssus. Ou câou bésti dé tout ço qué s'a démandat et dé ço qu'a dé mê boun.

Pér las Rougatious dins la maysoun dou 'dô, la crouts dou répasouèr dîou èsté énnégrîdo ; aoutoménts'y passéré quaouqué néouèt déstour.

Lou témps dé carnabal

Lou diméché quinzé jours déouant lou diméché gras és lou diméché courrinê ou coumayrè ; aquét jour sé câou bésita. Lou diméché aprèts és lou diméché caoussérè ; câou hâ caousséros. Lou dibès gras, lou sé, câou hâ tartièros én famillo, et lou prumê diméché dou carémé câou hâ caousséros èn dé n'aoujé pas carboun pou groun.

Lou sé dé carnahal câou décha la luts abitâdo su la taoulo dam touts lous rélèchs qué sount én dé l'Enfant Jésus et dé sas géns sé lous y hê plasé dé béngué soupa.

Lou laourè bénazit

Lou laourè bénazit pér Ramèous ou câou planta âou camp lou matin dé Pascos, aouant souréil léouat, et

mains qui doit être contre le plat. Après le repas il ne faut pas quitter la maison sans prier Dieu pour le mort au pied de son lit où la lumière doit être allumée.

Pour habiller le mort il ne faut lui mettre aucun vêtement de laine, ni lui laisser de l'or, mais le vêtir de tout ce qu'il a demandé et de tout ce qu'il a de meilleur.

Pour les Rogations dans la maison qui est en deuil, la croix du reposoir doit être en noir ; autrement on y aurait quelque nouveau deuil.

Le temps du carnaval.

Le dimanche qui est quinze jours avant le dimanche gras est le dimanche courrier ou des commères : ce jour-là il faut se visiter. Le dimanche après c'est le dimanche des crêpes, il faut en faire. Le vendredi gras, le soir, il faut faire des tartes en famille, et le premier dimanche de carême on fait encore des crêpes pour n'avoir pas la nielle dans les blés.

Le soir de carnaval on laisse la lumière brûler sur la table avec tous les restes servis : c'est la part de l'enfant Jésus et de ses parents s'il leur fait plaisir de venir souper.

Le laurier bénit

Le laurier béni le jour des Rameaux il faut le planter au champ le matin de Pâques, avant le soleil levé, et

l'arrousa dam ayguo bénito dou Dichaté-Sant. Câou da ûous âou campanè én dé l'y paga sas pénos d'aoujé carréjat l'ayguo à bénazi.

La Pascâdo

Lou Dichaté-Sant câou coupa lous ûous én dé hâ la pascâdo lou jour dé Pascos : boutont chés ûous én dé cadun; lou coutèt dîou sé téngué drét plantat déns la mouléto. D'aoubus boutont à la pascâdo un quartiè d'agnèt ou ûo couradillo.

Souc dé nadâou

La nèy dé nadâou câou gouarda dus tisocs dou souc dé Nadâou én d'ous bouta én crouts su la porto dou parc ou dé l'éstâblo. La béillo dé Sént-Yan câou saouba én dou parc carbous dé la haillo et un tisoc prou loung : boutats aquét tisoc dê tréouès su la porto dou parc dé las aouillos; hêts las sourti toutos pér déssus aquét tisoc, et mîats-las labéts âou brîou dé l'ayguo én d'ous y laoua lous pès.

Dou souc dé nadâou gouardats lou rèsto : nâou Diméchés dé séguîdo boutats aquét rélèch âou houèc péndént la mésso. Labéts lou carboun d'équét souc ou boutérats én hazîo, én d'ou hâ préné dam ayguo à las bâcos, à las aouillos, à las crâbos pléhos : gouastérant pas.

l'arroser avec l'eau bénite du Samedi-Saint. Le Samedi-Saint il faut donner des œufs au sacristain pour honoraires de sa peine d'avoir procuré l'eau à bénir.

L'omelette

Le Samedi-Saint il faut casser les œufs pour faire l'omelette le jour de Pâques ; il faut mettre six œufs pour chaque personne : il faut que le couteau puisse demeurer droit planté dans l'omelette : quelques-uns mettent à l'omelette un quartier d'agneau ou une fressure.

Bûche de Noël

La nuit de Noël il faut garder deux tisons de la bûche de Noël pour les mettre en croix sur la porte du parc ou de l'étable. La veille de saint Jean il faut conserver pour le parc des charbons du feu et un tison assez long: mettez ce tison en travers de la porte du parc des brebis: faites-les sortir toutes par dessus ce tison, et conduisez-les au courant de l'eau pour leur laver les pieds.

De la bûche de Noël gardez le reste : neuf dimanches de suite mettez ce reste au feu pendant la messe. Alors le charbon de cette bûche vous le mettrez en poussière, pour le faire prendre avec de l'eau aux vaches, aux brebis, aux chèvres pleines ; elles n'avorteront pas.

Pér Sént-Yan las crouts bénazîdos la béillo à la haillo, diouont passa la nèyt déhôro. Las câou plaça à punto d'aoubo aouant souréil léouat.

En dé la Bôto

Câou pas décha passa la Bôto sans ourdilla la maysoun, tira las hèrbos dé su la porto, dou jardin et dou casâou, sans hèzé éstama et blanqui, et sans bréga tout ço dé couyré: atâou haràts aounou âou patroun et âous énbitats.

Las bounos hèstos

La ségoundo hèsto dé Pascos et dé Péntacoustos, lou Bèspé dou Ditjâous-Sant, lou jour dé Sént Marc, dé Sént Yan, dé Sént Pierré, lou ditjâous de la hèsto dou cô dé Dîou, n'és pas boun d'éntra âou camp én dé trabailla. Uo fimèlo de Duranço, la Ramouno, lou ditjiâous dé la hèsto dou Cô dé Diou, boulout ana prima sa mîllâdo ; y èro anâdo dam rancuro ; sou mièy dou camp, à la Courréjo dous campots, coumo hazêouo quouaté hôros, béygout lou Sént Sacroménl pér déssus lous cabéils dandéréja dé cats à d'éro ; bistoménl s'éntournèt à soûo én tout démanda pérdoun à Dîou : « Jésus à Dîou mé dâou, sé disèouo, pérdounats-mé, « praoubé Boun Dîou ! »

Harats aounou à las bounos hèstos sé tuats ûo bèro poulo én dé la minjia én famillo.

Pour la Saint-Jean les croix bénites la veille au feu doivent passer la nuit dehors au frais : il faut les placer au point du jour avant le soleil levé.

Pour la fête votive

Il ne faut pas laisser passer la fête patronale sans mettre en ordre la maison, tirer les herbes de sur la porte, du jardin du maître et de celui du métayer, sans faire étamer et blanchir, et sans récurer tout le cuivre ; ainsi vous ferez honneur au patron et aux invités.

Les bonnes fêtes

La seconde fête de Pâques et de Pentecôte, l'après-midi du Jeudi-Saint, le jour de Saint Marc, de Saint Jean, de Saint Pierre, le jeudi de la fête du Saint-Sacrement, il n'est pas bon d'entrer au champ pour travailler. Une femme de Durance, la Ramone, le jeudi de la fête du Saint-Sacrement, voulut aller primer son millet ; elle y était allée à contre-cœur : sur le milieu du champ, *à la Courrège des campots*, comme elle faisait quatre heures, elle vit le Saint-Sacrement par dessus les épis se balancer vers elle ; vite elle s'en revint chez elle en demandant pardon à Dieu : « A « Jésus Dieu je me donne, disait-elle, pardonnez-moi, « pauvre Bon Dieu ! »

Vous ferez honneur aux bonnes fêtes si vous tuez une belle poule pour la manger en famille.

Crounto lous pousouês

Sé troubats ûo téco dé césé bién saisouâlo qu'aoujé nâou grouns, ou un brin dé trèflo qu'aoujé quouaté houéillos, ous câou pourta âou bénitè dé la glèyzo; toutos las pousouèros qué bénguérant âous oufficis ént'aquéro glèyzo sourtirant las darrèros, et lou prèsté, s'at bô disé, ous y aoura bis ûo luts sou cap.

Lou counjièt âou préténdut

Eu dé da counjièt âou préténdut qué l'aouéjo la préténdûdo, un dous trés sés dé prê oun tout préténdut dîou ana béilla dam la soûo préténdûdo, lou diméché, lou ditjiâous et lou dichaté, n'a pas qu'à léoua lous tisocs et à lous dréssa crounto lou murrét dou larè; lou préténdut és abèrtit dé s'én ana sans aouté mot, et, souént torno plus. Hèzé la mouléto âou préténdut és tabé l'y douna counjièt.

Crounto l'aouro

Quand l'aouro miasso, qué périclo, jittats laourè bénazit, sâou, ayguo bénito su las brâsos; hêts mazan, tambar dé cats âou machant témps à cop dé fésil : ou birérats.

Contre les sorciers

Si vous trouvez une cosse de pois bien mûrie qui ait neuf grains, ou une feuille de trêfle qui ait quatre lobes, il faut les porter au bénitier de l'église ; toutes les sorcières qui viennent aux offices à cette église sortiront les dernières, et le prêtre, s'il veut le dire, leur aura vu une lumière sur la tête.

Le congé au prétendu

Pour congédier le prétendu qui l'ennuie, la prétendue un des trois soirs de *prê* où chaque prétendu doit aller veiller avec sa bonne amie, le dimanche, le jeudi et le samedi, n'a qu'à lever les tisons et à les dresser contre le petit contre-mur du foyer ; le prétendu est averti de s'en aller sans autre avis et souvent il ne revient pas. Faire l'omelette au prétendu est aussi le congé donné.

Contre l'orage

Quand l'orage menace, qu'il tonne, jetez du laurier béni, du sel, de l'eau bénite sur les charbons; faites du tapage, grand bruit du côté du mauvais temps à coups de fusil : vous le détournerez.

Lou broc blanc

Insurta lou broc blanc quand s'y pinçhiont porto malur. Es l'aoubré dé la Sénto Bièrjo, prâmo qué la saoubèt dé l'aouro quand hugîouo dam Sént Josèt et Nosté Ségné. Lou houèc dou cèou toumbo pas jamais sou broc blanc.

Câou pas éntra âou camp én dé sémia ou dé planta lou jour dé sént Estrôpi (30 d'abrîou), prâmo qué tout pousséré *éstroupiat* ; y câou pas éntra, hèzé la bugâdo ni pan lou jour dé *Sént Urban* (25 dé may), prâmo qué la millâdo, la bugâdo et lou pan sérént *turbats*.

Mâou dé Sènts

Mâou dat pot èsté *mâou dé sènts*. En d'at sabé boutats aoustant dé houéillos dé gèyro qu'ats déboutious à poudé ségui, Sént Estièni à Durançó, sént Loup à Boussés, Sénto Quitèyro à Arx, Sént Luis à Castètjiélous, Nosto-Damo, Sént Miquèou, Sènt Cric, Sént Yan, Sént Pè, Sént Pâou, Sént Cla, Sént Roch, Sént Ferriol, Sénto Catalîno, Sént Estrôpi, Sént Blasi, Sénto Apollonîo, touts lous sènts, etc. En dé câdo sènt, lou qui counsurto, paouso pér déhôro énta sécout, sus ûo pèyro, io houéillo dé gèyro mércâdo. Lou matin d'aprèts, lou sènt oun lou malâou és boun aoura la soûo

Le buisson blanc

Offenser le buisson blanc quand on s'y pique, porte malheur, c'est l'arbre de la Sainte Vierge, parce qu'il la garda de l'orage quand elle fuyait avec Saint-Joseph et Notre-Seigneur. Le feu du ciel ne tombe jamais sur l'aubépine.

Il ne faut pas entrer dans le champ pour semer ou planter le jour de Saint Eutrope (30 avril), parce que tout pousserait *estropié*; il ne faut pas y entrer non plus, ni faire la lessive ni le pain le jour de Saint-Urbain (25 Mai), parce que le millet, la lessive et le pain seraient mal faits. (Ces préjugés, on le voit, reposent la plupart sur des analogies de consonnance.)

Mal de Saints

Le mal donné peut être *Mal de Saints*. Pour le savoir mettez autant de feuilles de lierre que vous avez de dévotions à pouvoir faire, Saint-Etienne à Durance, Saint Loup à Boussés, Sainte Quiterie à Arx, Saint Louis à Casteljaloux; Notre Dame, Saint Michel, Saint Cirq, Saint Jean, Saint Pierre, Saint Paul, Saint Clair, Saint Roch, Saint Ferréol, Sainte Catherine, Saint Eutrope, Saint Blaise, Sainte Apollonie, tous les saints, etc. Pour chaque saint celui qui consulte place lui-même dehors après le soleil couché, sur une pierre, une feuille de lierre marquée. Le matin qui suit le saint auquel le

houéillo éscricaillado. Labéts lou malâou dioura ana ou énbia én déboutioun à la glèyzo dou sènt, hèzé disé ûo mèsso, et ço qué bouto à la salèro dîou pas jamais èsté én noumbré pariê.

Lous aoujamis sount tabé sutjiècs âou *mâou dé sènts* et sé dant boyos d'éts mêmos én dé sé tira ; s'én bant âou soulidé à l'éndrét doun sé trobont bous, sans aoujé coumo nous âouts à sé da tours én d'éco.

En d'éscounjiura lou Rénard

En d'éscounjiura lou Rénard l'éscounjiurayré dîou s'y préngué à trés réprésos qué sount trés jours dé hèstos annâous, Pascos, l'Assoumptioun dé Nosto-Dâmo et Toutsant. Lou qu'és én d'éscounjiura hâra hèzé grand mazan, tambar, péts dé fésil bién dé matin déouant jour, à l'éntour dé l'éndrét à éscounjiura. L'éscounjiurayré s'én anguéra tout soulét, déouant souréil léouat, hâ lou tour déns lou maynè ; sé pourtéra damb'ét trés tisocs dé la haillo dé sént Yan. Lou tour lou hara ta grand qué pousqué, prâmo qué lou tour mèrco l'éndrét oun lou rénard pouyra plus passa. Cadra toutjiours tant qué lou hèsqué qué téngué la man gaoucho én déguéns dou tour : biréra pas jamais su man dréto. Lou mazan qué hènt déouant dé couménça és én dé hâ hugé lou rénard, prâmo qué s'ou déchèouont déns lou tour qué hèy l'éscounjiurayré labéts lou rénard éscanéré touto la pouraillo.

malade doit dévotion aura sa feuille toute marquetée. Alors le malade devra aller ou envoyer en dévotion à l'église du saint, faire dire une messe, et ce qu'il donne à la quête de l'église ne doit jamais être en nombre pair.

Les animaux sont aussi sujets au *mal de saints*, et ils se donnent de l'action d'eux-mêmes pour se dégager. Ils s'en vont à coup sûr à l'endroit où ils se trouvent bons sans avoir comme nous à se donner du mouvement.

Pour conjurer le renard

Pour conjurer le renard celui qui conjure doit s'y prendre à trois reprises qui sont trois jours de fêtes annuelles, Pâques, l'Assomption de Notre-Dame et la Toussaint. Celui qui est pour conjurer fera faire un grand tapage, bruit, coups de fusil de bien bonne heure, avant le jour, à l'entour de l'endroit à délivrer. Celui qui conjure s'en ira tout seul, avant le soleil levé, faire le tour dans le domaine ; il portera avec lui trois tisons du feu de la Saint Jean; le tour il le fera aussi grand qu'il pourra, parce que le tour marque l'endroit où le renard ne pourra plus passer. Il faudra toujours pendant qu'il le fera qu'il tienne la main gauche en dedans de la circonférence : il ne tournera jamais sur la main droite. Le bruit qu'on fait avant d'opérer est pour faire fuir le renard, parce que si on le laissait dans la circonférence que fait celui qui conjure alors le renard étranglerait toute la volaille.

En tout marcha l'éscounjiurayré dîou pas jamais éspia ni pér coustat ni énta darrê. Aou prumè éndrét qué trobo oun sé croutzont dus camins aqui s'arrésto; dam un dous trés tisocs hèy ûo croûts sou mièy dé las crouts dou camin ; s'ajouéillo labéts sus aquéro crouts én dé disé cinq *Paters* et cinq *Abe Maria.* Après qu'ous a dits sé lèouo; hèy nâou pas pér déouant ét et su la plaço dou darrè pas hèy ûo âouto crouts : labéts dé réscûlos réhè lous nâou pas sans sé rébira, én dé tourna à la prumèro crouts d'oun a hèyt las prièros.

D'équi partis én dé countunia lou tour, et én tout parti jitto pér darrè d'ét lou tisoc dount s'és sérbit én dé hâ la crouts sou camin, et én tout jitta lou tisoc sans s'arrébira dîou crida : « Rénardèro, rénardot, nou « passés pas jamais aquét tisoc ! »

Atâou dîou hèzé trés cops déouant dé claoua lou tour oun lou rénard pouyra plus éntra. Labéts l'éscounjiurayré dîou crida âou rénard : «Qu'és éscounjiurat d'aci: « té pouyras rétira én tièl mayné, chez un tièl : mûdo « té d'éci, partis! » L'éndrét qué dira l'éscounjiurayré câou pas én d'y ana qué y aougué nadò ayguo à passa. Labéts séra âous dé l'éndrét à sé bira lou rénard.

Lou qu'a lou poudé d'éscounjiura s'ou perd quand dits à un aouté lou ségrèt, et aquét aouté labéts qué récèt lou poudé.

Escounjiura lou rénard sé pago un paréil dé poulos: câou tabé jitta âou rénard catbat lou bosio bèro poulo én dé qué partisqué.

Tout en marchant celui qui conjure ne doit jamais regarder ni par côté, ni en arrière. Au premier endroit qu'il trouve où se croisent deux chemins il s'arrête : avec un des trois tisons il fait une croix sur le milieu de la croix de la route : il s'agenouille alors sur cette croix pour réciter cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*. Quand il les a récités il se lève : il fait neuf pas par devant lui, et sur la place du dernier pas il fait une autre croix : alors à reculons il refait les neuf pas sans se retourner, pour revenir à la première croix où il a fait les prières.

De là il part pour continuer le tour, et en partant il jette derrière lui le tison dont il s'est servi pour faire la croix sur le chemin : et en jetant le tison sans se retourner du tout il doit crier : Renardère, renardot, ne passe jamais ce tison !!!

Ainsi il doit faire trois fois avant de fermer la circonférence où le renard ne pourra plus entrer. Alors celui qui conjure doit crier au renard : « Tu es banni « d'ici : tu pourras te retirer dans tel domaine, chez « un tel ; pars d'ici, pars ! » L'endroit que désignera celui qui conjure il ne faut pas pour y aller qu'il y ait un cours d'eau à traverser. Alors ce sera à ceux de l'endroit d'écarter le renard.

Celui qui a le pouvoir de conjurer le perd quand il dit à un autre la formule, et cet autre alors reçoit le pouvoir.

Conjurer le renard se paie une paire de poules. Il faut aussi jeter au renard au milieu du bois une belle poule pour qu'il s'éloigne.

Iraguéto

Sus ûo camo d'Iraguéto tirats lous grous un pér un én tout disé sou prumè, pan; sou ségound, bin; son trésièmo, car; sou quatrièmo, hâmi; et tournats répréné dé mêmo dinc'âou darrè groun : sibant qué lou darrè groun sé trobé, l'annâdo séra bouno ou machanto : sé fénis sur hâmi, machanto ânnâdo.

Pér éscounjiura las burlasous

Sént Pièrré et Sént Yan s'én bant pér camp et pér bîo: Quand éstènt à found dé bîo Sént Yan qué s'arrébiro éstant : bèy un maynatjié flambant; Moun Dîou, qué haram! Bouhéram, préguéram: s'éscantira: Jésus, Abe Maria! (caou bouha su las burlasous et préga.) (Aquéro prièro és démpèy qué lou Boun Dîou èro sus tèrro.)

En dé sé bira lou galamoun

En dé sé bira lou galamoun câou préngué un coq round et plat coumo un palét, ou pléga déns un pétit drapot nèou, ou liga dam io ligo blanco plato. Aquét drapot blanc ou portots aou céméntèri. Dé génouils su la toumbo la mê frésco câou hêzé un trâou dam la man aoustant prégount qué sé pousqué, dinc'a touca lou trahut sé sé poudèouo. Aqui boutont lou coq plégat; ou capèront et l'y dèchont dinc'âou léndouman. Labéts lou malâou ou tirou et s'oû minjio : séra gouarit.

Ivraie

Sur une tige d'ivraie tirez les graines une par une en disant sur la première, pain, sur la seconde, vin, sur la troisième, viande, sur la quatrième, faim, et recommencez ainsi jusqu'à la dernière graine : suivant que la dernière se trouvera l'année sera bonne ou mauvaise : si la graine tombe sur faim, mauvaise année.

Contre les brûlures

Saint Pierre et saint Jean s'en vont par les champs et par la route : Quand ils furent au bout de la route saint Jean se retourne arrêté debout : il voit un enfant qui brûle : Mon Dieu ! que ferons-nous ! Nous soufflerons, nous prierons : il s'éteindra : Jésus : Ave Maria ! (Il faut souffler sur les brûlures et prier. Cette prière est depuis que le Bon Dieu était sur la terre).

Pour faire disparaître le goître

Pour faire disparaître le goître il faut prendre un gâteau rond et plat comme une pierre lisse, le plier dans un petit linge neuf, le lier avec un lien blanc plat. Ce petit linge blanc vous le portez au cimetière. A genoux sur la tombe la plus fraîche du cimetière il faut faire un trou avec la main aussi profond que possible, jusqu'à toucher le cercueil, s'il se peut. Là on met le gateau plié ; on le couvre et on l'y laisse jusqu'au lendemain. Alors le malade le tire et le mange : Il sera guéri.

Crounto la grêlo et lou houéc dou cèou

Lou matin dé Sént Jordis, déouant souréil léouat, câou hèzé tout lou tour dou camp én disént :

Houèy qu'és sént Jordis,
Lou blat qu'éngorgeo :
Pot éngourgea ou éngourgea pas,
Dé sèpt ans houéc ni grèlo y toumbéra pas.

En d'éscounjiura la fièbro

Câou sourti dé soûo pér io porto dam pan et sâou què pourtérant âou broc blanc. A l'arribâdo âou pè dou brésic ou câou atâou saluda :

Adiou, broc blanc :
Qué té porti pan et sâou,
Et la flèbro pér douman.

Câou pinca lou pan â io branco hourcûdo dou broc blanc, l'y jitta sâou pér déssus, s'éntourna pér un aouté camin qu'à la béngûdo, et n'entra pas déguéns pér la mêmo porto qu'à la sourtîdo : sé gu'a pas qu'ûo porto câou éntra pér la frinèsto.

La dénno

La dénno dou curè dé Houaillés èro aoutés cops dé cinquanto dus kas dé groun ; la dé Jaoutan dé cinquanto dûos barricos dé bin. Ero tout à bèros pèços et à bèts barats. Disont qu'èro bilo dénpèy Jaoutan dinc'à la Roustouso. Y aouê trés méssos pér Diméché.

Contre la grêle et le feu du ciel.

Le matin de Saint Georges (27 avril), avant le lever du soleil, il faut faire le tour du champ en disant:

Aujourd'hui c'est Saint-Georges,
Le blé engorge ;
Il peut engorger ou n'engorger pas,
De sept années feu et grêle il ne tombera pas.

Pour exorciser la fièvre.

Il faut sortir de chez soi par une porte avec du pain et du sel qu'on porte au buisson blanc. En arrivant au pied du buisson blanc il faut ainsi le saluer :

Adieu, buisson blanc :
Je te porte du pain et du sel,
Et la fièvre pour demain.

Il faut piquer le pain à une branche fourchue de l'aubépine, jeter sur lui du sel, s'en retourner par un autre chemin que celui de la venue, et ne pas rentrer chez soi par la même porte de la sortie. S'il n'y a qu'une porte il faut entrer par la fenêtre.

La dîme.

La dîme du curé de Houeillès était autrefois de cinquante-deux charges de grain : celle de Jautan était de cinquante-deux barriques de vin. Le pays était en belles pièces labourées et en beaux fossés. On dit que c'était ville depuis Jautan jusqu'à la Roustouse. Il y avait trois messes par dimanche.

APPENDICE

PROVERBES ET CHANTS

A ajouter à la série du tome I

PROVERBES

RÈPROUBÈS

— Lou qui s'én ba què léco, lou qui damôro qué séco.

— Câou décha lou Boun Dîou sé bouta déouant et ségui.

— Sé lous paysans n'èront pas tant sots, lous aboucats pourtarént ésclots.

— Quand lou droullét droumis la nourriço a boun témps.

— Dam qui la flatto la maynâdo nou trigo pas d'ésta éngragnâdo.

— Lou bént n'és ni cassayré, ni péscayré.

— Quand mouris quaoucun déns l'éndrét âou prumè dé l'an né mouris tout l'an.

— Sé nou plâou plaouigno.

— Praoubé dé basénço n'és pas délicat à la déspénso.

— L'aousèt cantayré et péscayré l'y câou aoustant d'ayguo qué d'ayré :

— Bousso et bouno bouléntat sount pas toutjiours d'accord.

— Lou qui bèy la barbo dou bésin burla, pot bouta la soûo à trémpa.

— Bin dé Frountignan gu'a pas qué lou diablé qu'ou pousqué béoué sans ayguo.

— Bouno mino et çhic ayma costo pas dé hâ : nou t'y hizés pas.

— L'y câou bouno tisâno dé charmént, dé sèttémbé.

— Flou qué s'ésplandis és flou qué fénis.

PROVERBES

— Celui qui s'en va trouve à manger ; celui qui reste pâlit.

— Il faut laisser le Bon Dieu se mettre devant et suivre.

— Si les paysans n'étaient pas si sots, les avocats porteraient sabots.

— Quand l'enfant dort la nourrice a bon temps.

— Avec qui la flatte la jeune fille ne tarde pas à se familiariser.

— Le vent n'est ni chasseur ni pêcheur.

— Quand il meurt quelqu'un au premier de l'an dans l'endroit il en meurt toute l'année.

— S'il ne pleut il bruine. (Si on n'a abondamment on a suffisamment).

— Pauvre de naissance n'est pas délicat à la nourriture.

— L'oiseau chanteur et pêcheur il lui faut autant d'eau que d'air.

— Bourse et bonne volonté ne sont pas toujours d'accord.

— Celui qui voit la barbe du voisin brûler peut mettre la sienne à tremper.

— Vin de Frontignan il n'y a que le diable qui puisse le boire sans eau.

— Bonne mine et peu aimer ne coûte pas ; ne t'y fie pas.

— Il lui faut bonne tisane de sarment, de septembre (du bon vin).

— Fleur qui s'épanouit est fleur qui finit.

CHANTS

LXXI

PÉTITO ET GRANOTO

Quand jou n'èri pétito, pétito énfant,
Moun pèro et ma mèro m'aymèouont tant !

Aro qué souy granôto dé la résoun
Mé dèchont goubèrnanto dé la maysoun.

Tout éstant goubèrnanto dé la maysoun,
Qué mé souy agradâdo d'un jouén garçoun ;

Coumpagnoun dé boutigo hèyt à moun grè :
Touts lous jours mé bènt disé : Nou faut allè !

Galant, atténd ûo hôro et un mouménl,
Moun pèro et ma mèro qué sourtirént.

Ant atténdut ûo hôro et un pétit ;
Lou pèro et la mèro qué sount sourtits.

S'én bant à la grand'crampo dé l'or, dé l'argeant :
Ant coumptat las pistôlos et l'argént blanc.

Nous aouém prés la suito d'éntz'én ana :
Am hèyt cinquanto lèguos sans arrésta.

Nous soum boutats à l'oumbro débat un pin :
Am coumptat las pistolos et l'argént fin.

Nous soum boutats à l'oumbro débat un cassou
[blanc,
Am coumptat las pistolos et l'argént blanc.

Damourats aqui, bèro, atténdèts-m'y :

LXXI

PETITE ET GRANDETTE

Quand j'étais petite, petite enfant
Mon père et ma mère m'aimaient tant !

A présent je suis grandette de raison,
On me laisse gouvernante de la maison.

Tout en étant gouvernante de la maison
Je me suis éprise d'un jéune garçon ;

Camarade de travail fait à mon gré :
Tous les jours vient me dire : Faut nous en aller

Galant, attends une heure et un moment,
Mon père et ma mère sortiront.

Ils ont attendu une heure et un peu,
Le père et la mère sont sortis.

Ils vont à la grande salle de l'or, de l'argent :
Ils ont compté les pistoles et l'argent blanc,

Nous avons formé le projet de nous en aller :
Nous avons fait cinquante lieues sans arrêt.

Nous nous sommes mis à l'ombre sous un pin ;
Nous avons compté les pistoles et l'argent fin.

Nous nous sommes mis à l'ombre sous un chêne
[blanc ;
Nous avons compté les pistoles et l'argent blanc.

Demeurez là, la belle, attendez-moi là :

Bâou apéra lou prèsté nous bénazi.

Trés chibaliès qué passont énta praqui,
Démandont à la bèlo : « Qué hêts aqui ? »

Qué souy io malérouso, hillo d'arré,
Ey rouéynat pay et may pér moun plasé.

Ah ! sé jamais tournèoui à la maysoun,
Ous y séri fidèlo coumo un garçoun.

Qué sé boulèouots, bèro, béni dam nous,
Bous tournarém fidèls énta ché bous.

LXXII

LAS HILLÈTOS

Touto hilléto amourouséto
Nou diouré pas jamais mouri.

Coumo la courouno dé Françó,
Diouré pourta la flou dé lys ;

La flou dé lys, la majouraine,
La branquéto dou roumanin.

Nou gn'a pas nâdo flou dé Françó
Qué surpassé lou roumanin :

Sounco la gayo passo-roso
Qué surpasso lou roumanin.

Je vais appeler le prêtre pour nous bénir.

Trois chevaliers qui passent par là
Demandent à la belle : « Que faites-vous là ? »

Je suis une malheureuse, fille de peu,
J'ai ruiné père et mère pour mon plaisir.

Ah ! si jamais je revenais à la maison,
Je leur serais fidèle comme un garçon.

Que si vous vouliez la belle, venir avec nous,
Nous vous ramènerions fidèles chez vous.

LXXII

LES JEUNES FILLES

Toute fille aimante
Ne devrait pas mourir.

Comme la couronne de France
Elle devrait porter la fleur de lys :

La fleur de lys, la marjolaine,
La branche frêle du romarin.

Il n'y a aucune fleur en France
Qui surpasse le romarin :

Si ce n'est la gaie passe-rose
Qui surpasse le romarin :

La rousadéto la tént frésco,
Lou souréilloun la hê transi.

Atâou, atâou hènt las hillétos
Quand passont saisoun dé marit.

LXXIII

LOU PÈGNÉ DÉ LA HILLO

Catbat lou marquisat, loun la dérida lanla,
Qué y a io fillo alèrto, la doundèno,
Qué y a io fillo alèrto, la doundoun.

Y és anat un gouyat, loun la, etc.
Nou sabi pas doun èro, la doundèno, etc.

N'èro dé Castèlnâou, lounla, etc.
Proché dé Labarrèro, la doundaino, etc.

Sou bèt pount d'Abignoun, lounla, etc.
Doun la bèlo s'y pégno, la doundèno, etc.

Tout én s'y péntignant, lounla, etc.
Soun pégné toumbo à tèrro, la doundèno, etc.

Praqui bènt à passa, lounla, etc.
Trés Allémands dé guèrro, la doundèno, etc.

Allémans, Allémans, lounla, etc.
Rémassé-moi moun pégno, la doundéno, etc.

La tendre rosée la tient fraîche,
Le soleil la fait transir.

Ainsi, ainsi font les jeunes filles
Quand elles passent saison de mari.

LXXIII

LE PEIGNE DE LA FILLE

A travers le marquisat, lanla,
Il y a une fille alerte.

Il y est allé un jeune homme,
Je ne sais d'où il était.

Il était de Castelnau
Près de Labarrère.

Sur le beau pont d'Avignon
Où la belle se peigne,

Tout en se peignant,
Son peigne tombe à terre.

Par là vinrent à passer
Trois Allemands de guerre.

Allemands, Allemands,
Ramassez-moi mon peigne.

Qu'éns'déréts dé bous, la bèro, lounla, etc.
Qu'éns'déréts pér la péno, la doundèno, etc.

Allémans, Allémans, lounla, etc.
Qué bots pér bosto péno, la doundèno, etc. ?

Praoubé, jou prénguérèy, lounla, etc.
Ço qué bous boudrats, bèro, la doundèno, etc.

Prénd-t'én un, prénd-t'én dus, lounla, etc.
Prénd-t'én mièjo doutzéno, la doundèno
Prénd-t'én mièjo doutzéno, la doundoun.

LXXIV

LA HILLO DOU PAYSAN ET LOU RÈY

Dé boun matin sé lèouo
La hillo d'un paysan.

Sé béstis et sé caousso,
Dits qué s'én bôou ana.

Soun pay qué l'y démando :
Ma hillo, an bos ana ?

Qué boy ana à la bôto
Bésé lou rêy passa.

Nou y angués pas, maynâdo,
Nou t'éntournérés pas.

Que nous donneriez-vous, la belle ;
Que nous donneriez-vous pour la peine ?

Allemands, Allemands,
Que voulez-vous pour votre peine ?

Pauvre, je prendrai,
Ce que vous voudrez, belle.

Prends-en un, prends-en deux,
Prends-en demi douzaine.

LXXIV

LA FILLE DU PAYSAN ET LE ROI

De bon matin se lève,
La fille du paysan.

Elle s'habille, se chausse,
Dit qu'elle veut s'en aller.

Son père lui demande :
Ma fille où veux-tu aller ?

Je veux aller à la fête
Voir le roi passer.

N'y va pas ma fille,
Tu ne reviendrais pas !

Y boy ana, moun pèro,
Lou rèy mé béyra pas.

Anguirèy d'oumbro én oumbro,
A l'oumbro d'un rampant,
Débat lou laourè blanc.

Lou rèy n'èro én frinèsto
Qué régardèouo tant
Quino èro aquéro dâmo
A l'oumbro d'un rampant.

Quino és aquéro dâmo
Qué sé soloumbro tant
A l'oumbro d'un rampant
Débat lou laourè blanc?

Moussu, souy pas io dâmo,
Souy hillo d'un paysan!

Pouyrés ésta d'un princé
Qué t'éntournérés pas!

Lou mén pay qué ba disé
Quand nou mé béyra pas?

Escriouras ûo létro
Qué nou t'éntournés pas.

Je veux y aller mon père,
Le roi ne me verra pas.

J'irai d'ombre en ombre
A l'ombre d'un rameau,
Sous le laurier blanc.

Le roi était en fenêtre
Qui regardait tant
Quelle était cette dame
A l'ombre d'un rameau.

Quelle est cette dame
Qui se met tant à l'ombre,
A l'ombre d'un rameau
Sous le laurier blanc ?

Monsieur, je ne suis pas une dame,
Je suis la fille d'un paysan !

Tu pourrais être d'un prince
Que tu ne t'en retournerais pas !

Mon père que va-t-il dire
Quand il ne me verra pas ?

Tu écriras une lettre
Que tu ne t'en retournes pas !

LXXV

LA HILLO ET LOUS ARCHÈS

Lou mén pay et ma may
Nou n'ant qué jou dé hillo,
La doundaino,
Nou n'ant qué jou dé hillo,
La doundoun.

M'ant boutâdo âou méstiè
A l'aguillo joulîo,
La doundaino, etc.

Hilléto n'apprénd ré,
Sounco canta ia arrisé,
La doundaino, etc.

Mèsté, m'én boy ana,
M'én boy ana dé tiro,
La doundaino, etc.

Hillo, atténd âou matin,
Jou té harèy counduisé,
La doundaino, etc.

Dam trés jouynos archès,
Lous pu bèts dé la bilo,
La doundaino, etc.

Dam lous pès dé darrè
Què hènt trémbla la bilo,
La doundaino, etc.

LXXV

LA FILLE ET LES ARCHERS

Mon père et ma mère
N'ont que moi de fille,
La dondaine, etc.

Ils m'ont mise au métier
A l'aiguille jolie,
La dondaine, etc.

Jeune fille n'apprend rien
Si ce n'est chanter et rire,
La dondaine, etc.

Maître, je veux m'en aller,
Je veux m'en aller de suite,
La dondaine.

Fille, attends à demain matin,
Je te ferai conduire,
La dondaine.

Par trois jeunes archers
Les plus beaux de la ville.
La dondaine.

Avec le bruit de leurs talons
Ils font trembler la ville,
La dondaine.

Dirant lous qu'éls béyrant :
D'oun sount archès et hillo ?
La doundaino, etc.

Qué sount dou pays hâout,
Dou Port-Sénto-Marîo,
La doundaino, etc.

LXXVI

PASTOURÈLÈTO ET PASTOURÈLÈT

Là bas déns la ribèro y a
Uo jouéno pastouréléto.

« Pastouréléto dé délà,
« Passo déça ou jou délà ;
« Jouguéram touts dus à las cartos. »

N'ant tant jougat et réjougat,
Lou pastourélét l'a gagnâdo.

Lou pastourélét l'a gagnâdo,
Toutjiours l'in hê la badinâdo.

A quittat lou pastourélét,
Et déns lou bos s'és éstujâdo.

Quand éstèt éstujâdo âou bos
Lou pastourét qué l'apérèouo.

Ils diront ceux qui vous verront :
D'où sont ces archers, cette fille ?
La dondaine ?
Ils sont du pays haut
Du Port-Sainte-Marie,
La dondaine, etc,

LXXVI

PETITE BERGÈRE ET PETIT BERGER

Là-bas dans la rivière il y a
Une jeune petite bergère.
« Petite bergère de delà'
« Passe de ce côté ou moi de l'autre ;
« Nous jouerons tous les deux aux cartes. »
Ils ont tant joué et joué
Le petit berger l'a gagnée.
Le petit berger l'a gagnée,
Toujours il lui en fait la plaisanterie.
Elle a quitté le petit berger,
Et dans le bois elle s'est cachée.
Quand elle fut cachée dans le bois
Le petit berger l'appelait.

Ténguèouos la pérdits pou pê
Perqué labéts nou la plumèoués ?
Ténguèouos la bèlo pou bras
Perqué labéts nou la gouardèouès ?

LXXVII

LAS RÉBIRADOS DÉ MARIOUN

Lou Piérroun :

An èros-tu tantos anâdo, courblu, mourblu, Marioun ?

An èros-tu tantos anâdo ?

Marioun :

Aou jardin cuilli dé salâdo, moun Dîou, Piérroun, moun amic !

Aou jardin cuilli dé salâdo.

Piérroun :

Quin és aquét qué té parlâouo, courblu, etc.

Quin és aquét qué té parlâouo ?

Marioun :

Acos èro ma camarâdo, moun Dîou, etc.

Acos èro ma camarâdo.

Piérroun :

Las hémnos portont pas dé caoussos, etc.

Marioun !

Ero sa péillo rétroussâdo, moun Dîou, etc.

Piérroun :

Tu tenais la perdrix par le pied,
Pourquoi alors ne la plumais-tu ?
Tu tenais la belle par le bras
Pourquoi alors ne la gardais-tu ?

LXXVII

LES FINESSES DE MARION

Pierron :
Où étais-tu tantôt allée, corbleu, morbleu, Marion ?

Où étais-tu tantôt allée ?
Marion :
Au jardin chercher la salade, mon Dieu, Pierron, mon ami !
Au jardin chercher la salade.
Pierron :
Quel est celui qui te parlait ? corbleu, etc.
Quel est celui qui te parlait ?
Marion :
C'était ma compagne, mon Dieu, etc.
C'était ma compagne.
Pierron :
Les femmes ne portent pas de culottes, etc.
Marion :
C'était sa robe relevée.
Pierron :

Tér [illegible]so, courblu, etc.

[illegible]ouo, moun Dîou, etc.

[illegible] pas dé barbo, courblu, etc.

[illegible] qué minjiaouom, moun Dîou, etc.

[illegible] dé may y a pas d'amouros, courblu, etc.

Marioun :

Aro do branco dé la basso, moun Dîou, etc.

Piérroun :

Bay m'én cérca quaouquo assiétâdo, courblu, etc.

Marioun :

Lous aousélous las ant minjiâdos, moun Dîou, etc.

Piérroun :

Té coupèrèy camos et tèsto, courblu, etc.

Marioun :

Apèy qué haras-tu dou rèsto, moun Dîou, etc. ?

Piérroun :

T'at f.... tout pér la frinèsto, courblu, mourblu, Marioun.

T'at f.... tout pér la frinèsto.

Les femmes ne portent pas d'épée
Marion :
C'était sa quenouille qu'elle filait.
Pierron :
Les femmes ne portent pas de barbe.
Marion :
C'étaient des mûres que nous mangions.
Pierron :
Au mois de mai il n'y a pas de mûres.
Marion :
C'était une branche de l'automne.
Pierron :
Va m'en chercher quelque assiettée.
Marion :
Les petits oiseaux les ont achevées.
Pierron :
Je te casserai jambes et tête.
Marion :
Après que feras-tu du reste ?
Pierron :
Je flanquerai tout par la fenêtre, corbleu, morbleu, Marion.
Je flanquerai tout par la fenêtre.

LXXVIII

CABALLÈRO ET LA GOURRANO

La pats qué s'é tratâdo ; Caballèro s'én ba :
Mais la praoubo Gourrâno nou hê pas qué ploura.

Caballèro l'y dits : « Hê-té toun paquét, mîo !
Hê-té toun paquét, mîo, prâmo qué câou parti,
Bôli quitta la Françe, aco moun grand désir ».

La Gourrâno l'y dits : « Démando m'y à ma mèro !
« Démando m'y à ma mèro, bèro, démando-m'y ;
« M'én boy ana à l'Espagno ; m'en ana âou pays ».

Caballèro s'én ba, s'én ba chéz la Gourrâno,
S'én ba chez la Gourrano, s'én ba l'y demanda :
« S'én bôts da bosto hillo ? Mé la boy émmia. »

La Gourrâno l'y dits : « Rétirot'Caballèro !
« Rétirot'Caballèro ; ma hillo n'aouras pas :
« Nou n'aouras pas ma hillo ; mé la boli gouarda ! »

LXXVIII

CABALLÈRO ET LA GOURRANE

La paix est traitée ; Caballèro s'en va :
Mais la pauvre Gouranne ne fait que pleurer.

Caballèro lui dit : « Fais ton paquet, amie !
Fais ton paquet, amie, car il nous faut partir.
Je veux quitter la France, c'est mon grand désir, »

La Gouranne lui dit : « Demande-moi à ma mère !
« Demande-moi à ma mère, belle, demande-moi.
« Je veux aller en Espagne, m'en aller au pays. »

Caballèro s'en va, s'en va chez la Gouranne,
S'en va chez la Gouranne, s'en va lui demander :
« Si vous voulez me donner votre fille ? Je veux l'em-
[mener. »

La Gouranne lui dit : « Retire-toi, Caballèro!
« Retire-toi, Caballèro ; ma fille tu n'auras pas :
« Tu n'auras pas ma fille ; je veux me la garder. »

LXXIX

LA BÈRO JANÉTOUN, L'AISNO ET LOU PÈTIT MITROUN

Roundèou tricoutèt[1]

Quand Jeanétoun s'én ba âou moulin,
Dam soun counouil cargat dé lin,
Sé prénd soun sac, soun aisno,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
Sé prénd soun sac, soun aisno,
Mèy lou pétit mitroun.

Quand lou mouliè la bèy béni,
D'arrisé nou sé pot téni;
Mouléras la prumèro,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
Mouléras la prumèro,
Mèy lou pétit mitroun.

Darrè lou casâou qué y a un poumè
Qué porto poumos én héourè,
Anats-y éstaca l'aisno,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
Anats-y éstaca l'aisno,
Mèy lou pétit mitroun.

Péndént qué lou moulin moulè
Et qué Jeanétoun racountè,
Lou loup s'a minjiat l'aisno,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
Lou loup s'a minjiat l'aisno
Mèy lou pétit mitroun.

[1] Rondeau dans lequel en dansant on frappe des mains et on saute en poussant un cri.

LXXIX

LA BELLE JEANNETON, L'ANE ET LE PETIT ANON

(Rondeau)

Quand Jeanneton s'en va au moulin
Avec sa quenouille chargée de lin,
Elle prend son sac, son âne,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Elle prend son sac, son âne,
Et le petit ânon.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut s'empêcher ;
Tu moudras la première,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Tu moudras la première,
Et le petit ânon.

Derrière le jardin il y a un pommier
Qui porte des pommes en février,
Allez y attacher l'âne,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Allez-y attacher l'âne,
Et le petit ânon.

Pendant que le moulin faisait moudre
Et que Jeanneton devisait,
Le loup a mangé l'âne,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Le loup a mangé l'âne
Et le petit ânon.

Mouliè, tu mé portos grand tort ;
Qu'és caouso qué moun asé és mort :
Joun' sérèy la groundèo,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
Joun' sérèy la groundèo
Mèy dou pétit mitroun.

Darrè lou couchin qu'y a dèts éscuts,
Prénguèts-né ouèyt, déchats-né dus,
En d'éts croumpa un aouté aisno,
Déridèno, la bèro Jeanétoun,
En d'éts croumpa un aouté aisno
Mèy un pétit mitroun.

Quand soun hômi la bèy béni,
Dé raoujo nou sé pot téni :
« Aco n'és pas nosté aisno,
« Déridèno, machanto Jeanétoun,
« Aco n'és pas nosté aisno
« Ni lou pétit mitroun. »

« Nosté aisno qu'aouè lous pès blancs,
« Lous dé darrè, lous dé déouant,
« Las aouréillos dé mêmo,
« Déridèno, machanto Jeanétoun,
« Las aouréillos dé mêmo
« Mèy lou pétit mitroun. »

« Aro és béngut un témps néouêt,
« Cado bèsti sanjio dé pèt,
« Atâou qu'a hèyt nosté aisno,
« Déridèno, la bèro Jeanétoun,
« Atâou qu'a hèyt nosté aisno
« Mèy lou pétit mitroun. »

Meunier, tu me portes un grand tort :
Tu es la cause que mon âne est mort ;
Je serai celle qui sera grondée,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Je serai celle qui sera grondée,
Et aussi du petit ânon.

Derrière l'oreiller il y a dix écus,
Prenez-en huit, laissez-en deux,
Pour vous acheter un autre âne,
Deridaine, la belle Jeanneton,
Pour vous acheter un autre âne
Et un petit ânon.

Quand son mari la voit venir,
De colère il ne peut se contenir :
« Ce n'est pas notre âne,
« Deridaine, méchante Jeanneton,
« Ce n'est pas notre âne
« Ni le petit mitron.

« Notre âne avait les pieds blancs,
« Ceux de derrière, ceux de devant,
« Les oreilles de même,
« Deridaine, méchante Jeanneton,
« Les oreilles de même,
« Et le petit ânon.

« A présent est venu un temps nouveau,
« Chaque animal change de peau,
« Ainsi a fait notre âne,
« Deridaine, la belle Jeanneton,
« Ainsi a fait notre âne
« Et le petit mitron. »

LXXX

TRAITÉ JUDAS

Aou jardin dés Olibos
A ûo oraisoun,
Traité Judas qu'arribo,
Pér trahisoun.

Traité Judas, qué cherchos,
Qué chércho-tu ?
— Jou chercho moun aimablo,
Qué j'ai perdu.

Traité, sé tu le chércho,
Qué l'as aci !
Traité, sé tu lé chercho,
Qué l'as aci !

Qué s'ant prés Nosté Ségné,
Se l'ant miat :
Déouant Pounço Pilato
L'ant cruzifiat.

Ant prés io crouts pésanto
Méso déssus :
Ero touto sanglanto ;
Las ! dous Jésus !

Lou trahinont pér las rûos
Dam grand rigur :
L'y hênt aoustant d'injuros
Qu'ên un boulur.

LXXX

TRAITRE JUDAS

Au jardin des Olives
Il y a une oraison,
Traître Judas arrive
Pour trahison.

Traître Judas, que cherches,
Que cherches-tu ?
— Je cherche mon aimable
Que j'ai perdu.

Traître, si tu le cherches,
Tu l'as ici !
Traître, si tu le cherches,
Tu l'as ici !
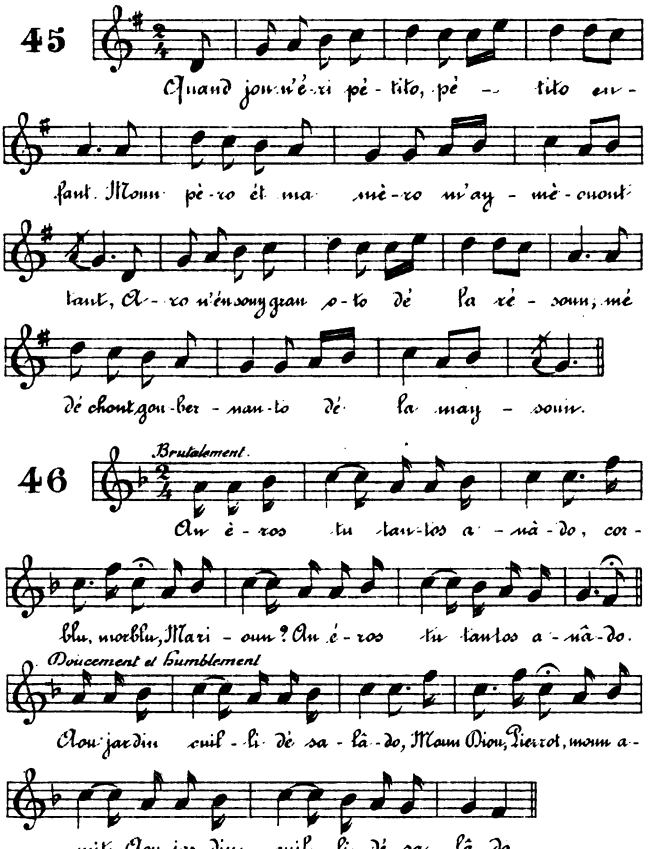
Ils ont pris Notre-Seigneur,
Ils l'ont emmené :
Devant Ponce-Pilate
L'ont crucifié.

Ils ont pris une croix pesante
L'y ont mise dessus ;
Elle était toute sanglante,
Hélas ! doux Jésus !

Ils le traînent par les rues
Avec grande dureté :
Ils lui font autant d'injures
Qu'à un voleur.

AIRS NOTÉS

45
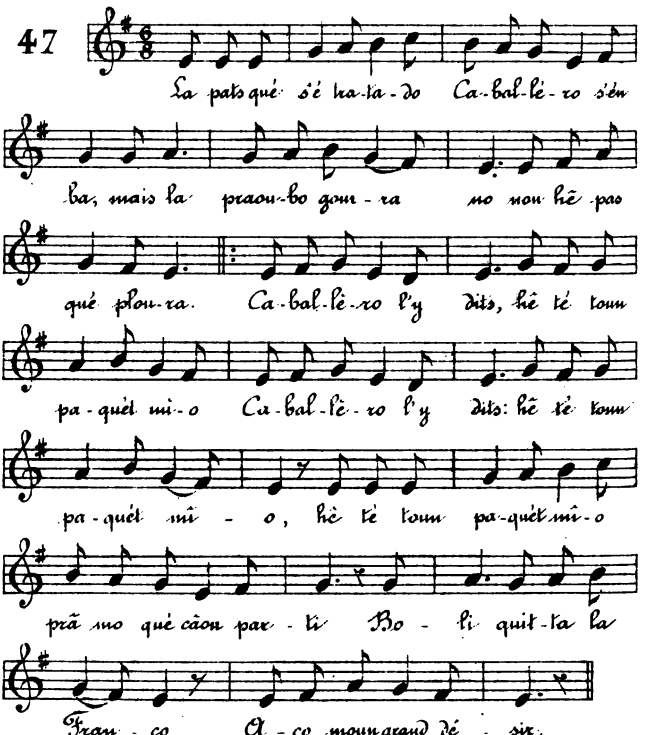


46

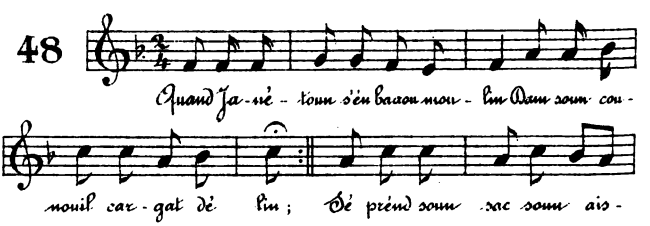
Brutalement

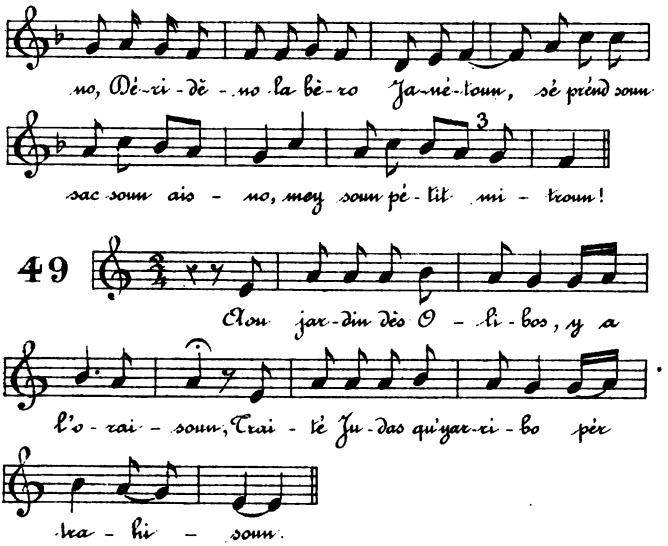
Doucement et humblement

47


La pats qué s'é ra-ta-do Ca-bal-lé-ro s'én
ba, mais la praou-bo gour-ra no nou hẽ pas
qué plou-ra. Ca-bal-lé-ro l'y dits, hé té toun
pa-quét mi-o Ca-bal-lé-ro l'y dits: hé té toun
pa-quét mî - o, hé té toun pa-quét mî-o
prã nuo qué cãou par-ti Bo-li quit-ta la
Fran-ço Ol-co moun grand dé-sir.

48


Quand Ja-né-toun s'én baou mou-rin Dam soun cou-
nouil car-gat dé lin; Dé prénd soun sac soun ais-


no, Dé-ri-dè-no la bè-ro Ja-mé-toun, sé prénd soun
sac soun ais-no, moy soun pé-tit mi-troun!
49
Aou jar-din dès O-li-bos, y a
l'o-rai-soun, Trai-té Ju-das qu'yar-ri-bo pèr
tra-hi-soun.

INDEX DÉTAILLÉ

INDEX DÉTAILLÉ

TOME I

	Introduction	VII
I	Dés cèou én tèrro és déscéndûdo. . .	2
II	Lou praoubé et la praoubéto.	6
III	Jésus-Christ s'habillo én praoubé . .	12
IV	En quésto bilo y a io dâmo	16
V	En cét castèt qué y a io gâmo. . . .	20
VI	Là bas én quéro praoubo coumo. . .	24
VII	Aniram à la béillo.	26
VIII	La passioun dou béroy Dîou.	30
IX	La passioun don béroy Dîou.	32
X	Quand May Marîo s'én ba dinna . . .	36
XI	Qui bôou aougir un dol ta grand?. . .	38
XII	Lou soumnièy de la May Marîo . . .	40
XIII	May Marîo et soun pétit Hil	44
XIV	La Bierjéto honorâdo..	46
XV	Lou Mèsté dous Anjious.	48
XVI	Nous n'èrom bint ou trénto.	54
XVII	Là hâout, là hâout âou cèou.	58
XVIII	Quand Lauriaflous préngout marit .	60

XIX	Nôbis.	64
	Chou noutâri	66
	Lou porto-lèy.	66
	Lou porto-courouno.	70
	Aou matin chéz la nôbi.	72
	Lou camin dé la glèyzo	74
	A la glèyzo	78
	Déouant la glèyzo.	80
	A la sourtîdo dé la glèyzo.	82
	En tout tourna à la maysoun	84
	A l'arribâdo.	86
	A taoulo.	88
	Aou déssèrt.	92
	Aou bal lou sé.	94
	En d'ana soupa.	94
	A la maysoun à l'arribâdo.	96
	Déguéns.	98
	Finoménr dé la hèsto	98
XX	Séguèros. Pér débat acéro touréto. .	100
XXI	L'esparbéroun.	102
XXII	Su la réstouillo dou roumént	102
XXIII	Dîou! quinos nèyts et qué sount loungos!	106
XXIV	Quand lou Jean ba à la laourâdo. . .	108
XXV	Petîto Margarîdo.	110
XXVI	La raoubo dé la Bièrjo.	112
XXVII	Catbat aquéro plâno.	112
XXVIII	Galant dé ta mastrésso	114
XXIX	Pétito Margarîdo	116
XXX	La-bas âou briou dé l'ayguo.	118
XXXI	Pérqué nou cantots, Jano ?.	118
XXXII	La hâout su la mountâgno	120

XXXIII	Dé boun matin mé léouèy jou. . . .	122
XXXIV	Roubèrt matin s'y lèouo.	124

Dansos

XXXV	Quand jou n'êri pétito, lanla	126
XXXVI	Dé boun matin mé souy léouâdo. . .	128
XXXVII	Bous âouts jouéns gouyats	130
XXXVIII	Aou prat dé la Roso.	132
XXXIX	M'èy hèyt un amiguét.	134
XL	M'én angouy, m'én anèri	136
XLI	Moun pay m'a maridâdo.	138
XLII	Pastouréléto dé délà.	140
XLIII	Ah! moun Dîou, lou poulit éndrét!. .	142
XLIV	Bibo lou rouchignoun mignoun!. . .	142
XLV	En rébénant dé Nanto.	146
XLVI	Lou mén pay qu'émmarido.	148
XLVII	Maoudit l'amou.	150
XLVIII	Tout jouénot lou tinturiè	150
XLIX	Dîou dé la nosto crâbo!.	152
L	Débat la houéillo d'un poumê	154
LI	Aou castèt dé Moussu Bounét	156
LII	La sérbénto dé mèsté Andrè.	156
LIII	La may et la hillo.	158
LIV	Binto-cinq sourdats sount.	160
LV	Lou mén pay m'a maridâdo.	162
LVI	Lou mén pay m'a maridâdo.	164
LVII	Jean s'és maridat à sa fantaisîo. . .	166
LVIII	Lou mén payré et ma mayré	168
LIX	Quand lou tichanê hê télo.	172
LX	Trop tard sé léouèt lou mouèno. . .	174

LXI	S'a pérdut la lèbé	174
LXII	Déouant Bourdèou qué y a	178
LXIII	Là-bas âou brîou dé l'ayguo.	180

Chants divers

LXIV	Arrâjo, arrâjo, souréillot..	182
LXV	La mastréssôto	184
LXVI	Lou rénard âout un hil.	186
LXVII	Sount trés tambours rébénant dé la guerro	194
LXVIII	A la glèyzéto	196
LXIX	May Marioun qu'a nâou hillétos . . .	196
LXX	Qué y a uo jolio frégoto, lanla. . . .	198

Réproubés

	Réproubès	203
I	Bonn Dîou, bounos ûbros, patiénço .	204
II	Témps, sasous, aousèts dé passatjié ; hèstos.	212
III	Bèstis, aoujamis, aousèts	230
IV	Usatjiés ; coustumos, géns, tinèou. .	242
V	Trabails, camps, oubriès	250
VI	Nourrituro, énbits.	250
VII	Maridatjié.	264
VIII	Lûo, sémiaillos, bos, cloucos	268
IX	Pousouès, cramanci.	270
X	Hémnos.	274
XI	Malurs, déstours, infirmés	278

XII	Parénts amics, bounur.	278
XIII	Lénguo, méssounjios, flatturs	280
XIV	Balént, adrét, dégourdit.	284
XV	Féniants, ibrognos, baluchants . . .	288
XVI	Escandalous. fimèlassos.	294
XVII	Morts, malâous.	298
XVIII	Mèsté baylét, richés.	302
XIX	Escrusîous, traités, flatturs, boulurs.	306
XX	Turto, chanço.	310
XXI	Bilain, mésprésîou, machant riché. .	312
	Bérdiousos, bérdaousos.	326
	Pétitos prièros.	336
	Airs notés.	346

TOME II

I	Nadâou.	8
II	Lou loup et lou grit	12
III	L'agraoulo et lou grapâou.	14
IV	D'ou qué sé plagnèouo dou témps. .	16
V	La mort et lou mâou-souèn.	18
VI	Lou Jean dou diablé.	20
VII	La criéréto dé la hilléto.	22
VIII	La hillo dou rèy et lous pécécs. . . .	26
IX	La bèro adroumîdo..	32
X	L'anguiléto	34
XI	D'ou qui perd un ouéil én dé qu'un aouté né perdé dus.	42
XII	Las trés bièrjos d'Eskièys.	44

XIII	Lou prèsté et la mésso déns las piédos	46
XIV	Lous trés loups-garouns.	48
XV	Lou périmént dé Lagumiéch.	50
XVI	La mérlésso et héourè.	58
XVII	La biéillo et lou Janiroun	60
XVIII	Bérnanouéillo.	62
XIX	Lou biéil curè et lou diméché.. . . .	70
XX	La bénténo..	74
XXI	Lou chibâou rougé	76
XXII	Lou bécut.	78
XXIII	Lou taillur et lou charroun.	84
XXIV	La tartûgo	86
XXV	Lou praoubé Misèro.	88
XXVI	Lous souquéts à la glèyzo.	92
XXVII	Lou curè dé Jaoutan et lou crabè dé la Roustouso	94
XXVIII	Lou ségrèt dé la goujo fénianto . . .	06
XXIX	Mastrésso et baylét	96
XXX	Lous ésturbéils.	98
XXXI	La hadéto et la houn d'argént . . .	98
XXXII	Gargantua	100
XXXIII	Sént Bérthoumîou.	104
XXXIV	La finoménd dou moundé..	106
XXXV	Bernat, lou trop bioué t'a troumpat.	112
XXXVI	La proucéssioun d'Eskiéys.	114
XXXVII	Lous maynatjiots et lou dichaté. . .	116
XXXVIII	Lou hillastré éscarniâou.	118
XXXIX	Lou Tourèno..	122
XL	La mayrastro pico-pasto	130
XLI	Lou cousinat dé hâouos.	134
XLII	La bèrgèro et las crabos dou boun Dîou.	183

XLIII	La Mort et lou Bernat.	142
XLIV	Lou Quatorzé.	148
XLV	Lou boun Dîou, sént Pièrré, lou sourdat	158
XLVI	A l'Espuguét.	166
XLVII	Lou loubatè.	168
XLVIII	La mountâgno bérdo	170
XLIX	Lou hayan et lou moussu.	182
L	Pipèto	188
LI	Lou Méndosso.	196
LII	Las crâbos dé Bidâou-hô	198
LIII	Lou Jean Féniant..	202
LIV	Lou pouil et la pouillo.	204
LV	L'abésqué et lou mouliè.	208
LVI	Lou camp et l'abuglé..	212
LVII	La périclèro et lou diablé	214
LVIII	Lou bourdilè dou diablé.	214
LIX	La gouyâto sèrp	218
LX	Lou béroy hadét et la soûo may. . .	220
LXI	L'arroumic, l'aiglo et lou lioun . . .	222
LXII	Lou Sémét	234
LXIII	La coquo dé la biéillo..	242
LXIV	Lou qui és pèc quand bay n'én gouaris jamay.	244
LXV	Lou qui és pèc quand bay n'én gouaris jamay. (aouté)..	248
LXVI	Sént Roch à l'ayguo.	254
LXVII	Lou princé francés et la princèsso angléso	256
LXVIII	Lous trés hillôs dé la hadéto	262
LXIX	La mayrastro et la bécûdo	270
LXX	Lous intrèts dé dès-ouèyt ûous. . . .	274
LXXI	Lous hadéts et las hadétos d'Estans .	280

LXXII	Lou sérmoun dou curè dé Lnbboun.	282
LXXIII	Lou Barrassan (1).	284
LXXV	La gâto blanco.	288
LXXVI	Pér sént Marc.	290
LXXVII	Lou Ditjâous-Sant.	290
LXXIV	La pousouèro dé Poumpugno.	292
LXXVIII	Lou cap dou moundé et lou Bécut . .	294
LXXIX	Las dûos mayrastros	298
LXXX	La hillo dou marchand.	310
LXXXI	La crabiţçhiéto	336
LXXXII	Lou Ièy dé la nôbi.	348
LXXXIII	Usatjiés lanusquéts.	354
	Las baptièros.	354
	Lous éntèrroménts.	354
	Lou témps dé carnabal	356
	Lou laourè bénazit.	356
	La Pascâdo.	358
	Souc dé Nadâou.	358
	En dé la bôto	360
	Las bounos hèstos	360
	Crounto lous pousouès.	362
	Lou counjiét âou préténdut.	362
	Crounto l'aouro.	362
	Lou broc blanc	364
	Mâou dé Sênts.	364
	En d'éscounjiura lou rénard.	366
	Iraguéto.	370
	Per éscounjiura las burlasous. . . .	370
	En dé sé bira lou galamoun	370

(1) Le numéro LXXIV est porté, par erreur, trois numéros plus bas, après le LXXVII.

Crounto la grèlo et lou houéc dou cèou. 372
En d'éscounjiura la fièbro. 372
La dènno. 372

APPENDICE

Proverbes et Chants à ajouter à la série du tome I

Proverbes. 378
Chants 380
LXXI Pétito et Granôto. 382
LXXII Las hillétos. 384
LXXIII Lou pégné dé la hillo 386
LXXIV La hillo dou paysan et lou rèy . . . 388
LXXV La hillo et lous archès. 392
LXXVI Pastouréléto et pastourélét 394
LXXVII Las Rébirâdos dé Marioun. 396
LXXVIII Caballèro et la Gourrano. 490
LXXIX La bèro Janétoun, l'aisno et lou pétit mitroun 402
Musique des airs 411

RQ

RETURN TO ➡ CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JUN 2 6 1978
REC. CIR.
JAN 13 2000
SENT ON ILL
JUN 25 2003